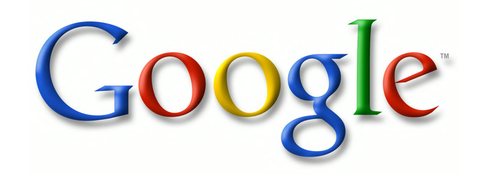
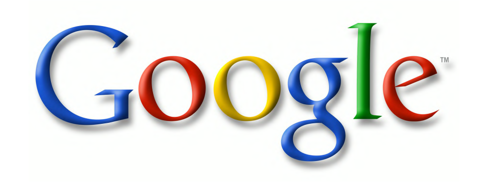
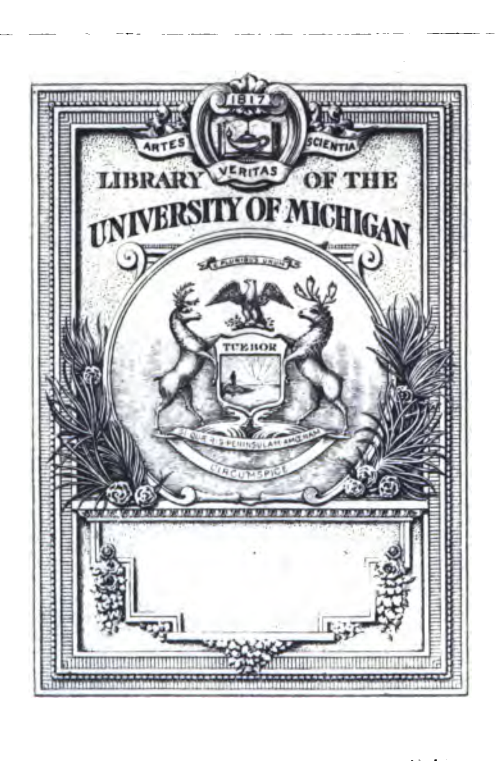
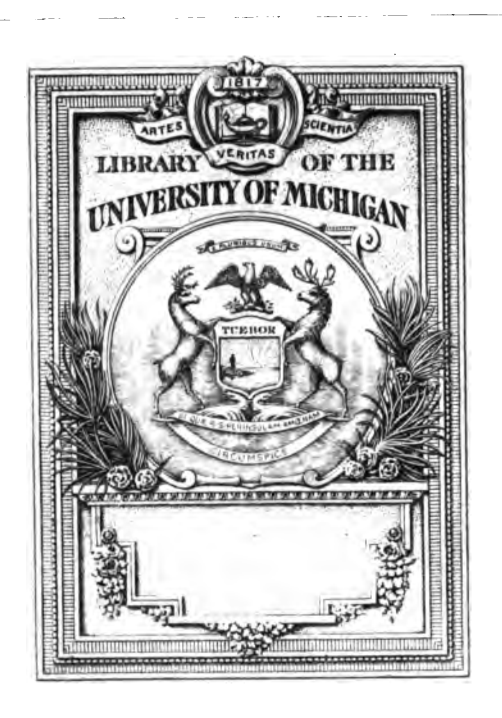



Google

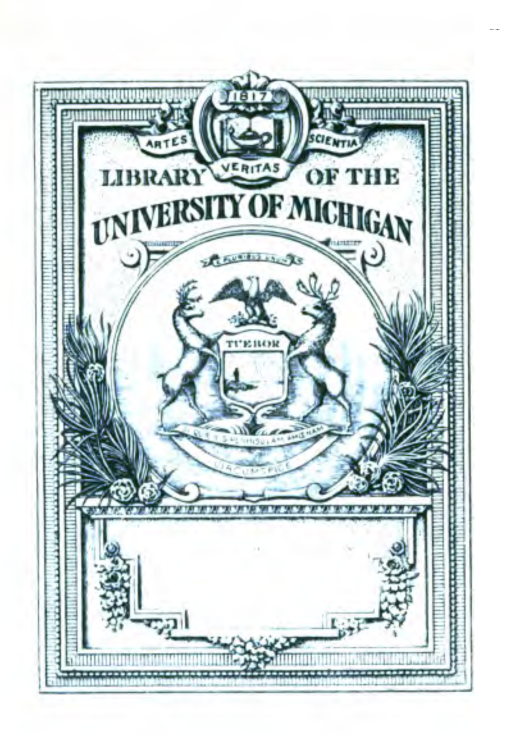

A 3 9015 00396 792 7
University of Michigan – BUHR



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





LA VIE D'UN POÈTE

COLERIDGE

PAR

JOSEPH AYNARD

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1907

LA VIE D'UN POÈTE

COLERIDGE

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

Coleridge et c'est là aussi ce qui nous échappe. Nous pourrions tenter des généralités sur l'Angleterre au XVIIIe siècle, nous ne le pouvons pas quand il s'agit d'une famille et d'un village. Dans cet essai de biographie, nous nous en tiendrons toujours au plus proche, à ce qui a eu quelque écho distinct dans la vie de l'homme qui nous occupe. Ainsi ne parlons pas de l'Angleterre, car alors comme aujourd'hui il y avait plusieurs Angleterres, ne parlons pas du caractère national anglais, car nous trouverions peut être que Coleridge n'avait pas le caractère national anglais, ne parlons pas enfin du mouvement général des esprits au XVIIIe siècle, puisqu'il semble évident que rien n'en avait pénétré dans ce village somnolent qu'était Ottery-Saint-Mary. On a souvent parlé de faire l'histoire naturelle d'un esprit, mais on ne l'a jamais fait : les documents manquent toujours. Nous connaissons l'existence mais non les modes d'action de l'hérédité, première inconnue irréductible qui suffirait à nous empêcher d'arriver à une solution. Tout au plus pouvons nous essayer de rechercher dans le milieu immédiat où s'est passée l'enfance ce qu'ont pu garder les premières impressions, ce qu'a pu retenir l'âme de l'homme. Nous connaissons un peu le père de Coleridge, c'est à peu près tout ce que nous pouvons saisir de cette vie de la famille, antérieure à la vie de l'individu, qui en garde toujours quelque empreinte.

Samuel Taylor Coleridge naquit le 21 octobre 1772, treizième enfant du Révérend John Coleridge, *vicar* de la paroisse d'Ottery-Saint-Mary et directeur de l'école du village. Le trait le plus caractéristique qui nous soit rapporté de ce très digne clergyman, c'est son extraordinaire ignorance du monde et sa foi naïve dans l'érudition théologique et classique. Cole-

ridge lui-même, qui hérita dans une large mesure de ces deux vertus, se considéra toute sa vie comme infiniment supérieur en sagesse pratique à son père, qu'il se plaisait à appeler, pour ses amis, « un Israélite sans malice, un véritable Parson Adams[1] ».

Arrêtons-nous un instant dans la contemplation rétrospective d'un homme qui visiblement a cru qu'un sermon fait suivant les règles était une des œuvres les plus utiles qu'on puisse accomplir, qui a écrit un volume de près de trois cents pages sur deux chapitres du livre des Juges, et une Grammaire latine critique où le nom de l'Ablatif était changé, pour simplifier, en celui de *quale-quare-quidditive case*. Quelle honnêteté, quelle délicieuse atmosphère de pédante simplicité respire la vie d'un homme qui faisait en chaire de nombreuses citations de l'Écriture à ses paroissiens, en hébreu, « pour retenir leur attention, dit un biographe, et leur faire connaître le langage même de l'Esprit saint ». Ses distractions étaient légendaires. On raconte que parti un jour pour un petit voyage il était revenu portant sur le corps une demi-douzaine de chemises, parce que sa femme lui avait recommandé d'en mettre une chaque jour, mais avait oublié de lui dire d'en ôter une en même temps.

La mère de Coleridge était une femme pratique, et détestait les « dames à clavecin » comme elle disait (*your harpsichord ladies*). Un loyalisme absolu vis-à-vis de l'Église d'Angleterre, à laquelle appartenait le père, était sans aucun doute la règle de la maison. Dans la suite, deux des fils se firent clergymen, et le dernier, Samuel Taylor, fut destiné dès l'enfance à le devenir. Il vécut donc dans une atmosphère religieuse et toutes

1. Allusion au célèbre type de clergyman, tenant à la fois de Don Quichotte et de Sancho Pança, que Fielding a représenté dans *Joseph Andrews*.

les expériences de sa vie intellectuelle ne purent l'en faire sortir. Bien plus, il garda toute sa vie l'empreinte de l'Église. « Ne m'avez-vous jamais entendu prêcher? » demanda-t-il un jour à Charles Lamb. « Je ne vous ai jamais entendu faire autre chose », répondit son ami. Le sens, non pas tant de la religion que de la théologie, plus particulièrement le sens du *texte*, cette idée que la vérité doit finalement sortir de quelque livre par une illumination subite, la foi à la Révélation, qu'elle soit collective (foi révolutionnaire) ou individuelle (foi dans l'Absolu), c'est un trait de l'esprit de Coleridge, sans doute un héritage du passé, traditionnel et professionnel. Par là il échappa toujours à la prise de l'esprit utilitaire et positiviste, resta toujours *vieille Angleterre*, et fut très mal préparé à suivre un des courants d'idées les plus puissants de son temps. Naturellement, cette tournure d'esprit ne devait apparaître que plus tard, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'elle ait commencé à se former inconsciemment dès l'enfance, quand Coleridge pouvait encore entendre les conversations de son père qui, le destinant à l'Église, lui parlait comme à un homme fait, alors qu'il n'avait pas neuf ans. Plus tard, revenant sur son enfance, vers 1796, dans des lettres qui renferment à peu près tout ce que nous en savons, Coleridge l'a peut-être représentée plus triste qu'elle ne fut en réalité. On a remarqué que tous ses souvenirs d'enfance, dans ses poésies, sont des souvenirs de bonheur. Notre passé lui-même ne nous appartient pas comme une propriété immuable, il est refait et modifié sans cesse par la vie présente. Mais ces pages nous apprennent au moins comment il imaginait sa propre enfance.

Hélas, a-t-il écrit, j'avais toute la docilité, toute la simplicité d'un enfant, mais aucune des habitudes de

l'enfant. Je n'ai jamais pensé comme un enfant, je n'ai jamais parlé comme un enfant.

Je lisais tous les livres qui me tombaient sous la main, sans distinction. Mon père m'aimait tendrement et avait l'habitude de me prendre sur ses genoux et d'avoir de longues conversations avec moi. Je me rappelle qu'à huit ans j'allais à pied avec lui, un soir d'hiver, revenant d'une ferme à un mille d'Ottery, et il me dit les noms des étoiles, et que Jupiter était mille fois plus grand que notre terre, et que ces autres étoiles qui scintillaient étaient des soleils, qu'il y avait des mondes entre elles et nous, et quand nous arrivâmes à la maison il me montra comment elles tournaient en cercle. Je l'écoutai avec enchantement et admiration, mais sans le moindre mélange d'étonnement ou d'incrédulité. Car mes lectures précoces de contes de fées et de génies avaient habitué mon esprit à l'Infini (*to the Vast*), et je ne considérai jamais mes sens, d'aucune façon, comme critérium de ce que je devais croire. Je réglais toutes mes croyances d'après mes conceptions, non d'après ce que je voyais, même à cet âge [1].

On sent très bien ici que le jeune homme qui écrit cette lettre (il a vingt-quatre ans) cherche à persuader à son correspondant et à se persuader à lui-même qu'il a reçu une première éducation le préparant exceptionnellement à être métaphysicien et poète, une éducation qui n'était pas « rationnelle », comme il dit ironiquement un peu plus loin, mais qui stimulait à la fois l'imagination et l'intelligence. Mais s'il n'est peut-être pas mauvais qu'un enfant de huit ans, regardant les étoiles, sache déjà que ce sont des mondes, la question des contes de fées qu'il résout dans la même lettre est tout autre. S'il faut que l'imagination joue, il est très important aussi que ce jeu s'établisse dans des conditions normales, c'est-à-

1. Gillmann, *Life of Coleridge*, p. 10.

dire sans faire tort au développement du sens de la réalité[1].

C'est ce qui arrive le plus souvent, et on n'a qu'à faire appel à ses souvenirs pour se rappeler qu'au plus fort de son enthousiasme pour le jeu ou le conte, l'enfant ne perd pas un instant de vue que « cela n'est pas vrai ». Les images du conte ou du jeu (car le jeu est presque toujours une œuvre d'imagination, une création de l'esprit de l'enfant, un conte à soi-même) se meuvent comme dans un plan distinct de celui de la réalité et sans jamais se confondre avec elle. Quand ce sens de la réalité manque, l'enfant est anormal, le poète est visionnaire. Coleridge nous dit qu'à six ans il lut les *Mille et une Nuits* et que l'histoire d'un homme qui était obligé de chercher une jeune fille pure « fit une telle impression sur lui qu'il était hanté par des spectres toutes les fois qu'il se trouvait dans l'obscurité ». Bien des années après, il se rappelait l'ardeur et la crainte qui le tenaient quand il lisait ces livres magiques. « Rendez-moi, s'écrie-t-il dans une de ses conférences de 1811, rendez-moi les livres qui ont charmé ma jeunesse, rendez-moi l'*Histoire de Saint Georges* et les *Sept Champions de la Chrétienté* que je me cachais pour lire dans un coin dans tous mes moments de loisir. Rendez-moi les *Mille et une Nuits* que je surveillais dans la bibliothèque jusqu'au moment où le soleil, brillant juste dessus, me donnait le courage de les prendre sur le rayon[2]. »

Quand le père de Coleridge s'aperçut de l'effet que ces livres magiques produisaient sur l'enfant, il les brûla. Mais la semence était levée et plus tard, dans la

1. *Letters*, 11-12, 16-17.
2. *Id.*, p. 11, note.

vie de Coleridge il ne se trouva personne pour l'empêcher de rêver. Ces livres furent l'opium de Coleridge enfant.

C'est ainsi que je devins un rêveur et que j'acquis une disposition contraire à toute activité physique, et j'étais capricieux et passionné sans mesure, et comme je ne savais jouer à rien et que j'étais paresseux, j'étais méprisé et détesté par tous les garçons.

Un jour, raconte-t-il, après une dispute furieuse avec un de ses frères, il s'enfuit de la maison de ses parents, passa toute une nuit d'orage sur les bords de la rivière Otter, « répétant dévotement ses prières et pensant en même temps avec une amère satisfaction au désespoir dans lequel devait être sa mère ». On le retrouva trempé, on le rapporta malade. Et il s'imagina toujours avoir laissé là sa santé et il put en effet y contracter la disposition aux douleurs rhumatismales qui le tourmentèrent toute sa vie.

On ne rapporterait pas cette escapade, si les impulsions comme celle-ci n'avaient caractérisé tous les âges de sa vie. Le besoin de s'échapper, de fuir, hanta souvent Coleridge et plusieurs fois il ne put résister à la tentation, nous le verrons quitter l'Université pour un régiment de dragons, se rendre à Malte en 1804 pour s'échapper de lui-même plutôt que pour toute autre raison. L'enfance de Coleridge explique donc un peu toute sa vie, ferait croire qu'il fut de ceux qui naissent avec leur âme, chez qui le développement est surtout intérieur, n'est pas soumis aux influences extérieures autant que dans la majorité des hommes, autant qu'il le faudrait peut-être. Mais cette nature d'âme, n'est-ce pas celle du poète, du poète moderne au moins? L'enfant rêveur et passionné est déjà un petit romantique, peut-être.

Mais il ne faudrait pas, nous l'avons dit, s'exagérer la tristesse de cette enfance, parce qu'il a plu à Coleridge, comme à Rousseau, de se dire qu'il n'avait jamais été un enfant. S'il n'a pas aimé à jouer, il faut imaginer autour de lui la famille nombreuse et gaie, les délices de la campagne dans un pays charmant dont il eut toujours la nostalgie, plus chaud, plus doux, plus riche en fleurs que le reste de l'Angleterre, faisant de lui, on l'a très bien vu, un Méridional [1].

Le souvenir d'une enfance trop sérieuse, mais douce, n'est-ce pas l'écho qu'on entend dans ces vers où il rappelle ses souvenirs de collège :

Souvent
Les paupières ouvertes j'ai rêvé
De mon doux village natal et du vieux clocher
Dont les cloches, seule musique du pauvre, sonnaient
Du matin au soir, tout le long d'un chaud jour de fête
Si doucement, qu'elles m'émouvaient et me hantaient
Me hantaient d'un plaisir fou, leurs sons tombant à mon oreille.
Oh, distinctement, comme des présages de choses à venir ! [2]

Il y avait sur la place du village une belle fontaine, la rivière passait tout près de là, ce sont de beaux endroits pour jouer, et quelquefois un enfant peut y acquérir la finesse des sens, pour devenir peintre ou poète, ou simplement rêveur. Écoutons-le encore parler dans ses vers :

Cher ruisseau natal, petit ruisseau fou de l'Ouest,
Combien d'années aux destinées diverses ont passé
Combien d'heures gaies ou tristes, depuis le temps
Où j'effleurais ta surface d'une pierre unie et plate.
Comptant ses sauts légers. Et cependant, si profondément

1. Legouis, *la Jeunesse de William Wordsworth*, p. 329.
2. *Frost at Midnight*, *P. W.*, p. 126.

Descendent en nous les douces images de l'enfance, que
Ne se ferment jamais aux rayons du soleil, [mes yeux
Sans que je revoie tes eaux avec toutes leurs nuances,
La planche qui te traverse, tes bords avec leurs saules gris,
Tes couches de sable veinées de couleurs variées
Rayonnant à travers la transparence de tes eaux brillantes.
Sur ma route, visions d'enfance, vous avez souvent trompé
Les soucis de l'homme solitaire, tout en réveillant ses sou-
Ah! si je pouvais être encore un enfant sans souci [1]! [pirs

Les souvenirs d'enfance n'ont pris cette transparence que dans la forme de la poésie, et filtrés, pour ainsi dire, par l'effet du temps, après la souffrance, après l'emprisonnement dans ces « cloîtres obscurs » de Christ's Hospital, « d'où l'on ne voyait rien de beau que le ciel et les étoiles »; mais il faut toujours tenir compte au fond de l'âme d'un monde de souvenirs où elle peut se reposer. Ce fut pour Coleridge le souvenir de ces premières années d'enfant gâté par son père et sa mère, passées à moitié dans le pays des contes de fées et des Mille et une Nuits, et à Ottery-Saint-Mary (Devonshire), où il faisait naviguer des bateaux en papier sur le ruisseau du village, et où ses frères aînés le battaient quand l'envie leur en prenait, parce qu'il était le plus jeune, et trop savant pour son âge.

Cette vie de famille, avec tout ce qu'elle avait de bon et de mauvais pour le petit rêveur, fut brisée soudainement en 1781, quand l'enfant n'avait pas neuf ans, par la mort subite de son père. « L'Israélite sans malice, simple, généreux, et qui, prenant certains textes de l'Écriture dans leur sens littéral, était indifférent en toute conscience au bien et au mal de ce monde », le quitta brusquement et laissa toute sa

1. Sonnet : *To the River Otter*, *P. W.*, p. 23.

famille en désarroi. Coleridge ne l'oublia jamais : « l'image de mon père, mon père respecté, bon, instruit, au cœur simple, est une religion pour moi », écrivait-il à la fin de sa vie [1].

Après la mort de son père, Coleridge resta près d'un an encore auprès de sa mère, jusqu'à ce qu'on eût obtenu pour lui une bourse à Christ's Hospital, à Londres, où étaient élevés les orphelins et surtout les enfants de clergymen. Les enfants y étaient admis entre sept et douze ans, et les meilleurs élèves conduits jusqu'à l'Université. L'histoire de cette curieuse fondation, qui a souvent été écrite, est un document intéressant sur l'éducation en Angleterre. On y voit que l'internat exista jusqu'à nos jours dans toute sa rigueur, pour ces petits orphelins. Jusqu'en 1902, on pouvait voir de Newgate Street, du cœur de la Cité bruyante et affairée, à travers les grilles noires, la cour du collège où avait joué Coleridge enfant, bourdonnante de la foule des écoliers vêtus de l'étrange soutane bleu foncé à petit rabat, avec des bas jaunes, et toujours tête nue [2]. Ce n'était pas seulement le costume qui était ecclésiastique, du temps de Coleridge. Dans l'ancien couvent de Franciscains aux sombres cloîtres où la fondation charitable était installée depuis des siècles, on avait conservé les habitudes monacales, avec un épais vernis de pédantisme. L'ensemble rappelait plus le lycée français d'autrefois, ou le collège de David Copperfield, que Eton ou Harrow, quoique il y eût certaines exigences aristocratiques dans le recrutement des élèves, que

1. *Letters*, p. 18. Note autobiographique dans Gillmann, p. 11.

2. Voir la planche en couleurs de Nicholson dans *London Types* (1898), avec le quatorzain de W. E. Henley, et la vue de Christ's Hospital dans le numéro du *Bookman* de Londres consacré à Coleridge (sept. 1904).

les enfants trouvés, les fils de domestiques ne fussent pas admis. Les enfants étaient au nombre de 700 dans cette immense prison, divisée en cinq grandes écoles, correspondant à des divisions de force différente et à des programmes différents. Le petit Coleridge, après avoir passé quelques semaines à Londres chez un oncle qui, très fier de lui, « avait l'habitude de le mener de taverne en taverne pour boire, causer et discuter comme un homme » et s'entendre appeler prodige (apprentissage de sa vie future), après deux mois à l'école préparatoire de Hertford, fut bientôt placé à l'école principale à Londres dans la *Head Grammar School*, qui préparait à l'Université et par conséquent enseignait le latin et le grec.

Mais ce qu'il apprit à connaître tout d'abord, ce fut la faim. On ne nourrissait pas les enfants à Christ's Hospital. Il n'y avait qu'un repas substantiel par jour et la viande n'y figurait que trois fois par semaine. La quantité était si insuffisante que les enfants, dit Coleridge, étaient toujours affamés [1].

« J'étais dans une fièvre continuelle. Tout mon être se réduisait, les yeux fermés à tout objet de perception réel et actuel, à me pelotonner dans quelque coin ensoleillé et à lire, lire, lire, à me figurer que j'étais dans l'île de Robinson Crusoé, que je trouvais une montagne de pouding, que je m'y faisais une chambre en mangeant, que j'y façonnais en rongeant des tables et des chaises, travail de la faim et de l'imagination ! » Ce ne sont pas là des exagérations de poète. Les souvenirs de Coleridge sont d'accord avec ceux de ses condisciples Leigh Hunt et Charles Lamb. Celui-ci, qui a consacré deux essais, l'un sérieux et l'autre humoristique, à son vieux collège,

1. *Letters*, p. 20-21 ; Gillmann, p. 20.

ne parle pas mieux de la cuisine. Certains plats qui revenaient régulièrement étaient si répugnants qu'il était de tradition parmi les enfants de n'y pas toucher. D'autres, plus appétissants, passaient en grande partie à la table des domestiques sous les yeux même des pauvres affamés. Il y a sans doute de l'exagération humoristique dans cet essai de Lamb, mais ce n'en est pas moins une lecture navrante, car on sent qu'il devait y avoir encore trop de vrai dans ses descriptions, à l'époque où Lamb écrivait et plaisantait sous le nom d'Elia le vieux collège qui avait fait souffrir Coleridge[1].

La discipline était rigoureuse comme dans une prison. L'enfant qui avait tenté de s'évader était, la première fois, tenu attaché, à la seconde tentative, mis en prison dans une petite cellule où il avait juste la place de s'étendre, nuit et jour dans la solitude, sauf aux heures où il était fouetté. Enfin, s'il était pris une troisième fois, avant d'être expulsé il était exposé comme au pilori, dans un costume spécial, puis il recevait une correction de choix en présence de deux admistrateurs du collège. Ceci ne devait pas arriver souvent, il est vrai, mais le châtiment inspirait une telle terreur, qu'en 1877 un élève se suicida plutôt que d'avoir à le supporter. Mais le fouet « ordinaire » était en vérité chose si ordinaire, qu'elle devait revenir presque journellement, car tout le monde s'en mêlait. Le système de surveillance des élèves plus jeunes par des moniteurs plus âgés était en vigueur, et ces derniers ne se gênaient pas pour fouetter eux aussi les plus jeunes et pour les tourmenter de mille manières.

1. *Recollections of Christ's Hospital*; *Christ's Hospital five and thirty years ago.*

L'oppression exercée par ces jeunes bêtes sauvages, écrit encore Lamb, me fait mal au cœur quand j'y songe. J'ai été tiré de mon lit, et réveillé exprès dans les nuits d'hiver les plus froides et cela non pas une fois, mais nuit après nuit, en chemise, pour recevoir la discipline administrée avec une courroie de cuir, avec onze autres compagnons de souffrances, parce qu'il avait plu à mon surveillant impitoyable, quand on avait entendu causer après que nous nous étions mis au lit, de rendre responsables les six derniers lits, où couchaient les plus jeunes du dortoir, pour une faute qu'ils n'auraient pas osé commettre, ni pu empêcher.

Ce qu'il y avait de plus extraordinaire peut-être à Christ's Hospital c'était l'arbitraire et la fantaisie qui y régnaient. Le Rév. Field, qui fut le maître de Lamb et le premier maître de Coleridge, était un homme du monde, qui ne fouettait pas. « Entre ses mains, écrit Lamb, la canne semblait plutôt un emblème qu'un instrument d'autorité, et même un emblème dont il avait honte. » Les enfants de sa classe vivaient insouciants comme des oiseaux, passaient le temps des classes à jouer ou à lire « leurs classiques à eux ».

Au contraire le Rév. James Boyer, sous la férule duquel Coleridge allait trop littéralement passer, était, écrit Lamb, un pédant furieux. Rien de plus étrange que cette figure d'un autre âge, qui paraîtrait monstrueuse dans le nôtre. « Toutes les affections de famille devaient être mises de côté. Mon garçon, me dit un jour Boyer, comme je pleurais en revenant des vacances, mon garçon, le collège est votre père, mon garçon, le collège est votre mère, le collège est votre frère et votre sœur, votre cousin et votre cousin-germain et toute votre parenté. Je ne veux plus voir de larmes[1]. »

1. *Table Talk*, Aug. 16, 1832 (Ed. Ashe, p. 180).

Le Rév. Boyer fouettait les enfants jusqu'au sang, et il y mettait de la fantaisie. Coleridge recevait généralement un coup supplémentaire à la fin d'une séance, « parce qu'il était si laid » avec ses cheveux noirs. Ses accès de fureur tenaient de la folie. « Rien n'était plus commun, raconte Lamb, que de le voir se précipiter la tête la première dans la salle d'étude, sortant de sa tanière-bibliothèque, et, l'œil égaré, choisir un élève et rugir « *Od's my Life*, *Sirrah* » (son adjuration favorite), j'ai grande envie de vous fouetter; puis, avec un mouvement de retraite aussi soudain que l'attaque, se précipiter de nouveau dans son antre, et après un rafraîchissant intervalle de quelques minutes (pendant lequel tout le monde, sauf le coupable, oubliait le contexte) se reprécipiter tête baissée, achevant sa phrase, comme je ne sais quelle litanie du diable, en hurlant les mots bien inutiles « et je le fais »!

Il n'y a pas de haine dans les souvenirs qu'ont gardé Coleridge et Lamb du Rév. Boyer. « Il avait la main lourde », dit seulement Lamb, « Sous sa direction furent élevés beaucoup de bons et solides humanistes. »

C'est que le Rév. Boyer n'était pas seulement un furieux, c'était aussi un pédant héroïque, qui inspirait quelque chose de sa foi bizarre à ses élèves. Lamb sut toujours le latin, assez bien même pour l'écrire correctement. Coleridge a écrit de Boyer : « Il nous envoyait à l'Université excellents humanistes en latin et en grec, hébraïsants passables. Cependant nos connaissances classiques étaient le moindre des dons précieux que nous acquérions sous sa tutelle zélée et consciencieuse. Il est allé maintenant recevoir sa récompense finale, chargé d'années et d'honneurs, et précisément des honneurs qui étaient le plus

chers à son cœur, parce qu'ils lui étaient accordés par reconnaissance pour le collège, et l'attachant toujours à ce collège dans lequel il avait lui-même été élevé, et dont il avait été pendant toute sa vie la créature dévouée [1] ».

Il y a un peu de l'onction de Coleridge officiant dans ce passage. Nous aimons mieux le mot rapporté par Lamb, un des plus charmants qu'il ait faits, et que Lamb lui-même est bien capable d'avoir inventé. Cette « pieuse exclamation de Coleridge », quand il apprit que son vieux maître était sur son lit de mort fut : « Pauvre J. B., puissent toutes ses fautes lui être pardonnées, et puisse-t-il être emporté en paradis par des petits chérubins tout en têtes et en ailes, et sans postérieurs qui lui rappellent ses cruautés en ce monde ».

M. Trollope, qui lui succéda dans la direction de Christ's Hospital, dit simplement de lui : « Sa discipline était exacte à l'extrême et peut-être teintée de plus de sévérité qu'il n'aurait fallu [2] ».

Tous ces témoignages ne nous font-il pas connaître une époque mieux que les récits de beaucoup d'historiens? On peut se faire une idée de l'éducation telle qu'elle était comprise en Angleterre il y a moins d'un siècle. Le Rév. Boyer passait pour un bon pédagogue, peut-être un peu sévère. Les enfants délicats mouraient sans doute bientôt à Christ's Hospital, les âmes délicates s'en tiraient comme elles pouvaient. Ceux qui survivaient étaient plus solides, et se croyaient tenus à la reconnaissance envers le vieux collège et le vieux maître.

Coleridge y a mis de la coquetterie : « Dieu merci,

1. *Biographia Literaria*, 2d. éd., p. 9.
2. Gillmann, p. 24. — Trollope, *History of Christ's Hospital.*

a-t-il dit, l'époque et la mode n'étaient pas aux enfants prodiges, sans cela à douze ou quatorze ans j'aurais fait un aussi joli enfant prodige qu'on en a jamais vu, émasculé et perdu par une admiration folle et vaine. Dieu merci, je fus fouetté au lieu d'être flatté. Du reste, à mesure que j'avançais, mon sort fut un peu adouci [1] ».

Ce n'est pas ici le lieu de discuter le système du Rév. Boyer qui a encore ses partisans en Angleterre. Il semble qu'on peut empêcher un enfant de devenir un petit prodige sans le torturer. Et Coleridge fut torturé et devint tout de même un prodige, un monstre d'intellectualité auquel les corrections les plus répétées n'auraient pu donner ce sens de la réalité, cet équilibre mental qui lui manquaient déjà quelque peu. Nous ne voyons pas ce qu'on peut gagner à subir, même sans révolte, un châtiment brutal, et qu'on ne comprend pas. En tout cas, la terreur s'établit si effectivement dans son esprit qu'il raconte qu'homme fait, ses cauchemars étaient encore remplis par l'image du « sévère précepteur » [2].

Intellectuellement, le Rév. Boyer ne pouvait donner à ses élèves que ce qu'il avait, du grec et du latin, un peu d'hébreu, et un certain sens du style. Son goût était austère comme sa discipline et son esprit ne s'égayait qu'aux plaisanteries des auteurs latins. Il préférait, nous dit Coleridge, Démosthène à Cicéron, Homère et Théocrite à Virgile, et Virgile à Ovide, Lucrèce, Térence et Catulle à tous les autres poètes latins. C'était un ennemi né du conventionnel et du beau langage. Ce qu'il y avait de plus original dans son enseignement, surtout pour l'Angleterre, c'est

1. Gillmann, p. 21.
2. *Biographia Literaria*, 2d. éd., p. 9.

l'importance qu'il donnait aux exercices de composition et de versification anglaises, et sa manière de les corriger.

« En même temps que nous étudiions les tragiques grecs, il nous faisait lire Shakespeare et Milton et c'était même ces leçons-là qui exigeaient le plus de temps et de peine à préparer de manière à échapper à sa censure. C'est de lui que j'ai appris que la poésie, même celle des odes les plus sublimes et en apparence les plus désordonnées, a une logique à elle, aussi rigoureuse que celle de la science, et plus difficile, parce qu'elle est plus subtile, plus complexe et dépendant de causes plus nombreuses et plus instables. Dans les vraiment grands poètes, disait-il, il y a une raison assignable, non seulement pour l'emploi de chaque mot, mais pour la position qui lui est donnée... Dans nos propres compositions anglaises (au moins dans les trois dernières années de notre éducation scolaire) il se montrait sans merci pour les expressions, métaphores, ou images non justifiées par un sens solide et les endroits où le même sens aurait pu être exprimé avec une force et une dignité égales en des mots plus simples. Il avait en abomination *le luth*, *la harpe* et *la lyre*, *la Muse* et *les Muses*, *l'inspiration*, *Pégase*, *le Parnasse* et *l'Hippocrène*. Je m'imagine l'entendre encore s'écrier : « Harpe? Harpe? Vous voulez dire l'encre et la plume, mon garçon. La Muse? La Muse? vous voulez parler de la fille de l'infirmière, je suppose [1] ».

Il est bien possible que Coleridge ait acquis de l'enseignement du Rév. Boyer une certaine idée *esthétique* de la poésie comme œuvre d'art harmonieuse, cette idée de la forme qui a manqué particulièrement

1. *Biographia Literaria*, 2d. éd., p. 7.

à Wordsworth et à Byron. Mais il faudrait admettre que cette conception ne s'est développée que plus tard, car il n'est rien de plus conventionnel que les premiers poèmes de Coleridge au collège, ceux-là mêmes qui nous ont été conservés dans le livre d'honneur et qui ont passé sous les yeux du maître.

Peut-être la pureté du goût du Rév. Boyer n'était-elle, comme on l'a dit, que le bon sens à la Samuel Johnson qui, s'il avait été conséquent avec lui-même, aurait proscrit toute poésie [1]. Ces classiques anglais de la fin du XVIII[e] siècle, s'ils n'avaient pas été des humanistes par tradition, auraient compris la poésie comme Voltaire. Se croyant tenus d'admirer les anciens, ils se sentaient obligés aussi de condamner chez les modernes tout ce qui rappelait de trop près les anciens, l'imitation directe, et la « hardiesse », c'est-à-dire le conventionnel et le non conventionnel, de sorte qu'il ne serait resté que la prose. Le renouvellement de la forme ne pouvait venir que de l'apparition d'un nouveau fond de sentiments et de pensées qui, à la génération précédente, n'aurait pas paru poétiques, mais simplement extravagants et absurdes. Ce renouvellement, ce fut le romantisme, dont aucun écho ne semble être arrivé jusqu'au petit Coleridge avant 1789.

La poésie n'était pas, du reste, le principal passe-temps de l'enfant, battu souvent et toujours affamé, qui a écrit : « de huit à quatorze ans j'ai été un rêveur éveillé qui ne savait pas jouer, un *helluo librorum* [2] ». Il avait trouvé de nouveaux contes des Mille et une Nuits. Sa version de l'incident qui lui ouvrit l'accès d'une bibliothèque entière, pour satis-

1. Brandl, *Coleridge*, p. 17. Leigh Hunt, *Autobiography*, p. 74 sq. Éd. Ingpen.
2. Gillmann, p. 17.

faire sa passion, est si pittoresque qu'elle vaut la peine d'être donnée.

Une des singularités de l'éducation donnée à Christ's Hospital, c'est que les enfants si sévèrement tenus au collège étaient laissés libres dans la grande ville de temps en temps, pendant une journée entière, sans qu'on se souciât d'ailleurs de savoir s'ils y avaient des amis ou des parents.

Descendant un de ces jours-là le Strand, plongé dans un de ses rêves éveillés, et s'imaginant qu'il traversait l'Hellespont à la nage comme Léandre, il lui arriva, en rejetant une de ses mains derrière lui, de toucher à la poche d'un gentleman qui la saisit en se retournant et lui dit avec colère : « Quoi, si jeune et déjà si pervers », l'accusant d'avoir voulu le voler. L'enfant effrayé nia avec des sanglots, expliqua qu'il croyait être Léandre et traverser l'Hellespont à la nage. Le gentleman fut si frappé et charmé de la nouveauté de la chose, de l'intelligence et de la naïveté de l'enfant qu'il paya pour lui un abonnement à une bibliothèque circulante. « Je lus, dit-il, tout au travers du catalogue, in-folios et le reste, comprenant ou ne comprenant pas, et courant tous les risques pour me glisser au dehors et me procurer les deux volumes par jour auxquels j'avais droit [1]. »

C'est vers ce temps qu'il dut commencer les études ou plutôt les lectures philosophiques auxquelles Lamb fait allusion dans un passage célèbre. « Reviens à ma mémoire tel que tu étais à l'aurore de tes imaginations, avec l'espérance marchant comme une colonne de feu devant toi, sa face sombre n'étant pas encore apparue, Samuel Taylor Coleridge, logicien, métaphysicien, Barde inspiré! J'ai vu l'étranger, de

1. Gillmann, p. 20.

passage dans les cloîtres, s'arrêter perdu d'admiration (en songeant au contraste entre le langage et le vêtement du jeune Pic de la Mirandole), à t'entendre révéler avec tes intonations douces et profondes, les mystères de Jamblique et de Plotin (car même en tes jeunes années tu ne pâlissais pas à la vue de ces breuvages philosophiques), récitant Homère en son langage, ou Pindare, pendant que les murs des vieux Frères Gris renvoyaient l'écho des accents de l'enfant de la charité, inspiré [1] ! »

Ce dernier trait donne en deux mots la formule même de ce qu'il y avait dès lors d'étrange et de pathétique dans la destinée de Coleridge. L'ironie que souligne Lamb, c'est celle de la vie entière de Coleridge, toujours humiliée et contrariée extérieurement dans son développement, et s'échappant toujours dans le rêve. Un enfant de la charité publique battu et affamé, qu'avait-il de mieux à faire qu'à devenir métaphysicien et poète? Mais il devint aussi pour toute sa vie un rêveur, un homme pour qui le monde extérieur n'existe pas, ou n'existe que dans les formes que lui prête l'imagination.

Au travail de l'imagination sensible qui s'exerce sur les images s'ajoute maintenant celui de l'imagination métaphysique qui joue avec les idées et les systèmes d'idées. Car si la métaphysique peut être autre chose qu'une œuvre d'imagination, quand elle est critique et procède logiquement, peut-on appeler autre chose qu'efforts d'imagination les pensées métaphysiques du petit Coleridge à Christ's Hospital? Il faut avoir lu Platon à seize ans, avec un peu d'enthousiasme, pour comprendre ce qu'a pu être la philo-

1. *Christ's Hospital Five and Thirty Years ago*; comparer Exode, chap. XIV, v. 19, pour la « colonne de feu ».

sophie de Coleridge au collège. A cet âge on peut trouver aux mots une valeur sans qu'ils aient presque besoin de sens, à la pensée une harmonie qui n'a pas besoin de logique. Quand on sait ce que la beauté et la subtilité d'un grand système, vaguement entrevu à travers un vocabulaire difficile, dans une langue étrangère et morte dont chaque mot devrait être pesé, peuvent laisser transparaître de poésie, on ne s'étonnera pas que pour Coleridge la métaphysique, après les *Mille et une Nuits*, ait été une révélation surtout pour l'imagination. Les « mystères de Jamblique et de Plotin », étudiés dans l'original ou dans les traductions de Thomas Taylor[1], le platonicien anglais contemporain, furent pour lui un moyen d'excitation de ses facultés intellectuelles, et peut-être une nouvelle cause de déréglement.

Surtout, la philosophie augmenta chez lui le sentiment de la solitude morale, qu'on a signalé comme un des états d'esprit caractéristiques du romantisme. Il s'était dit déjà, en arrivant au collège, tout seul dans le désert de la grande ville, que sa destinée était de rester « un individu détaché, un *Terræ Filius* qui n'avait à demander l'affection ou les services de personne à d'autre titre que celui d'être un être humain, et qui devait, comme tel, courir sa chance de n'avoir que la part de charité qu'accorde librement l'humanité[2] ». Il faut se rappeler qu'il ne revint sans doute pas dans sa famille, même pour les vacances, de 1781 à 1789, pendant huit ans! Mais surtout il était isolé intellectuellement par l'orgueil qui l'exaltait à

1. Thomas Taylor le platonicien, et non W. Taylor, comme écrit Brandl (p. 20). Il n'y a du reste pas de preuves que Coleridge ait connu ces traductions au collège, s'il les a certainement lues plus tard (*Letters*, p. 181).
2. Note autobiographique dans Gillmann, p. 12.

se croire un philosophe au milieu d'enfants. La puissance qu'il sentait en lui de remuer des idées et d'évoquer des images vagues et grandioses lui avait donné cet orgueil naïf, et incurable parce qu'il était inconscient. Les corrections de Boyer n'y avaient rien fait : il était seul et maître dans un désert d'intelligence.

De ce monde des Idées, inconnu ou méprisé de presque tous ses contemporains, il devait voir comme en rêve la foule de ceux qui ne considèrent que la lettre et non l'Esprit, les choses qui passent, alors que les idées demeurent, que l'invisible est seul réel. Sa vie devait toujours rester presque comiquement au-dessous de sa pensée, car la vie était pour lui quelque chose à quoi on se heurte, un pédagogue brutal dont on ne reçoit que des coups.

Il ne faut pas cependant prendre trop à la lettre les indications de Charles Lamb. L'esprit seul est en vrai. Il ne faut pas nous figurer Coleridge à Christ's Hospital déjà philosophe platonicien ou néoplatonicien. Il récite seulement la leçon du platonisme. Diverses anecdotes plus ou moins authentiques, mais qui doivent avoir un fond vrai, nous donnent de lui une idée plus exacte, en nous montrant dans la philosophie un des domaines seulement de sa fantaisie. Quand son frère Luke vint à Londres pour pratiquer la médecine dans les hôpitaux, Samuel Taylor se prit d'un bel enthousiasme pour la profession, de zèle pour poser des bandages et apprit par cœur un dictionnaire de médecine en latin. La métaphysique ne vint qu'après, amenée par la théologie. Il lut le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et se déclara athée. Le Coleridge orthodoxe qui revenait sur ces souvenirs anciens nous dit bien : « Ma vanité d'athéisme ne toucha jamais mon cœur. Mon cœur n'abandonna jamais la foi au nom du Christ ». Mais

ceci ne suffit pas au Rév. Boyer dont il reçut à cette occasion la plus cruelle volée de verges, « la seule juste[1] », ajoute-t-il.

C'est un peu plus tard, alors que le collège l'avait officiellement désigné pour se préparer à l'Université, qu'il voulut aussi se faire apprenti chez un cordonnier, honnête homme du voisinage dont il était devenu l'ami. Le Rév. Boyer traita chez lui cette fantaisie comme il avait traité la velléité d'athéisme, comme il traitait en général la fantaisie, et Coleridge ne devint pas cordonnier comme Hans Sachs et Jacob Bœhme.

A quinze ans, il dut écrire ses premiers vers. La *Biographia Literaria* parle bien d'une traduction en vers des *Hymnes grecs* de Synesius faite avant cet âge, mais comme elle n'a pas été conservée, il n'est pas sûr qu'elle ait jamais existé. Les premiers essais de Coleridge ne font guère songer à un disciple de Plotin et de Platon, et la date de quelques-uns d'entre eux n'est peut-être pas authentique, car elle nous est donnée par Coleridge à une époque bien postérieure, et dès à présent il faut signaler qu'il n'était capable d'exactitude que par rencontre, et consciemment ou non, sujet à commettre certaines erreurs de fait. Ici, il est très possible qu'il se soit amusé à faire remonter trop haut ses débuts poétiques[2].

Les premiers poèmes de Coleridge sont des exercices de style conservés dans les cahiers d'honneur de Christ's Hospital, pleins de mots sonores et de convictions apprises dans le langage poétique du temps. Apparemment le Rév. Boyer n'avait pas sévi, car les adjectifs composés, ces fleurs doubles de l'horticulture poétique du XVIIIe siècle anglais, fleurissent

1. Gillmann, p. 22-24.
2. Voir Campbell dans son édition des *Poetical Works*, notes 178, 197 et 207.

insupportablement les vers de *Dura Navis*, *Nil pejus est coelibe vita*, le Sonnet à la lune d'automne.

On comprend que plus tard Coleridge ait pu être tenté de relever un peu le niveau de ses premiers poèmes en introduisant discrètement quelques vers de son âge mûr parmi ceux de son adolescence. Mais nous sommes tenus de dire la vérité : les premiers vers de Coleridge sont aussi mauvais que ceux de Victor Hugo.

On ne trouve un accent personnel que dans les vers d'amour adressés vers l'âge de dix-sept ans à « Geneviève » qui était, suivant la tradition, la fille de sa garde malade. Il était de tradition à Christ's Hospital d'en tomber amoureux.

« J'ai vu votre sein soulevé d'un mouvement de pitié. Et c'est pourquoi je vous aime, douce Geneviève! » Le pauvre garçon avait sans doute fait ces confidences pendant une longue maladie qui occupa une grande partie de sa dix-huitième année, la dernière qu'il passa à Christ's Hospital. Il avait, raconte-t-il, passé une rivière à la nage tout habillé et avait laissé ses vêtements sécher sur lui. Le rhumatisme probablement latent chez lui (par suite de l'hérédité paternelle et de son escapade d'enfance), était apparu sous forme de fièvre rhumatismale, et il eut aussi la jaunisse. Ceci est intéressant, parce que le médecin qui a écrit sa vie, Gillmann, croit pouvoir faire dater de cette époque les souffrances qui contribuèrent beaucoup à faire de lui un neurasthénique, comme nous dirions aujourd'hui. Mais il ne faut pas se représenter dès cette époque le Coleridge gémissant de l'âge mûr. Dans sa jeunesse le rêve s'alliait chez lui avec cette vivacité (*buoyancy of spirits*) qui ne le quittait pas, même dans la souffrance, et le rendait très séduisant. Il avait beaucoup de camarades, et, dès l'arri-

vée à Christ's Hospital, il eut un ami, Charles Lamb.

En effet, quoique nous ne sachions rien de leurs rapports, comment supposer que Lamb, qui devait être l'ami de toute sa vie, et qui l'a si bien représenté dans ses souvenirs, ne l'ait pas compris, dès ces premières années passées ensemble? Toute sa vie il devait lui rester fidèle, le perdant de vue quelquefois mais suivant de loin, autant qu'il pouvait, toutes les aventures de ce Faust, dont il connaissait bien les faiblesses secrètes, mais qui lui apparaissait toujours entouré d'une auréole de génie, « un archange — un peu endommagé », écrivit-il une fois avec cette ironie qui, dans cette génération de romantiques, faisait de lui le seul clairvoyant.

Le petit Lamb, lui-même un peu étrange et *différent*, comme Coleridge, avec sa sensibilité si moderne qu'il n'a jamais été mieux compris que de notre temps, dut se sentir attiré, dès les premières années passées ensemble, par l'étrange garçon, si rêveur et si gai, qui venait de si loin, qui n'avait à Londres ni parents ni amis, alors que Lamb, avec sa famille vivant à côté de Christ's Hospital, était au moins nourri par elle, et ne souffrait pas de la nostalgie. Plus tard, quand il a voulu rassembler ses souvenirs de collège, c'est la figure de Coleridge qui est venue naturellement en former le centre, c'est lui le « pauvre garçon sans amis » de son essai [1].

De sa famille Coleridge recevait de temps en temps une lettre (plus souvent, semble-t-il, de ses frères que de sa mère). Deux morts survinrent, celle de son frère Luke et celle de sa sœur Ann. Ces tristesses, le bruit du monde, l'écho de la Révolution française qui commençait à passer les murs du collège, enfin un

1. Gillmann, p. 13.

premier amour, le guérirent des suites de la première attaque de rêverie métaphysique subie à Christ's Hospital. De seize à dix-neuf ans il paraît avoir été presque heureux. « Quelles heures de paradis... quand j'accompagnais les Miss Evans chez elles le samedi. Nous rapportions là, les soirs d'été, le butin de tous les jardins à six milles à la ronde, avec un sonnet, ou des vers d'amour pour envelopper le bouquet [1]. » C'est une gravure de Bartolozzi, et Plotin semble assez oublié.

Mrs Evans était une veuve dont il avait fait la connaissance, ayant protégé son fils au collège. « Je l'aimais comme une mère. Elle avait trois filles et naturellement je tombai amoureux de l'aînée (Mary). Depuis ce temps (1788) jusqu'à ma dix-neuvième année où je quittai le collège pour Cambridge, ce fut l'ère de la poésie et de l'amour [2]. » Cet amour n'avait encore rien de romantique, quoiqu'il ait essayé de se persuader plus tard qu'il s'était « efforcé d'étouffer une passion pendant cinq ans ». Nous avons ses lettres, qui sont adressées à la mère et aux sœurs, aussi souvent qu'à la bien-aimée. Il corrige ses fautes d'orthographe, lui envoie des vers, et déjà un peu prédicateur, lui recommande de n'être pas vaine de sa beauté. Peut-être l'amour n'était-il là que prétexte à la poésie. Car la poésie avait apparu après la versification quoique encore tout embarrassée dans les épithètes convenues et les abstractions personnifiées au goût du jour. C'est dans la *Monodie à Chatterton* et dans l'*Ode sur la chute de la Bastille* qu'on sent pour la première fois un poète.

C'est, en un sens, le même sentiment révolution-

1. *Letters, conversations*, etc., ed. by Thomas Allsop, p. 170.
2. Gillmann, p. 28.

naire qui inspire ces deux pièces. La première est comme le *Stello* de Vigny, une variation sur le thème de la « destinée du génie ». Mais ce qu'il y a surtout à noter dans le poème de Coleridge, c'est le sentiment de révolte contre la société dure aux poètes.

Est-ce là la terre des cœurs généreux? (v. 13).

C'est sur lui-même que le jeune poète pleurait et c'est ce qui le rendait éloquent. « La domination, horrible à subir, des âmes basses » (v. 75) il pouvait l'avoir sentie déjà. La servitude de l'individu est chose vraie, souvent, quand la « servitude des peuples » n'est qu'un mot. Coleridge se sentait faible et abandonné, la pensée du suicide lui était peut-être venue et ce n'est pas un sentiment artificiel qui inspire ces derniers vers du poème :

Oh! Esprit béni,
Soit qu'autour du Trône éternel
Au milieu de la gloire des Chérubins
tu te répandes en hymnes de reconnaissance,
soit que, planant dans le domaine des bienheureux,
tu ravisses les Anges par tes chants,
accorde-moi de faire résonner la lyre comme toi,
d'être embrasé comme toi d'un feu divin.
Mais quand se déchaînent les vagues du malheur
accorde-moi de résister plus fermement que toi à leur fureur
et de monter plus haut que la tempête, les yeux vers le ciel.

On sourira peut-être de cette prière adressée à un écolier qui s'est suicidé par vanité, mais Chatterton était consacré, c'était un Dieu du temps, et l'hommage ne parut sans doute pas exagéré.

L'Ode sur la destruction de la Bastille ne serait que la déclamation obligée, sur un événement symbolique dont l'écolier ne devait même pas connaître les véritables circonstances, si on n'y remarquait, à tra-

vers l'emphase, le sentiment de l'illusion révolutionnaire, de la venue du millennium.

Je vois, je vois l'heureuse Liberté s'avancer
avec toutes les vertus patriotiques à sa suite,
voyez les yeux d'extase de ce paysan
qui en sécurité voit pousser ses moissons.
Plus de vils liens pour l'intelligence,
L'Éloquence brillera sans crainte.
Oui, la Liberté, âme de la Vie, régnera
Sera sentie dans le pouls de chacun et coulera dans toute [veine !

La contagion de l'esprit révolutionnaire y est aussi : « La France sera-t-elle seule à repousser le despote? »

On peut lire ces vers sans ironie, même en songeant aux palinodies futures. La révolte était dans l'air, et Coleridge avait reçu l'éducation qu'il faut pour faire un révolté. Ce poème révolutionnaire est d'une naïveté enfantine et c'est pour cela qu'il nous plaît, mais il ne nous apprend pas encore assez sur une âme lente à se faire.

Et tout le reste est littérature... si péniblement conventionnelle qu'on se demande comment une âme de poète pourra jamais se dégager de là, arriver à parler un langage humain et simple, quand elle n'a encore pour s'exprimer que des métaphores usées par des siècles de classicisme. Coleridge imite les poètes de l'âge précédent, les Gray et les Collins, qui imitaient Milton, qui transcrivait lui-même les images des Grecs, quand il ne les prenait pas par l'intermédiaire des Latins. Si cette poésie manque de jeunesse, c'est qu'employant une langue qu'il n'avait pas créée, et qui défigurait ses propres sentiments, Coleridge, chaque fois qu'il écrivait en vers, ne pouvait s'empêcher de vieillir sa pensée.

C'est ainsi qu'on arrive à comprendre l'importance

qu'eurent pour lui les Sonnets du Rév. W. L. Bowles, dans lesquels nous ne trouvons rien à admirer aujourd'hui qu'une certaine pureté d'expression, une simplicité qui était révolutionnaire. Ce fut l'idole de Coleridge jusqu'à l'apparition de Wordsworth, et lui seul peut nous expliquer l'histoire de ses sentiments [1].

Je venais d'entrer dans ma dix-septième année, quand les Sonnets de Mr. Bowles, au nombre de vingt, me furent donnés en cadeau.. .

Les obligations que j'eus à Mr. Bowles furent importantes, et il ne me fit que du bien. A un âge très prématuré, avant même d'avoir quinze ans, je m'étais perdu dans la métaphysique et dans la controverse théologique. Rien d'autre ne me plaisait. L'histoire et les faits particuliers perdirent tout intérêt pour mon esprit. La poésie (quoique, pour un écolier de cet âge, je fusse au-dessus de la moyenne en versification anglaise, et que j'eusse déjà produit deux ou trois compositions qui, j'ose le dire, même sans tenir compte de mon âge, étaient au-dessus de la médiocrité, et qui m'avaient valu beaucoup trop de crédit pour que le ferme bon sens de mon vieux maître pût en être satisfait), la poésie elle même, les romans et nouvelles devinrent insipides pour moi....

Ces études absurdes firent sans aucun doute tort à mes facultés naturelles aussi bien qu'aux progrès de mon éducation. Cela aurait pu aller jusqu'à ma ruine, si elles avaient été continuées, mais je leur fus heureusement arraché, en partie à la vérité par mon introduction dans une aimable famille [les Evans], mais surtout par l'heureuse influence que pouvait exercer un style poétique aussi tendre et en même temps aussi viril, aussi naturel et aussi réel, et en même temps aussi noble et harmonieux que celui des *Sonnets* et des autres poèmes que publia Mr. Bowles à ses débuts. C'eût été un bonheur pour moi, peut-être, si je n'étais jamais retombé dans la même maladie mentale, si j'avais continué à cueillir les fleurs

1. *Biographia Literaria*, chap. I (I, 11, 14).

et à moissonner sur la surface cultivée au lieu de creuser dans ces mines malsaines de mercure philosophique, de la métaphysique. Et si plus tard j'ai cherché à échapper à la souffrance physique et à une sensibilité désordonnée en me lançant dans des recherches abstruses, qui exerçaient la force et la subtilité de l'intelligence sans éveiller les sentiments du cœur, il y eut cependant une trêve longue et bienheureuse pendant laquelle mes facultés naturelles purent se développer — ma fantaisie, mon amour de la nature, et le sentiment de la beauté dans les formes et les sons.

Ce passage capital de la Biographia Literaria contient toute une psychologie de Coleridge par lui-même, sur laquelle il faudra revenir. Nous ne voulons en retenir pour le moment que ce fait : c'est la poésie de Bowles qui lui apprit à sortir de la convention classique, à donner un contenu sentimental à sa virtuosité jusque-là purement formelle.

Naturellement, au début cette transformation consiste surtout à remplacer une convention par une autre, la convention classique par la romantique. Il fallait pour cela s'attendrir sur les Sauvages, et adresser des Sonnets à sa rivière natale. Mais cela valait mieux que toutes ces *Odes aux Passions*, toutes ces abstractions réalisées, magnifiquement habillées, emphatiques et soufflées comme des peintures de la décadence italienne. Il y avait dans le romantisme un poncif nouveau, il y avait aussi la poésie personnelle, rendue possible par l'existence d'un milieu plus sympathique que celui où de vrais poètes de la génération précédente, les Gray et les Collins, étaient morts sans avoir réussi à s'exprimer complètement, faute d'un vocabulaire et d'un auditoire.

Mais que ce soit Bowles qui lui ait fait sentir le premier que lui aussi était poète, c'est un simple

hasard. Coleridge ne connaissait pas encore Cowper ni Burns, les publications de William Blake n'avaient attiré aucune attention. Comme il l'a dit très justement c'est la lecture des contemporains qui a cet effet d'éveiller l'esprit dans la jeunesse, et non pas celle des classiques, quelle que puisse être leur perfection. « Les grandes œuvres des âges passés semblent à un jeune homme des créations d'une autre race, vis-à-vis desquelles ses facultés doivent rester passives et soumises, comme devant les montagnes ou les étoiles. Mais les écrits d'un contemporain, qui peut-être n'est pas beaucoup plus âgé que lui, qui est environné des mêmes circonstances et discipliné par les mêmes mœurs, possèdent pour lui une réalité, lui inspirent une amitié vraie, comme celle qu'un homme peut éprouver pour un homme [1]. » Montrer l'humain dans le classique, ne pas considérer les classiques comme des textes morts, tel a toujours été le problème, si rarement résolu dans la pratique, de l'éducation classique. La poésie contemporaine est toujours la meilleure introduction à la poésie. La voix d'un Bowles nous paraît mince, mais il parlait à Coleridge le langage de son temps, il exprimait ses sentiments.

Aussi l'imita-t-il consciencieusement, avec toute la naïveté d'un esprit encore impersonnel, parce qu'il le trouvait original. Cette influence dura plusieurs années et, quoique contrariée par le courant révolutionnaire et mystique qui l'emportait en même temps, produisit ces poèmes familiers et intimes, ces « Confidences » qu'on appelait en Angleterre « Effusions », qu'on lit peut-être aujourd'hui avec plus de plaisir que ses poèmes mystiques. Cette souplesse nouvelle donnée à son esprit, on la sent dans les vers écrits

1. *Biographia Literaria*, chap. I (I, 9-10).

pendant un voyage fait vers 1790 pour aller voir sa famille. Ces petits poèmes, *Inside the Coach*, *Devonshire Roads*, *Music*, sont pleins de vivacité, d'impatience jeune et gaie, et c'est un soulagement que de l'entendre nommer Bagshot Heath, Plimtree, Tiverton, ces coins de son pays, de sa province. Il semble que le jeune philosophe s'aperçoit qu'il vit sur la terre, qu'il *voit*, pour la première fois[1].

Il se sentait si renouvelé que, quittant enfin le collège où il dut tant souffrir, malgré tout ce que les rêves purent adoucir, il ne sentait plus que de la tristesse et même de la reconnaissance.

Adieu, séjour qui m'a tenu lieu de maison paternelle. Un triste adieu. — A vous mon cœur reconnaissant s'attache encore tendrement — quoique l'Espérance se plaise à redire ses joies futures — voletant autour de moi sur les ailes brillantes de la Fantaisie. — Adieu, adieu, cloîtres sombres que j'ai bien aimés. — Ah ! si ces jours heureux pouvaient revenir — où sous vos arches, pur de toute tache morale, — j'entendis parler du péché, et fus stupéfait de ce que j'entendis ! — Cher séjour où souvent j'ai chanté mes simples vers — Écoutant en même temps l'écho de mes pas — Je vous quitte à regret, avec un tourment aussi grand — Qu'au jour où mon enfance en pleurs, arrachée — par un deuil prématuré à son sol natal — Mêla ses pleurs à ceux de ma mère veuve[2].

Ainsi, ce qu'il pouvait y avoir eu de révolte enfantine dans l'*Ode sur la Bastille* ou la *Monodie à Chatterton* était resté tout intellectuel. Le prisonnier libéré ne se plaignait pas de son sort, bénissait même la prison au moment de rentrer ou plutôt d'entrer dans le monde dont il ne connaissait rien. Un autre poème,

1. *Poetical Works*, p. 10-11.
2. *Absence, a Farewell Ode on quitting School for Jesus College, Cambridge*, P. W., 15.

écrit sans doute dans sa famille pendant les vacances de 1791, complète bien dans sa naïveté son portrait physique et moral à cette époque.

Qu'est-ce que la Gloire, la Puissance, la Fortune — que des mots qui expriment de diverses manières — ce qui t'appartient déjà — le Bonheur! — A toi le commerce sublime — de tous les hommes célèbres d'autrefois, — à toi les heureux rêves qu'on fait éveillé — Alors que l'Espérance poursuit quelque thème favori. — Toutes les fois que, la Nuit couvrant le ciel de son manteau, — vous marchez autour de la demeure paternelle — Où, loin des splendeurs et des agitations, — De silence enveloppée, dort l'heureuse tranquillité — A toi souvent la causerie fantasque et la promenade tout le long de la paisible soirée — et ce qui est le plus doux à ton cœur — le soleil couchant, l'étoile du soir — les teintes qui font vivre toute l'étendue du ciel — et la lune qu'aperçoit ton œil ravi — Alors souvent point une larme de reconnaissance. — Chers plaisirs silencieux du cœur! — Ah, tu es un être béni, car le ciel te donnera — Pour partager tes simples joies, un ami — Doublement béni, si l'amour peut prêter — Quelque lustre à cet œil maintenant terne — Et donner la grâce de l'âme, trop souvent cachée — A cette large figure rêveuse [1] — Ou si même l'amour, l'amour tout puissant, — Trouve cette métamorphose au-dessus de ses forces — Peut-être trouveras-tu quelque femme charmante — Pour lire ton âme sur ton visage.

Cette naïveté est caractéristique de celui qui décrivait plus tard sa figure comme exprimant une bonté allant presque jusqu'à l'idiotie (*almost idiotic good-nature*). C'est ce qu'on pourrait appeler « l'état d'âme angélique ». Qu'on ait osé l'exprimer, c'est déjà une révolution faite dans les esprits, le romantisme qui

1. *Happiness*, P. W., 17-18, v. 69 et suiv. Pour les derniers vers, nous suivons le texte donné par Campbell dans la note, p. 564.

était déjà dans la sensibilité au moment de la Révolution, car un tel poème aurait paru simplement absurde au jugement de la génération d'avant Rousseau, aussi bien en Angleterre qu'en France. Maintenant on allait tout oser, sans crainte du ridicule, et (impressions de nature ou sentiments intimes) donner une matière entièrement nouvelle à la poésie. C'était la révolution que voulait faire, en même temps que l'autre, la révolution sociale, le grand garçon qui allait débarquer à l'Université, la tête pleine de grec et de latin, de perspectives théologiques et métaphysiques indéfinies, emportant comme viatique l'idée que le salut du monde était dans une révolution faite par des philosophes, et le petit volume de vingt et un sonnets sentimentaux du Rév. W. L. Bowles[1].

1. Ce chapitre était écrit quand nous avons pu lire les pages de M. Cestre sur le même sujet, dans *la Révolution française et les Poètes anglais*, Paris, 1906. Nous nous rencontrons naturellement sur bien des points, ayant utilisé les mêmes documents. Nous sommes tout à fait d'accord avec lui pour ne pas faire de Coleridge un révolté, un révolutionnaire dès le collège, mais nous ne croyons pas comme lui que l'*Ode à la Bastille* et la *Monodie à Chatterton* soient de simples exercices d'école, quoique le second poème figure au livre d'honneur de Boyer.

CHAPITRE II

(1790-1794)

Cambridge. — L'éducation universitaire. — La Révolution française et l'Université. — Un chrétien révolutionnaire : Priestley. — Un jacobin anglais : Thomas Paine. — Essai de Convention. — Coleridge se joint aux révolutionnaires au moment où commence la réaction. — Son escapade militaire. — Il rencontre Southey.

Avec quel enthousiasme Coleridge dut arriver à l'Université de Cambridge, où il entra en résidence à Jesus College, au mois d'octobre 1791! Il était préparé par son hérédité et par toute son éducation à respecter avant tout deux choses, la culture classique et l'état de clergyman dans l'Église établie. En Angleterre, les Universités avaient gardé de la tradition du Moyen âge et de la Renaissance le privilège de l'excellence dans l'humanisme et dans les fonctions d'Église. Le jeune Coleridge, fils de clergyman, était inscrit à Jesus College, parce que « ses chances d'avancement dans l'Église seraient très favorables s'il était membre de ce collège », dit un document officiel. Sa vie était toute tracée devant lui, et matériellement assurée pendant les années d'Université par la jouissance de deux bourses, l'une du collège de Christ's Hospital et l'autre du collège de Cambridge. Nous allons voir

combien différemment sa destinée devait s'accomplir dès ces premières années, et désappointer les sages et prudentes prévisions.

On a fait souvent le tableau d'une Université anglaise au XVIII[e] siècle et le portrait de Cambridge en particulier. On pourrait le résumer d'un mot : l'Université n'était qu'une façade. L'humanisme était dégénéré en ce qu'on pourrait appeler scolarisme, en virtuosité dans la pratique des langues anciennes, des vers grecs et latins. La religion, le plus souvent, n'était qu'un plat utilitarisme, qu'allait mettre en corps de doctrines Paley, dans ses *Preuves du Christianisme.* (*Evidences of Christianity*, 1794). Les mœurs étaient brutales, et même les jeux athlétiques et tous les exercices du corps, qui sont devenus la gloire des Universités anglaises, étaient loin d'être organisés comme aujourd'hui et de jouir de la même faveur. M. Legouis, dans ses excellentes pages sur Cambridge, a rappelé les témoignages de Gray, de Macaulay, d'accord avec celui de Wordsworth. Sous cette belle apparence de gravité, de dignité et de science, il n'y avait que routine. Quant à la religion, strictement pratiquée extérieurement, l'hypocrisie serait un trop gros mot pour caractériser les sentiments qu'elle inspirait : là encore il n'y avait que convention.

Intellectuellement, la vie d'Université prolongée produisait des types curieux que plus tard Wordsworth ne pouvait plus se figurer que comme des fantômes « d'une contexture intermédiaire entre la vie et les livres[1] ». Nous verrons Coleridge dans ses lettres mettre dans la même énumération les *proctors*, les *tutors* et les chouettes. C'était une comparaison classique, qui semble fondée sur l'air d'oiseaux de nuit

1. *Prélude*, III, v. 78.

au grand jour que prenaient tous ceux qui restaient soumis trop longtemps à la discipline de l'Université. Il y avait là une atmosphère spéciale, que Wordsworth, dans son beau livre du *Prélude*, a bien fait sentir, et qui ne pouvait plaire à un esprit librement formé comme le sien.

Le cas de Coleridge était différent, il ne faisait que passer d'une servitude à une autre, et il paraît avoir échappé à l'une comme à l'autre, en l'ignorant, en vivant ailleurs. Nous n'avons pas senti de désillusion en lui à Christ's Hospital. Être battu, affamé, faire des vers latins, c'était la vie de collège. Boire, faire des dettes, faire des vers grecs, c'était la vie d'université. Il la prit comme elle était. Sa pensée était ailleurs, nous verrons bientôt dans quelle région du pays des rêves.

Il y a sans doute un désir juvénile d'étonner dans cette lettre adressée à la sœur de Mary Evans, dans les premiers mois de son séjour, mais il y a surtout une philosophique indifférence. « Une bande d'entre nous avait bu du vin et trois ou quatre *nouveaux* étaient déplorablement ivres (j'ai trop de respect pour la délicatesse pour dire saouls). Comme nous retournions au logis, deux d'entre eux tombèrent dans le ruisseau, ou plutôt dans la rigole. Nous courûmes au secours de l'un d'eux qui bégayait généreusement, étalé dans la boue : « Non, non, sauvez mon ami « là-bas, faites, faites pas attention à moi, je sais « nager[1] ». Mais ceci était loin d'être rare à cette époque et Coleridge lui-même devait plus tard écrire gravement : « Ceux qui se rappellent l'état des collèges et des universités il y a quelque vingt ans ne verront pas une louange banale dans l'affirmation qu'un

1. *Letters*, p. 39.

homme (Southey) a pu y passer de l'innocence à la vertu, non seulement sans contracter aucune habitude vicieuse, mais sans la tache d'aucun acte d'intempérance, ou des dégradations analogues à l'intempérance[1] ».

Ce qui pourrait surprendre ceux qui ont goûté le charme très réel de Cambridge, c'est que la ville même n'a pas trouvé grâce devant Coleridge. Il la décrit ainsi dans la même lettre : « A Cambridge il y a seize collèges qui ressemblent à des *workhouses* et quatorze églises qui ressemblent à des petites maisons. La ville est très fertile en allées, en boue, en chats et en chiens, sans compter les hommes, les femmes, le clergé, les *proctors*, les *tutors*, les chouettes, et autre bétail à deux pieds. » Mais c'est bien un aspect vrai de la ville, qui, charmante par ses jardins sur la rivière, les *Backs* des collèges, est petite, mal bâtie, aux rues étroites et boueuses, provinciale et misérable dans tout ce qui n'est pas l'Université, et susceptible d'une tristesse morne, par le mauvais temps. Les environs sont plats et insignifiants, et la nature même devait manquer à Coleridge presque autant qu'à Londres. Cependant il contracta assez vite l'orgueil de son Université pour s'écrier, parlant d'Oxford : « C'est une Université d'enfants. Grâce à Dieu, je suis à Cambridge[2] ! »

Nous avons du reste fort peu de renseignements authentiques sur sa première année d'université. Il paraît avoir suivi avec assez de zèle les exercices scolaires puisqu'il concourut pour le prix d'ode grecque, qu'il obtint, celui d'ode latine et d'épigramme. Il écrivait aussi des vers anglais et tout ce classicisme n'était

1. *Biographia Literaria*, chap. III, 2d. éd., p. 62. Cf. Legouis, p. 79-80.
2. *Letters*, p. 45.

pas sans influence, tendait à faire de lui un Alexandrin, à tuer son originalité. C'est une confirmation frappante de cette remarque de Wordsworth, que la composition en grec et en latin, qui représentait le *summum* de la culture classique, était la mort de toute poésie. Habitué à composer des vers en langue ancienne, qui ne pouvaient être que d'habiles centons, le jeune poète arrivait à considérer la poésie comme une mosaïque de mots brillants et rares. Imitations d'Anacréon, d'Ossian, d'Akenside, de poètes latins modernes comme Casimir, enfin de tous les faux poètes nourris eux-mêmes d'imitations, tel est le bagage de ces premières années, plus pauvre encore que celui du collège. Il songeait alors à publier un recueil de morceaux choisis des poètes latins modernes, avec des imitations en vers[1] !

Le pédantisme ambiant l'avait donc gravement atteint, s'ajoutant ainsi à l'enseignement de Christ's Hospital. Il ne devait s'en défaire qu'avec peine, et seulement dans la poésie. En prose il traîna toujours après lui quelques lambeaux classiques, et il dut à Cambridge, sans doute, l'idéal de gravité Johnsonienne qui alourdit insupportablement ses phrases jusque dans sa correspondance. Il devait toujours se moquer lui-même de cette empreinte scolastique qu'il y avait sur lui, mais elle devait rester. Plus tard, en philosophie comme en théologie, il se défia toujours d'une idée *moderne*, qui n'avait pas été exprimée en grec ou en latin, s'épuisa à chercher des autorités, des textes pour appuyer sa pensée et, dans cette recherche, s'il finit par se perdre, c'est peut-être Cambridge qui en est responsable, son enseignement lui

1. *Letters*, p. 67; Note to P. W., 568-569. — Ce fut le premier des ouvrages annoncés par Coleridge, qui ne parurent jamais.

avait donné trop de respect. Il n'eut jamais rien du novateur, il voulut retrouver des secrets anciens, une pierre philosophale perdue dont la formule était quelque part, dans ces livres, qui continuent à le hanter à Cambridge comme à Christ's Hospital.

Il s'échappait cependant, dans la correspondance suivie qu'il continuait d'entrenir avec les Evans et dans la conversation, où il commençait à briller, réunissant un véritable auditoire dans sa chambre de collège. On n'était pas tous les jours obligé, comme il lui arriva de l'être, de composer et de déclamer un discours latin sur la Gloire Posthume [1]. Pendant la seconde année d'université surtout, l'année 1792-1793, il s'émancipa de toutes manières. Ses soupers devinrent fameux. Il lisait l'optimiste Paley et le recommandait aux dames, apprenait le violon pour exaspérer ses voisins, et enfin faisait des dettes comme le fils d'un grand seigneur. On raconte qu'à la demande d'un tapissier pour étudiants : « comment il fallait meubler sa chambre », il avait répondu : « Comme vous voudrez »; et que la note en résultant avait été assez forte pour le plonger dans des embarras d'argent pendant tout le reste de son séjour. Tout cela laisse l'impression d'un assez viril désordre. Mais surtout les événements contemporains de la Révolution française et leur écho en Angleterre firent de lui un homme [2].

L'Université n'était pas une prison comme le collège. Les journaux, les revues, les brochures politiques y circulaient. « Eschyle, Platon et Thucydide étaient mis de côté avec une pile de dictionnaires, pour discuter les brochures politiques du jour. A chaque instant, la plume de Burke en produisait une

1. *Letters*, p. 29, note.
2. Cestre, p. 109. — *Letters*, p. 47-49.

nouvelle. Nous n'avions pas besoin de l'avoir devant nous pour la discuter. Coleridge l'avait lue dans la matinée et dans la soirée il nous en répétait des pages entières mot pour mot[1]. » Il va sans dire que dans l'Université officielle, c'était la réaction contre la Révolution qui triomphait. Le sujet du *Tripos* (concours littéraire) pour l'année 1793 fut « les Troubles en France, on exhorte l'Angleterre à étouffer la Révolution ». Les autorités universitaires, qui avaient le corps de police à leur disposition, fermèrent les yeux aux violences populaires qui, à Cambridge comme à Birmingham, s'exercèrent contre les dissidents et les réformistes. Parfois elles les encouragèrent. Pitt était le représentant de Cambridge au Parlement et fut chargé de présenter au roi une adresse dans laquelle « le vice-chancelier, les professeurs et les étudiants demandaient humblement la permission d'exprimer leur extrême satisfaction des mesures salutaires prises par Sa Majesté pour décourager et détruire les perverses tentatives des ennemis de la Constitution[2] ».

Naturellement, par esprit d'opposition, beaucoup d'étudiants avaient des idées avancées. « Avez-vous lu la lettre de M. Fox aux électeurs de Westminster, écrit Coleridge à Mary Evans, c'est tout à fait ce qui donne le ton politique, à Cambridge, et cela a converti beaucoup d'âmes à la foi Foxienne[3]. »

Mais Coleridge devait aller plus loin que Fox qui, prudent, faisait prévenir le ministre de France à Londres, Chauvelin, dès novembre 1792, « qu'il serait très embarrassé que la Convention l'honorât du titre

1. Souvenirs de C.-V. Le Grice (camarade de Coleridge à Christ's Hospital et à Jesus College) dans le *Gentleman's Magazine*, 1834, ou Gillmann, p. 53.
2. Voir Cestre, p. 110 et n. pour les témoignages.
3. *Letters*, p. 50 (février 1793).

de citoyen français » quoique toutes ses sympathies fussent officiellement pour la Révolution [1]. C'est seulement une opinion entière, absolue, qui pouvait avoir les sympathies du jeune homme. En même temps, ce ne pouvait être une opinion venant de France, favorable à la France, qu'il ignorait et méprisait. S'il devait être un jacobin, il voulait être un jacobin anglais.

Or il y avait, dans le collège même, un *fellow* du nom de William Frend, qui avait attiré l'attention sur lui, il y avait cinq ans déjà, en abandonnant pour motifs de conscience le rectorat de Madingley, près de Cambridge, et dont les idées passaient pour si révolutionnaires que le frère aîné de Coleridge craignait que sa conversation suffit à compromettre et à corrompre son jeune frère. Celui-ci avait dû le rassurer, d'une manière peu rassurante, en disant : « Non, quoique je ne sois pas un Alderman, j'ai encore assez de prudence pour respecter cette *avidité de croyance* qu'on appelle fantaisistement orthodoxie » [2].

Ce Frend était unitaire, c'est-à-dire qu'il appartenait à cette extrême gauche du protestantisme anglais qui, niant le dogme de la Trinité et la divinité de Jésus-Christ, réduisait presque, en fait, le christianisme à un évhémérisme moral. Par Frend s'exerçait à Cambridge la propagande unitaire de Priestley, le chimiste philosophe, qui l'avait converti à sa foi, et qui allait devenir pendant plusieurs années un des dieux de Coleridge. En même temps, il était partisan de la Révolution française, si ardent, qu'il fut exclu de l'Université, en mai 1793, après un procès retentissant où Coleridge, dit-on, se fit remarquer, pour

1. Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. III, p. 217.
2. *Letters*, p. 25.

une brochure intitulée *Paix et Union* où, tout en réprouvant les violences et en repoussant l'idée d'établir la République en Angleterre, il demandait des réformes, se déclarait opposé à la guerre contre la France et justifiait l'exécution de Louis XVI [1].

Qu'est-ce qui put séduire Coleridge, pour qu'il se joignît au petit groupe des révolutionnaires ou plutôt des radicaux philosophes? C'est d'abord qu'ils étaient des esprits absolus et chimériques comme le sien et qu'ils avaient souffert pour leur cause plutôt que de céder : Frend exclu de l'Université, Priestley assailli dans sa maison de Birmingham le 14 juillet 1791 par une foule furieuse qui brûla sa maison et deux locaux de réunion où il allait prêcher à ses coreligionnaires, saccagea sa bibliothèque, ses appareils et tout ce qui lui appartenait [2]. Mais c'est surtout parce qu'ils étaient des philosophes et des théologiens en même temps que des réformateurs, que, seuls parmi les politiques du temps, ils s'appuyaient sur un système d'idées. Par là ils faisaient appel aux velléités philosophiques de Coleridge, à la volonté qu'il avait d'être un penseur. En suivant Burke et sa politique aveuglément, admirablement nationale, on n'était pas un penseur, on était seulement un Anglais avec les sentiments de tout Anglais. C'était le sentiment démocratique qui était impopulaire, philosophique et religieux à la fois comme il était chez ces dissidents détestés.

Le grand-prêtre de cette Église révolutionnaire, Priestley, qui allait être obligé de s'enfuir en Amérique, poursuivi par la haine générale, est une des plus curieuses figures de ce temps-là. Le grand chimiste n'était pas athée, ni même déiste à la façon de Robes-

1. Voir Cestre, p. 111 et note 2.
2. *Memoirs of Dr Priestley*, p. 118 (éd. 1805).

pierre. Son esprit résultait d'une combinaison du matérialisme scientifique, avec le sentiment de la nécessité d'une morale chrétienne. Ce savant était aussi un théologien infatigable et convaincu, qui donnait presque autant de temps à la lecture de l'Ecriture sainte, en grec et en hébreu, à l'étude des controversistes et des théologiens et à la composition de sermons, qu'aux recherches sur le « phlogistique » et en particulier sur la respiration des plantes et des animaux qui ont fait sa gloire. Dès l'âge de vingt-deux ans il s'était fait un programme d'études encyclopédiques, rigoureusement suivi.

C'était une âme rigide, élevée dans le puritanisme le plus étroit et qui en avait conservé l'esprit tout en abandonnant les doctrines. Il avait pris son idée du déterminisme absolu chez Collins, puis dans l'*Essai sur l'homme* de Hartley, chez qui le mécanisme matérialiste s'accordait aussi avec le christianisme. C'était le théologien en même temps que le martyr de la cause[1].

Mais cette cause était-elle une cause révolutionnaire? Frend, Priestley, Thomas Paine lui-même, étaient-ils des révolutionnaires? Il est certain qu'il y eut tentative d'entente entre ces réformistes anglais et les révolutionnaires français, mais qu'on ne se comprit pas, parce qu'on ne pouvait pas se comprendre. Ceux-là même des Anglais qui n'avaient pas de haine pour la France ne la connaissaient pas, ils n'avaient aucune idée précise de l'ancien régime et des causes véritables de la Révolution française. Leur tempérament était si différent, que pas un seul d'entre eux n'approuva les violences de la Révolution.

Thomas Paine, qui plus que tout autre étranger se

1. *Memoirs of Dr Priestley*, p. 8, 19, 179.

rapprocha de l'état d'esprit jacobin, étonna la Convention par son plaidoyer pour la vie de Louis XVI, qu'il proposait de garder en otage sous la surveillance de l'Amérique. Il était si bon républicain et démocrate, il avait si bien fait ses preuves dans la Révolution d'Amérique, et comme écrivain politique en Angleterre, qu'on lui pardonna sur le moment sa proposition, mais elle ne fut pas discutée.

Rien de plus émouvant que cette scène du vote de la mort du roi où Paine, votant pour « la réclusion de Louis jusqu'à la fin de la guerre et pour son bannissement perpétuel après la guerre », Marat s'écrie : « Je soutiens que Thomas Paine ne peut voter dans cette question; étant quaker, ses principes religieux s'opposent à la peine de mort ». Pour étouffer la voix de Paine, Marat alla jusqu'à dire que l'opinion qu'on avait donnée n'était pas la sienne, « à dénoncer le truchement... pour sa méchante et infidèle traduction ». Il ne réussit pas. On assura de nouveau l'exactitude de la traduction devant Paine qui, muet en français, assistait à toute cette scène. Marat répéta que « Paine avait voté contre la peine de mort, parce qu'il était quaker ». Paine répondit : « J'ai voté contre la peine de mort pour des motifs moraux et d'intérêt public[1] ».

Telle fut l'attitude, au moment décisif de la Révolution française, du plus connu des révolutionnaires anglais, de ce Paine abhorré que l'Angleterre avait proscrit, qu'elle considérait presque comme l'Antechrist, en tout cas comme un être diabolique. Une

1. Le 15 janvier, avant le vote sur la peine à infliger au roi, Paine communiqua son manuscrit au président; les débats furent clos avant qu'on pût en donner lecture, et il fut seulement imprimé (*Moniteur universel*, 18 janvier 1793, p. 156-158). Moncure Conway, *Thomas Paine*, p. 240, n'a pas signalé l'ouvrage anglais, *Reasons for wishing to preserve the life of Louis Capet.*

légende si tenace devait se former autour de son nom que ce n'est que de nos jours qu'une biographie véridique a pu être écrite, par un Américain [1].

Et s'il fut sauvé cette fois, s'il put désarmer encore une fois de plus Marat, par une lettre qui serait bien curieuse à lire, ce défenseur de la personne de Louis XVI devait payer plus tard pour ses plaidoyers « à l'eau de rose », comme disait Danton. Arrêté dès qu'on ne craignit plus une intervention des États-Unis, il fut emprisonné avec Anacharsis Clootz en décembre 1793. A une pétition d'Américains réclamant sa liberté, Vadier, alors président de la Convention, répondit avec embarras.

Vous nous demandez, citoyens, la liberté de Thomas Paine, vous voulez ramener dans vos foyers ce défenseur des droits de l'homme; on ne peut qu'applaudir à ce généreux mouvement. Thomas Paine est né en Angleterre : c'en était assez sans doute pour appliquer à son égard les mesures de sûreté prescrites par les lois révolutionnaires. On peut ajouter, citoyens, que si Thomas Paine a été l'apôtre de la liberté, s'il a coopéré puissamment à la révolution d'Amérique, son génie n'a point aperçu celle qui a régénéré la France ; il n'en a aperçu le système que d'après les prestiges dont les faux amis de notre révolution l'ont environné. Vous avez dû, comme nous, déplorer une erreur peu conciliable avec les principes qu'on admire dans les ouvrages bien estimables de cet auteur républicain [2].

Ainsi le plus radical des républicains anglais était en France soupçonné, puis convaincu de modérantisme. De plus il n'avait pas « aperçu le système », il était resté Anglais, n'avait pas su se faire citoyen du monde. Il ne fut mis en liberté qu'en novembre 1794,

1. Voir la préface de Moncure Conway.
2. Moncure Conway, p. 321 et suiv., 329.

sur l'intervention du nouveau ministre des États-Unis, Monroe[1].

Priestley, qui allait devenir l'inspirateur de Coleridge, était bien moins Français d'esprit encore que Paine, et aurait peut-être eu le sort de Clootz, s'il avait voulu siéger comme eux à la Convention. Mais il s'était contenté du titre de citoyen français qui lui avait été conféré. Bientôt il allait étonner les révolutionnaires français par la publication de ses *Lettres aux philosophes et aux hommes politiques français au sujet de la religion*. Il avait cru, dit-il avec la naïveté d'un apôtre, que « la façon dont il était considéré dans ce pays lui donnait quelque avantage dans ses tentatives pour faire connaître les preuves de la religion naturelle et révélée[2] ». La conclusion de ses Lettres à Burke en montre bien l'esprit, c'est celui du visionnaire chrétien qui voit venir le millénaire du bonheur humain avec l'avènement de la Jérusalem céleste, « l'heureux état de choses clairement et souvent prédit par mainte prophétie, il y a plus de deux mille ans, où le Père commun de tous les hommes *fera cesser la guerre jusqu'aux confins de la terre, où les hommes forgeront des socs avec leurs épées et des faucilles avec leurs lances, où les nations ne se lèveront plus les unes contre les autres et ne connaîtront plus les combats*[3] » (Isaïe, II, 4; Micah, IV, 3).

Ce mysticisme aurait pu d'ailleurs se concilier avec l'esprit révolutionnaire, mais, en fait, Priestley ne fut jamais l'avocat des réformes violentes et précipitées[4]. Comme la majorité des réformistes anglais, il se contentait de désirer pour son pays une représen-

1. Moncure Conway, p. 324, 330.
2. *Memoirs*, p. 125.
3. Voir Cestre, p. 177.
4. Opinion du Juge Cooper, dans *Memoirs of Dr Priestley*, p. 361 et cf. *Ibid.*, p. 135.

tation plus juste et plus adéquate du peuple dans le Parlement. Il en était de même du docteur Price dont le discours-sermon du 4 novembre 1789 avait eu un si grand retentissement, de Horne Tooke, « l'homme d'action du parti, qui refusait même de suivre les théoriciens dans leurs audaces et en luttant pour la réforme électorale, se déclarait nettement contre le suffrage universel [1] ».

Si les chefs de ce mouvement de réformes étaient modérés et se plaçaient sur un terrain purement constitutionnel, leurs troupes étaient beaucoup plus révolutionnaires qu'eux.

Le mouvement réformiste en Angleterre datait de bien plus loin que l'apparition de la Révolution française. Priestley avait exprimé ses idées politiques dès 1768 dans ses *Principles of Government*, Horne Tooke avait fondé la *Société constitutionnelle* au moment de la guerre d'Amérique. La Société, pour commémorer la Révolution anglaise, qui existait depuis 1688, avait repris de l'activité vers le même temps, de même que la Société d'information constitutionnelle fondée au moment des tentatives de réforme parlementaire de Pitt. Enfin celle des *Amis du Peuple*, de Londres, allait se fondre plus ou moins dans une société nouvelle, la *Société de correspondance*, fondée par le cordonnier Thomas Hardy, dont le premier manifeste date d'avril 1792. Ces deux dernières sociétés étaient plus démocratiques que les premières et se recrutaient surtout parmi les petits commerçants de Londres. Les réunions, les publications se multipliaient. C'est à ce mouvement que répondirent, dès novembre 1790, les Réflexions de Burke, qui sont adressées bien plus aux conservateurs anglais qu'aux Français. Ce

1. Cestre, p. 37.

sont les Anglais que Burke voulait effrayer. Il se souciait peu de la Révolution française, mais beaucoup des symptômes de Révolution anglaise qu'il croyait apercevoir. Rappelons-nous la date, novembre 1790. Les événements de France devaient justifier sès prophéties, mais ce sont des prophéties et c'est de l'Angleterre qu'il s'agit. Si les Réflexions de Burke ont eu un immense retentissement, des réponses comme les *Vindiciae Gallicae* de Mackintosh et surtout les *Droits de l'Homme* de Thomas Paine n'en eurent pas moins et vinrent fournir de nouveaux arguments à Burke, avec l'activité toujours plus inquiétante des Sociétés.

En mai 1792, une adresse, rédigée par Paine, fut présentée aux Amis de la Constitution de Paris (les Jacobins) par la Société constitutionnelle de Londres.

« Ce n'est point, disait-elle, une des moindres révolutions que le temps développe aux yeux du monde étonné que de voir deux nations nourries dans une haine réciproque par un exécrable machiavélisme, briser subitement leur *commune* chaîne et se précipiter dans l'amitié. »

Toute l'adresse est très curieuse et ce qui ne l'est pas moins c'est qu'elle ne parut pas pouvoir être lue aux Jacobins telle qu'elle avait été écrite par le républicain anglais. Là où il avait écrit l'ami « *religieux* des hommes » on supprima *religieux*, là où il avait parlé de la liberté, on ajouta *rationnelle*. On ajouta cette phrase caractéristique : « Nous n'avons pour ennemis que ceux qui dans tous les pays du monde sont les ennemis de la justice : un vil troupeau de courtisans engraissés des dépouilles publiques ». Surtout quand, à la fin, les Anglais disaient : « Nous parlons avec la voix de plusieurs *milliers* d'hommes », on lut

aux Jacobins : « Nous croyons parler au nom de plusieurs *millions* d'hommes [1] ».

Cette adresse ne fut pas la seule. Le 27 septembre 1792 c'est à la Convention elle-même que diverses sociétés anglaises portèrent leurs félicitations pour le succès de ses armées. Le 28 novembre 1793, enfin, la Société d'information constitutionnelle de Londres osait dire, reçue à la barre de la Convention : « Après l'exemple que la France a donné, la science des Révolutions deviendra aisée et les progrès de la raison seront rapides. Il ne serait pas étrange que, dans un temps bien plus proche que nous n'osons le prédire, des lettres de sollicitation fussent envoyées au delà de la mer à la Convention nationale d'Angleterre [2] ».

On ne peut donc pas dire exactement que ces Sociétés « n'avaient jamais eu l'intention d'imiter la Révolution française [3] ». Cela n'était vrai que des chefs, de ceux qui se rendaient compte de ce qu'elle était, des changements radicaux qu'elle prétendait apporter à l'état de la société. Mais les Sociétés qui voyaient de loin tomber une Bastille, se réunir une Convention, étaient toutes prêtes à imiter. Elles imitaient même, en fait, quand elles réunissaient à Edimbourg une Convention des différentes Sociétés. Ce fut ce projet, annoncé dès le commencement de l'année 1793, qui déchaîna la réaction préparée par les publications de

1. Cette comparaison entre le texte anglais manuscrit, retrouvé à Londres en 1898 par le Dr Clair J. Grece, et le texte français imprimé d'après le *Patriote français* de Brissot, dans Aulard, *Histoire de la Société des Jacobins* (t. III, p. 621), est faite dans l'ouvrage de Moncure Conway, p. 210-212.

2. Cité par Legouis, p. 229. Cf. *A Convention the only Means to save us from Ruin,* by Joseph Gerrald, Londres, 1794 (2d. edition).

3. Voir Cestre, ouvrage cité, p. 37. M. C. le reconnaît, du reste, implicitement dans son excellent livre sur le réformateur *John Thelwall,* p. 105.

Burke et surtout par les événements de France, la condamnation de Louis XVI et le règne de la Terreur, la réaction de la peur.

Elle était venue progressivement. En août-septembre 1789, quand Gouverneur Morris était venu à Londres, il avait trouvé tout le monde, au moins dans les hautes classes, « complètement dans l'erreur en ce qui regarde les troubles de France. Tous supposaient, comme on le faisait pendant la révolution d'Amérique, qu'il y a certains meneurs qui sont cause de tout, tandis que dans les deux cas c'est la grande masse du peuple qui a tout fait [1] ».

Et quand on se fut convaincu que c'était bien d'un grand mouvement populaire qu'il s'agissait, il fallut longtemps encore pour que dans l'opinion anglaise s'établît la conviction que la Révolution française rendait la France dangereuse, doublement, par l'action et par l'exemple. La première impression avait été que la France resterait longtemps dans un état d'impuissance politique et militaire tout à l'avantage de l'Angleterre. Burke lui-même le crut quelque temps « Il n'en restera sur la carte, écrivait Grimm Catherine, que ce trou noir qu'Edmund Burke et moi ne sommes pas les seuls à avoir aperçu dès le commencement de cette déplorable révolution. » En février 1790, Burke, au Parlement, répondait dédaigneusement à Fox que la France « n'existait plus politiquement » [2]. Mais cela ne l'empêchait pas de voir que la Révolution pouvait être contagieuse et détruire

1. *Journal de Gouverneur Morris*, tr. Pariset, p. 72. C'était l'opinion répandue par les émigrés. Voir, par exemple [Sénac de Meilhan], *Du Gouvernement, des Mœurs et des Conditions en France, avec le caractère des principaux personnages du règne de Louis XVI.* Londres, 1795.

2. Voir Lecky, t. V, p. 456; Sorel, t. II, p. 28 et n. C'était la prédiction de Chesterfield dès 1753 (Lecky, t. V, p. 443).

l'Angleterre après avoir détruit la France. C'est le point de vue des *Réflexions* (novembre 1790) qui s'appliquent encore plus, comme nous l'avons dit, à l'état de l'Angleterre qu'à l'état de la France.

En 1793 les événements avaient marché parallèlement en France et en Angleterre. La Convention avait vaincu les armées alliées, elle avait défié l'Europe par l'exécution de Louis XVI, elle s'attaquait directement à l'Angleterre par sa propagande dans les Pays-Bas. « Les objets principaux de la politique nationale de l'Angleterre : la Belgique, Anvers, la Hollande, devenaient les objets principaux de la politique nationale de la République [1]. » L'Angleterre, pacifique tant que ses intérêts n'étaient pas en jeu, ne pouvait le rester. Et si l'on était amené presque malgré soi à la guerre extérieure, comment tolérer sur le territoire anglais un mouvement qui se mettait ouvertement en communication avec la Révolution française et qui prétendait s'unifier en prenant le nom déjà odieux de Convention?

Les chefs de la Révolution étaient peu nombreux en Angleterre et, nous l'avons vu, singulièrement modérés. Mais ils étaient presque tous considérés, honorables. Ils faisaient du bruit. Il fallait faire cesser ce bruit. Les écrits contre-révolutionnaires se multiplient à partir du commencement de 1792. Le ministère sait qu'il donnera satisfaction à l'opinion publique en demandant des poursuites contre Thomas Paine, dont les *Droits de l'Homme* ont trouvé trop de lecteurs (mai 1792). Il passe en France en toute hâte, est condamné par contumace, et cette condamnation est le signal d'une foule de poursuites contre les libraires accusés d'avoir mis ses œuvres en vente, les

1. Sorel, t. III, p. 276.

journaux qui en avaient publié des extraits. Le Rév. Winterbotham est condamné pour avoir dit en chaire « que Sa Majesté était sur le trône à condition d'observer des lois et des règles certaines, et que, si Elle ne les observait pas, Elle n'avait pas plus de droits au trône que les Stuarts ». L'avoué John Frost, ami de Horne Tooke et membre de la Société de correspondance, est condamné à 6 mois d'emprisonnement pour avoir parlé de ses prédilections personnelles pour l'état de République [1].

Une société réactionnaire, l'*Association pour maintenir la Liberté et la Propriété contre les Républicains et les Niveleurs*, fondée par un certain Reeves, fut « infiniment plus redoutable à la démocratie, que les Associations démocratiques ne l'étaient au gouvernement [2] ». Elles ne se défendirent que par les moyens légaux. Erskine, le grand avocat, le défenseur de Paine, fonda une ligue des « Amis de la Liberté de la Presse », une pétition émanant de 21 Sociétés fut présentée à la Chambre des Communes (qui refusa de la prendre en considération par 282 voix contre 14). En réponse, la réaction se fit encore plus violente, surtout en Écosse où Thomas Muir fut condamné à 14 ans de déportation pour avoir fondé à Glasgow une Société des *Amis de la Constitution et du Peuple*, Thomas Palmer, clergyman et membre de l'Université de Cambridge, à 7 ans de la même peine, pour avoir fondé une société analogue à Dundee [3]. Cependant on n'arrivait pas à étouffer toutes les manifestations. Un grand meeting fut encore tenu, le

1. Moncure Conway, p. 206, 256 et suiv. ; Edward Smith, *English Jacobins*, p. 60.
2. Sorel, t. III, p. 216.
3. Sur la réaction en Ecosse, voir Angellier, *Robert Burns*, t. I, p. 485 et suiv.

24 octobre 1793, à Hackney, par la *Société de correspondance*, qui comptait alors 46 sections dont l'une avait 600 membres[1]. C'est alors aussi que John Thelwall, plus tard ami intime de Coleridge, commença sa campagne de conférences sur le célèbre livre de Godwin, *Political Justice*, qui venait de paraître.

La fameuse Convention des Sociétés dont on parlait depuis près d'un an et que le gouvernement n'avait pas le moyen légal d'empêcher, finit par se réunir le 17 novembre 1793 à Edimbourg. 45 Sociétés écossaises y avaient envoyé des représentants : Gerrald, Margarot, Skirving représentaient l'Angleterre. Le nom adopté par la nouvelle Assemblée était assez clair : « Convention des délégués du peuple de la Grande Bretagne, destinée à obtenir le suffrage universel et le Parlement annuel ». Il n'y avait rien d'inconstitutionnel dans ce meeting. Des prières invoquaient au début de chaque séance l'assistance du Seigneur. Aucun appel à la violence, aucune manifestation de l'intention d'obtenir les réformes autrement que par la voie légale ne purent être relevés dans l'accusation qui suivit. Le 4 décembre, l'Assemblée fut dispersée et les délégués de la Société de correspondance arrêtés. Parmi eux Margarot, Gerrald et Skirving furent condamnés, en janvier 1794, à 14 ans de déportation.

Naturellement ce coup d'État souleva quelques protestations, mais sans aucun résultat au Parlement. Dans l'opinion publique, on s'inquiétait de voir le gouvernement violer les lois sacrées à tout Anglais, et sans résultat, car l'agitation légale continuait toujours.

1. Cf. « *An Address to the Inhabitants of Great Britain and Ireland in reply to a printed report of the London Corresponding Society* ». London, February, 1794. Cette publication rend compte d'un autre meeting du 6 février 1794.

Thomas Walker, grand négociant de Manchester, accusé de conspiration, avec six autres personnes, et défendu par Erskine devant le jury de Lancaster, fut acquitté en avril 1794. Une Société nouvelle, qui comprenait le Rév. Joyce, ami et élève du Dr Price, qui avait été l'un des premiers à saluer la Révolution française, le peintre Romney, le graveur William Sharp, l'écrivain Thomas Holcroft, se réunit le 2 mai à la taverne *Crown and Anchor*. Là John Horne Tooke fit un discours séditieux, appelant le Parlement une sentine de corruption, et dénonçant l'alliance entre les deux infâmes partis pour détruire les droits et les libertés du peuple [1].

La punition ne se fit pas attendre. Le 12 mai, un message du roi fut apporté à la Chambre des Communes par Dundas, l'ami et le confident de Pitt. Il annonçait la saisie des papiers de diverses sociétés et les soumettait à l'examen de la Chambre « pour qu'elle prît telles mesures qui paraîtraient nécessaires pour se garder effectivement des progrès de ces projets dangereux et pour conserver aux sujets de Sa Majesté la jouissance des bienfaits que leur assure la Constitution heureusement établie dans notre royaume ».

Le 16 mai, Pitt présenta le rapport du Comité secret qui avait été élu. Dans le style de Burke, il s'efforça d'effrayer la Chambre et le pays par son intermédiaire, en représentant toute cette agitation purement constitutionnelle comme produite « par le grand principe moteur de tout jacobinisme, l'amour du pillage, de la dévastation et du vol, qui porte maintenant le nom usurpé de liberté ». « Ce système de boucherie et de carnage dont on a fait un instrument pour faire triompher ces principes est, disait-il, for-

1. Edward Smith, *English Jacobins*, p. 101-104, 111.

midable en proportion de la médiocrité même de ces hommes méprisables. » Il concluait en demandant la suspension temporaire du bill d'Habeas Corpus, et obtint une majorité de 240 voix contre 39. Rien ne montre mieux que ce vote où en était venue une Assemblée qu'il n'eut pas de peine à persuader, car c'est surtout à la corruption parlementaire, c'est-à-dire à l'Assemblée elle-même, qu'en voulaient ces Sociétés maudites.

La cause de Pitt était si insoutenable, que devant le jury les accusés, qui se défendirent avec dignité, furent tous acquittés. Ils nièrent tous avec énergie avoir rien voulu tenter d'inconstitutionnel.

Holcroft, qui était resté en liberté, se présenta de lui-même devant ses juges. Les témoins à charge étaient pour la plupart de méprisables espions. De nombreux témoins affirmèrent la bonne réputation de Thomas Hardy, enthousiaste inoffensif qu'Erskine défendit avec éloquence, osant même dire que Burke et ses imitateurs avaient été provocateurs. Horne Tooke se défendit mieux encore : « Pitt fut cité comme témoin et ne put nier qu'il avait pris part lui-même en 1780-82 à des réunions publiques d'un caractère tout semblable. Mieux encore, il fut convaincu d'avoir fait partie d'un club politique avec l'accusé, en 1780. Le Lord Chief Justice déclara qu'on ne pouvait se faire une idée exacte de la nature de la Société incriminée mais qu'il espérait que M. Horne Tooke réussirait à se justifier de toute accusation. Il fut acquitté presque sans délibération du jury et tous les autres accusés après lui; John Thelwall passa le dernier, et fut également acquitté ». On déposa que « la paix et la tranquillité étaient à la base de toutes ses actions[1] ».

1. Sur tout ce procès, voir Charles Cestre, *John Thelwall*, p. 88 et suiv.

Cependant tous ces hommes renoncèrent bientôt à la politique active : il était évident que si la masse du peuple anglais ne voulait pas qu'on touchât à ses vieux privilèges de liberté de réunion et de discussion, elle n'était pas mûre pour toute réforme qui pourrait être suspecte de complicité avec l'étranger.

Ce court exposé de la situation politique en Angleterre pendant les années 1792-1794 suffit à nous montrer que l'Angleterre était en pleine réaction contre le mouvement réformiste, quand Coleridge commença de s'y mêler, vers la fin de son séjour à l'Université [1], exprimant librement son opinion dans ses conversations, manifestant peut-être au procès de Frend, en mai 1793, plus par gaminerie que par conviction, mais se faisant remarquer en tous cas en un temps où il était dangereux de le faire. Mais, dès ce moment, il y avait en lui plus de l'ivresse passagère de la jeunesse et d'entraînement par contagion que de conviction. Il avait reçu ces idées républicaines de l'extérieur, il devait les abandonner en voyant tout le monde les abandonner autour de lui.

Fut-il jamais un ardent révolutionnaire? Il n'y avait de révolutionnaires en Angleterre que ceux qui étaient directement sous l'influence de la Révolution française, comme Wordsworth, vraiment républicain, parce qu'il revenait de France indigné des abus de l'ancien régime, qu'un Français lui avait fait voir, enflammé d'un enthousiasme que les Français lui avaient fait comprendre. Mais, pour qui la voyait d'Angleterre, que pouvait être la Révolution française qu'une horrible et sanglante tragédie? Et surtout c'était une Révolution *française*, qui remuait un

1. Voir Gillmann, p. 54-55; *Gunning's Reminiscences,* dans Cestre, *les Poètes anglais*, p. 112.

peuple détesté en Angleterre par les esprits même les plus pondérés.

A l'époque où on avait discuté à la Chambre des Communes, Fox appelait la France « l'ennemie naturelle de la Grande-Bretagne [1] ». Le parti whig, qu'on aurait pu croire plus libéral, se distinguait par son animosité. Et ce n'était pas là le résultat de la guerre d'Amérique, du dépit d'avoir vu la France porter secours à la colonie révoltée. Dès le milieu du siècle, Hume, dans ses écrits économiques, osait à peine insinuer que cette haine qu'il avouait « sans bornes » n'était peut-être pas justifiée [2]. La France était méprisée en bloc, comme une nation impie et frivole. Les rares relations de voyageurs anglais en France sont presque toutes défavorables à la France. Smollett nous couvrait de ridicule, se plaignant de tout en France. Arthur Young, plus impartial dans la relation de ses voyages, était maintenant gagné par l'esprit réactionnaire au point de déclamer comme les autres contre les sociétés de réforme constitutionnelle qui, « sous quelqu'un de ces titres dangereux ou odieux que nous connaissons, s'assemblent sous de faux prétextes insidieux pour adopter les formes et le jargon du Jacobinisme de France, et qui font appel à la guillotine comme au meilleur moyen de réformer les abus en Angleterre » [3]. Ce perfide essai de confusion

1. Lecky, t. V, p. 44.

2. « *Our jealousy and our hatred of France are without bounds; and the former sentiment, at least, must be acknowledged reasonable and well-grounded.* » Essay on the Balance of Trade (publ. 1752), ed. 1826, t. III, p. 355; *Id.*, *Ibid.* On the jealousy of Trade « *I shall therefore venture to acknowledge that, not only as a man but as a British subject, I pray for the flourishing commerce of Germany, Spain, Italy, and even France itself* », p. 372.

3. *An Idea of the Present State of France* (by Arthur Young). London, 1795, p. 33.

entre les réformistes d'Angleterre et les terroristes de France devint le principal argument de la polémique réactionnaire [1]. On le trouve dans l'acte d'accusation de 1794 contre Thomas Hardy, Thelwall, Horne Tooke, et leurs compagnons. On affecta toujours de les confondre avec les plus sanguinaires des révolutionnaires français, qu'on ne connaissait que par leur cruauté. Le mot de « principes français », *French principles*, suffit pendant une génération entière à déconsidérer toute tentative de réformes. La bonne foi la plus élémentaire est le plus souvent absente de ces écrits, et il est tout à fait exceptionnel qu'on y rende hommage à la sincérité d'un adversaire [2]. La sottise et la férocité des attaques contre les Anglais soupçonnés de favoriser les idées françaises, ou simplement de vouloir innover quelque chose dans la Constitution que Burke avait enseigné à respecter comme une idole, dépassent les bornes [3]. Il n'est pas douteux que le sentiment populaire était d'accord avec toutes ces publications et qu'il était dangereux de faire la moindre manifestation publique.

C'est pour cela que nous aimons Coleridge pour avoir adopté des idées folles peut-être, mais moins folles que les hallucinations qui allaient égarer pendant des années le sens politique de ses compatriotes,

1. Voir, par exemple, dans *Topsy Turvy, with anecdotes and observations illustrative of leading Characters in the present government of France, by the Editor of Salmagundi*, 2d. ed, London, 1793, les attaques contre Priestley, Paine, Horne Tooke. Le frontispice représente un sans-culotte faisant faire le saut périlleux au Lion d'Angleterre.

2. Nous citerons comme exception la note sur Priestley dans *Modern Madmen or the Constitutionalists dissected*, by Solomon Searchem Esq. London, 1792, p. 57.

3. Sur les écrits vantant la Constitution anglaise, voir l'article de L. Souguenet dans la *Révolution française* (mai 1900), qui donne beaucoup de titres d'ouvrages réactionnaires.

et bientôt le sien propre. Ce fut la réaction du poète, qui dura peu, tandis que celle de l'Anglais devait définitivement s'établir dans son esprit, en haine de la France et de l'esprit français sous toutes ses formes. Nous pouvons aujourd'hui considérer avec calme cette empreinte sur son esprit, qui était celle de son temps.

D'ailleurs, pendant quelques mois de sa dernière année d'Université, (1793-94), Coleridge n'eut pas le loisir de songer à la Révolution. De décembre 1793 au mois d'avril 1794 sa vie fut remplie par une extraordinaire aventure : il passa ce temps au régiment des Dragons du Roi, à Reading. Ce qui rend la chose délicieusement absurde, ce n'est pas seulement de voir un ami de la paix s'engager volontairement au moment où l'on ne parlait que de guerre, c'est que le philosophe présentait, dit un de ses biographes, cette particularité rare chez un Anglais, l'horreur des soldats et des chevaux. Aussi s'engagea-t-il dans la cavalerie « pour se guérir de ces absurdes préjugés ». C'est l'explication qu'il donna plus tard. Ce fut probablement en réalité un désespoir d'amour, qui le poussa à fuir Cambridge, pour se cacher à Londres d'abord, puis au régiment.

Ce fut un besoin pressant et absolu de solitude morale, une impulsion de rêveur, comme celle qui l'avait poussé, enfant, à fuir la maison de ses parents, comme celle qui le poussera, homme fait, à quitter sa famille et ses amis pour aller chercher à Malte des occupations aussi peu faites pour lui que pouvaient l'être celles d'un cavalier au régiment des Dragons du Roi. D'une maladresse rare, il ne pouvait se tenir à cheval, faire le pansage, ni même l'astiquage et passait son temps, nous dit-on, à écrire les lettres d'amour de ses camarades et à les soigner à l'infir-

merie. Ce fut une vraie aventure de Don Quichotte. La Dulcinée était toujours Mary Evans. Il s'était aperçu qu'il l'aimait passionnément et qu'il ne le lui avait jamais dit, qu'il s'était efforcé d'étouffer cette passion pendant quatre ans. C'est du moins ce qu'il lui dit plus tard, quand elle fut fiancée. Comme nous avons de lui des témoignages contradictoires sur ce point (Coleridge lui-même n'était sûr de rien quand il s'agissait de son passé), nous pouvons rapporter la forme la plus pittoresque de la légende, celle où l'on voit l'amoureux rêver à sa bien-aimée tout en écrivant les lettres d'amour des autres[1].

Au régiment, on se lassa sans doute de le voir tomber de cheval, car il paraît avoir été employé surtout comme infirmier, laissé seul à Henley, sur la Tamise, pour soigner un camarade dans un pavillon au milieu d'un jardin, où se trouvait, on ne sait trop comment, « une belle jeune fille », qui consola peut-être dans leur solitude l'amoureux et le malade. C'est le secret de cette retraite, confié à quelque camarade, qui amena la découverte du fugitif. Son frère aîné, George, paraît lui avoir écrit le premier, et nous avons la réponse de Coleridge. Il dit qu'il « a poussé l'imbécillité jusqu'à la folie », que « son âme est illisible pour lui-même », qu'il est « perdu dans le labyrinthe, le désert inextricable de son propre cœur ». Il désire être oublié comme s'il n'avait jamais été. « Chagrin et honte de ceux qui m'aimaient... Intolérables images d'horreur ! Elles hantent mon sommeil, elles enfièvrent mes rêves.... »

C'est la première fois que nous voyons passer sur sa vie l'ombre de la maladie qui devait le torturer, celle de s'accuser avec exagération. Ce désordre de

1. Voir Gillmann, p. 57 sq.; *Cottle's Reminiscences*, p. 279 sq.

paroles cachait mal la faiblesse de la volonté, l'instabilité de caractère qui l'empêchait d'ailleurs de persister dans le désespoir même, lui permettait de s'échapper des plus mauvais pas, avec une souplesse qui le faisait souvent accuser d'insincérité, alors que ce n'était qu'incapacité complète de comprendre la vie telle qu'elle apparaissait aux autres.

Quand il eut le pardon de son frère George, il écrivit plus tranquillement à son frère James, capitaine dans l'armée, pour tâcher de se faire libérer. Sa lettre a quelque chose de pratique qui rassure après les effusions adressées à l'aîné. Il dit que sa libération pourrait être obtenue en faisant agir des influences auprès de son colonel, et s'il faut payer, il sait à peu près le prix qu'il faudra y mettre.

Il fallut encore près d'un mois pour arriver à un résultat. Un officier s'était intéressé à lui, et il avait rencontré à l'auberge « un homme de la plus grande érudition et du génie le plus original » qui lui « assura solennellement qu'il se croyait inspiré par la divinité ». Il dormait dans la même chambre que lui et le tenait éveillé jusqu'à trois heures du matin par ses discussions ontologiques. « Certaines de ses idées vous auraient fait frémir par leur audacieuse impiété, et d'autres vous auraient étonné par leur sublimité. Ma mémoire, tenace et systématique, me permettrait d'écrire un volume in-octavo avec ses conversations[1]. » Le caractère de Coleridge se précise avec l'âge, nous l'avons là, dans cette escapade de jeune homme, presque tel qu'il sera toute sa vie, tantôt inconscient et tantôt terrorisé par sa conscience, venant toujours de rencontrer un homme de génie, et toujours sur le point d'écrire un volume de philosophie qu'il n'écrit

1. *Letters*, p. 63-64.

jamais. « J'ai peu de foi, écrit-il dans la même lettre, et cependant j'aime extraordinairement à spéculer sur les théories mystiques. On peut tirer quelque sagesse des élans les plus fous de l'imagination, de même que des remèdes ont été trouvés par hasard dans les recherches désordonnées des alchimistes. »

C'est dans les crises que se révèle le caractère dans ce qu'il a de profond, ce qu'on ne dit pas, ce qu'on ne sait pas de soi-même. Ce garçon de vingt-deux ans, habillé en dragon, qui rêve sur le cheval « jeune et indiscipliné comme lui » qui l'*emmène*, constate-t-il avec quelque mélancolie, « presque tous les jours », non sans « une grande perturbation dans son système nerveux », qui pourrait lui en vouloir? « Ses intentions étaient vertueuses et l'énergie qu'il avait déployée, vigoureuse, mais sans suite. » Il se connaissait, il se jugeait avec une lucidité impitoyable, mais qui ne lui servait guère, car la redoutable fertilité du fond de son âme, qui lui restait inconnu, produisait fantôme après fantôme et rêve après rêve. Après une bien-aimée énigmatique, nous verrons apparaître l'ombre de la Révolution, puis la Pantisocratie, puis la Poésie, la Philosophie, une foule de déesses toujours trahies, jusqu'au jour où l'épuisement ne permit plus le changement.

Pour le moment, très sage, il s'efforce de « sentir ce qu'il devrait sentir », mais il rappelle à son frère, le clergyman, que la foi n'est pas volontaire, qu'on ne peut pas dire : « A présent je vais être chrétien » et il ne sait pas bien s'il l'a, cette foi [1].

Un certain désordre d'esprit, voilà ce qu'il y a de plus certain dans cette étrange aventure. Y avait-il déjà là, avant l'opium, quelque chose de morbide,

1. *Letters*, p. 64-69.

cela serait très important à savoir pour la future histoire de Coleridge. Mais qu'il nous suffise de dire que le Coleridge du régiment, avec ses protestations de remords et son insouciance, son ignorance du monde qui ne va pas sans un certain instinct de conservation, n'est pas très différent de l'écolier que nous avons connu, du philosophe et du poète que nous connaîtrons. Ce qu'il y a d'essentiel dans son caractère, c'est l'instabilité et la complexité. L'opium ne le lui apportera pas cela, s'il lui apporte quelque chose, car cela est déjà en lui. La question de sincérité ne se pose jamais avec Coleridge : il est toujours sincère dans ses manifestations, même contradictoires, et encore sincère dans ses essais de les concilier, toujours étonné de lui-même, s'échappant par des voies détournées, qui lui sont naturelles. Et nous savons bien qu'on pourrait prononcer ici des mots savants de pathologie mentale, mais comme nous ne croyons pas au diagnostic rétrospectif, nous nous contentons d'une description.

Une caractéristique des crises morales, chez Coleridge, c'est la rapidité avec laquelle le ciel psychologique s'éclaircit et se couvre. Aussitôt qu'il eut obtenu sa libération du régiment, il reprit sa vie à l'Université comme si cette escapade de quatre mois n'avait jamais existé. La discipline universitaire ne paraît pas avoir été beaucoup plus sévère que celle du régiment. *Coleridge admonitus est per magistrum in præsentia sociorum*, disent les registres du collège en avril 1794, et cette réprimande, avec la tâche de traduire en anglais les œuvres de Démétrius de Phalère, un petit in-quarto de 90 pages, sans sortir du collège et des jardins, paraît avoir été sa seule punition. Encore, la traduction devait-elle être publiée, lui promettait-on, s'il voulait y mettre « une préface

et des notes qui pussent faire honneur à son érudition. » La paisible et pédantesque routine dut lui faire du bien. « Je me lève tous les jours à cinq heures du matin.... Je n'ai pas de temps à moi », écrit-il à son frère aîné[1].

Nous ne voyons pas qu'il fût alors humilié ni abattu. Il n'est plus question d'un désespoir d'amour. Mais certainement il cherchait une voie nouvelle, quelque moyen de fuir encore. La lecture et l'imitation des délicieuses poésies de l'exquis Bowles, la composition de « déclamations » latines, d'odes grecques, de pièces de vers pour les actrices de passage à Cambridge, cela ne pouvait être qu'une pauvre distraction pour celui qui venait de passer des jours si agités. On ne peut s'empêcher de penser que son esprit était ailleurs, que dès ce moment il songeait à rompre définitivement les liens qui l'attachaient encore. Le procès des réformistes (de mai à octobre 1794) dut exalter encore son enthousiasme. Si l'on ne pouvait faire une Révolution morale et philosophique en Angleterre ni en France, la réaction triomphant d'un côté et la démagogie de l'autre, il fallait s'exiler pour aller fonder ailleurs une République de sages. Ce fut l'idée de la Pantisocratie, née d'une première désillusion. Mais cette idée, Coleridge devait la recevoir d'un autre, d'un homme qui fut mêlé intimement à une partie de sa vie, Robert Southey. Jusque-là, nous avons vu Coleridge aux prises avec les idées plutôt qu'avec les hommes, on peut dire qu'il a ignoré toute influence d'une personnalité étrangère. S'il est vrai que Lamb fut son ami à Christ's Hospital, il paraît l'avoir perdu de vue pendant ses années d'Université, car la première lettre à lui adressée que nous ayons

1. *Letters*, p. 70, 71; cf. Cestre, p. 113.

conservée est de 1796. Il fallait peut-être que ce fût un de ses pareils, un théoricien comme lui, qui l'entrainât définitivement à se compromettre comme révolutionnaire. Robert Southey était étudiant de Balliol College, à Oxford, quand Coleridge le rencontra dans cette ville en juin 1794, étant venu y passer quelques jours pour voir un de ses camarades de Christ's Hospital.

CHAPITRE III

(1794-1795)

Robert Southey. — La Pantisocratie. — Crise sentimentale chez Coleridge. — Les *Méditations religieuses*, premier rêve du prophète. — Conférences à Bristol sur la Révolution. — Pourquoi Coleridge ne pouvait pas rester révolutionnaire.

Robert Southey, qui allait exercer pendant quelque temps sur Coleridge l'influence que devait lui donner une personnalité plus formée, plus virile, était différent de toutes manières. Il était comme lui démocrate et poète, mais plutôt par effort intérieur, par « vertu » que par nature. Esprit clair, rigide déjà, il allait vers le jacobinisme, dont Coleridge était incapable par complexité d'esprit et de sentiments. Southey, lui, était un classique, quoiqu'il se crût révolté contre l'école classique. Sa figure aiguë et coupante, au profil net, faisait contraste avec la face plutôt molle de Coleridge, où les yeux surtout étaient éloquents. Southey avait lu Rousseau, il allait s'éprendre de Godwin, le grand théoricien de la Révolution en Angleterre, et probablement c'est lui qui le fit connaître à Coleridge. Ce qui le distinguait surtout de Coleridge, c'est qu'il avait une conception de la vertu, qui manquait encore à Coleridge pour faire de lui un utopiste. Celui-ci avait vécu jusque-là sur les idées morales et religieuses courantes, tout en sentant vaguement qu'il y avait quelque chose à faire pour

rendre le monde meilleur. L'idée du retour à la nature, telle qu'elle lui fut présentée par Southey, l'enchanta. Ce fut cette conception qu'il décora du beau nom de *pantisocratie*, qui en faisait quelque chose de philosophique et de classique à la fois.

« Douze jeunes gens, d'une bonne éducation et de principes libéraux, doivent s'embarquer au mois d'avril prochain avec douze dames, pour se fixer dans quelque coin délicieux des nouveaux établissements d'Amérique les plus reculés [1]. » Le travail de chaque homme pendant deux ou trois heures, chaque jour, devait suffire à l'entretien de la colonie. Le produit devait être propriété collective, la colonie devait avoir une belle bibliothèque et les longs loisirs être consacrés à l'étude, à la discussion et à l'éducation des enfants « suivant un système ». Les femmes devaient s'employer à soigner les enfants en bas âge et aux autres occupations convenant à leur sexe, sans négliger la culture de leur esprit. Parmi les points non encore déterminés était la question de savoir si le mariage pourrait être dissous à la volonté de l'une ou des deux parties. Chacun devait être libre de ses opinions politiques et religieuses, pourvu qu'elles ne fussent pas contraires aux règles préalablement établies. On calculait que le projet était réalisable si chaque adepte fournissait un apport de 125 livres sterling [2].

Ainsi résumé, le projet porte l'empreinte de l'esprit à la fois livresque et précis de Southey, et il paraît bien qu'il doit en avoir la gloire. Mais d'un projet limité, qui devait surtout avoir pour but de

1. Lettre de Coleridge à Poole dans Mrs. Sandford, *Thomas Poole and his Friends*, I, p. 96-99.
2. Mrs. Sandford, *Thomas Poole and his Friends*, I, p. 96-99, dans Campbell, Introd., p. xxi.

permettre à quelques justes de vivre loin d'une société mauvaise, Coleridge fit tout un système pour régénérer cette société. « M'en aller avec ceux que j'aime, m'en aller avec tous mes amis, vivre avec eux dans les occupations les plus agréables et les plus honorables, manger les fruits que j'aurai fait croître et voir toutes les figures heureuses autour de moi »[1], c'était le rêve assez égoïste qu'avait fait Southey, amoureux et fiancé. Mais Coleridge ne voulait pas être heureux dans un monde aussi petit. Il s'enflamma pour ce rêve qu'il avait refait.

« Pantisocratie! oh, j'en ferai une telle entreprise! Ma tête et mon cœur sont tout en feu. J'ai mis en ordre mes arguments, ils auront l'excellence *tactique* du mathématicien, avec l'enthousiasme du poète. La tête formera la masse, le cœur sera l'esprit de feu qui remplit, informe, et agite le tout[2]. » C'est de réformer le monde qu'il s'agit, et Coleridge parle à tout le monde du projet formé par Southey pour lui seul et ses amis, « avec tant de succès » qu'un jour « deux grands garçons bouchers d'une taille démesurée dansaient dans la chambre dans l'agitation de leur enthousiasme. Et l'un d'eux, de son propre mouvement, commanda un grand verre d'eau-de-vie et le but d'un coup, en portant cette santé de son invention :

« Dieu sauve le Roi, et puisse-t-il être le dernier! » Et Coleridge ajoute : « Des hommes comme lui peuvent nous servir, Southey! Ils tueraient le veau d'or *secundum artem*[3] ».

Ce mélange d'enthousiasme et d'enfantillage devait

1. Southey, Lettre à G. Bedford, 1er août 1794, citée par M. Cestre, *Les Poètes anglais*, p. 126, auquel nous renvoyons pour plus de détails sur la pantisocratie.
2. *Letters*, p. 81, 82.
3. *Id.*, p. 79.

déconcerter Southey, qui ne riait pas. Mais Coleridge ne s'en apercevait pas, sa pensée était ailleurs, et il adorait en lui l'inventeur de la Pantisocratie.

Southey avait déjà recruté des adhérents avant l'arrivée de Coleridge à Oxford, mais comme l'argent manquait et qu'on ne pouvait rien faire encore, Coleridge alla y songer en faisant un voyage à pied dans le pays de Galles. Il revint à Bristol chercher Southey et, passant par le Somersetshire pour voir un futur adhérent, il y fit la connaissance d'un homme qui devait être sa providence pendant bien des années, l'honnête Thomas Poole, le futur ami de Wordsworth, un type idéal du campagnard anglais éclairé, plein de sens pratique et d'énergie, avec assez de bonté pour se plaire au milieu de tous ces fous de poètes[1]. Voici comment il donne ses premières impressions sur eux :

« Coleridge parle avec beaucoup d'éloquence et d'énergie, et avec une facilité peu commune, mais il a éprouvé la justice de la Providence en ceci, qu'il lui manque ces capacités d'ordre inférieur qui sont nécessaires à la pratique rationnelle des devoirs ordinaires de la vie. Les aberrations de sa prudence, pour me servir de sa propre expression, ont été grandes, mais il promet maintenant d'être aussi sage et rationnel que ses plus sages amis pourraient le désirer. En religion il est unitaire, sinon déiste, en politique, démocrate dans toute l'acception du mot. Southey est plus violent encore dans ses principes que Coleridge lui-même. En religion, je crains bien qu'il n'oscille entre le déisme et l'athéisme[2]. »

1. Voir Legouis, p. 375; Mrs. Sandford, *Thomas Poole and his Friends* et le bel hommage rendu à Poole par Coleridge, à la fin de sa vie, dans une note à *Church and State*, p. 98.

2. *Thomas Poole and his Friends*, I, VI.

Le jugement est amusant, quand on songe à ce que Coleridge et Southey devinrent un jour, les plus fermes soutiens du trône et de l'autel. Mais ils étaient alors de bons républicains et des Pantisocrates. Seulement Coleridge avait l'impression de ne l'être qu'à demi, car il fallait être marié pour aller coloniser l'Amérique. Coleridge devait donc se marier. Southey était fiancé à miss Edith Fricker, de Bath, dont un autre pantisocrate et poète, Robert Lovell, devait épouser la sœur. Il en restait une, l'aînée, Sarah. Il était tout naturel, il était nécessaire que Coleridge l'épousât. Il se fiança donc au retour de son voyage au pays de Galles. Il avait vingt-deux ans et sa fiancée, qu'il devait connaître à peine, un an de plus. Ce qui rend sa résolution encore plus extraordinaire, ce qui scandalisa son futur beau-frère Southey, c'est qu'il reconnaissait que son cœur était plein de la pensée d'une autre, Mary Evans. Il racontait à un ami qu'il l'avait rencontrée par hasard dans son voyage à pied, cette Mary Evans « *quam afflicte et perdite amabam*, oui, jusqu'à la torture. Si elle s'était aperçue que je la reconnaissais, mon courage m'aurait abandonné.... Dieu la bénisse! Son image est dans le sanctuaire de mon cœur, et ne pourra jamais en être arrachée qu'avec les liens qui attachent ce cœur à la vie! Cet événement m'a rendu tout à fait malade. J'avais erré dans les paysages sauvages et boisés, d'une grâce terrible, de ce pays de Galles, pour effacer et non pour raviver les images du passé ». Il est vrai qu'il ajoute « mais l'amour est une douleur *locale*, je suis maintenant à cinquante milles d'elle et je ne me sens pas moitié si malheureux [1] ».

1. Lettre à Masters, 22 juillet 1794, dans *Biographia Literaria*, t. II, p. 340 (2d éd.), et Campbell, p. XXII. Comparer la lettre à Southey (*Letters*, p. 78).

Mais ce qui surtout rendit possible cette folle résolution, c'est la passion de l'idée qui possédait alors Coleridge. Il était logique avec lui-même, cela rassurait sa folie. Il se persuada qu'il aimait sa fiancée. Il répondit à Southey qu'il avait raison, que l'Amour lui-même « peut être créé par un motif grave ». « Je l'aime certainement (Miss Fricker). Je pense à elle continuellement et avec une tendresse indicible, avec cette sensation du cœur qui se fond, qui est un symptôme de l'amour [1]. » Deux mois auparavant, dans la lettre précédente, il s'agissait d'une autre, mais les expressions étaient presque les mêmes. C'est qu'au fond c'était surtout la Pantisocratie qui régnait maintenant dans son cœur. Elle était ce « motif grave » d'aimer sa fiancée.

En passant par Londres pour retourner à Cambridge, Coleridge rencontra un ancien camarade de collège qui spéculait sur les terrains en Amérique et qui lui donna de précieux conseils : « Il faudrait 2000 livres sterling. On aurait le terrain à meilleur compte en attendant d'être en Amérique pour faire l'achat. Douze hommes pourraient facilement défricher trois cents acres en quatre ou cinq mois. Il recommandait les bords de la Susquehannah pour leur beauté et comme moins exposés aux incursions des Indiens et des bisons. On pouvait gagner de l'argent avec sa plume, là-bas.... Les moustiques n'y étaient pas même aussi gênants que nos cousins [2] ».

C'est le moment de l'enthousiasme le plus délirant. On recrute des adhérents. Shadrack, l'homme à tout faire d'une tante de Southey, se décide, et Coleridge écrit, en lettres capitales, dans une de ses lettres :

1. *Letters*, p. 81, à Southey, 18 septembre 1794.
2. Lettre de Southey dans Cestre, p. 124; Campbell, p. XXII.

« Shad vient avec nous, il est mon frère! » Un camarade de collège que Coleridge essaye d'endoctriner s'enfuit, « ne pouvant répondre de sa propre raison dans le voisinage d'un fou de génie », et dit que la « force de l'imagination de Coleridge avait enivré sa raison et que la subtilité de sa raison a donné l'influence prépondérante à son imagination ». « Il y a quatre mois, ajoute magnanimement Coleridge, la remarque aurait été aussi ingénieuse que juste. Maintenant elle ne signifie rien [1]. »

Peu à peu tout se gâta. D'abord Coleridge commence à pénétrer le caractère de Southey avec une lucidité redoutable et le malheureux dit ce qu'il voit. Comme Southey essaye d'exercer une surveillance sur les sentiments de Coleridge pour sa fiancée, et veille à la régularité de la correspondance, Coleridge lui écrit : « La précipitation est un tort. De même qu'on peut se trop bien porter, il peut y avoir pléthore de vertu.... Votre simplicité rigide, votre rectitude vous rendent trop hâtif dans vos décisions. Ne vous trompant jamais, vous sentez plus d'indignation contre l'erreur que de pitié pour elle.... ». On ne peut pas conserver un ami quand on le connaît si bien, et il y avait dans cette franchise bien des promesses de rupture [2].

Les derniers mois du séjour de Coleridge à l'Université furent tristes. Il s'efforçait d'oublier sa passion pour Mary Evans et prenait pour cela des remèdes dangereux, fréquentant assidûment une jeune actrice, Miss Brunton, qui passait, dit-il, pour la plus littéraire des belles et la plus belle des lettrées, quand il reçut une lettre, d'un bon sens cruel, de Mary Evans elle-même [3]. Cette jeune personne « violait les règles

1. *Letters*, p. 82.
2. *Id.*, p. 85.
3. *Id.*, p. 87, 89.

imposées à la délicatesse féminine », parce qu'elle avait appris « qu'il allait quitter l'Angleterre dans une entreprise si absurde et extravagante, que si elle devait la croire vraie, elle serait obligée d'écouter d'une oreille plus patiente des propositions qu'elle avait rejetées mille fois avec mépris et colère et de s'écrier :

> Oh, quel noble esprit a trouvé ici sa perte
> Ruiné par l'extravagance... »

Elle l'assurait qu'elle n'oublierait jamais qu'elle l'avait aimé comme un frère et, finissant ses adieux sur ce mot de sœur, elle faisait allusion aux instances de sa famille pour lui faire accepter un autre prétendant.

Là-dessus Coleridge s'aperçut de nouveau qu'il l'aimait à la folie. Il était toujours résolu à épouser Miss Fricker, mais désespéré d'abandonner Miss Evans, que Miss Brunton n'avait pu lui faire oublier. Ce schéma donne l'aspect comique de la situation, mais ses souffrances furent réelles et profondes. C'est alors qu'il écrivit les vers : *Sur une découverte faite trop tard* [1], où un sentiment sincère perce déjà le brouillard de l'expression. Nous avons un témoignage précieux sur cette crise sentimentale, c'est une lettre de Lamb où celui-ci rappelle les souvenirs d'une visite que lui fit alors Coleridge, pour essayer de se consoler en racontant ses peines. « Vous êtes venu à Londres et je vous ai vu alors que votre cœur saignait de blessures récentes. Comme vous, j'étais cruellement tourmenté par des espérances auxquelles il avait fallu renoncer. Vous aviez alors des chants sacrés, chants de tristesse qui soulageaient l'âme en

1. *Poetical Works*, p. 34.

deuil sur son chemin. Je leur prêtais une oreille sympathique et ils vibrent encore doucement dans ma sensibilité. Quand je lis dans votre volume, *Sur une découverte faite trop tard*... je crois vous entendre encore, j'imagine la salle enfumée de la taverne *Salutation and Cat*, où nous étions assis ensemble, passant les nuits d'hiver à tromper les soucis de la vie par la Poésie. » Et, flatterie délicate pour Coleridge, Lamb appelait ce poème « le plus exquis et le plus semblable à Bowles de tous [1] ».

Au bout de quelques semaines, Coleridge n'y tint plus et renoua imprudemment la correspondance avec Mary Evans, pour savoir si elle était fiancée, et aussi pour justifier l'étrange attitude qu'il avait prise. « Pendant quatre ans j'ai essayé d'étouffer une passion très ardente, jusqu'à quel point ai-je réussi, vous le savez mieux que moi.... L'homme qui n'est pas rendu indépendant par sa fortune et qui se laisse aller à une passion commet un suicide. Je n'avais pas de situation... Quels projets pouvais-je faire? Je ne faisais pas de projets, j'essayais toujours de me rendre maître de la passion qui me troublait et toujours quelque suggestion inexplicable paralysait mes efforts et je m'attachais avec une tendresse désespérée à ce fantôme d'amour, aux attractions mystérieuses et aux projets sans espoir. C'était une espérance terne et sans rayons! Et cependant elle charmait ma solitude par bien des rêves éveillés, bien des rêves charmants [2]. »

On n'explique pas mieux à une femme que c'est surtout l'amour qu'on a aimé en elle. C'est du moins l'hypothèse qu'on peut faire sur l'état d'âme de

1. *Lamb's Letters*, t. I, p. 14.
2. *Letters*, p. 123. Un passage de cette lettre a été transformé dans les vers *On a discovery made too late*.

Coleridge, et cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas souffert de perdre celle qui lui avait fait connaître l'amour. Mais cela explique qu'il ait cru pouvoir se fiancer honnêtement, et que dans la même lettre où il parle de ses tortures, tout s'arrange à la fin, sa jalousie est apaisée, il admet comme certain que son rival est « honoré de l'affection » de sa bien-aimée, qui n'en avait peut-être pas tant dit. Il devient sacré pour lui, il l'aimera pour elle, et le temps viendra peut-être où il sera assez philosophe pour ne pas lui envier *son bien.* » La passion de Coleridge pour Mary Evans fut donc surtout une passion poétique. Elle-même répondit « avec fermeté et douceur » et la lettre de Coleridge qui suivit fut une lettre d'adieux : nous n'entendrons plus jamais parler de Mary Evans.

Celle-ci avait blâmé la pantisocratie, et Coleridge, docile, avait immédiatement parlé « d'entrer au Temple, pour chercher le calme et l'oubli là seulement où on peut les trouver, dans une activité incessante et utile [1] ». Mais cette louable résolution avait été presque aussi vite oubliée que formée. Southey était là pour lui rappeler ses projets et bientôt c'était Coleridge qui l'entraînait de nouveau, pressé de partir et de laisser tous ses chagrins en Angleterre, pour commencer une vie nouvelle et paradisiaque sur les bords de la Susquehannah. Mais les obstacles se multipliaient. Pour se procurer de l'argent, Coleridge devait publier deux volumes d'*Imitations des poètes latins modernes* qui ne virent jamais le jour. Il s'était aperçu que la tâche était « déprimante pour l'esprit », et, vers le même temps, il avait fait une découverte plus importante encore, celle de l'indolence qui paralysait tous ses efforts, et rendait inutiles tous les dons du ciel qu'il se reconnaissait généreusement.

1. *Letters*, p. 124.

Une raison énergique et un esprit créateur, l'audace dans la recherche de la vérité, les vertus du patriote, les soupirs d'un cœur sensible, mais tout cela gangrené par l'indolence [1] !

C'est cependant de cette époque que datent ses premières publications, la *Chute de Robespierre*, tragédie en trois actes, dont il écrivit le premier seulement, et Southey les deux derniers, et les *Sonnets adressés à des hommes Éminents* qui parurent dans le *Morning Post* à la fin de l'année 1794 et au commencement de 1795.

La *Chute de Robespierre*, dont le produit était destiné à subvenir aux frais de la pantisocratie, fut publiée à Cambridge par les soins de Coleridge, dont le nom figurait seul sur le titre.

C'est une œuvre curieuse, parce qu'elle nous fait connaître les sentiments sur la Révolution française des deux jeunes poètes qui passaient pour les plus avancés de leur temps. « La production a été jugée très aristocratique, écrivait Coleridge à Southey, jugez donc combien ma réputation devait être hyperdémocratique [2] ». Prudence ou conviction, le volume ne renferme rien qui puisse trahir un admirateur de Robespierre, il traduit cette opinion girondine qui était celle des partisans les plus avancés de la Révolution française en Angleterre. Coleridge s'expliquait ainsi, dans son épitre dédicatoire à un ami de collège. « Dans le poème dramatique, je me suis efforcé de décrire d'une façon intéressante la chute d'un homme dont les grands crimes (*great bad actions*) ont terni désastreusement la réputation. Dans l'exécution de l'ouvrage, comme je n'aurais pu compli-

1. *Lines on a Friend*, P. W., 35. — Comparer *Letters*, p. 103.
2. *Letters*, p. 94.

quer l'intrigue sans me mettre ouvertement en contradiction avec des événements récents, mon seul but a été d'imiter le langage passionné et violemment métaphorique des orateurs français, et de développer les caractères des principaux acteurs qui jouent sur ce vaste théâtre d'horreur [1]. »

En réalité l'œuvre est sans mérite littéraire. Ce sont, comme l'a dit Southey des deux actes qu'il a écrits, « les journaux mis en vers, aussi vite que possible ». Quand les jeunes auteurs ajoutent quelque chose de leur cru, c'est souvent tout à fait hors de propos, comme ces vers mis dans la bouche de Barrère :

La troupe athée menée par Hébert,
dont la main furieuse mit à bas les autels du Dieu vivant
avec toute l'intolérance de l'athéisme [2].

On a cherché, avec trop d'ingéniosité peut-être, à rattacher cette improvisation à l'influence de Godwin, à y voir une critique « de l'insensibilité systématique que celui-ci érigeait en doctrine [3] ». Mais Coleridge, qui avait lu Godwin avec beaucoup d'attention, aurait-il eu l'idée de représenter Robespierre comme un Godwinien? Il fait de lui un tyran, un homme qui a la passion du pouvoir, ce qui est incompréhensible dans la doctrine de Godwin, qui est le pur individualisme philosophique, et mènerait bien plutôt à l'anarchisme qu'au jacobinisme. Nous ne croyons pas qu'on puisse comparer la *Chute de Robespierre* aux

1. Voir Campbell, note dans P. W., p. 646.
2. Acte III, dernière scène. Ces vers seraient donc de Southey, et il est curieux de voir Coleridge s'en servir dans une lettre à son frère, reconnaissant qu'ils ne sont pas dans le ton, mais « qu'il s'est laissé aller à exprimer ses propres sentiments. » (*Letters*, p. 104.)
3. Voir Cestre, *Les Poètes anglais*, p. 134 et suiv.

Borderers de Wordsworth qui, lui, a tenté cette assimilation de la théorie de Godwin à la pratique de la Révolution, dans une crise morale où il ne savait s'il devait croire sa raison qui était avec Godwin ou son cœur qui prenait en haine les excès de la Terreur [1].

Pour nous, ce premier acte de la *Chute de Robespierre* ne représente dans l'histoire de la pensée de Coleridge que le jugement du jeune Anglais sensible, toujours chrétien, sinon orthodoxe, déconcerté et effrayé à la fois par la Révolution française, à laquelle il ne comprend rien et dont il admire seulement, en poète, la splendeur d'incendie. Son idéal était ailleurs, dans la réforme individuelle par un christianisme pratique. Tout au plus pourrait-on dire que la *Chute de Robespierre* exprime une espérance, pour la France, cette espérance que Wordsworth et Southey exprimèrent aussi, que Coleridge lui-même rappela plus tard dans son *Ode sur la France*, l'espoir que la Révolution française pourrait se faire pacifique après la chute du grand jacobin. Les poètes anglais désespérèrent de la Révolution quand ils virent que Robespierre avait des successeurs, et pour eux Napoléon fut avant tout « l'enfant et le champion du jacobinisme ». Mais c'étaient alors les principes qu'ils attaquaient et non pas seulement les personnes, comme au temps où ils les mettaient en scène dans leurs tragédies, comme doublement traîtres à leurs principes, comme autoritaires et sanguinaires à la fois.

Voir dans la *Chute de Robespierre* une sorte de mise en scène des théories de Godwin, c'est s'exagérer l'influence de la doctrine, et aussi l'ardeur qu'on mettait à la combattre. Coleridge a varié d'opinion bien souvent sur Godwin, mais jamais il n'aurait

1. Legouis, p. 264 et suiv.

osé faire entendre que les terroristes étaient ses élèves, appliquaient ses principes. Au moment même où paraissait la *Chute de Robespierre*, il lui adressait publiquement un sonnet admiratif :

Tandis que j'errais dans la noire solitude du Malheur,
Tu fis apparaître sur ma route la figure splendide de la [Justice
et tu m'appris que son nom était Bonheur [1].

C'est ce côté, optimiste à la Rousseau, de la doctrine de Godwin, qui put séduire les pantisocrates, qui, eux aussi, voulaient faire œuvre d'éducation plus encore que de révolution. Mais c'est son athéisme qui les rendit ennemis. Ils avaient cru s'entendre dans le matérialisme, mais Godwin le comprenait comme d'Holbach, et Coleridge comme Hartley et Priestley, c'est-à-dire dans un esprit religieux [2].

L'âme de Coleridge, comme celle de beaucoup de ses contemporains, était alors un chaos si obscur, que lui-même n'arrivait pas à se rendre compte de ce qu'il croyait. On sentait vaguement que tout était ébranlé, on croyait que la religion et la morale traditionnelle allaient disparaître, mais on ne savait pas encore par quels dogmes nouveaux, par quel idéal elles allaient être remplacées. La Révolution française, qui avait produit tout ce désordre, paraissait devoir finir dans une anarchie incompréhensible, son œuvre constructrice restait entièrement inconnue. On comprend le désir, le besoin de fuir que purent éprouver alors quelques esprits honnêtes et purs qui

1. Sonnet à Godwin (P. W., 41), publié en janvier 1795, dans le *Morning Post*, mais écrit avant le 17 décembre 1794 (*Letters*, p. 117). — Voir à la suite de la même lettre des vers de Southey adressés aussi à Godwin, et qui semblent aussi faire allusion au caractère non sanguinaire de sa doctrine.
2. Cf. *Letters*, p. 113.

ne pouvaient accepter ni la Terreur révolutionnaire en France, ni la Terreur réactionnaire en Angleterre. Refaire par l'éducation des individus un monde qui semblait vouloir se détruire lui-même, ce fut l'idée de la pantisocratie, rêve d'individualistes comme Rousseau et Godwin, mais aussi de chrétiens évangéliques comme Priestley.

Le désordre d'esprit de Coleridge, vers la fin de 1794, se montre bien dans les Sonnets adressés à des personnages éminents qu'il publia alors dans le Morning Post. Étrange collection qui réunit Erskine, l'avocat de Thomas Paine, Priestley, La Fayette, Kosciusko, le Révérend poète Bowles, l'actrice Mrs. Siddons, William Godwin, Sheridan, Robert Southey, qui n'était encore qu'un inconnu, Stanhope, le grand seigneur partisan de la Révolution française, qui venait de présenter à la Chambre des Lords une motion contre toute intervention dans les affaires intérieures de la France [1]. Ce dernier sonnet est le plus hardi de tous, si bien que Coleridge essaya plus tard de le désavouer. Il n'avait voulu faire, assurait-il, qu'une parodie du style jacobin français en parlant du « mot suspect de patriote », qu'il opposait à celui d' « Ami du genre humain » et en appelant la Liberté française une créature du Tout-Puissant, redoutable, mais au service de l'Amour. Ces métaphores bibliques sont très peu françaises, mais sont bien du Coleridge de cette époque [2].

Burke, qui a aussi son sonnet, y est encore assez ménagé, il est appelé *incorruptible*, car Coleridge ignorait, avec toute l'Angleterre, qu'il était pensionné par la cour, et ne voulait voir en lui qu'un fils égaré

1. Sorel, t. IV, p. 205.
2. Voir la note ajoutée au sonnet dans l'édition de 1796, reproduite par Campbell, P. W., 574.

de la Liberté. C'est Pitt qui joue le rôle du Diable dans le drame de la Contre-révolution, car c'est lui qui a déclaré la guerre à la France et qui la continue. C'est ce personnage au regard sombre et torve qui a crucifié la Liberté et qui l'a percée délibérément d'une lance. Il n'y a pas de pardon pour lui, et, même converti à la réaction, Coleridge ne lui pardonna jamais.

Si la Révolution est un fléau, elle est un fléau de Dieu, devant lequel il faut s'incliner avec terreur, mais avec espoir, car Dieu ne peut vouloir le mal et cette Terreur n'est peut-être que la première phase d'une Apocalypse. Tel est le sentiment de transition entre l'esprit révolutionnaire et la réaction, où se tint Coleridge pendant près de deux ans, et qui remplit les *Méditations religieuses*, esquissées le jour de Noël de l'année 1794.

Ce poème compliqué et ambitieux est sans doute celui que Coleridge s'excusait presque d'adresser, non terminé, à Charles Lamb, en avouant que « son cœur ne le reconnaissait pas [1] ». Il a voulu y exprimer toutes ses convictions religieuses et politiques. C'est un Évangile philosophique, l'œuvre d'un homme qui croit que ce serait faiblesse d'esprit que de rien implorer de l'Être infini, du grand Invisible qu'on ne connaît qu'à travers des symboles [2]. Mais il est difficile de préciser cette philosophie éclectique, qui unit toutes celles qui avaient passionné jusqu'alors Coleridge. Il y a des souvenirs de la réminiscence platonicienne, de l'extase de Plotin, dont les termes mêmes sont rappelés. Ce sont plutôt des ornements poétiques que des théories, le fond du poème reste chrétien.

1. *P. W.*, p. 37, 38, *To a Friend, together with an unfinished Poem.*
2. *Ibid.*, vers la fin, et *Religious Musings*, v. 10.

Dieu est le Beau suprême, comme dans le Platonisme, mais il est en même temps l'essence, l'âme et l'énergie de la Nature, ce qui n'est plus guère platonicien ni chrétien.

Il est chrétien, au moins au sens de l'unitarianisme, car le Grand Invisible, Dieu, n'apparaît nulle part plus clairement pour lui que sur la face du Juste opprimé, du Galiléen méprisé, de l'Homme de douleur, qui, sans songer à lui-même, pleure sur ses persécuteurs [1]. C'est la voix de l'Adoration qui fait entrevoir la multitude céleste, la veille de Noël, à ce Faust converti d'avance, qui considère déjà Jésus comme un Sauveur, ayant manifesté sa divinité par sa mort même « aux sceptiques à l'esprit obscurci ». Mais le poète nous montre l'homme moderne revenu au paganisme, le « sauvage » perdu dans les foules, au milieu d'une solitude d'âme mille fois plus déserte que les solitudes de la nature.

Être solitaire et sordide au milieu de frères innombrables, dans la solitude de son cœur, à travers les cours et les cités le sauvage civilisé erre, ne sentant que son Moi, son misérable Moi qui est pour lui l'Univers, alors qu'une sympathie sacrée pourrait transformer l'Univers en un Moi divin [2].

Et après ces rêveries sublimes viennent les allusions à tout ce qui excitait alors l'indignation prophétique de Coleridge, les monarques de l'Europe, les guerriers, les soldats et les prêtres, « tous ces fléaux cruels qui désolent notre vie mortelle ». C'est l'emphase révolutionnaire qui succède à l'extase philosophique et religieuse. Au moins son éloquence a-t-elle gardé quelque chose de vivant pour nous, quand il parle

1. *Religious Musings*, v. 10 et suiv.
2. 149 et suiv.

des esclaves, des criminels et des pauvres « qui meurent si lentement que personne n'a le droit de parler de meurtre ». Ceux-là, dit-il, n'ont qu'à attendre quelque temps encore :

L'heure est proche, et voyez, les grands et les riches, les puissants, les rois et les grands capitaines du monde, avec tous ceux qui des régions supérieures, comme fixés aux étoiles du ciel, répandaient leur influence néfaste, seront jetés à terre, avilis et foulés aux pieds comme le fruit qu'avant son temps secoue du figuier une tempête soudaine.

Le prophète n'annonce pas cependant la ruine finale du monde, car, après ces épreuves qui seront une régénération, c'est le Millennium qui va venir.

Tandis que les Mille Années mènent leur danse mystique, le Désert pousse un cri, le vieil Océan bat des mains. Les grands morts reviendront avec les grands exilés, Milton, Newton et Hartley, le plus sage des hommes, avec Priestley, patriote, saint et sage, que des hommes d'État souillés de sang et des prêtres idolâtres, affolant la multitude aveugle avec de noirs mensonges, ont chassé par leur haine folle.

Religion, Science, Philosophie, Idéal humanitaire, tout ce qui remplissait l'âme de Coleridge apparaît confusément dans ce poème, document sans pareil sur une âme mystique et révolutionnaire. On peut juger de la noblesse, et en même temps du vague et de l'impuissance de ses conceptions. Dans la forme, l'œuvre rappelle les « poèmes prophétiques » que William Blake composait et illustrait lui-même vers le même temps, et que Coleridge ne connut d'ailleurs que vingt ans plus tard. Blake seul aurait pu illustrer les métaphores bibliques et délirantes de Coleridge, le « Désert qui pousse un cri » et « le Vieil Océan qui bat

des mains », de quelque figure géante comme il en imaginait dans sa mythologie créatrice.

Mais Coleridge, lui, n'était pas un visionnaire. Tout cela était littérature, et les nombreuses réminiscences philosophiques, bibliques ou miltoniennes de ce poème longuement remanié pendant près de deux ans suffiraient à le prouver. Il était encore trop érudit et « penseur » pour être un vrai poète, et la lecture des *Méditations religieuses* est aujourd'hui presque aussi difficile que celle des *Visions de la Pucelle d'Orléans*, écrites pour le poème de Southey sur Jeanne d'Arc, qui, dans le même style apocalyptique, mettent encore en scène la Révolution française, « le soleil de la Liberté qui se leva dans le sang [1] ».

Ce qui peut intéresser encore aujourd'hui dans ces poèmes c'est leur naïveté profonde, où l'on sent bien l'âme nouvelle, refaite dans la grande secousse de la Révolution et qui n'a plus rien, que le langage, de l'âge précédent. Nous n'avons pas encore là une grande poésie, mais nous avons un poète.

Au milieu de ces pensées, Coleridge avait presque oublié trois choses, l'Université, son mariage et la Pantisocratie. De l'Université il se débarrassa sans cérémonie, ne retournant pas à Cambridge après décembre 1794, alors qu'il aurait dû y rester au moins un *terme* de plus en remplacement du temps qu'il avait passé dans son escapade militaire [2].

Peut-être aurait-il aussi négligé sa fiancée et la Pantisocratie, si l'austère Southey n'était venu le relancer à Londres pour le ramener à Bristol, en

1. *Visions of the Maid of Orléans*, P. W., 70, v. 443.

2. Il ne prit donc pas son grade universitaire, et se disqualifiait ainsi pour la carrière de clergyman à laquelle on le destinait.

janvier 1795 [1]. Avec sa mobilité caractéristique, il se reprit d'enthousiasme pour tous ses projets, qui faisaient l'objet de ses conversations interminables, avec les œuvres de Berkeley, de Hartley et de Bowles. Mais, pour aller en Amérique fonder une colonie de philosophes, il fallait toujours de l'argent et on n'en avait pas. Coleridge songea à publier une Revue, mais apparemment le projet ne fut pas trouvé mûr, car il y renonça pour faire avec Southey une série de conférences publiques publiées sous le titre de *Conciones ad Populum*. En même temps il faisait la connaissance d'un libraire poète, presque aussi jeune que lui, Joseph Cottle, éditeur généreux qui lui donna trente guinées pour un volume de vers encore inachevé. L'existence était assurée pour quelque temps avec l'aide de Southey, mais le grand projet qu'avaient formé les deux amis commençait à les accabler. Tout le monde en voyait les difficultés, mais personne ne voulait avoir l'air de l'abandonner le premier.

Déjà on avait abordé des questions délicates. Dans la société future, y aurait-il des domestiques? Shadrack, domestique de la famille de Southey, et ses enfants, seraient-ils traités en inférieurs? « Qu'ils dînent avec nous et soient traités avec autant d'égalité qu'ils voudront, dit Southey, mais qu'ils s'acquittent de cette partie du travail à laquelle leur éducation les a rendus propres. » Pour Coleridge, c'est le renversement de la Pantisocratie, une hérésie inacceptable. Il trouve que Southey se fait des objections trop redoutables.

« Que la majorité de nos compagnes se trouvent toutes en même temps avoir pour tâche les devoirs de la maternité, c'est très improbable, et quand même

1. Campbell, p. xxiv.

cela arriverait, les petits enfants dorment presque tout le temps et pendant ce sommeil la mère pourrait, dans la même chambre, s'acquitter des menus offices, repasser le linge ou faire des chemises. » Il est vrai que le cœur des femmes n'est pas encore avec eux. Elles ne savent même pas qu'elles auront à préparer « la nourriture de la Simplicité », elles ne connaissent pas tous les devoirs qui leur incomberont, et quelqu'un, à Cambridge, a dit à Coleridge, que le système lui apparaissait puissamment conçu et séduisant, mais que les femmes gâteraient tout [1]!

Il faudrait tant de choses pour faire un Pantisocrate! « Plus parfait est notre système, supposant les prémisses nécessaires, plus je suis anxieux de savoir si ces prémisses existent. Oh, si j'avais cet œil de lynx qui peut découvrir dans le gland de l'Erreur le chêne enraciné et vastement épanoui de la Misère! Ne faudrait-il pas que tous ceux qui veulent entrer dans notre communauté améliorent incessamment leur caractère et élèvent de même leurs intelligences? Ne faudrait-il pas chez eux une respectable somme de *connaissances acquises* (Histoire, Science politique et surtout *Métaphysique*, sans quoi on ne peut pas raisonner, sauf avec des femmes ou des enfants) [2]? » Telles sont quelques-unes des questions que se pose Coleridge avec anxiété, mais avec le désir inconscient de ne pas trouver de solution.

En même temps, à Cambridge il a été désabusé sur le compte des républicains, de Holcroft et même de Godwin. « Holcroft parle tout le temps métaphysique et n'y entend rien, son athéisme est misérable, et il profère même des blasphèmes contre la divinité d'un

1. *Letters* à Southey, p. 90, 91, 96.
2. *Id.*, p. 101, 102.

Bowles, que Porson, le grand humaniste, idolâtre. Il faut entendre Porson *écraser* Godwin, Holcroft et les autres. Ils tremblent devant lui[1]. » Coleridge est chrétien, nous l'avons vu dans les *Méditations religieuses*, et ne se sent pas à l'aise dans le parti où on veut le faire entrer. Il répète toujours qu'il n'est ni Jacobin ni démocrate (ces deux mots, nous l'avons vu, sonnaient mal dans l'Angleterre d'alors), mais Pantisocrate. Ou plutôt il voudrait l'être et ne le peut pas. Il n'y a plus qu'un pas à faire.

Déjà, dans une lettre à son frère George où il s'efforçait de calmer les inquiétudes qu'avaient fait naître les opinions qu'on lui prêtait, il avait déclaré « solennellement » qu'il n'était pas démocrate, que la *Chute de Robespierre* n'était pas une apologie de la Révolution. Il admettait, évidemment, que, dans nos opinions, « l'état présent de la société n'est pas le plus parfait que nous puissions réaliser ». Mais « savoir comment on peut conduire l'humanité d'un point à un autre est d'une telle difficulté », qu'il laisse cette tâche à « Celui qui agite la Terre et la fait sortir de sa place, et qui en fait trembler les piliers ». On lui demande ce que l'ami de l'égalité doit faire, selon lui : « Ne pas parler politique et prêcher l'Évangile[2] ».

On sait bien qu'il a toujours adapté inconsciemment le ton de ses paroles à la pensée de son interlocuteur, mais cela répondait à quelque chose de plus profond dans son esprit qu'une vulgaire prudence. Il voulait tout concilier, il était de l'avis de tout le monde, et s'il finit par abandonner le projet de Pantisocratie c'est que c'était une fin, une résolution bien définie, qui en excluait d'autres. Mais cette

1. *Letters*, p. 114.
2. *Id.*, p. 105.

caractéristique de son esprit lui était absolument inconnue, et il avait horreur de se dire qu'il renonçait à une idée, à un projet, il voulait toujours le remettre à plus tard ou le modifier. Il admettrait encore de transporter la Pantisocratie dans le Pays de Galles, mais quand Southey parlera franchement d'y renoncer, il se croira trahi, poussera les hauts cris et... restera tranquillement chez lui.

Pour le moment, il s'agissait de prêcher l'Évangile au peuple de Bristol, un Evangile qui fût à la fois celui du Christ et celui de la Révolution. Les conférences de Coleridge, faites pendant l'hiver de 1795, furent au nombre de onze, mais nous n'en avons conservé que trois, dont le texte plus ou moins remanié parut à la fin de la même année [1]. Il dut y avoir deux séries, l'une historique, où Coleridge comparaît en détail les événements et les personnages de la Révolution française et ceux des deux Révolutions anglaises du XVII[e] siècle, et l'autre théologique, sur « la Religion révélée, les formes bâtardes qu'elle peut revêtir, et ses applications politiques ». Ces conférences étaient destinées « aux croyants et aux incroyants, aux premiers, pour qu'ils puissent se rendre raison de leurs espérances, aux seconds, pour qu'ils ne se déterminent pas contre le Christianisme par des arguments qui n'ont de force que lorsqu'ils s'appliquent aux formes bâtardes du christianisme. » La conférence finale devait révéler la pensée profonde de Coleridge et décrire « l'état probable de la Société, si tous les hommes étaient chrétiens ». Il y eut aussi des conférences séparées, une, entre autres, sur la traite des esclaves, sujet brûlant à Bristol, où per-

1. *Letters*, p. 149. Southey dit trois seulement (Cottle, *Reminiscences*, p. 406). Le programme dans Cottle, p. 18, 19.

sonne n'ignorait qu'il y avait beaucoup de capitaux engagés dans cette lucrative entreprise [1].

On ne peut pas regretter beaucoup la perte de ces conférences. Si Coleridge traita vraiment en une séance « des sectes philosophiques et des superstitions populaires du monde païen depuis les temps les plus reculés jusqu'à la naissance du Christ », on peut penser qu'il resta assez superficiel. De même, sur la Révolution française, il est certain que Coleridge n'avait pas d'autres sources d'information que les journaux anglais et les pamphlets politiques du jour. Il ne connaissait rien de la France et du peuple français et ses opinions ne pouvaient être que des échos. Ce qui est intéressant historiquement, c'est sa position entre les partisans et les adversaires de la Révolution

Elle nous est suffisamment connue par les conférences qui ont été publiées. A la première page une épigraphe grecque anonyme proclame : « Je m'attache toujours à la liberté, mais parmi les partisans de la liberté il se voit bien des choses haïssables et contraires à la liberté ». Faisant allusion à une brochure contemporaine il écrit : « L'exemple de la France est en vérité « un avertissement pour l'Angleterre [2] ». Une Nation qui se fait un chemin vers ses droits à travers le sang et qui marque le chemin suivi par la Liberté par la Dévastation! Mais ne faisons pas marcher en bataille nos sentiments contre notre Raison. Ne nous laissons pas aller aux passions malignes, sous le masque de l'Humanité. »

Dans les *Annales de la Révolution française* on

1. *A Moral and Political Lecture*, Bristol, 1795; *Conciones ad Populum* (*Introductory Address; On the Present War; The Plot Discovered*), Bristol, 1795, réimprimé dans *Essays on his Own Times*, t. I. Nous renvoyons aux pages de cette dernière édition.

2. *The Exemple of France a Warning to Britain.*

voit inscrit en lettres de sang cette maxime, « la sagesse d'un petit nombre ne peut servir de contrepoids à l'ignorance du grand nombre ». La conclusion naturelle est donc qu'il faut faire l'éducation du peuple avant de faire la Révolution, car « la lumière de la philosophie, quand elle est confinée à l'usage d'une petite minorité, désigne plutôt les privilégiés comme victimes que comme éclaireurs de la multitude ». C'est ainsi que les patriotes français ont commis « l'erreur gigantesque de faire de maux certains le moyen d'arriver à un bien seulement possible, ou qu'ils ont été sacrifiés par la multitude [1] ». Les Girondins et les Jacobins étaient également impropres à diriger la Révolution française, les uns visionnaires et les autres sanguinaires, les premiers ne gouvernant pas et les seconds ne gouvernant que par la terreur. D'ailleurs, pour Coleridge, l'éducation, non seulement de la démocratie, mais des démocrates, est encore à faire. Ils ne lui paraissent pas posséder en politique plus de connaissances que n'en ont en religion les incroyants. Les Amis de la Liberté sont de toute espèce. Il y a les indécis, les violents et les niveleurs stupides. « En quoi les titres enfantins que se donne l'aristocratie enlèvent-ils quelque chose à mon bonheur domestique, entravent-ils mes progrès intellectuels? » Enfin il y a les vrais patriotes comme Gerrald, comme « l'illustre triumvirat de Muir, Palmer, Margarot » (dont on ne pouvait faire l'éloge sans courage puisqu'ils venaient d'être condamnés). Ceux-là n'ont pas ignoré que la Révolution devait être précédée d'une « illumination générale » des esprits. Et comment y arriver? « Allez et prêchez l'Évangile aux pauvres. Par sa simplicité il sera à la hauteur de

1. *Conciones ad Populum*, p. 9-10.

leur compréhension, par ses préceptes il dirigera leur conduite, par tous les motifs d'action qu'il renferme il assurera leur obéissance. »

Coleridge avait raison d'affirmer plus tard qu'il n'avait pas changé de politique et que, au moment même où il était accusé des plus grands excès de jacobinisme, il était déjà conservateur et chrétien, à sa manière. Cette première conférence renferme tout un évangile de christianisme social, tel que l'ont entendu plus tard les Carlyle et les Kingsley. Là où il est le plus convaincant, c'est quand il montre qu'il y a quelque chose à faire pour améliorer des conditions matérielles qui pèsent sur la condition morale de la majorité, qu'il y a hypocrisie à parler prudence, raison et même morale à ceux qui vivent au jour le jour (*from hand to mouth*).

Mais c'est une idée à peine indiquée, et il ne faut pas se dissimuler que c'est surtout le renoncement que Coleridge veut prêcher et dont il veut donner l'exemple. Il ne se fait pas d'illusions sur l'avenir, il semble croire une révolution générale possible et même probable, quoique inopportune. Le rôle du philosophe sera d'en atténuer les horreurs en cultivant en lui-même les sentiments de bienveillance, en se libérant autant que possible de la tyrannie des associations d'idées qui créent les préjugés, enfin en se faisant « une foi pratique dans la doctrine de la nécessité ». Ces principes doivent passer dans la pratique, dans la vie de tous les jours, de l'intelligence à la sensibilité. « Soyez forts et cependant faites toutes choses dans un esprit d'amour. » Ainsi se termine, sur un texte religieux, la première conférence adressée par Coleridge aux artisans et aux commerçants de la ville de Bristol [1].

1. *Conciones ad Populum*, p. 24-28.

C'est une belle profession de foi que celle de ce rêveur, tout animé d'un effort naïf pour passer de l'idée à la pratique. Nous allons voir comment il s'efforçait d'appliquer ces principes à la discussion d'une question alors brûlante. Fallait-il continuer la guerre avec la France? L'Angleterre s'en était lassée. La guerre coûtait cher, elle n'y était plus habituée, elle l'aurait voulue au moins glorieuse. A l'intérieur, la suspension de la loi d'*Habeas Corpus* avait paru peu justifiée, mesure d'état de siège qu'il fallait faire cesser au plus tôt. Sheridan, Fox, Wilberforce aux Communes, Stanhope et Lansdowne aux Lords étaient pour la paix, mais leurs efforts avaient été vains, ils venaient d'être battus dans les deux Chambres sur l'intervention personnelle de Pitt.

L'opinion publique n'avait pas compris la politique de ce dernier, quoiqu'elle fût exclusivement nationale. On le croyait hostile à la Révolution française tandis qu'il n'était hostile qu'à la France. Pourvu qu'elle fût faible, peu lui importait qu'elle fût monarchie ou République. On se doutait peu que, prêt à se retourner quand l'intérêt de son pays le voudrait, au moment même où il déclarait sa résolution de combattre jusqu'à l'extrémité, il essayait de négocier en Suisse avec le parti constitutionnel français [1]. Coleridge n'était pas mieux informé, et, chose curieuse, le Pitt des *Conciones ad Populum*, celui qu'il a flétri dans le sonnet flamboyant que nous avons cité, c'est beaucoup plus le Pitt qu'on se figurait en France du temps de « Pitt et Cobourg », le Pitt du Mémorial de Sainte-Hélène, que celui de l'histoire. Le personnage est resté mystérieux de son vivant et

1. Voir Sorel, t. IV, p. 240 et suiv., et A. Lebon, *l'Angleterre et l'émigration*, chap. I.

dans l'incertitude on lui attribuait tous les crimes et toutes les fautes. Du reste, les deux conférences où Coleridge apprécie la politique extérieure et intérieure du ministère et dénonce le complot, sont éloquentes et bien raisonnées, étant admise l'ignorance où il était de la marche réelle des événements.

Toute discussion est impossible avec les aristocrates qui s'appuient sur le préjugé. Il faut s'adresser seulement aux hommes qui pensent, et prouver qu'il n'y a pas de raison valable pour faire la guerre à la France. « La guerre aurait probablement pu être évitée par des négociations. On n'a jamais essayé de négocier. On ne peut donc pas *prouver* que la guerre était *nécessaire*, et par conséquent elle n'est pas *juste* [1]. » On dit qu'on ne peut pas entamer de négociations honorables avec des criminels atroces, des ennemis avoués de la religion comme les chefs de la Révolution française. Mais les Français ne sont pas plus cruels que les souverains d'Europe, que Catherine de Russie, que le roi de Prusse, et pas plus mécréants que le dey d'Alger. Ils ont un gouvernement régulier. Et quelle est d'ailleurs cette nation qui se refuse à traiter avec eux? Une nation qui a employé les sauvages en Amérique, contre ses propres citoyens et qui fait gémir les deux hémisphères par son intolérable iniquité [2]!

Coleridge a ici quelques pages très hautes en couleur sur la guerre d'Amérique. Est-il vrai que des généraux anglais aient convié des sauvages à se repaître de sang (*to banquet on blood*), que les scalps d'Américains aient été payés, à prix tarifé, aux Peaux-Rouges? On ne voit pas bien comment il a été si bien

1. Conciones ad Populum : *On the Present War*, p. 30-33.
2. *On the Present War*, p. 33-37.

renseigné. En tous cas, avait-il tort de dire que les Anglais du XVIII[e] siècle, s'ils n'étaient pas athées en théorie, se conduisaient en pratique comme des athées (au sens où l'on entendait alors)? Cette note de prophétisme, de sincère critique de la nation du point de vue de l'humanité et de la morale est unique, et dissonante au milieu du puissant concert d'optimisme national. Il faut la retenir comme l'effort le plus sérieux de l'âme de Coleridge à cette époque.

La guerre en elle-même, continue-t-il, est une monstruosité. Un million d'hommes ont déjà péri (?). L'Angleterre a perdu son bon renom national, un système d'espionnage s'est établi, une démoralisation générale a permis la suspension du Bill d'*Habeas Corpus* et a fait croire aux prétendues conspirations contre l'ordre public. La nation s'en remet pour être conduite à un Pitt, qui n'a ni génie ni vertu, à un Burke qu'on peut admirer comme l'Hercule fou (*Hercules furens*) de l'art oratoire, mais qui fait frémir par ses excès.

Ce William Pitt qui s'efforce d'amener une panique parmi les riches et les pauvres, ce Sylla qui prépare peut-être la venue d'un César, est-ce bien le même qui parlait il y a quelques années en faveur de la paix avec l'Amérique et décrivait alors tous les malheurs de la guerre? « Oh! Judas Iscariote a été calomnié! »

Le haut clergé, les partisans de la religion à dix-huit mille livres de rente, tous les évêques, sauf un, ont voté pour la continuation de la guerre. Coleridge s'enflamme et prédit la venue de la véritable religion qui n'aura pas de grands-prêtres (de ces grands-prêtres qui ont crucifié Jésus), mais où chaque chrétien véritable sera prêtre, où le cœur de chacun sera l'autel, et l'univers le temple.

C'est tout à fait l'inspiration des *Méditations reli-*

gieuses où nous avons vu la haine des prêtres (la concurrence, aurait dit peut-être Lamb) s'unir au christianisme le plus ardent. Mais c'est avant tout à la simple humanité que Coleridge fait appel. Il plaint le peuple, ces misérables obligés de s'engager « pour couper la gorge de leurs frères » parce qu'ils sont Jacobins. C'est la faim qui les fait agir, et qui les excuse. « Imbéciles, commettre des vols et se faire pendre, quand on peut commettre des meurtres avec impunité, et recevoir six pence par jour par-dessus le marché [1] ! » Qu'est-ce, en effet, que ces prétendues guerres nationales? On enrôlait de force en Allemagne pendant la guerre d'Amérique, on enrôle encore aujourd'hui de force les marins [2]. « Le régiment irlandais qui a récemment débarqué à Pill, près de notre cité, en est un triste exemple [des résultats de ces enrôlements forcés]. Par suite de leur longue détention et de leur saleté, ces soldats avaient presque cessé de ressembler à des hommes. Mes frères! Nous qui autorisons de telles énormités ou qui en sommes complices, nous ressemblons encore moins à des hommes! »

Enfin la dernière calamité causée par la guerre et non la moindre, c'est la Terreur, ce sont tous les excès de la Révolution française qui sont produits par l'effet, sur le peuple français et ses chefs, du péril national, de ce cas d' « extrême nécessité qui, suivant

1. Tel est le texte de l'édition originale, p. 61. Dans les *Essays on his Own Times*, t. I, p. 50, on a pris au sérieux l'Erratum ironique, et on a imprimé au lieu de *Murder with impunity* — *Fight for his King and Country*.

2. Il est sans doute inutile de rappeler que la presse des matelots existait encore. La pratique appelée *crimping* (p. 51) consistait à séquestrer les matelots à leur retour de voyage pour leur faire dépenser leur solde en boissons, etc., les endetter et leur faire contracter de force de nouveaux engagements. Voir W. C. Sydney, *Early Days of the XIX*[th] *Century*, p. 135.

l'archidiacre Paley, dénoue les liens ordinaires de la moralité ». Là-dessus Coleridge cite, après le grave théologien Paley, son propre ouvrage, la *Chute de Robespierre*, où il a voulu expliquer, non excuser, l'état d'esprit qui a produit la Terreur.

Ainsi Pitt est responsable de la Terreur, et l'Angleterre, qui se laisse diriger par lui, aura à rendre un compte terrible de tous les crimes que la France a commis, de toutes les misères qu'elle a souffertes. « Ne sommes-nous pas des hommes, des hommes libres et raisonnables, continuerons-nous cette guerre sauvage et menée par les prêtres (*this wild and priestly war*) contre la Raison, contre la Liberté, contre la nature humaine? » Telle est la conclusion de la deuxième conférence, nous allions dire du deuxième sermon, tant le ton théologique s'y allie à la véhémence politique. Il avait foi en sa mission, et malgré les extravagances et les inexactitudes de ce plaidoyer, on peut en aimer l'ardeur juvénile, non encore enveloppée de réticences, et en préférer le pessimisme exagéré à l'optimisme féroce de la plupart des contemporains. Il y eut là quelques vérités dites, qui furent peu répétées.

Ce qu'il y avait en lui de l'utopiste, c'était la hardiesse avec laquelle il faisait la critique de son pays.

Il évitait autant que possible d'apprécier la Révolution française, pour éviter en même temps l'accusation terrible de complicité avec l'étranger. Mais la critique de l'Angleterre, dans sa guerre avec la France, n'était-elle pas indirectement une apologie de cette France détestée? Coleridge avait pris ainsi une position extrême qu'il lui était difficile de maintenir sans déployer une force de caractère qu'il n'avait pas. Ces conférences de Bristol, on l'a très bien vu, sont en harmonie parfaite avec sa poésie prophé-

tique [1]. Lamb, qui les appelait, « la plus éloquente politique qu'il eût jamais lue », lui conseilla même, non sans malice peut-être, de les mettre en vers [2].

Mais l'intensité même de cet effort pour se libérer du préjugé, pour penser tout seul, montre qu'il ne pourra être durable. Quand Coleridge faisait ces conférences il espérait encore aller fonder ailleurs une société meilleure. C'était son testament à l'Angleterre, qu'il pouvait écrire sans ménagement, peu inquiet d'être rejeté comme un fils ingrat par une patrie qu'il allait quitter. Il avait dit toute sa pensée, mais il ne pouvait pas conserver son attitude en vivant en Angleterre. S'il ne s'exilait pas, il fallait qu'il se modérât, qu'une âme aussi mobile et aussi avide de sympathie et d'admiration revînt à des idées plus généralement répandues. Par le christianisme, il se rattachait déjà à quelques maîtres admirés, comme Priestley, il devait arriver nécessairement à chercher à se joindre par le patriotisme à la majorité de ceux avec qui il devait vivre. Pour ne pas tomber dans les compromis il fallait partir et partir immédiatement. On n'est pas prophète en son pays, dit-on. On pourrait ajouter qu'on ne peut pas vivre à Jérusalem en prédisant toujours sa perte, et en dénonçant son iniquité. La voie qu'avait prise Coleridge menait à l'exil, ou bien à un retour au sens commun, « dans le rang ».

Du moins n'eût-il jamais honte, comme tant d'autres, de ses rêves fous de jeunesse, et il s'est expliqué là-dessus admirablement.

> Qu'est-ce donc qui fait la beauté de la jeunesse ? N'est-ce pas ceci — savoir ce qui est bien dans l'abstrait, par

1. Voir Cestre, *les Poètes anglais*, p. 143.
2. *Lamb's Letters*, t. I, p. 2.

un sentiment vivant, une intuition du cœur qui n'est pas encore corrompu, donner un corps à ce bien abstrait en lui prêtant des formes belles et enfin projeter ce monde de fantômes dans le monde de la réalité?... N'est-ce pas plutôt encore ceci — mettre l'idée et la réalité à côté l'une de l'autre, aussi vivante l'une que l'autre (de même que j'ai vu souvent dans le voile naturel d'une eau translucide les reflets des herbes qui pendaient sur ses bords se tenir debout au milieu des plantes d'eau, paraissant substantielles comme celles qui poussaient au fond de l'eau) — et jusque-là tout était bien — c'étaient les brouillards, à l'aurore de la raison, colorés par ces nuages d'une couleur si riche qui précèdent le soleil levant.... [1]

1. Letter to Sir George and Lady Beaumont, oct. 1803 (*Memorials of Coleorton*, t. I, p. 13-14).

CHAPITRE IV

(1795-1797)

Abandon de la Pantisocratie. — Reproches à Southey. — Mariage de Coleridge. — Poèmes d'amour. — Essai d'une Revue : *le Veilleur*. — Son insuccès. — Coleridge prend de l'opium. — Ses amis et ses disciples : Thelwall, Charles Lloyd. — Retraite à Nether Stowey.

La date fixée pour le départ était passée et les pantisocrates n'étaient pas partis. Ils n'avaient pas d'argent et n'avaient plus de foi, mais personne ne voulait être le premier à renoncer au projet. Coleridge seul en rêvait encore, l'introduisait dans ses poésies, tantôt plaisamment, tantôt sérieusement, mais ne faisait rien pour hâter l'exécution, se contentait, tout l'été de 1795, de passer son temps en conversations dans le monde, ou auprès de sa fiancée, empruntant de l'argent à son éditeur et fumant des pipes avec lui, menant enfin la vie idéale du prophète, qui, ayant indiqué au monde ce qu'il doit faire pour se régénérer, peut se reposer en paix.

Southey, au contraire, était sombre et préoccupé. Nous avons vu que, toujours ferme sur les principes, il faisait à la pantisocratie une foule d'objections de détail, proposait de s'installer dans le pays de Galles

au lieu d'aller en Amérique. Au mois de février, il écrit : « Des années se passeront avant que nous puissions partir »; au mois de mai, il est « usé par l'anxiété », « il a besoin d'un long repos ».

Coleridge applique « la médecine de l'argumentation à son système misanthrope d'indifférence », et rien n'y fait. Enfin, au mois d'octobre, quelques jours seulement avant le mariage de Coleridge, Southey lui fit savoir qu'il renonçait à la pantisocratie, pour sa part. Il avait un oncle à Lisbonne qui lui proposait de l'emmener en voyage, et de lui fournir de plus les moyens de se préparer à entrer dans l'Église d'Angleterre où un bénéfice de 300 livres sterling l'attendait, et il hésitait[1] ! La réponse de Coleridge fut celle qu'on pouvait attendre d'un prophète qui venait de crier publiquement son mépris pour les prêtres salariés, aux côtés du même Southey. Quoiqu'il déclarât dignement que « la désertion ou l'adhésion de Southey n'affecterait en aucune manière ses sentiments, ses opinions et sa conduite », il écrivait aussi : « La pantisocratie est hors de question, sa réalisation est éloignée; ce sera peut-être un millennium, un miracle ». On ne voit pas en quoi cette défection pouvait rejeter si loin la pantisocratie. Mais n'était-ce pas un prétexte pour la reléguer dans un autre monde?

La réponse de Southey ne se fit pas attendre. Il renonçait à entrer dans les ordres, mais il allait commencer l'étude du droit, avec une pension de l'oncle de Lisbonne, et d'abord passer six mois en Portugal. A cette dernière communication Coleridge répondit par une lettre qui remplit quatorze pages in-8°. Southey n'est plus son ami, Southey est perdu pour lui, parce qu'il est perdu pour la Vertu. Il y a bien

1. Cestre, *Poètes anglais*, p. 149 sq.

longtemps qu'il médite cette séparation, dans le plan du Pays de Galles il avait voulu conserver sa propriété personnelle et ne mettre en commun qu'une ferme de cinq ou six acres. Il avait ainsi renié successivement tous ses principes, il avait songé à entrer dans l'Église établie, lui qui la considérait comme une source d'iniquités et de crimes. Et maintenant il va étudier le droit, ce qui est encore plus opposé à ses principes que l'Église elle-même! Il est « rentré dans le rang ». Son Soleil est couché, son Ciel est couvert de nuages. Que Southey ne s'étonne plus d'être traité avec une froide civilité, il n'est plus l'ami de Coleridge car « Ami est une appellation très sacrée ». « Sans donner ni recevoir de salut, j'ai passé devant l'homme auquel, pendant près d'un an, j'ai confié mes dernières pensées au moment de fermer mes yeux et mes premières à mon réveil. Mais j'ai souffert déjà [1] ! »

Southey a dit : « J'étais enivré de la nouveauté d'un système ». La pantisocratie était l'invention de Southey, c'est pour elle, pour accomplir un devoir qui ne pouvait être modifié par le nombre de ceux qui en partageaient l'obligation, que Coleridge a abandonné sa famille, ses projets et la femme qu'il aimait d'une manière que Southey ne pourra jamais se figurer!

Oh! égoïste, homme d'argent! Quels sont les principes que vous n'avez pas reniés. Quand il m'en aurait coûté la vie, j'aurais craché au visage de celui qui aurait dit cela de vous, en l'appelant menteur, il y a neuf mois. Car je vous estimais aveuglément. Oh! mon Dieu, qu'une telle âme soit tombée amoureuse de cette basse et vile fille de ruisseau, la Prudence mondaine....

Coleridge termine cette diatribe en assurant Southey qu'il a laissé un grand vide dans son cœur,

1. *Letters*, p. 137, 139, 142, 144.

qu'il ne connaît pas d'homme assez grand pour le remplacer, qu'il en est d'autres qu'il pourra aimer, estimer autant, quelques-uns peut-être qu'il pourra admirer autant, mais qu'il n'espère pas rencontrer jamais un autre homme qui lui inspire à la fois l'attachement pour sa personne, le respect pour son cœur et l'admiration pour son génie. Il lui assure qu'il ne le vénérait pas seulement pour ses vertus personnelles, mais qu'il le considérait comme la sauvegarde, l'ancre de sûreté pour les siennes propres, et que même, comme poète, sa vanité ne connaissait pas de plus grande satisfaction que les éloges de Southey[1].

Semble-t-il qu'après une lettre écrite sur un ton aussi superbement vertueux, Coleridge pouvait faire autre chose que de partir immédiatement pour l'Amérique ou au moins pour le Pays de Galles? Il se devait à lui-même de montrer comment on tient ses engagements envers soi-même, quand on a des principes. Mais c'est un cas de cécité morale complète que celui de Coleridge à cette époque.

Il pensait comme Southey, et il était incapable de s'en apercevoir. Il fit comme lui, se détacha insensiblement de convictions qui étaient devenues gênantes, mais crut toujours n'avoir jamais changé. En fait, il ne fut plus jamais question de la Pantisocratie, Coleridge se réconcilia avec Southey à son retour, l'année suivante, et retrouva chez plusieurs autres ces qualités du cœur et de l'esprit qui lui avaient paru incomparables. Car dans la Pantisocratie comme dans Southey il n'avait jamais aimé qu'un rêve, une ombre, un symbole, une création de son propre esprit incapable de percevoir autre chose que lui-

1. *Letters*, p. 148-151.

même, que ce tourbillon d'idées et d'images qui lui faisait peur parfois, quand il s'arrêtait à le considérer un moment comme s'il avait agité un autre.

Après la Pantisocratie devait venir un autre rêve, un autre idéal, et après Southey d'autres amis qui devaient toujours être l'Ami, c'est-à-dire un meilleur Moi, un être en qui il croyait retrouver sa personnalité avec quelque chose de plus, la cohésion et la clarté qui manquaient à cette âme errante, toujours abusée et toujours désabusée, qui cherchait toujours, trouvait toujours, et rejetait toujours comme faux l'or imaginaire de ses rêves.

Au moment ou Coleridge jetait l'anathème contre Southey pour avoir abandonné la Pantisocratie, il désertait lui-même pour suivre un autre rêve plus proche et plus doux. Le 4 octobre 1795, il avait épousé Sarah Fricker à l'église Saint-Mary-Redcliff de Bristol, « l'église du pauvre Chatterton », et contre toute attente, la lune de miel était un enchantement. Moins d'une année auparavant, nous l'avons vu éperdument amoureux d'une autre, et se séparant d'elle douloureusement, par devoir. Il était retourné à celle qu'il devait épouser « par principe », puis « par sentiment et principe », enfin il avait reçu une récompense « plus que proportionnée à l'effort qu'il avait dû faire [1] », un autre charme avait opéré, il aimait et il était aimé, et pas un nuage ne paraît avoir passé sur ces premiers mois, pas un souvenir de l'amour mort ne semble les avoir attristés.

Cela ne doit pas nous étonner trop, nous avons vu comme l'âme de Coleridge était légère à s'enfuir des tristesses les plus profondes. Un ami perdu, un grand projet sombré, ce n'était pas beaucoup auprès

1. *Letters*, p. 138.

d'une jolie fille aimante et douce. Tous les malheurs de ce mariage inconsidéré, elle en souffrit plus tard sans avoir rien fait pour les amener, simple et bonne et n'ayant d'autre défaut que d'être la femme de Coleridge, à qui la science et la beauté d'Héloïse auraient à peine suffi.

Pour le moment, le temps passait délicieusement dans le petit cottage de Clevedon, près de Bristol, en vue de la mer d'Irlande. Il n'y avait pas de papier aux murs, mais les rosiers et les jasmins montaient jusqu'aux fenêtres, les myrtes fleurissaient dans la douceur de l'air marin. Le loyer était de cinq livres sterling par an, et Coleridge croyait son existence assurée, car le libraire Cottle lui avait promis une guinée et demie pour chaque centaine de vers nouveaux qu'il lui apporterait, « blancs ou rimés ». Cet éditeur était un ami auquel Coleridge s'adressait en toute circonstance, pour lui emprunter de l'argent comme pour placer ses billets de conférences politiques, et, deux jours après son mariage, il lui demanda de lui procurer sans retard une foule d'objets indispensables dont le jeune ménage avait oublié de se munir, entre autres « un tamis, une boîte de bougies, deux ventilateurs (soufflets?), deux verres pour la table à toilette,... une paire de chandeliers, trois éteignoirs, deux paillassons, une paire de pantoufles, deux grandes cuillers, *une Bible* un baril de porter, du café, des raisins secs, des noix de muscade, du gingembre, etc., etc.[1].

La Bible entre la paire de pantoufles et le baril de porter est caractéristique de la piété de l'époque et de celle de Coleridge. L'amour heureux éveilla en lui un charmant poète, mais même les *Réflexions sur un lieu*

1. *Cottle's Reminiscences*, p. 39-41.

de retraite, qu'il écrivit après sa lune de miel, renferment une pensée religieuse, et Charles Lamb, aussi sincèrement religieux, mais plus laïque, en traduisait l'épigraphe *Sermoni propriora* par « plus propre à faire un sermon ».

Et cependant, c'est dans cet instant de bonheur qu'est né le Coleridge poète, avec la sensibilité et même la sensualité très fine qui l'inspirent. On ne peut pas employer un autre mot pour désigner ce genre de perception qui semble choisir parmi les impressions seulement celles qui peuvent donner une jouissance. L'éducation de l'écrivain, chez Coleridge, ne se fit pas dans la volonté et l'effort, mais par le plaisir. C'est pour cela que sa vision de la nature est toujours restée fragmentaire, et c'est pour cela aussi que ses esquisses les plus légères ont tant de charme. C'est ainsi qu'il décrivait avant son mariage la chaumière où allait se passer sa lune de miel.

Ma pensive Sara, ta fine joue posée
Ainsi, sur mon bras, comme il est calmant et doux
D'être assis près de notre chaumière, toute couverte
de jasmin aux fleurs blanches et de myrte aux larges [feuilles
(justes emblèmes d'innocence et d'amour)
de contempler les nuages tout à l'heure riches de lumière
qui s'assombrissent lentement autour de nous, de remar- [quer l'étoile du soir
qui brille sereine en face (ainsi doit être la sagesse)
Comme ils sont exquis les parfums
Qui viennent par bouffées de ce champ de fèves, et le [monde est si calme
Le murmure paisible de la mer lointaine
Nous parle de silence...[1]

Il y a un trait impardonnable dans une description qui voudrait être exacte rigoureusement, « le myrte

1. *The Eolian Harp*, v. 1-12.

aux larges feuilles », mais le charme du soir est finement rendu. Le poème est bien nommé, c'est la Harpe Éolienne, une musique naturelle, monotone, mais où on n'entend pas une note fausse.

Comme le poète retourne d'instinct à ce qui lui a plu, il se répète volontiers. Voici comment il décrit encore la même impression, au moment de quitter le nid d'amour pour la vie active :

> Notre jolie chaumière était basse, notre rose la plus haute passait sa tête à la fenêtre de notre chambre. Nous entendions dans le silence de midi, le soir et à la première heure, le murmure vague de la mer. A l'air libre nos myrtes fleurissaient et au travers du porche, des jasmins épais s'entrelaçaient... [1]

Comme Saadi et Omar Khayyam, Coleridge, qui a une certaine affinité avec la poésie orientale, revient avec prédilection aux fleurs, aux parfums, aux couleurs atténuées par la distance. On ne sent pas souvent dans ses vers la rude nature qu'a vue Wordsworth, agréable seulement par moments, la grande brise qui fouette et fortifie. Mais il est très intéressant de trouver en lui, avant toute influence personnelle de Wordsworth, un ami de la nature, pour qui, à certaines heures bénies, cela fut une jouissance, un luxe que de vivre, à cause de la beauté de l'Univers.

En même temps la révolution du style est faite. Quand il peint ce qu'il voit, il est maintenant simple et direct. On voit en un vers :

La montagne froide et nue maigrement parsemée de [moutons...

1. *Low was our pretty Cot*, v. 1 et suiv.

Sous un toit écarté
Où mon plus haut rosier montant à ma fenêtre
Rejoindrait le jasmin qui viendrait au-devant.
(Sainte-Beuve, *les Consolations*, A mon ami Mérimée.)

Les nuages gris qui font des taches d'ombre sur les champs
[ensoleillés !...
Les côtes indistinctes, et les collines comme des nuages,
[et l'Océan sans rive... [1]

L'instrument poétique est accordé, la fusion de la sensation avec l'expression parfaite et nous trouvons des images au lieu de métaphores, des fleurs fraîches au lieu de fleurs séchées dans les livres. Pour faire un grand poète, il faut encore que l'idée se fasse jour sous forme poétique. Nous avons vu que, jusqu'à présent, les abstractions, dans la poésie de Coleridge, apparaissaient surtout réalisées, par un simple artifice de style. Cette mode contemporaine régnera encore longtemps sur lui, elle infeste les Visions de la Pucelle d'Orléans, publiées dans la *Jeanne d'Arc* de Southey au printemps de 1796. Mais déjà quelquefois, dans ces poèmes de Clevedon, nous trouvons une *idée* exprimée poétiquement :

Et si tout dans la nature animée
N'était que harpes organisées, diversement montées
Qui s'éveillent en frémissant à la pensée, quand sur elles
[déferle,
Plastique et large, une même brise intellectuelle
A la fois Ame de chacune et Dieu de toutes [2] ?

Quand ce qu'il y a encore de scolastique dans cette pensée aura disparu, et que la séparation sera achevée entre la poésie et la philosophie, viendront les poèmes qui ont fait la gloire de Coleridge, mais ceux qui l'aiment reliront toujours avec plaisir ces premiers essais où il se libéra de la manière et de la forme

1. *Low was our pretty Cot*, v. 30, 31, 36.
2. *Eolian Harp*, v. 43-48. — Ce poème a été traduit en vers par Sainte-Beuve (*les Consolations*) : A Victor Pavie, *la Harpe éolienne*.

conventionnelle pour sentir et penser par lui-même.

Malheureusement, Coleridge ne pouvait se contenter d'être un poète, ses vers même nous parlent encore de ses grandes espérances, et des vérités qu'il avait à jeter à la face du monde. Au bout de quelques mois Clevedon avec tous ses charmes fut trouvé trop loin de Bristol, où le jeune couple revint s'établir en décembre. C'est là que Coleridge reprit son projet de fonder une Revue, *le Veilleur* (*Watchman*), « qui annonce l'état de l'atmosphère politique et défend la liberté contre les voleurs et les assassins ». L'épigraphe était : « Pour que tous connaissent la vérité, et que la vérité nous rende libres [1] ! »

Pour recruter des abonnés Coleridge entreprit un voyage dans le nord de l'Angleterre, où il espérait trouver plus d'adhérents à sa doctrine radicale et religieuse. Ce fut « une véritable campagne de prédication ». Il prêchait dans la plupart des grandes villes où il s'arrêta, prêtre « volontaire et non salarié, en habit bleu et gilet blanc, pour qu'on ne vît pas sur moi le moindre haillon de la prostituée de Babylone », a-t-il écrit plus tard, déplorant ses erreurs théologiques mais aimant à se répéter qu'il était alors « entièrement sincère et désintéressé.... Richesse, position, la vie même, me paraissaient peu de chose en comparaison des intérêts de ce que je croyais être la vérité, et la volonté de mon Créateur ».

Le récit qu'il a fait de sa tournée de propagande est digne de Carlyle. La rencontre de Coleridge et du fabricant de chandelles de Birmingham, dont il trace

1. Voir Cestre, p. 198, 199, et *Biographia Literaria*, chap. x. L'édition originale du *Watchman*, très rare, est au British Museum (PP. 3605 b). Les principaux articles de Coleridge ont été réimprimés dans *Essays on his Own Times*, t. I. Le prospectus dans Campbell, *S. T. Coleridge*, 1894.

un portrait inoubliable, n'est-ce pas celle de l'idéal et du réel, de Don Quichotte et de Sancho Pança? Coleridge argumenta, décrivit, promit et prophétisa, et, commençant avec la captivité des nations, il finit en parlant de l'approche du millennium et en citant son poème des *Méditations religieuses*. Le fabricant de chandelles apprenant qu'on lui donnerait trente-deux pages tous les huit jours, pour quatre pence seulement, s'excusa en disant que c'était plus qu'il n'en lisait pendant toute l'année!

Une autre fois, s'étant cru obligé de boire et de fumer avec quelques boutiquiers libéraux de Manchester, il se sentit très malade et s'endormit en société, et, réveillé par la question : « Avez-vous lu le journal aujourd'hui, M. Coleridge? » il répondit en toute conscience, en se frottant les yeux : « Je suis loin d'être convaincu qu'un Chrétien puisse se permettre de lire les journaux ou tout autre écrit dont l'intérêt est purement politique et d'actualité ». Il va sans dire que Coleridge se moque ici de lui-même, et veut seulement nous faire comprendre son ignorance du monde. Il se fit cependant beaucoup d'amis, car on n'a jamais ri des enthousiastes en Angleterre, et il était jeune et éloquent. Il prétend qu'il revint à Bristol avec une liste de mille abonnés.

Le *Veilleur* passa cependant rapidement, il eut dix numéros. La réalisation du projet qui se fit au jour dit, le 1er mars 1796, était faite pour désappointer tout le monde. Le journal n'appartenait à aucun parti, ne s'adressait à aucune classe de lecteurs en particulier. Le premier numéro, par exemple, ne contenait, avec un poème de Coleridge et un compte rendu de la *Lettre au duc de Bedford*, de Burke, que des analyses des discours et motions des deux Chambres qu'on pouvait trouver dans tous les

journaux quotidiens. Le malheureux Coleridge, ayant fondé une Revue, s'aperçut qu'il fallait la remplir, et à jour fixe, ce qui lui était quasi impossible. Dans le second numéro, le morceau de résistance, si l'on peut dire, fut un Essai satirique sur le jeûne, avec une épigraphe tirée d'Isaïe : « Et mes entrailles résonneront comme la harpe », qui lui aliéna toute la clientèle religieuse [1]. Dans le troisième, il donnait en quelques pages, avec une pauvre connaissance du sujet, une Esquisse historique des Mœurs et de la Religion des Anciens Germains, introduction à une Esquisse des Mœurs, de la Religion et de la Politique de l'Allemagne moderne. Coleridge eut toujours le génie des titres. Cet essai n'a que l'intérêt de nous montrer sa curiosité déjà éveillée sur l'Allemagne.

Il serait vain de vouloir suivre de près la fortune du malheureux périodique. Coleridge fit tout ce qu'il put pour en remplir les pages, fit appel à son ami Poole, adressa des Remontrances aux législateurs français pour les supplier d'évacuer la Hollande, dont l'occupation par la France était le principal obstacle à la paix avec l'Angleterre, rien ne put éveiller la curiosité, et le dixième numéro annonça, deux mois et demi seulement après l'apparition du premier :

Ceci est le dernier numéro du *Veilleur*. A partir d'aujourd'hui je cesserai d'annoncer l'état de l'atmosphère politique....

La tentative était vouée à l'insuccès, précisément parce que Coleridge, comme il l'avait proclamé fièrement dans son programme, n'appartenait à aucune faction, et s'efforçait d'être impartial. Il ne pouvait

1. Il en était « honteux » aussitôt après l'avoir publié, *Letters*, p. 157.

déjà plus passer pour radical, et encore moins pour conservateur, il eut le sort de tous les libéraux. Si Thomas Poole n'avait pas été là pour prendre l'initiative d'une souscription en sa faveur parmi ses amis, le *Veilleur* aurait peut-être été mis en prison pour dettes [1].

La désillusion causée par l'insuccès du *Watchman* fut la cause d'une crise de mélancolie sur laquelle nous avons une révélation de grande importance. Coleridge écrit à un clergyman de Birmingham en mars 1796 : « Depuis que je vous ai écrit, j'ai été comme suspendu sur le bord de la folie... Ma situation a été telle pendant la dernière quinzaine que j'ai été obligé de prendre du laudanum presque toutes les nuits [2] ». Nous avons là, jetée comme négligemment, la première apparition de la « terrible drogue », venant soulager ses douleurs morales, accident auquel il n'attachait pas d'importance à cette date, mais faiblesse qui va revenir de plus en plus fréquemment et devenir l'esclavage de toute une vie.

Qu'une âme faible et d'une sensibilité exagérée comme la sienne, ayant connaissance d'un moyen d'échapper un instant à ses peines, y ait eu recours, cela ne nous étonnera pas trop, et ne peut inspirer que la pitié. Cette fois, il fut sauvé du désespoir par l'intervention amicale de Poole. Il accepta le projet de souscription avec reconnaissance et sans embarras (il était si sûr de faire honneur à la confiance de ses amis, si sûr que « son activité serait au moins à la hauteur de sa science et de son talon »), et retrouva bientôt sa sérénité pour quelque temps [3].

Le témoignage le plus frappant qu'on puisse

1. *Biographia Literaria*, 2d ed., p. 188-189; *Letters*, p. 158 n.
2. *Letters*, p. 174, n.
3. *Id.*, p. 158.

donner de l'extraordinaire don de séduction que possédait Coleridge, c'est bien celui qu'apporte cette foule d'amis que nous voyons toujours empressés autour de lui. Coleridge eut toujours des amis d'un dévouement extraordinaire, rencontra toujours des Providences sur son chemin. Il trouva des amis libraires pour imprimer ses vers, des amis à la campagne et à la ville pour le loger chez eux, des amis pour élever ses enfants, des amis pour l'écouter et l'admirer, et, à mesure qu'il les perdait ou qu'ils s'écartaient de lui, il en trouvait de nouveaux, aussi dévoués que les premiers. La biographie de Coleridge réconcilie avec la nature humaine.

Pour représenter son caractère, à cette époque, dans toute sa complexité, il faudrait suivre les diverses correspondances qu'il entretenait alors avec plusieurs de ses amis. Il se faisait à l'esprit de chacun de telle manière, qu'on croit avoir affaire souvent à un autre quand on passe des lettres adressées à Charles Lamb ou à Thomas Poole, à celles qu'il écrivait au « Citoyen » Thelwall, avec lequel il venait de se lier dans de curieuses circonstances. Dans le *Watchman*, Coleridge, que nous avons vu déjà désabusé de la philosophie intellectualiste de Godwin, avait écrit dans un article intitulé « Patriotisme moderne » :

Brave Citoyen, — pourquoi vous appelez-vous Patriote? Vous parlez fort et rapidement, mais le pouvoir de vociférer ne constitue pas un Patriote. Vous désirez être distingué du troupeau, vous aimez la victoire dans l'argumentation, vous êtes le major de langue (*tongue-major*) dans toute compagnie! par conséquent vous aimez mieux une taverne que votre foyer. Hélas, vous haïssez le pouvoir chez les autres parce que vous adorez le pouvoir vous-même!

Vous n'êtes pas un Patriote! Vous avez étudié l'Essai de M. Godwin sur la Justice politique, mais penser que

l'affection filiale est une folie, la reconnaissance un crime, le mariage une injustice et que la promiscuité des sexes est juste et sage, cela peut vous faire classer parmi ceux qui méprisent les préjugés vulgaires, mais cela ne peut pas augmenter la probabilité de l'assertion, que vous êtes un patriote [1].

Thelwall, une des âmes les plus sincères et les plus nobles de ce temps, quoi qu'il eût beaucoup à se plaindre de Godwin, qui l'avait traité étrangement, refusant de le visiter dans sa prison, répudiant même ses principes dans une brochure anonyme [2], n'avait pu supporter de voir la doctrine d'impassibilité de son maître ainsi défigurée par Coleridge. Il lui avait écrit une lettre que nous n'avons pas, mais à laquelle Coleridge se crut obligé de répondre personnellement [3].

A la lettre de Thelwall, qui lui exprimait sans doute en même temps son admiration, il répondit avec enthousiasme et ce fut l'origine d'une longue correspondance dans laquelle il s'efforça de le convertir à son christianisme évangélique et surtout de le désabuser sur tous ces partisans de la réforme qu'il admirait tant lui même il y a un an à peine, les Godwin et les Holcroft, et les autres, le Dr Darwin, poète de l'école matérialiste, et le persécuté Gerrald, qu'il portait aux nues dans les *Conciones ad Populum* [4]. Il veut lui montrer comment « Godwin est rongé jusqu'au cœur par la passion de se singulariser » et comment un athée pervers « manufacture son système de prin-

1. *Watchman*, n° 3. Réimprimé dans *Essays on his own Times*, t. I, p. 135.
2. Voir Cestre, *John Thelwall*, p. 131 et suiv., et les lettres inédites de Godwin données dans son Appendice, sur toute cette histoire.
3. *Watchman*, n° 5; *Essays on his own Times*, t. I, p. 160.
4. *Letters*, p. 162, 167.

cipes en vue de ses propensions particulières, et fait de ses actions le critérium de ce qui est vertueux et non pas de la vertu le critérium de ses actions ». C'est ce qu'il appelait dans ses carnets de notes « le pédantisme de l'athéisme [1] ». Pourquoi faudrait-il que tout homme soit Godwin?

Mais ses divergences d'opinion avec Thelwall ne l'empêchent pas de le traiter comme un frère, de lui écrire librement sur tous les sujets. Il ne peut pas croire que Thelwall soit athée, il l'aime trop pour cela. Il ne l'a encore jamais vu, et pour satisfaire sa curiosité il lui envoie un curieux portrait de lui-même [2]. « Ma figure, à moins qu'elle ne soit actuellement animée par l'éloquence, exprime une grande mollesse, et une grande bonté, allant presque jusqu'à l'imbécillité. C'est seulement l'esquisse d'une figure, exprimant surtout l'inexpression. Cependant on me dit que mes yeux, mes sourcils et mon front sont beaux comme traits de physionomie, mais je n'en sais rien. Quant à ma taille, c'est une bonne taille si on l'apprécie en la mesurant, mais ma démarche est gauche et toute mon attitude indique *une indolence capable d'énergie*. Je suis et j'ai toujours été un grand liseur, et j'ai presque tout lu, je suis un cormoran de bibliothèque. Je suis plongé dans tous les livres qu'on ne lit pas, du temps des moines ou de l'ère puritaine. J'ai lu et digéré la plupart des historiens, mais je n'aime pas l'histoire. La métaphysique et la poésie, et les phénomènes de l'âme, c'est-à-dire le compte rendu de tous les étranges fantômes qui ont jamais hanté « la philosophie », les rêveurs depuis Thoth

1. *Gutch Mem. Book*, 55 b.
2. Comparer le portrait de Peter Vandyke (1795), que nous reproduisons.

l'Égyptien jusqu'à Taylor, l'Anglais païen [1], sont l'objet de mes études favorites. En un mot, je ne lis presque jamais que pour m'amuser, et je lis presque tout le temps.... J'écris fort peu et j'ai l'horreur d'écrire, au point que même le sens du devoir est parfois trop faible en moi pour surmonter cette horreur. »

N'y a-t-il pas une coquetterie raffinée dans ce portrait si peu flatté en apparence qu'il fait de lui-même? Il aimerait à passer pour un homme extraordinaire, plongé dans des études mystérieuses, et qui n'est poète que quand il lui plaît de choisir ce moyen d'expression. « Je pense fortement et je sens fortement, écrit-il ailleurs, mais je suis rarement sans penser et je pense rarement sans éprouver un sentiment. De là vient que ma poésie, quoiqu'elle ait généralement une certaine couleur superficielle de tendresse et de passion, montre rarement de la tendresse et de la passion simples et sans mélange. Mes opinions philosophiques sont mêlées à mes sentiments, en sont extraits, et ceci donne, je crois, la particularité de mon style, et comme toute autre chose, ceci est parfois une beauté et parfois un défaut [2] ».

Coleridge se drape un peu devant Thelwall comme le seul poète philosophique de l'époque. Sa correspondance avec Lamb devait être bien différente, à en juger par les réponses de ce dernier, qui sont sur un ton charmant de camaraderie. Coleridge avait sans doute une haute opinion du goût et du bon sens aigu de Lamb, car il tenait presque toujours compte des critiques qu'il mêlait à ses éloges enthousiastes, et se laissait même faire la morale. L'esprit le plus fin de ce cercle d'enthousiastes, et le moins fou d'entre eux

1. *Letters*, p. 181. Sur Taylor, voir plus haut, p. 21.
Letters, p. 197.

en apparence, quoiqu'il le fût quelque peu en réalité, avait assez d'admiration pour Coleridge pour s'enthousiasmer de sa poésie, et assez de jugement pour ne pas se faire d'illusions sur son caractère. Il l'observe « dans ses plans de vie, passant d'un espoir à l'autre et ne se fixant nulle part ». Il s'efforce toujours de le ramener à la simplicité, à la sincérité, qu'il s'agisse de ses épithètes poétiques ou de ses idées religieuses, qu'il partage du reste, comme lui fervent disciple de Priestley. C'est le seul ami de Coleridge qui l'ait entièrement compris, dans sa force et dans sa faiblesse [1].

Mais il allait être écarté quelque temps par l'horrible malheur qui le frappa et changea peut-être la direction de toute sa vie, la consacra au devoir de soigner sa sœur chérie qui dans un accès de folie avait tué sa mère. C'est alors qu'il demanda à Coleridge de lui écrire « une lettre aussi religieuse que possible » pour le consoler et que Coleridge en écrivit une qui fût « un trésor » pour lui, quoiqu'il ne pût s'empêcher de remarquer que Coleridge y avait mis un peu trop de subtilité théologique. Mais, comme l'a très justement écrit son petit-fils, Coleridge était né prédicateur et ses pensées se revêtaient naturellement du langage de la rhétorique [2]. C'est le seul exemple peut-être d'un esprit qui n'ait pu s'exprimer parfaitement qu'en poésie, aussi contraint et guindé dans la prose que les plus pesants écrivains de l'âge de Johnson.

La première édition des poèmes de Coleridge avait paru au printemps de 1796 et avait été favorablement reçue en général. Un critique trouva que les *Méditations religieuses* atteignaient « les sommets du

1. *Lamb's Letters*, p. 38-39, 44. — Cf. Derocquigny, *Charles Lamb*, p. 58 et suiv.
2. *Letters*, note p. 171.

sublime ». C'était un peu l'avis de Coleridge, qui écrivait à Thelwall : « Je fonde toutes mes prétentions à la poésie sur les *Méditations religieuses* », et Lamb aussi trouvait le poème sublime. Mais toute cette gloire ne procurait pas le moyen de vivre au jeune ménage de Coleridge, qui allait bientôt s'augmenter d'un enfant. Les projets se succédaient sans interruption. Tantôt il s'agissait de faire l'éducation des enfants d'une riche famille de Derby, tantôt de fonder un collège dans cette ville, tantôt enfin de prendre une maison près de son ami Poole, à Stowey, pour faire de l'agriculture sous sa direction. Immédiatement après l'abandon du *Watchman*, Coleridge avait songé à apprendre l'allemand pour traduire Schiller et Kant, encore inconnus du public anglais, ou à se faire pasteur unitaire [1]. La souscription réunie par Poole avait donné quelque répit, mais il fallait maintenant aviser.

En revenant de Derby, où il était allé étudier quelques projets, Coleridge s'arrêta dans la famille d'un riche banquier de Moseley, près de Birmingham, et fit la conquête du fils de la maison, Charles Lloyd, alors étudiant amateur, poète et enthousiaste de Rousseau. C'était ce qu'on appelait alors « un jeune homme de génie », avec un certain don pour l'analyse subtile des sentiments et des mœurs, mais sans beaucoup de connaissances positives. Il était déjà l'ami intime de Charles Lamb. Quand les parents eurent vu Coleridge « jeune homme très sensé et très religieux et poète extraordinaire, destiné par son éducation à devenir clergyman, mais qui a refusé d'entrer dans cette carrière par scrupule de conscience [2] », ils n'hésitèrent pas

1. Supplement to *Biographia Literaria*, t. II, p. 365.
2. E.-V. Lucas, *Charles Lamb and the Lloyds*, p. 20-22. (Lettre du père de Lloyd).

à lui confier l'éducation de leur fils, et Coleridge se hâta de l'emmener, car il venait d'apprendre qu'il était père d'un fils, qu'il allait appeler David Hartley, du nom « du grand maître de la philosophie *chrétienne* [1] ».

La confiance témoignée par les parents de Charles Lloyd leur valut d'extraordinaires lettres de Coleridge. Celui-ci se voit déjà à la tête d'une nombreuse famille et il déclare qu'il tient absolument à ce que ses enfants « soient élevés dès l'âge le plus tendre dans la simplicité de la vie des paysans, leur nourriture, leur vêtement et toute leur manière d'être devant être complètement rustiques ». Le jeune Lloyd devait profiter de cette éducation. En même temps Coleridge assurait qu'il avait « brisé sa trompette d'enfant séditieux et qu'il en avait suspendu les fragments en ex-voto dans la chambre de la pénitence ». « Tant que votre fils restera avec moi, il acquerra naturellement ces connaissances et cette puissance d'intellect qui sont nécessaires comme un fondement pour exceller dans toutes les professions, plutôt que la science immédiate requise dans une profession quelconque ». Il apprendra les langues, les éléments de la chimie, de la géologie, de la mécanique et de l'optique, la science de l'homme et des hommes, la métaphysique et l'histoire.... Coleridge fera avec lui un examen approfondi de la tradition juive et chrétienne [2]....

On comprend que les parents aient été séduits par ce programme de Gargantua. Le père du jeune homme, un pieux Quaker, se déclara « reconnaissant au Ciel », de voir son fils vivre avec Coleridge.

Celui-ci commença son œuvre d'éducateur dans le

1. *Letters*, p. 169.
2. E.-V. Lucas, p. 26-29. — Cf. *Estlin Letters*, X, p. 47, qu'il faut dater de décembre 1796.

plus grand enthousiasme; il écrivait à Poole : « Charles Lloyd à chaque instant fait davantage ma conquête. Son cœur est d'une pureté rare, son affection délicate et sa bienveillance rendue plus vive, mais non maladive, par sa sensibilité. Il est certainement un homme de grand génie, mais il faut qu'il soit en tête à tête avec quelqu'un qu'il aime et qu'il estime pour que ses dons de conversation se montrent, et cela ne vient pas chez lui de réserve ou de manque de simplicité, mais de ce qu'il a vécu pendant des années sans rencontrer d'âme semblable à la sienne. Sa joie et sa reconnaissance pour le Ciel, au sujet de son arrivée ici pour y vivre définitivement, je puis à peine vous les décrire, et je crois que son plan arrêté est de vivre toujours avec moi[1]. »

Coleridge se voyait à la fin de toutes ses peines. Ce pensionnaire béni devait assurer son existence matérielle et satisfaire par une intimité de tous les instants la passion d'amitié et de confidences qui le possédait. Dans un charmant poème « A un jeune Ami qui proposait à l'auteur de venir s'établir chez lui », il se voyait déjà avec lui :

Ensemble, laissant le vain tourbillon du monde
étendus sur la cime rocheuse et abrités sous les pins,
ou penchés sur la claire et délicieuse fontaine
Ah, cher ami, ce serait un sort divin
que de passer nos après-midi en réflexions morales
pendant que le vent d'est rafraîchirait nos tempes
[mouillées par la fatigue;
Nous nous moquerons de la richesse et nous apprendrons
[à nous moquer de la gloire;
Nos espoirs, nos connaissances et nos joies seront les
[mêmes.

1. *Letters*, p. 169.

Bientôt arriva la catastrophe qui devait dissiper ce rêve encore. Charles Lloyd s'abandonnait à une mélancolie sans raison, ou qui du moins parut telle, jusqu'au jour où éclata une maladie terrible, l'épilepsie. Les accès du malheureux terrifiaient toute la maisonnée et l'ébranlement nerveux produit contribua sans doute à jeter Coleridge dans la tristesse profonde où nous le voyons dans les lettres à Poole de cette fin d'année 1796. Il était malade lui-même, souffrait de névralgies, avait recours à l'opium. Soixante à quatre-vingts gouttes de laudanum par jour « endormaient Cerbère avant qu'il eût le temps d'ouvrir la bouche[1] ». Nous verrons revenir souvent cette triste histoire. Il n'y a pas de doute que dès ce temps, si Coleridge prenait de l'opium, c'était surtout pour apaiser des souffrances morales plutôt que physiques, cette anxiété indescriptible qui s'épanchait en interminables lettres à ses amis, tissus de projets, de plaintes et de récriminations qui échappent à toute analyse. Et il semble bien aussi que, dès le commencement de cette funeste habitude, il y prenait un plaisir douloureux. « Je prends vingt-cinq gouttes de laudanum toutes les cinq heures, et le bien-être, la force (*ease and spirits*) que j'y trouve m'ont permis de vous écrire cette lettre désordonnée mais non exagérée », avoue-t-il un jour à Poole, et il est à remarquer qu'il ne fait ces aveux sur ses maux et leur remède qu'à des amis intimes, ce qui semble bien indiquer que sa conscience n'était pas tout à fait tranquille.

Ce qui le faisait le plus souffrir, comme tous les névrosés, c'était l'incertitude où il se trouvait. Il ne voulait pas renvoyer Lloyd, dont la pension était actuellement son unique gagne-pain, mais il était

1. *Letters*, p. 173-175.

obligé d'écrire à son père, trois semaines après l'avoir pris chez lui : « S'il doit rester avec moi je ne puis être son maître ni son compagnon d'études, ni d'aucune manière lui faire acquérir un système régulier de connaissances... Ma vie à moi sera consacrée pratiquement à mon ménage et à l'agriculture. Je n'aurai pas de domestiques.... Je ne vois rien que l'agriculture. Je désire non seulement éviter le mal, mais en éviter jusqu'à l'apparence. Ce monde où nous vivons est un monde de calomnie! »

Il eut la sagesse de renvoyer Lloyd dans sa famille pour quelque temps et les parents du jeune homme renoncèrent pour lui à toutes leurs ambitions, et même à toute profession régulière. Mais, quand sa santé se fut un peu améliorée, Coleridge insista pour le reprendre chez lui dans la maison que Poole lui avait trouvée à Nether Stowey, le petit village du Somersetshire, où il habitait. Coleridge allait quitter Bristol, s'éloigner de toute société, et de celle des livres de la Bibliothèque publique en particulier, pour se livrer à l'agriculture!

« Et quelles sont les connaissances de Votre Honneur en agriculture? » demandait Lamb. Mais il y avait une Providence spéciale pour lui. A Nether Stowey il devait rencontrer l'homme qui eut sur sa vie la plus grande influence, et la courte période d'excitation intellectuelle produite par le voisinage d'une âme pour ainsi dire créée pour compléter la sienne allait suffire à tous ses chefs-d'œuvre poétiques.

Mais il n'en savait rien encore. Il ne voyait qu'une chose, c'est qu'à Stowey, par quelque opération mystérieuse du calme de la campagne et du travail manuel, il trouverait la paix. Aussi, quand Poole, en

1. E.-V. Lucas, p. 21 (4 déc. 1796).

homme sensé, lui écrivit une lettre exposant toutes les objections à un projet auquel il voulait bien collaborer, mais dont il ne voulait pas prendre la responsabilité, Coleridge lui répondit par une kyrielle de plaintes. Il ne souffre plus autant, il n'écrit plus « sous l'inspiration immédiate du laudanum », il ne court plus « tout nu dans sa maison, presque frénétique, essayant par tous les moyens d'exciter des sensations dans les différentes parties du corps et d'affaiblir ainsi l'ennemi en le divisant », mais il ne *veut pas* voir d'objections au plan dont il s'est entêté pour le moment[1]. Un cottage fera son affaire, il n'a pas besoin de domestiques, il travaillera *très dur*. Ses habitudes et ses sentiments ont subi une tranformation totale; il hait la société, excepté celle des amis intimes, et l'évite systématiquement, et « quand il est en société garde le silence autant que l'humanité et les sentiments sociaux le lui permettent ». Que de nouveautés en quelques lignes! Mais l'homme est bien resté le même [2].

Dans la même lettre il affirme qu'à Bristol, Cottle et le Rev. Estlin sont prêts à lui rendre service, et il se reprend pour ajouter qu'ils ne peuvent rien faire pour lui. Quand on lui demande comment il pourra vivre sans compagnie, il répond superbement : « J'aurai six compagnons : ma chère Sara, mon petit enfant, mon propre esprit créateur et chercheur, mes livres, mon cher ami Thomas Poole et enfin la Nature me regardant avec mille regards de beauté et me parlant avec mille mélodies d'amour ». Il ne faut pas lui parler d'un autre endroit sur terre que Stowey, il veut y vivre du produit de son jardin et consacrer les soirées

1. *Letters*, p. 173, 176.
2. *Id.*, p. 185.

à la littérature. Le plan est praticable, *facile*. Des amis l'ont trouvé non seulement d'une haute vertu mais d'une haute prudence. Il n'aura rien à demander à ses amis, ni argent, ni protection, « car un soulagement passager de mes besoins n'est rien, ne fait pas disparaître la torture de l'anxiété, et abaisse la dignité de l'homme ». S'il n'accomplit pas son projet il ne lui resterait plus qu'à fonder un collège ou à écrire dans les journaux. « Je ne pourrais jamais aimer l'homme qui me le conseillerait. Il faudrait qu'il eût un cœur sans pitié. » Coleridge, dans la lettre que nous analysons, perd complètement de vue la réalité et sur la simple idée de l'incertitude du métier littéraire, voit des fantômes, ceux d'Otway et de Chatterton, une femme mourant de chagrin, un enfant criant de faim. « L'horrible figure de la Folie me regarde en face, » écrit-il. A la fin de la lettre il est calmé, il annonce que Lloyd, dont il ne voulait plus, viendra avec lui. Mais la littérature sera toujours au second plan dans ses préoccupations. « Ma vanité poétique et ma fureur politique se sont exhalées, et j'aimerais mieux être un jardinier expert et suffisant lui-même à ses besoins qu'un Milton.... En vérité, en vérité, je suis bien misérable [1]. »

Là-dessus il va écrire à Thelwall, quelques jours après, une lettre qui est un volume de dissertations littéraires, philosophiques et religieuses. A lui aussi il annonce son intention de consacrer ses soirées seulement à la littérature, mais comme on sent déjà que la résolution de vivre un peu moins dans les rêves et dans les livres ne sera pas durable !

Pourquoi rapporter toutes ces petitesses, ces contradictions, ces hésitations, ces misères? Est-ce, pour

1. *Letters*, p. 186, 192.

dire comme Carlyle, qu'un grand homme, bien mesuré, n'est après tout qu'une petite espèce d'homme, ou devons-nous porter sur Coleridge le même jugement que Carlyle, et dire qu'il « n'était pas du tout un grand homme »?

Le miracle constant de la vie de Coleridge c'est qu'au milieu de difficultés sans nombre, dont les plus imaginaires n'étaient pas les moins sérieuses, car, on l'a très bien dit, « les visions font partie intégrante de la vie du visionnaire[1] », il ait pu produire, créer, s'intéresser à tout, refléter la vie de toute une époque dans son désordre révolutionnaire. Nous n'entrerons plus dans des détails aussi menus sur les crises périodiques de la vie de Coleridge, mais il fallait bien montrer jusqu'où il est descendu, pour apprécier l'incroyable élasticité de son tempérament et sa facilité à retrouver l'équilibre. Le Coleridge des bonnes heures peut faire illusion, aucun homme n'eut le cœur plus léger que lui à certains jours, oubliant ses malheurs et ses fautes en toute innocence dès qu'un rayon de soleil dissipait le cauchemar de la vie sans espoir. L'Espérance visionnaire était le cœur de son cœur et, s'il ne l'avait pas eue, il serait mort à la peine, bien avant d'avoir rien produit qui pût faire vivre son nom. On ne peut s'empêcher de penser que son plus grand défaut fut peut-être la franchise entière et, sans restriction avec laquelle il laissa voir ses faiblesses, ses fautes et aussi ses grands espoirs jamais réalisés. C'est à cette franchise, après tout, que sont dus tous les aveux qui le font condamner, et pour la lumière intense qu'elle porte sur un côté de la nature humaine, elle devrait être pardonnée. La maladie de Coleridge peut s'appeler sentimentalisme ou idéa-

1. Campbell, p. XXXI.

lisme, on l'a aussi appelée romantisme, et on l'a adorée sous tous ces noms.

A l'appel éperdu de Coleridge, l'ami dévoué qu'était Poole ne pouvait faire qu'une réponse. Il lui fit savoir qu'il n'avait pas d'objection absolue à son établissement à Stowey, s'il y voyait, lui, la fin de tous ses maux. Le jardin du pauvre cottage que devait habiter Coleridge touchait à celui de Poole, qui se promettait sans doute de venir en aide au poète quand la vie du jardinier deviendrait trop difficile. Le 30 décembre 1796, Coleridge quitta Bristol avec sa femme et son enfant, et, le jour suivant, parut dans une revue de Cambridge une *Ode à l'année qui finit* qui était en même temps comme un adieu au monde, et qui marquait aussi la fin de sa première manière poétique et de beaucoup d'illusions, qui devaient être remplacées par d'autres. « Je ne suis pas fait pour la vie *publique*, écrivait-il à Thelwall, mais la lumière se répandra au loin de la fenêtre de mon cottage[1]. »

1. *Letters*, p. 194.

CHAPITRE V

(1797-1798)

Le retour au patriotisme : *Ode à l'Année qui finit* (1796). — Un drame romantique : *Osorio* (1797). — Coleridge rencontre les Wordsworth. — Son portrait par Dorothée Wordsworth. — Découverte de la nature. — Essai de collaboration. — La *Ballade du Vieux Marin.* — Théorie et pratique poétiques de Coleridge. — Un surnaturel nouveau. — *Kubla Khan.* — Création poétique dans le rêve. — Effort vers l'harmonie. — Poèmes de l'année 1798.

Des rêves qui menaient la vie de Coleridge, le plus distinct jusqu'à présent était celui du prophète politique, qui devait sauver l'Angleterre en lui montrant son devoir : faire la paix avec la France révolutionnaire, Sibylle furieuse, inspirée par la Divinité, qu'il n'était ni sage ni prudent de combattre. C'est le thème de l'*Ode à l'Année qui finit* (1796). Il y dénonce encore « le vaniteux et sanguinaire enfant de l'Orgueil » (Pitt), qui, après avoir imploré la paix hypocritement, n'avait pu s'empêcher de trahir sa haine de la France et de la Liberté, en proposant des conditions inacceptables dès que la France eut subi quelques revers :

Un nuage, ô liberté, passa sur la sphère de lumière
Et sûrement il crut que cette sphère était noyée dans la [nuit

Car toujours la Folie rôde sur les sommets noirs et verti-
[gineux du crime [1].

L'Angleterre se laissait mener et tromper par un fou criminel, telle était en résumé l'opinion politique de Coleridge en 1796. Il espérait que le gouvernement anglais sombrerait dans cette guerre. Il espérait même davantage, puisqu'il notait dans son carnet : « La continuation de la guerre produira probablement l'abolition de la propriété [2] ». Mais une attitude nouvelle commençait à se dessiner, c'est celle du sage qui espère toujours, mais qui ne cherche plus à intervenir, qui se lave les mains du mal qui se fait en ce monde et en particulier dans sa misérable patrie. C'est la conclusion de l'Ode. D'abord le poète trouve un plaisir égoïste à se dire que jusqu'ici la guerre a épargné l'Angleterre elle-même :

Tu n'es pas encore asservie, pas encore avilie tout à fait,
O Albion, ô mon île maternelle,
Tes vallées, belles comme les séjours d'Éden,
Brillent dans leur verdure sous les averses mêlées de soleil;
Les ondulations douces de tes hautes terres herbues
Résonnent encore du bêlement des troupeaux
(Ces collines herbues, ces vallons rayonnants
Fièrement entourés d'un rempart de rochers)
Et l'Océan, au milieu de son agitation folle,
Proclame la sûreté de l'île, son enfant [3] !

Mais s'il arrive à la sérénité, c'est surtout parce qu'il ne se sent pas responsable du mal, parce qu'il sait être le Juste qui n'appartient pas à telle ou telle criminelle patrie, mais seulement à la Cité de Dieu, qui n'est pas de ce monde :

1. *Ode to the departing Year*, passage publié seulement dans l'édition séparée et reproduit par Campbell, P. W., 586.

2. *Gutch Mem. Book*, p. 11-12.

3. *Ode to the departing Year*, St. VII.

Fuyons, mon âme, fuyons.
Moi qui n'ai pas de part au mal qui se fait,
Qui dans la prière quotidienne et le travail quotidien
Sollicite ma subsistance de mon pauvre terrain,
J'ai pleuré sur ma patrie dans une lamentation publique;
Maintenant je ramène à son centre mon âme immortelle
Dans le calme profond du Sabbat, dans le contentement [de soi-même,
Purifié des passions fumeuses qui troublent
l'image de Dieu, sœur des Séraphins[1].

Ce paisible « contentement de soi-même » serait inquiétant, si on ne le comprenait pas surtout comme l'évanouissement d'un rêve fatigant, fait en dehors de toute réalité, celui d'unir la vertu du jacobin à la piété du chrétien, et dont Coleridge, n'ayant rien pu faire, se débarrassait ainsi ingénument.

Bientôt il n'y aura plus de civisme en lui, du moins de ce civisme agressif qui s'inquiète surtout de la vertu du voisin. Il n'est plus question maintenant que de cultiver son jardin, de purifier son âme, cette image de Dieu qui était si peu de chose encore dans les visions apocalyptiques des *Méditations religieuses* et de la *Destinée des Nations*. Un panthéisme abstrait ne plaira plus à celui qui a commencé d'ouvrir les yeux sur la nature et à comprendre sa propre personnalité. La première jeunesse, celle où les sentiments prennent une forme impersonnelle, où l'on croit toujours penser avec le monde entier, est finie. Coleridge est résigné à n'être plus que Coleridge, un homme qui s'estime encore génial, mais qui, enfin, a senti la force de quelques obstacles. Une orgueilleuse humilité est bien la note de cet instant : il renonce au monde, qu'il n'a pu convertir.

1. *Ode to the departing Year*, dernière strophe; Cf. *Gutch Mem. Book*, 77 b, *O man! thou half-dead Angel!*

Allons-nous le voir se consacrer uniquement à la méditation et à l'agriculture, pour « solliciter sa subsistance de son pauvre morceau de terre »? Pas du tout, et nous avons déjà vu que l'idée suffisait souvent à ses enthousiasmes et que la réalisation importait peu. Au bout de quelques semaines de séjour à la campagne, il se déclare, il est vrai, jardinier expert, et assure que « ses deux mains calleuses peuvent porter témoignage de leur activité ». Il est enchanté de la maison, du jardin, de l'eau du ruisseau, du voisinage de Poole. Il fait pousser « des pommes de terre et toute espèce de légumes » et « cultivera du blé à la bêche, en quantité suffisante pour sa famille ». Il a deux cochons, des canards et des oies. Il voudrait que Thelwall fît comme lui et s'établît à la campagne en renonçant à la vie incertaine de celui qui écrit pour les journaux [1]. Mais quelque temps après nous le voyons occupé lui-même à tout autre chose que l'agriculture, et cultivant la Muse au lieu de cultiver la terre, comme Lamb le lui avait charitablement conseillé. Il écrivait une pièce demandée par Sheridan, pour le théâtre de Drury Lane [2].

Comment un des hommes les plus en vue du temps, comme homme politique, auteur dramatique et directeur de théâtre, fut-il amené à faire cette démarche auprès d'un jeune homme de vingt-quatre ans? Nous n'en savons rien, mais Coleridge ne s'en mit pas moins allègrement à la tâche de composer une tragédie au goût du jour, c'est-à-dire avec un scélérat philosophe, un Château fantastique, une Inquisition, toutes les horreurs à la mode qu'avaient popularisées

1. *Letters*, p. 215, 220.
2. E.-H. Coleridge, *The Lake Poets in Somersetshire*, p. 9. Extrait des *Transactions of the Royal Society of Literature*, t. XX.

le roman de Lewis, le *Moine*, à la suite des *Brigands* de Schiller, des pièces de Kotzebue, des romans d'Anne Radcliffe, de toute la littérature satanique qui devait avoir une si grande influence sur la formation du romantisme, qui plutôt était un des symptômes de l'apparition du romantisme. L'*Osorio* de Coleridge, qui fut du reste refusé à Drury Lane, pour son obscurité, mais fut joué au même théâtre quinze ans plus tard sous le titre de *Remorse*, ne vaut ni plus ni moins que toute cette littérature fantastique du temps de la Révolution. Comme il l'a reconnu lui-même, le caractère du héros n'est nulle part expliqué, « quoiqu'il en eût l'idée la plus claire et la plus exacte psychologiquement[1] ». Le secret de l'énigme, c'est peut-être que Coleridge avait conçu un caractère, mais qu'il en représenta un autre, sous l'influence de la mode contemporaine et en imitation de la pièce inédite de Wordsworth qui lui fut communiquée alors, *The Borderers*, qui contenait le même type de scélérat, expression littéraire de l'idée populaire qu'on se faisait du jacobin impassible et implacable. La pièce n'en est pas moins intéressante comme forme, très shakespearienne de style et de versification, avec des paysages de rêve qui sont charmants et qui font pressentir le Coleridge de l'année suivante, celui du *Vieux Marin* et de *Christabel* et même ces descriptions de l'aérien, presque de l'invisible, que l'on trouve plus tard dans Shelley. La grande poésie était venue, mais ce n'était pas du tout une poésie dramatique. Dans ce genre faux du drame fantastique, Coleridge était faible, car il n'arrivait pas à faire illusion par des scènes bien faites et des coups de théâtre savants. Les finesses psychologiques et la grâce des détails

1. Cité dans Campbell, n. à P. W., 650.

qu'on admire à la lecture ne sont au théâtre que du fatras. La pièce fut rejetée comme « métaphysique », dans le style du temps, c'est-à-dire psychologique. Il ne restait à Coleridge qu'à corriger cette erreur sur le genre littéraire qui lui convenait, pour écrire ses chefs-d'œuvre.

L'influence qui devait libérer définitivement l'esprit de Coleridge, ce fut celle de Wordsworth et de sa sœur Dorothée, qui, établis d'abord à Racedown, dans le Dorsetshire, vinrent à Alfoxden, à quelques kilomètres de Nether Stowey où était Coleridge, pour se rapprocher de lui et le voir presque tous les jours, à partir de juillet 1797.

Tous ceux qui s'intéressent à la poésie anglaise et, on pourrait ajouter, tous ceux qui ont le goût de l'analyse psychologique doivent avoir lu, dans le beau livre de M. Legouis, l'histoire de la jeunesse de Wordsworth. Nous ne tenterons pas de refaire l'histoire de l'amitié des deux poètes, qui traversa des crises, mais qui dura autant que la vie de Coleridge. Mais c'est un élément si important de l'âme de Coleridge que son admiration pour Wordsworth, qu'il faut bien lui consacrer quelques pages [1].

Les deux hommes furent rapprochés par un état d'esprit analogue, le désespoir de voir leur patrie combattre l'idéal révolutionnaire. Wordsworth l'avait éprouvé encore plus que Coleridge, parce qu'il connaissait la France, qu'il l'aimait et qu'il avait senti l'esprit de la Révolution, qui n'était pour Coleridge qu'un idéal mystique. De plus ils avaient traversé la même philosophie rationaliste. Wordsworth, plus concentré et plus fort, avait été, là aussi, plus loin

1. Cf. Legouis, chap. II et III du livre III; Cestre, chap. II et III du livre II, Campbell, Introd., XXXVI sq.; E. H. Coleridge, *The Lake Poets in Somersetshire.*

que Coleridge. Il s'était enivré de l'intellectualisme de Godwin, que Coleridge avait si vite rejeté, au point que la désillusion avait amené une véritable maladie d'impuissance morale et de désespoir, dont il se remettait à peine.

Dans une des premières lettres où Coleridge fait allusion à Wordsworth, comme à son « très cher ami », en mai 1796, il ajoute qu'il est républicain, et au moins à demi athée.

Wordsworth avait perdu en effet la foi religieuse assez tiède de ses premières années et commençait seulement à se faire cette religion de la nature, qui devait remplir sa vie [1].

Ce culte de la nature, ce n'était pas chez lui l'hommage conventionnel à ses « beautés », dans le langage d'alors, c'était une observation minutieuse, presque savante, qui lui fournissait comme une nourriture intellectuelle et sentimentale de chaque jour. Il y avait là de l'instinct, car il s'était toujours senti mal à l'aise dans les villes, et, au contraire de Coleridge, avait été élevé à la campagne. Mais il y avait aussi de l'intelligence et de la volonté, une passion de connaître la terre, de se rattacher à elle par mille fils, qui était tout à fait étrangère, nous l'avons vu, à Coleridge. Chez Wordsworth même, elle était due en grande partie à l'influence de sa sœur Dorothée, qui lui avait appris à voir et à noter ces mille détails de la vie de la nature qui n'avaient jamais été décrits encore, parce qu'aucun poète ne les avait aimés.

M. Legouis a traduit l'admirable portrait de Dorothée Wordsworth par Thomas de Quincey [2]. Il faut en retenir avant tout les traits de sensibilité physique et

1. *Letters*, p. 246.
2. Legouis, p. 297. Tout ce chapitre est d'ailleurs à lire pour l'intelligence du caractère de Dorothée et de son influence.

morale presque maladive. La finesse de ses sens, ou plutôt son attention aux impressions sensibles n'était pas seule merveilleuse en elle, comme le prouvent toutes les pages de son journal quotidien, la réaction de sa sympathie envers tout ce qui l'entourait, son frère, ses amis, la pièce de vers qu'on lui lisait, était si vive qu'elle était contagieuse et qu'on vivait davantage en la fréquentant. Elle était à elle seule un public idéal, celui qu'il fallait pour une poésie nouvelle, qu'elle suffisait par sa présence à faire naître, parce qu'elle la comprenait. Si on ajoute qu'elle était d'une simplicité presque sauvage et sans aucun autre moyen d'expression que la notation directe, souvent prosaïque, mais d'une fraîcheur incomparable, de ce qu'elle voyait et sentait, on comprendra mieux l'influence qu'elle eut sur les deux poètes. Elle vivait leur poésie, ils exprimaient la sienne et souvent c'est littéralement qu'une impression de nature ressentie par Dorothée trouva sa place dans un poème de Coleridge ou de Wordsworth.

Celui-ci dominait Coleridge par une force qui pouvait paraître d'abord rude et grossière, car Wordsworth avait l'apparence, les manières et l'accent d'un paysan. Il se taisait, ne se vantait pas et ne s'humiliait pas, ne parlant que lorsqu'il se sentait sur son terrain, qui était celui de la réalité, ce qui produit toujours aux rêveurs l'impression d'une puissance incomparable. Presque tout ce qu'il disait était neuf, car il ne parlait guère que de lui-même, de la nature et des hommes qui l'entouraient, et connaissait peu les livres [1].

Enfin Coleridge crut découvrir d'un seul coup, en

1. Du moins, il en parlait peu à cette époque, mais voyez un important article de M. Lane Cooper, *Modern Language Notes*, mars 1907.

Wordsworth, la Nature et l'Homme capable de l'exprimer. Il aurait été l'idéal s'il avait été religieux. Mais rien n'était plus facile que de lui donner un Dieu, puisqu'il avait déjà un culte, celui de la nature. Il suffisait que la nature fût Dieu, ou, plus orthodoxement, que Dieu fût la Nature, que la Nature ne fût que le langage de Dieu. C'était précisément une des idées que Coleridge avait exprimées dans ses *Méditations religieuses*.

Wordsworth ne dit rien, mais l'idée crut en lui, remplit sa vie et sa poésie, et, plus tard, Coleridge en admira avec étonnement le développement magnifique. Dès le premier moment, l'admiration réciproque fut grande entre ces deux hommes, dont l'un parlait si bien et l'autre écoutait si bien. Seulement, Coleridge prit tout de suite la seconde place, parce que Wordsworth voulait la première peut-être, et aussi qu'il attribuait au silence de Wordsworth une profondeur plus grande qu'à sa propre parole.

La faculté d'adoration qu'il y avait en Coleridge se réveilla tout entière. Rappelons-nous qu'il trouvait du génie non seulement à tous ses amis, mais jusque dans le mince talent d'un Bowles, qu'il n'avait encore jamais vu. Quand il rencontra le génie lui-même en Wordsworth (et si le génie est création et indépendance, certainement dès ce moment Wordsworth en avait) il fut émerveillé, et, ce qui était plus flatteur encore pour Wordsworth, humilié. Le connaissant à peine, il le proclamait déjà le plus grand poète vivant. Un peu plus tard, en juin 1797, il écrivit à Cottle : « Wordsworth est un très grand homme, le seul homme dont je me sens l'inférieur *à tout moment et dans tous les genres d'excellence*, le seul du moins que j'aie encore rencontré[1] ».

1. *Letters*, p. 224, 239, to Joseph Cottle.

« Le Géant Wordsworth, écrivait-il un an plus tard, Dieu puisse t-il l'aimer! Même quand je parle de lui dans les termes d'admiration qui sont dus à son intelligence, je crains toujours que ces termes ne fassent perdre de vue l'amabilité de ses manières[1]. » L'amabilité des manières de Wordsworth, qui se laissait paisiblement adorer!

N'oublions pas que Wordsworth était encore un inconnu, dont les premiers vers n'avaient eu presque aucun succès. Ce génie que Coleridge admirait, c'est lui qui l'avait inventé. Il l'avait deviné dans deux poèmes que Wordsworth lui avait lus, lors de sa visite à Racedown, *Crime et Chagrin* et les *Borderers*, ce drame furieux où Wordsworth avait fait ce que Coleridge avait tenté de faire dans *Osorio*, la psychologie du criminel par principes, œuvre puissante, presque inconnue aujourd'hui, mais qui mérite d'être lue, comme la plus terrible peut-être qu'ait inspirée la Révolution française. Coleridge, qui avait admiré passionnément les *Brigands* de Schiller, écrivait : « Il y a dans la pièce (*The Borderers*) ces touches profondes sur le cœur humain que je trouve trois ou quatre fois dans les *Brigands* de Schiller, et souvent dans Shakespeare, mais dans Wordsworth il n'y a pas d'inégalités[2] ». Wordsworth dépassait Schiller et Shakespeare.

Il est vrai qu'il admirait la tragédie de Coleridge (*Osorio*), ce qui lui donnait grand espoir. Mais ce n'était pas l'espoir d'être admiré lui-même qui entretenait sa passion intellectuelle, c'était la joie d'avoir rencontré le poète qu'il n'avait pas pu être encore, celui qui, dans sa simplicité révolutionnaire, avait

1. *Letters*, p. 164, to Thelwall.
2. *Id.*, p. 221.



osé tout ce que Coleridge sentait confus en lui-même. Un poème comme *Crime et Chagrin* de Wordsworth, c'était pour Coleridge plus et mieux qu'un modèle, quoiqu'il se soit laissé aller à l'imiter, c'était la révélation qu'une poésie nouvelle était possible. Plus tard, dans un moment de découragement, il écrivit à Godwin. « Si je meurs et que les libraires vous offrent quelque chose pour raconter ma vie, ne manquez pas de dire : Wordsworth est descendu sur lui comme du ciel le Γνῶθι σεαυτόν [1], et en lui montrant ce qu'était la véritable poésie, il lui a fait savoir que lui-même n'était pas un poète [2]. » Mais en réalité, pendant cette première année, l'intimité avec Wordsworth, loin de le décourager, fut pour lui-même une révélation de ce qu'il était.

L'admiration n'était pas toute du côté de Coleridge. Il y avait dans tout son être une intensité qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention de Wordsworth, comme un phénomène de la nature, quand même cet homme n'aurait pas été le premier et le plus enthousiaste de ses admirateurs. Sa sœur Dorothée le jugeait avec sa pénétration de femme. Elle voyait l'esprit sous les apparences et ses premières impressions sont déjà favorables : « Vous avez beaucoup perdu, écrivait-elle, en ne voyant pas Coleridge. C'est un homme étonnant. Sa conversation est pleine d'âme, d'intelligence et de feu. Et puis il est si bienveillant, il a si bon caractère, il est si gai et, comme William [Wordsworth], s'intéresse tant aux moindres détails. D'abord je l'ai trouvé très laid, à savoir, pendant trois minutes environ. Il est pâle, mince, avec une grande bouche, de grosses lèvres, des

1. Connais-toi toi-même.
2. Cité par Legouis, p. 353; Kegan Paul, *William Godwin*, t. II, p. 79, ou Knight, *Life of Wordsworth*, t. I, p. 224.

dents assez laides, des cheveux noirs plutôt longs, rudes et en désordre, à demi bouclés. Mais si vous l'entendez parler cinq minutes, vous n'y penserez plus. Ses yeux sont grands et proéminents, pas noirs, plutôt gris, des yeux qui recevraient d'une âme lourde l'expression la plus morne, mais ils expriment toutes les émotions de son intelligence vivante : ils ressemblent plus à « l'œil du poète, roulant dans une noble folie », que tous ceux que j'ai vus... [1] ».

Moralement, les Wordsworth avaient bien compris cette âme tournée vers le dedans, qui ne recevait presque rien de l'extérieur. C'était le contraire de leur propre nature, de celle de Wordsworth telle qu'il l'avait retrouvée peu à peu sous l'influence de sa sœur, attentive, observatrice d'elle-même et des autres, jamais entraînée tout à fait dans l'illusion. Au contraire, pour Wordsworth, Coleridge vivait dans le rêve. Mais c'était la faute de son éducation et non la sienne, et peut-être un don précieux de poésie.

« Il n'était pas sous l'influence du monde extérieur, écrivait plus tard Wordsworth, mais il avait un don extraordinaire pour évoquer une image ou une série d'images dans son esprit [2]. »

Ce don n'aurait pas pu, pour Wordsworth lui-même, remplacer l'observation de la nature, mais pourquoi pas pour Coleridge? Wordsworth n'avait rien du chef d'école, il était trop individualiste pour cela, ne connaissait que les nécessités de son propre esprit. Il admirait chez un autre la faculté d'abstraction dont il avait souffert et dont il était guéri pour toujours. Ainsi ces trois âmes (car Dorothée, insépa-

1. 1797 (?). Knight, t. I, p. 112; *Memoirs of W. Wordsworth*, t. I, p. 99.
2. Legouis, p. 349.

rable de Wordsworth, n'était pas une intelligence, elle n'était qu'une sensibilité) se complétaient si merveilleusement, en cet instant de détente et de repos, loin du monde et près de la nature, que la plus ardente, celle de Coleridge, en fut tout de suite exaltée.

Wordsworth dut à Coleridge sa philosophie, qu'il développa lentement toute sa vie, et qui l'amena à une religion, Coleridge dut à Wordsworth seulement une brève, mais magnifique période d'excitation poétique qui lui permit d'écrire ses chefs-d'œuvre.

Mais ces chefs-d'œuvre, le *Vieux Marin*, *Christabel*, *Kubla Khan*, *les Trois Tombes*, ne doivent rien directement à la poésie de Wordsworth. La seule imitation de Wordsworth qu'on puisse citer dans Coleridge c'est, avec le caractère d'Ordonio dans *Osorio*, les vers des *Visions de Jeanne d'Arc* qui sont inspirés du *Crime et Chagrin* de Wordsworth. Mais Coleridge ne sut prendre à Wordsworth ni son intuition, ou plutôt son observation psychologique, ni sa connaissance de la nature.

Sa psychologie est toujours subjective, il n'a jamais su représenter un caractère, et chez lui la nature n'est jamais aperçue que par éclairs, en images discontinues comme dans le rêve, et non en tableaux étudiés à loisir comme ceux de Wordsworth. C'est ainsi que Wordsworth lui-même a caractérisé l'imagination de son ami et sa caractéristique est très exacte [1]. Il ne s'ensuit pas d'ailleurs que les images de Coleridge soient moins *vraies* que celles de Wordsworth, elles se rapprochent au contraire davantage de la vision moyenne de l'humanité qui est confuse et fragmentaire, tandis que Wordsworth avait une vision de peintre, plus encore que de poète.

1. Cf. *Prélude*, Bk. VI.

Malgré toutes les différences qui dès ce moment les séparaient, il est certain que leur amitié eut à ses débuts une période d'illusion splendide et féconde. Nous avons vu Dorothée nous décrire un Coleridge joyeux, bien différent du malheureux qui était venu s'établir dans la solitude par désespoir, plus encore que pour sa tranquillité. Et la solitude fut partagée par une foule d'amis dans cette année 1797. En juillet Charles Lamb vint lui rendre visite, encore abattu par la catastrophe de l'année précédente, mais prêt à refaire sa vie, à la consacrer uniquement à sa sœur avec un courage riant. Il fit connaissance avec les Wordsworth et chercha doucement à tempérer le culte parfois irréfléchi de Coleridge pour eux. Cottle, l'éditeur-bienfaiteur, vint aussi de Bristol pour voir Coleridge et revint enchanté et prêt à de nouveaux sacrifices d'argent. Poole était toujours là, toujours disposé aussi à rendre service à Coleridge, qui en avait toujours besoin. Le « jacobin » Thelwall vint aussi s'établir pour quelque temps dans le voisinage, attiré par Coleridge, et se révéla révolutionnaire aussi inoffensif qu'on pouvait le désirer. Comme Coleridge et Wordsworth lui faisaient visiter un vallon sauvage des environs d'Alfoxden : « Citoyen John, lui dit Coleridge, voilà un bel endroit pour causer haute trahison. — Dites plutôt, citoyen Samuel, répondit Thelwall, que c'est un lieu capable de vous faire oublier la nécessité de commettre le crime de haute trahison [1]. » Les espions mêmes, qui abondaient en ce temps, paraissent avoir été désarmés, s'il faut en croire les histoires de Coleridge sur le délateur qui, en les entendant causer, avait fini par se persuader que tous ces jacobins connus n'étaient en somme que des poètes,

1. *Coleridge's Table Talk*, 26 juillet 1830, p. 102.

qui dans leurs promenades incessantes, voulaient « mettre en vers tout le district des Monts Quantocks [1] ».

La vie complète qui avait toujours manqué à Coleridge était enfin venue, et son fruit c'est la poésie originale et libre.

Les Wordsworth étaient venus s'établir à Alfoxden en juillet. En octobre, Coleridge parle de sa tragédie comme d'une chose « finie, transcrite, et qui sera expédiée aujourd'hui, mais sans espoir qu'elle ait du succès, ni même qu'elle soit jouée [2] ». En novembre Coleridge et les Wordsworth quittèrent Alfoxden pour une excursion à Linton, un des plus beaux points de le côte nord du Devonshire. Ils avaient l'intention de payer les frais du petit voyage par la publication d'un poème écrit en collaboration, ce fut le *Vieux Marin* pour lequel Wordsworth fournit quelques idées et quelques vers, mais qui est l'œuvre de Coleridge seul, et son œuvre typique, car la manière même dont il a compris le sujet, peut-être donné par Wordsworth, n'est qu'à lui, et on a pu prendre comme témoignage de la différence radicale des deux âmes cet essai de collaboration manqué [3].

La ballade du *Vieux Marin* est un de ces poèmes qui ne peuvent pas s'analyser, encore moins se traduire. L'élément musical est si important dans cette poésie que toute traduction ressemble à une parodie.

C'est un rêve, et tous les essais d'interprétation, toutes les recherches de sources, ne touchent pas plus à la puissance suggestive de ce rêve, chez ceux qui sont capables de la sentir, qu'on ne diminuera la terreur de l'hallucination, chez les malades, en leur disant

1. *Biographia Literaria*, chap. x.
2. *Letters*, p. 231.
3. Voir sur ce point Legouis, p. 431 et suiv.

que ce qu'ils voient ne peut être réel. Coleridge lui-même s'est expliqué là-dessus avec beaucoup de clarté.

La pensée se présenta à nous (auquel d'entre nous, je ne me le rappelle pas) de composer une série de poèmes de deux sortes. Dans les uns, les incidents et les agents seraient, en partie au moins, surnaturels, et l'excellence qu'on se proposait d'atteindre devait consister à intéresser l'émotion par la vérité dramatique des sentiments qui accompagneraient naturellement de telles situations, en les supposant réelles. Et réelles, en ce sens, elles l'ont été pour tout être humain qui, par suite d'une erreur des sens quelconque, s'est cru à un moment quelconque sous l'empire d'une puissance surnaturelle. Dans les poèmes de l'autre classe, les sujets seraient pris dans la vie ordinaire ; les caractères et les incidents seraient ceux qu'on peut rencontrer dans tout village et dans son voisinage, là où il existe une âme méditative et sensitive pour les rechercher, ou pour les remarquer quand ils se présentent... Cette idée fut le germe des *Ballades lyriques*, et il fut entendu que mes efforts tendraient à représenter les personnages et les caractères surnaturels ou du moins romantiques et cependant de telle manière que j'y fisse passer de notre nature intérieure un intérêt humain et une apparence de vérité suffisante pour obtenir pour ces fantômes de l'imagination cette suspension volontaire de la non-croyance qui constitue la foi poétique... C'est dans cette intention que j'écrivis le *Vieux Marin*... [1].

Ainsi Coleridge, revenant plus tard, en théoricien, sur l'origine de ses œuvres, crut les avoir composées suivant la théorie :

Que le champ propre de sa poésie était le surnaturel ;

Que l'intérêt du surnaturel était psychologique.

On peut tout aussi bien croire que la théorie a été

1. *Biographia Literaria*, chap. XIV.

conçue après coup pour expliquer les œuvres : l'intérêt est dans la netteté de la réaction de sa personnalité vis-à-vis de celle de Wordsworth.

Coleridge rencontre un poète qui est tout pénétré de réalisme, réalisme psychologique, et réalisme dans l'étude de la nature, il se met à genoux devant lui et l'adore comme le plus grand esprit qu'il ait jamais rencontré, mais quand il en vient à se comprendre lui-même, au contact de cet esprit, sa pratique est tout autre, il se réfugie plus que jamais dans le surnaturel. Et quelle décadence, quelle erreur, penserait-on à première vue, quand on sortait à peine d'une poésie artificielle, d'une mythologie usée, que de penser que l'objet de la poésie c'est ce qui n'est pas, de repousser encore une fois le visible, le vrai, pour courir à l'illusion !

Ce serait bien mal comprendre Coleridge. D'abord pour lui, nourri de philosophie idéaliste, c'est ignorance que de prendre le visible pour le vrai. Nous avons déjà vu que, dans sa pensée, la Nature n'est que le langage de la divinité, le sensible n'est valable que comme signe et symbole de l'intelligible. En un sens, le vrai est toujours pour lui surnaturel.

Mais le surnaturel ne doit jamais être représenté comme objectif, comme vrai au sens vulgaire du mot, c'est-à-dire comme sensible. Le surnaturel et le divin sont en nous, ce sont nos rêves, nos rêveries, nos extases. Si nous ne représentons jamais le surnaturel que *dans un esprit*, préoccupé de surnaturel, comme ils le sont tous à certains moments, et ceux-là même qui s'en croient le plus dégagés, nous échappons à la banalité de toutes les mythologies, et nous revenons à la mythologie éternelle qui est l'origine de toutes les autres, celle dont le fondement est la croyance même au surnaturel, qui est un fait. Par là

nous rejoignons le réalisme par une voie détournée, mais ce qui reste propre à la doctrine de Coleridge c'est cette persuasion mystique que les états de croyance au surnaturel sont plus dignes d'être étudiés et représentés par le poète (du moins par lui-même) que les autres, et qu'ils expriment une vérité plus haute que les sentiments vulgaires.

Ainsi comprise, et réduite au domaine du surnaturel psychologique, la poésie y est maîtresse. Il faut, et il suffit, que nous nous intéressions à la vision qu'elle nous présente. Vouloir la faire passer pour vraie, cela est superflu et ridicule, et ne peut que rompre le charme. Si la vision est représentée comme vision, comme état plus ou moins anormal de la personnalité humaine, la poésie est dans l'irréel, mais non pas dans le faux, puisqu'il est vrai que l'irréel, le surnaturel, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, joue un rôle important dans notre vie. Coleridge n'a jamais négligé cette distinction entre le surnaturel objectif, qu'on peut appeler si l'on veut le fantastique, et le surnaturel psychologique. C'est pour cela que sa poésie est restée vivante, et intéressera toujours. Le *Vieux Marin*, c'est un cas de possession par le remords, ses visions ne nous sont pas données un instant comme vraies, c'est là leur vraisemblance, leur vérité. Par là Coleridge est le maître d'Edgar Poe, de Baudelaire et de toute la poésie moderne qui est suggestive, non affirmative, du surnaturel, et tout entière faite de rêverie.

Les contemporains n'y comprirent pas grand'chose. Le goût du fantastique et du surnaturel s'était réveillé chez eux, mais c'était une convention nouvelle, une mythologie qui en remplaçait une autre. Sous l'influence de l'Allemagne, le fantastique s'alliait à la représentation du Moyen Age, qu'on avait retrouvé en

même temps. Coleridge lui-même n'osa pas placer ses poèmes fantastiques ailleurs que dans un Moyen-Age de fantaisie, sous la forme d'une ballade de style archaïque. Southey appela la Ballade du *Vieux Marin* « la tentative d'un Hollandais pour arriver au sublime allemand [1] », ce qui signifiait probablement pour lui que Coleridge avait maladroitement essayé de renchérir sur les effets de terreur de la ballade allemande. Il ne s'apercevait pas que Coleridge ne cherchait à produire cet effet qu'indirectement, psychologiquement, en nous peignant un homme sous l'empire de la terreur [2].

Dans la seconde édition, quand il mit à sa ballade ce sous-titre : *Rêverie d'un poète*, Charles Lamb lui-même protesta que c'était une catastrophe pareille à la déclaration du tisserand Bobine, dans le *Songe d'une Nuit d'été*, quand il annonce au public qu'il n'est pas un lion, mais qu'il joue seulement le rôle d'un lion. « Quelle idée nouvelle gagnons-nous à ce titre, disait Lamb, qui ne détruise toute la croyance — que le conte devrait nous imposer — à sa vérité [3] ! »

Wordsworth aussi se plaignait que le poème de son ami avait de grands défauts : 1° que le personnage principal n'avait pas un caractère assez distinct, soit dans sa profession de marin, soit comme être humain qui, ayant été longtemps sous l'action d'impressions surnaturelles, pourrait être supposé avoir lui-même quelque chose de surnaturel ; 2° qu'il n'agit pas, mais qu'il est constamment soumis à une action exté-

1. « *A Dutch attempt at German sublimity* ». Les Hollandais avaient en Angleterre la réputation d'être les Béotiens modernes, on ne sait trop pourquoi.

2. Voir l'article de la *Critical Review* sur les *Lyrical Ballads* (oct. 1798) dans Haney, *Early Reviews of English Poets*, p. 22, et note p. 202.

3. *Lamb's Letters*, t. I, p. 164.

rieure; 3° que les événements n'ayant pas de connexion nécessaire, ne se produisent pas les uns les autres, et enfin que les images sont un peu trop laborieusement accumulées[1].

Cette dernière critique est la seule qui porte, mais elle ne porte que sur la forme. Quant au fond, n'est-il pas intéressant de voir que Wordsworth ne veut pas que cette vision, cette rêverie, soit une vision, une rêverie, qu'il y voudrait lui aussi de la réalité, de la cohérence et de la logique?

Ainsi, il se refusait à quitter la terre avec Coleridge. Une poésie de pure imagination, il ne pouvait même se figurer que son ami l'eût tentée, car sa tâche à lui était d'interpréter la nature, mais non de la dépasser, et il ne pouvait en comprendre une autre.

Ces critiques des meilleurs esprits et des plus sympathiques à Coleridge nous font bien comprendre tout ce qui restait à faire en Angleterre pour fonder le romantisme poétique. Un Wordsworth, un Lamb, demandaient encore à la poésie le vrai, d'autres lui demandaient d'être morale. Vers la fin de sa vie Coleridge leur répondait encore :

Mrs. Barbauld me dit un jour qu'elle admirait beaucoup le *Vieux Marin*, mais qu'il y avait deux défauts dans cette œuvre, qu'elle était improbable, et qu'elle n'avait pas de morale. Quant à la probabilité, je reconnus qu'on pouvait la mettre en question, mais quant au besoin d'y voir une morale, je lui dis qu'à mon propre jugement le poème en avait trop et que son seul, ou principal défaut, si on me permettait de le dire, c'était l'obtrusion du sentiment moral, apparaissant si ouvertement au lecteur comme principe ou cause d'action dans un ouvrage de pure imagination. Il n'aurait pas dû avoir plus de morale que dans

1. *Note to the Ancient Mariner* dans la 2e édition (1800) des *Lyrical Ballads*, reproduite dans Campbell, P. W.

les *Mille et Une Nuits*, le conte du marchand qui s'assied pour manger des dattes sur la margelle d'un puits et qui jette les noyaux en l'air, et voici qu'un génie apparaît et lui dit qu'il faut qu'il le tue, lui marchand, parce que le noyau d'une des dattes avait, à ce qu'il paraît, crevé l'œil du fils de ce génie [1].

Le *Vieux Marin*, ce conte des Mille et Une Nuits, est devenu un des poèmes les plus populaires de la littérature anglaise. Il a eu une quantité d'éditions, et bien des artistes ont essayé de l'illustrer, sans grand succès d'ailleurs. Le plus célèbre, Gustave Doré, n'a pas mieux réussi que les autres. Les images du rêve s'effacent à la précision brutale du grand jour, ou deviennent mélodramatiques et vulgaires, et dans la *Ballade du Vieux Marin*, les paysages même sont des paysages de rêve. Coleridge n'avait vu ni les glaces du Nord, ni la splendeur des Tropiques, il n'était peut-être même jamais allé sur mer, et plus tard il remarqua qu'il avait décrit tout à rebours le sillage d'un navire.

La première idée du poème fut donnée, dit-on, par le rêve d'un ami de Coleridge, qui avait vu un vaisseau fantôme. D'autres disent qu'il prit cette idée dans un de ces livres inconnus du vulgaire dont il faisait ses délices, les *Epîtres de saint Paulin à Macarius*. L'histoire de l'Albatros lui fut suggérée par un récit de voyage au cap Horn que Wordsworth avait lu, et il prit d'autres détails de description, pour suppléer à son ignorance, dans un autre voyage aux mers polaires. On ne rapporte tout ceci que pour faire ressortir le travail de l'imagination qui a su composer de tous ces détails un tout harmonieux et donnant l'impression de l'unité. Il faut aussi faire

1. *Table Talk,* 31 mai 1830, p. 87.

remarquer que ce travail a été conscient, qu'il s'agit ici de la représentation artistique du rêve, et non pas d'un rêve qui aurait été rapporté tel à peu près qu'il aurait été fait par le poète [1].

Un autre poème de Coleridge nous donne un exemple de ce dernier cas, c'est le superbe fragment intitulé *Kubla Khan*, qui ne fut publié qu'en 1816, avec *Christabel*, mais qui date à peu près de la même époque que le *Vieux Marin*.

Les circonstances dans lesquelles Coleridge l'a composé valent la peine d'être rapportées entièrement d'après lui-même [2].

Le fragment qui suit est publié à la demande d'un poète très célèbre et qui mérite sa célébrité [3], et publié, en ce qui concerne l'opinion de l'auteur lui-même, plutôt comme curiosité psychologique qu'en raison du mérite poétique qu'il pourrait lui supposer.

Pendant l'été de 1797 [4], l'auteur, alors en mauvaise santé, s'était retiré dans une ferme solitaire entre Porlock et Linton, dans la partie des comtés de Devon et Somerset qui touche à l'Exmoor. Par suite d'une légère indisposition, un calmant lui avait été ordonné. L'effet en fut qu'il s'endormit dans son fauteuil en train de lire dans le *Pèlerinage de Purchas* la phrase suivante, dont voici du moins le sens : « Ici le Khan Khubla fit bâtir un palais avec un jardin splendide. Et ainsi dix mille carrés de terre fertile furent enclos d'un mur [5]. »

1. Voir R. Garnett, Notes à son édition des *Poems of S. T. Coleridge*, p. 283, et l'édition Campbell, p. 593, pour les extraits des voyages de Shelvocke (1726) et de Thomas James (1633); Pour les superstitions sur les oiseaux de mer, voir aussi Moreau de Jonnès, *Aventures de guerre* (1858), t. II, p. 87.

2. Note précédant le poème dans l'édition de 1816, reproduite dans Campbell, P. W., 592.

3. Ce poète est Byron, voir *Lamb's Letters*, t. I, p. 305; E.-H. Coleridge, *The Lake Poets in Somersetshire*, p. 22-23.

4. En réalité, 1798 (Campbell, P. W., XLII, n.; E.-H. Coleridge, *ibid.* et *Letters*, p. 245 n.).

5. Le passage de *Purchas his Pilgrimage*, London, 1626, f°,

L'auteur resta environ trois heures dans un profond sommeil, au moins des sens externes, et pendant ce temps il est persuadé, autant qu'on peut l'être, qu'il n'a pas dû composer moins de deux à trois cents vers, si en vérité on peut appeler composition un état dans lequel toutes les images apparaissaient devant lui comme des *objets*, en produisant parallèlement les expressions correspondantes, sans aucune sensation ni conscience d'effort.

A son réveil, il lui sembla avoir gardé un souvenir distinct du tout, et prenant sa plume, son encre et son papier, il se mit immédiatement et avec passion à écrire les vers qu'on va lire. A ce moment, malheureusement, il fut appelé hors de la chambre par une personne venue pour affaires de Porlock, et retenu plus d'une heure par elle. A son retour dans la chambre il s'aperçut à sa grande surprise et à son grand regret que, quoiqu'il eût conservé une espèce de souvenir vague et confus du thème général de la vision, à l'exception de huit ou dix vers ou images éparses, tout le reste avait disparu comme les images sur la surface d'un cours d'eau dans lequel une pierre a été lancée, mais, hélas ! sans revenir comme elles !

Si le récit de Coleridge est vrai, et il n'y a pas de raison sérieuse d'en douter, nous avons là un exemple unique peut-être de création poétique dans le rêve et sous l'influence de l'opium. Il n'y a peut-être pas de plus parfait exemple de poésie musicale. Mais le fond même n'est peut être pas aussi incohérent qu'il paraît d'abord. Le poète est, et nous met sous l'influence d'un chant magique entendu en rêve. La première partie du fragment, c'est le chant magique lui-même,

est donné ainsi dans Campbell, P. W., 592 : « In Xamdu did Cublai Khan build a Stately Palace incompassing sixteene miles of plaine ground with a wall, wherein are fertile Meddowes, pleasant Springs, delightfule Streames, and all sort of Chace and game and in the middest thereof a sumptuous house of pleasure, Bk. IV, chap. XIII, p. 418. (La source est Marco Polo.) Remarquer le rythme, qui a pu suggestionner une oreille aussi sensible que celle de Coleridge.

puis le poète s'entend chanter, se représente. Il y a là seulement un de ces changements à vue si fréquents dans le rêve, et si ce poème n'est pas, comme nous le dit Coleridge, littéralement rapporté, dans sa forme rêvée, il faut reconnaître qu'on n'a jamais su imiter aussi bien l'allure, la couleur du rêve, avec ce qu'il a presque toujours d'intense et d'incomplet, comme cette inimitable vision [1].

Les autres poèmes de Coleridge qui sont sortis de cette veine du surnaturel psychologique, *Christabel*, dont la première partie fut composée en 1797, et les *Trois Tombes*, qui doivent dater de la même époque, sont restés inachevés comme *Kubla Khan*. Ils n'en sont pas moins beaux, on peut même penser que Coleridge lui-même aurait eu quelque peine à finir *Christabel* sans décevoir le sentiment d'attente mystérieux qu'il a su si bien ménager. Tel qu'il est, le poème, avec la suite composée en 1800, est peut-être le plus parfait des poèmes fantastiques de Coleridge. L'intention morale qui gâte un peu la *Ballade du Vieux Marin* est absente ici, et la versification, plus libre, est encore plus harmonieuse et savante. Pas plus que dans le *Vieux Marin*, on ne songe à sourire du cadre Moyen Age, des archaïsmes naïfs, tout l'intérêt est dans le mystère de la personnalité humaine et du pouvoir de suggestion, et ce mystère nous ne sommes pas beaucoup plus près de l'avoir résolu qu'on ne l'était du temps de Coleridge.

En nous proposant, comme explication de la per-

1. On connaît d'autres exemples de création littéraire dans le rêve. Voir l'excellente leçon de M. Bergson sur le rêve, publiée dans la *Revue scientifique* du 8 juin 1901. L'auteur, si bien informé d'ordinaire de la littérature anglaise, cite Stevenson, *A Chapter on Dreams* (l'admirable nouvelle de Stevenson, *Olalla* est aussi l'utilisation d'un rêve), mais ne paraît pas avoir connu cet exemple typique de Coleridge.

sonnalité « démoniaque », comme on l'appelait au Moyen Age et à la Renaissance, les phénomènes étudiés de nos jours sous le nom d'hypnotisme et de suggestion, Coleridge serait le précurseur de plus d'une école psychologique moderne, en même temps qu'un grand poète, mais c'est croyons-nous, surtout par une intuition de poète qu'il a vu qu'il fallait laisser le surnaturel dans le domaine psychologique [1].

Les *Trois Tombes* nous présentent un exemple encore plus net de cette intuition de Coleridge. C'est ce que nous appellerions aujourd'hui un cas d'auto-suggestion qu'il a voulu décrire, car le point de départ avait été l'idée de montrer que le sortilège, tel qu'il était pratiqué chez les Nègres et les Peaux-Rouges, a pu se rencontrer aussi bien dans les peuples civilisés et peut s'expliquer psychologiquement par l'action produite sur l'esprit de la victime par l'idée même du sortilège.

Ce dernier poème est peut-être plus émouvant que les deux autres, parce qu'il place le surnaturel dans un cadre plus familier. Le paysage est celui des environs de Stowey, et l'horreur de la tragédie contraste admirablement avec la paix de la campagne anglaise telle que Coleridge la voyait autour de lui. Ce petit poème n'a jamais été aussi populaire qu'il le mérite [2].

On pourrait se demander si cette préoccupation du surnaturel n'avait pas, chez Coleridge comme chez

1. Ce point de vue a été indiqué par C. H. Herford, dans son admirable manuel *The Age of Wordsworth*, p. 176, et d'abord par Walter Pater, *Appreciations* : Coleridge, p. 98 et suiv.

2. Introduction to the *Three Graves*, reproduite par Campbell, p. 589, qui donne aussi les deux premières parties restées inédites. Cf. Hall Caine, *Samuel Taylor Coleridge*, p. 138.

Hoffmann, quelque chose de morbide, et n'était pas due à l'usage de l'opium. Mais nous n'en croyons rien. Il n'y a pas de preuves positives que Coleridge ait fait usage de l'opium pendant les années 1797-1798. Et puis, ceux qui en ont fait usage, ont su tirer si peu de parti de leurs visions qu'on peut se demander si ce stimulant est nécessaire pour expliquer une floraison d'imagination comme celle-là. Nous avons son témoignage pour *Kubla Khan*, mais *Kubla Khan* n'est qu'une esquisse magnifique et nous ne croyons pas que l'opium ait jamais pu inspirer des œuvres comme *Christabel* ou la *Ballade du Vieux Marin*, qui sont des œuvres de volonté et d'intelligence autant que d'imagination. Et enfin il faudrait s'expliquer sur le sens du mot *morbide* et savoir s'il doit être nécessairement défavorable. Entendons-le au sens de « concomitant à la maladie » et nous verrons que jamais la maladie n'a eu de génie, quoique le génie ait eu souvent la maladie [1]. Nous voulons dire par là que jamais la maladie n'a donné du génie à celui qui n'en avait pas, n'a fait sortir de son âme autre chose que ce qui y était contenu. Il faut désespérer de trouver dans un moyen factice quelconque, ou même dans une dégénérescence, le secret d'être un grand homme, et nous croyons bien que dans l'opium, Coleridge chercha surtout, sans le trouver, l'oubli de ses peines et l'atténuation de ses souffrances.

Or, pendant les années 1797-1798 il était heureux, autant du moins qu'il pouvait l'être, et, à côté des poèmes du surnaturel, et datant des mêmes années, toute une série de poèmes exprime une harmonie réelle et profonde dans sa vie.

Il essaya d'abord de se rapprocher moralement de

1. Comparer Arvède Barine, *Névrosés*.

sa famille, qui l'avait presque ignoré depuis son escapade au régiment en 1794, en dédiant la seconde édition de ses poèmes (mai 1797) à son frère aîné George, le clergyman d'Ottery Saint-Mary. Cette dédicace en vers, encore un peu conventionnelle dans la forme, n'en est pas moins une des choses les plus touchantes qu'il ait écrites, car on y sent qu'il avait un besoin véritable de ce milieu de famille qui lui avait toujours manqué, qui devait lui manquer encore pendant presque toute sa vie. Parlant du bonheur de ses frères, restés unis dans la maison paternelle, il ajoute :

A moi la Sagesse Éternelle attribue
Un sort différent, une âme encore plus différente
Moi, trop tôt transplanté du sol
Où je vis pour la première fois la lumière
Avant que mon âme eût fixé ses amours familiales
Et de là, dans la vie, à la chasse d'amitiés amenées par le hasard.

C'est un peu dur pour ses amis, et il n'avait pas encore, il n'eut jamais de raisons d'ajouter qu'il avait été, « empoisonné, comme par l'ombrage du mancenillier, par des amitiés traîtresses [1] ». Mais c'était en toute sincérité qu'il disait à son frère.

Quelquefois
Mon âme est triste, d'avoir erré dans la vie...
... Surtout quand je me souviens de toi, qui fus le premier de mes amis,
Toi qui veillas sur mon enfance et mon adolescence,
Qui suivis mes égarements avec l'œil d'un père
Et, prévoyant le mal mais espérant toujours le bien,
Blâmas chaque faute, mais de tous mes malheurs
Souffris en silence.

1. Métaphore chérie de Coleridge et détestée de Lamb, qui lui écrivait : « Je vous appellerai des plus vilains noms, Mancenillier, et je ne sais quoi encore ». *Lamb's Letters*, t. I, p. 83.

Il est sincère encore quand il parle de cette « triste sagesse que la folie laisse après elle », à laquelle il se croit arrivé. Mais le volume de poèmes, quoique l'influence de Lamb eût suffi pour reléguer dans les limbes les flamboyantes *Visions de la Pucelle d'Orléans*, publiées l'année précédente dans la *Jeanne d'Arc* de Southey, quoique les sonnets les plus compromettants eussent été supprimés aussi, contenait encore trop d'idées subversives, surtout dans les *Méditations religieuses*, pour un honnête clergyman de campagne, à cette époque où la réaction contre la Révolution française faisait rage en Angleterre.

Malgré toutes les bonnes intentions et les promesses d'amendement que contenait sa dédicace, Coleridge dut écrire quelque temps après sur son exemplaire des Poèmes : « N. B. Si ce volume parvient jamais à sa destination, c'est-à-dire à la Postérité, qu'elle sache que le Révérend George Coleridge fut mécontent de cette Dédicace et crut qu'elle pourrait faire du tort à sa réputation [1] ! »

On comprend la mauvaise humeur de Coleridge, mais aussi celle de son frère aîné, qui se trouvait conférer le baptême, sans le vouloir, à un poète aussi suspect que l'ami du jacobin Thelwall. Il ne devait pas ignorer non plus que Coleridge était notoirement unitaire, ce qui, naturellement, pour un Anglican orthodoxe, était l'abomination de la désolation, presque pis que l'athéisme, car il y avait moins de chances de conversion.

Coleridge trouva donc peu d'encouragement du côté de sa famille et revint d'autant plus volontiers à ses amis que, dans la vitalité extraordinaire de ces années de poésie, il sentait qu'il exerçait une heureuse

1. Campbell, n. à P. W., 589.

influence, qu'il ouvrait les intelligences et les cœurs. Son poème adressé à Lamb lors de sa visite (*This Lime-tree Bower my prison*) exprime une vraie tendresse d'amitié, mais avec une simplicité qui est nouvelle. Il est intéressant aussi comme développement du thème de l'action morale de la nature, que nous avons vu indiqué dans les poèmes de la lune de miel. On a voulu y voir une preuve de l'influence de Wordsworth, mais le thème est traité dans une manière toute différente de celle de Wordsvorth, même avec une réminiscence de la philosophie de Berkeley que Wordsworth n'aurait jamais songé à introduire dans un poème [1]. Ce qui serait plus wordsworthien ce serait la délicate peinture de la « salle d'ombrage », comme on disait en France vers ce temps-là :

pâli par la lumière éclatante
e rideau du feuillage m'apparaissait transparent, et je [regardais avec attention
Une feuille large touchée du soleil et j'adorais voir
L'ombre de la feuille et du pétiole d'au-dessus
Divisant la tache de lumière. Et ce noyer
Comme les teintes en étaient riches, et comme le rayon- [nement
Portait en plein sur le lierre antique qui envahit ces [ormes !
Maintenant sa masse d'un noir profond
Fera paraître moins noires leurs branches sombres
Jusqu'à la fin du crépuscule : et quoique la chauve-souris
Tourne maintenant silencieuse autour de nous et qu'au- [cune hirondelle ne gazouille plus
Le bourdon solitaire chante encore sur les fleurs des [fèves ! [2]

« Pas un bruit qui parle de la Vie n'est dissonant. » La philosophie de ce poème est d'une si douce

1. Vers 38, 43. La réminiscence de la philosophie de Berkeley a été signalée par Coleridge lui-même. (*Letters*, p. 226, n.)
2. *This Lime Tree Bower my Prison*, v. 45 sq. P. W., 92-3.

sagesse qu'on sent le moment béni, qui ne dure guère, où l'homme en pleine possession de ses forces et ayant conscience qu'il fait tout ce qu'il doit, qu'il vit, se sent à la fois heureux et bon. Ce poème de juin 1797, c'est la note d'ouverture du magnifique concert de l'année 1797-98 à Stowey, de cette succession de chefs-d'œuvre.

C'est un chef-d'œuvre encore et un chef-d'œuvre classique, que la *Gelée de Minuit*, cette méditation du poète auprès du berceau de son enfant, qui est en même temps un retour sur sa propre enfance malheureuse et emprisonnée.

C'est une preuve morale décisive, selon nous, de la santé intellectuelle de Coleridge à cette époque que ce fait : les visions du poète qui a écrit la *Ballade du Vieux-Marin*, *Christabel*, *Kubla Khan* et les *Trois Tombes*, n'ont pas tué en lui le poète du sentiment et de l'intimité morale, l'harmonieux Lamartine qui chantait déjà dans la *Harpe Eolienne*, dans le poème de la lune de miel, et que nous retrouvons dans ces poèmes de Stowey. Il serait plus simple sans doute d'admettre que l'opium a transformé Coleridge à partir de 1796, a fait de lui un poète visionnaire, mais la réalité est plus complexe, la nature morale du poète est plus riche, dès cette époque, qu'on ne paraît l'avoir cru. Ses poèmes sont des visions, mais dominées et mises en œuvre par un esprit qui n'a jamais été plus près de la réalité que dans cette année de bonheur. Une sagesse shakespearienne, qui connaît toutes les folies dont elle ne subit plus l'entraînement, telle nous semble être la trame de ces harmonies ou méditations poétiques qui s'appellent la *Gelée de Minuit*, le *Rossignol*, le poème à son frère George et le poème à Lamb. « Triste sagesse », parce qu'il sent vivement la tristesse d'avoir vécu loin du

réel, ou de l'avoir mal compris, mais avec un espoir, une résolution de refaire sa vie, de faire autre que la sienne celle de son enfant. Le poème du *Rossignol* est caractéristique à cet égard de l'influence morale de Wordsworth. Coleridge y répudie expressément la mélancolie artificielle du premier romantisme :

« La nature n'abandonne jamais les sages et les purs, » nous disait un poème précédent. Ici Coleridge nous dit qu'il n'y a dans la nature rien de mélancolique. Le chant du rossignol n'a rien de mélancolique [1]. Ce ne peut être que l'imagination d'un malheureux qui le travestit ainsi. On n'a pas le droit de profaner de sa tristesse « les douces voix de la nature, toujours pleines d'amour et de joie ». C'est :

le joyeux rossignol
Qui précipite et presse en rapides roulades
Ses notes délicieuses, comme s'il avait peur
Que cette nuit d'avril fût trop courte
Pour chanter tout son chant d'amour et délivrer son âme
De toute sa musique !

La pensée de l'enfant revient encore dans la conclusion du poème, et comme dans la *Gelée de Minuit*, Coleridge se promet de le faire vivre toujours sous l'influence bienfaisante de la nature. Ce sont les idées de Wordsworth que Coleridge exprime. Il aspirait à l'équilibre et à la paix de toutes les forces de son être, avec une sensibilité un peu inquiète, mais qui ne doit pas nous tromper sur la véritable tendance de son esprit.

Cet effort vers l'harmonie est encore dans les poèmes politiques de l'année 1798, l'*Ode sur la France* et les *Craintes dans la Solitude*, qui marquent sa rupture définitive avec la Révolution [2].

1. *Lime Tree Bower*, v. 60; *Nightingale*, v. 15.
2. *France, an Ode* (février 1798); *Fears in Solitude* (avril 1798). P. W., 124, 127.

CHAPITRE VI

(1798)

Invasion de la Suisse par les armées françaises. — L'*Ode à la France* de Coleridge. — Comment son ralliement à la réaction s'explique par l'état de l'opinion publique. — La réaction en Angleterre. — Craintes d'invasion. — Les *Craintes dans la Solitude*, poème de Coleridge (1798). — Il songe à se faire prédicateur. — Rencontre de William Hazlitt. — Brouille avec Lamb. — Il décide de partir pour l'Allemagne. — Ce qui l'attire là-bas. — Rêve d'éducation encyclopédique.

L'Ode à la France parut dans le *Morning Post*, le 16 avril 1798, sous le titre de *Palinodie.*

Le rédacteur du journal la fit précéder d'un petit préambule caractéristique : « L'excellente Ode qui suit sera à l'unisson des sentiments de tous les amis de la Liberté et de tous les ennemis de l'Oppression, de tous ceux qui, admirant la Révolution française, détestent et déplorent la conduite de la France vis-à-vis de la Suisse.

« Il est très satisfaisant de voir un avocat aussi zélé et aussi ferme de la Liberté que M. Coleridge s'unir à nous pour condamner la conduite de la France vis-à-vis des cantons suisses. En vérité le concours qu'il nous apporte ne nous étonne pas,

car nous ne connaissons pas d'Amis de la Liberté qui ne soit de son opinion, etc... »

Dans l'opinion du journal comme dans celle de Coleridge lui-même, l'invasion de la Suisse par les armées du Directoire suffisait donc à motiver cette Palinodie, cette rupture définitive d'un agitateur connu avec ce qu'il avait adoré sous le nom de Révolution. La Révolution française faisait la guerre aux peuples libres après l'avoir faite aux Rois, elle mentait à son propre idéal, on pouvait la maudire tout en restant fidèle à cet idéal.

C'est le thème magnifiquement développé par Coleridge, dans cette Ode que Shelley trouvait, dit-on, la plus belle qui soit écrite en langue anglaise. Cette explication de sa Palinodie a été acceptée par tous ses biographes. Elle paraît rendre compte suffisamment d'une conversion qu'on trouve cependant « soudaine » et « étrangement disproportionnée à l'importance du fait historique [1] ». Nous croyons qu'il faut remonter plus haut, ou aller plus profond dans l'histoire de cette âme singulière pour expliquer ce revirement. Le « choc fatal » ne fit qu'amener à la surface, qu'à rendre conscients pour Coleridge lui-même des sentiments dont l'Angleterre prenait de plus en plus conscience autour de lui, une horreur de la Révolution qui était surtout une haine dela France, instinctive et irraisonnée.

Sans doute on a très bien montré que la Suisse était, aux yeux de l'Angleterre comme de toute l'Europe depuis Rousseau, l'Etat républicain idéal, un ancêtre sur lequel la Révolution française n'aurait jamais dû porter la main. Mais ce sentiment tout abstrait était-il bien profond? Coleridge pouvait-il se passionner

1. Legouis, p. 386; Cestre, p. 357 et suiv.

pour un symbole en Suisse, alors qu'en France il ne l'avait que craintivement admiré, redoutant plutôt en lui l'expression de la volonté divine, le fléau de Dieu, qu'il n'y voyait l'œuvre des volontés humaines. Il y a longtemps déjà, nous semble-t-il, que Coleridge n'était plus républicain, s'il l'avait jamais été, mais il commençait seulement de se sentir patriote. Or la Suisse était inoffensive, et la France était redoutable. Il fallait donc exalter la Suisse et se joindre à la guerre contre la France sur ce prétexte qu'elle trahissait un idéal qui n'avait plus guère de sens pour celui même qui le défendait encore.

A qui Coleridge fait-il appel dans cette Ode véhémente?

Va-t-il opposer l'exemple de la Révolution anglaise à la Révolution française, opposer l'anarchie française et la liberté anglaise, parler de ses martyrs anciens, ou des nouveaux réformateurs, des déportés d'hier qu'il admirait naguère? Non, l'Ode est un hymne à la Liberté, mais à cette liberté métaphysique qui n'a jamais « inspiré de son âme les formes du pouvoir humain », cette liberté que le poète mystique, « possédant toutes choses dans l'amour le plus intime », sent seulement dans la Nature, dans les vents errants, dans les vagues, dans les nuages auxquels il adresse ses invocations. Si l'on ne craignait de paraître faire une épigramme, on dirait que la liberté dans les nuages est bien celle dont se contente alors Coleridge, dans cet esprit d'anarchie où nous l'avons vu, maudissant tous les gouvernements, mais n'espérant en changer aucun. L'*Ode sur la France*, c'est l'abandon de la France, mais c'est aussi l'abandon d'un idéal de liberté humaine que le poète n'avait que vaguement entrevu, et qui était précisément celui de la Révolution. Elle, terriblement pratique,

ne se contentait pas que l'Univers physique fût l'œuvre de Dieu, et exprimât la seule Liberté que nous puissions connaître en elle, la soumission à la nécessité divine.

Mais si la liberté est ainsi l'effet d'une révélation individuelle, et ne saurait résider dans aucune forme politique, il suit nécessairement que toute Révolution est immorale, et en particulier la Révolution française, parce que « les Sensuels et les Aveugles se révoltent en vain, esclaves d'eux-mêmes[1] ». Quand la libération s'est faite dans les âmes, toute Révolution est inutile, elle est faite d'avance, car elle ne saurait se faire en dehors des âmes.

Cette très noble philosophie a pour conséquence pratique la réaction contre toute révolution, puisque le peuple qui se soulève violemment montre par là qu'il est encore esclave de ses passions. Coleridge rejoignait par une voie détournée la majorité de ses compatriotes : les Français étaient incapables de liberté, et indignes d'elle. Il ne lui restait plus qu'à se persuader que l'Angleterre avait toute la liberté nécessaire, qu'elle avait le sens et l'usage de la liberté possible, pour en être arrivé au même point que Burke, à l'optimisme qui est le complément naturel d'un patriotisme robuste et agressif.

Cette nouvelle étape de la conversion au patriotisme est marquée dans le poème composé deux mois après l'*Ode sur la France* et appelé *Craintes dans la Solitude*. Le problème moral posé n'a plus rien de théorique, c'est celui-ci : L'Angleterre va être envahie peut-être par la France. Faut-il aimer sa patrie, faut-il la défendre?

L'année précédente Coleridge se réjouissait encore

1. *France, an Ode*. St. V.

des victoires françaises, « exultant à la pensée que la révolte des Irlandais et la mutinerie des équipages de la flotte anglaise allaient forcer l'Angleterre à abandonner la lutte [1] ». Maintenant son cœur a choisi entre la France et l'Angleterre, et, comme il aime l'Angleterre, il faut qu'il haïsse la France, son ennemie. Sans doute il parle encore en prophète à son pays et lui rappelle ses fautes. L'Angleterre, croit-il encore, a eu tort en déchaînant la guerre. Mais elle a eu tort parce qu'elle a fait la guerre, qui est toujours fratricide, et non pas spécialement parce qu'elle a fait la guerre à la France. La guerre était injuste comme toutes les guerres et, de plus, inutile, car l'Angleterre n'avait rien à craindre alors. Alors il semble que la Révolution française ne s'accomplissait que par la volonté de Dieu et qu'il était criminel d'intervenir. Maintenant il faut se lever et combattre, « repousser un ennemi impie, impie et perfide, race légère mais cruelle qui fait fuir par la raillerie toutes les vertus, mêlant la gaieté aux actions meurtrières, et qui, promettant toujours la Liberté, elle-même trop sensuelle pour être libre, empoisonne les amitiés de la vie et vole au cœur la foi et la tranquille espérance et tout ce qui élève l'âme [2] ! »

Admirons ici la puissance de l'instinct et comme Coleridge se forge rapidement l'idée qu'il avait besoin de se faire de la France, si bien adaptée, qu'elle lui servira toute sa vie. Si les Français ne sont que cela, peut-on même se reprocher de leur faire une guerre fratricide? Ce ne sont pas des frères, ce ne sont pas des hommes, et faire la guerre à la France ce n'est pas faire la guerre à l'humanité.

1. Poole à Purkis, 10 mai 1797, dans Mrs. Sandford, *Thomas Poole and his Friends*; Legouis, p. 386; Cestre, p. 356.
2. *Fears in Solitude*, v. 138 et suiv.

Il ne faut voir dans tout cela aucune ironie, aucune insincérité du côté de Coleridge. Revenant au patriotisme, il revenait à la haine de la France, qui en faisait partie intégrante. Son âme était de cette espèce particulière qui ne se contente pas de se laisser aller au sentiment, mais qui aime à se donner des raisons abstraites. Sa France « criminelle » est aussi irréelle que s'il l'avait imaginée « vertueuse ».

Ce qui peut nous éclairer sur son état d'esprit, c'est qu'il ne se réconcilie nullement avec la politique qu'il avait maudite, avec le gouvernement de Pitt. Pitt combat la France, il a tort, il est criminel et traître à sa patrie, avant comme après la conversion de Coleridge, car la guerre est un mal en soi, et Pitt l'a attirée sur son pays, et puis, l'idée que Coleridge se fait de Pitt n'est pas l'idée qu'il se fait de l'homme d'État. Pitt fait une guerre à la Révolution qui n'est pas inspirée par l'amour de la vertu.

C'est le sens du bizarre poème intitulé *Feu, Famine et Carnage*, dans lequel Coleridge a voulu donner un résumé saisissant des horreurs et des misères de la guerre, en rendant seul responsable l'homme « dont quatre lettres forment le nom », trop odieux pour être prononcé même par les trois sorcières shakespeariennes qui sont les interlocutrices du poème. Plus tard, on en fit un sujet de plaisanterie, tant on le trouva exagéré, et Coleridge en fut si touché qu'il écrivit une interminable apologie, protestant qu'il n'en avait jamais voulu au ministre lui-même, qui n'était pour lui qu'un être symbolique. Mais il n'est pas douteux que, sur le moment, il n'ait voulu marquer ce qui lui paraissait être le caractère infernal de l'intervention de Pitt, qui ne faisait qu'ajouter les souffrances de l'Angleterre aux crimes de la France. Pour celle-ci, il n'y a pas un mot de défense ou de pitié, et on ne

comprendrait plus le poème, s'il fallait y voir une défense de la Révolution, écrite un mois avant l'*Ode sur la France* qui la condamne.

La conversion de Coleridge au patriotisme, qui comprenait comme un dogme accessoire la haine de la France et de la Révolution, n'a pas été soudaine, mais progressive. Comme celle de Wordsworth, elle s'est faite logiquement, par une évolution d'idées dont l'invasion de la Suisse n'a été que le prétexte. Elle s'est faite aussi sentimentalement, sous la pression de l'opinion publique de plus en plus belliqueuse et hostile à la Révolution depuis la fin de 1795 jusqu'au moment où Coleridge parla, parce qu'il en était venu à penser et à sentir comme l'immense majorité de ses compatriotes, entraîné par un besoin d'entrer dans la vie sociale, de n'être plus un isolé, qui n'était que la conséquence naturelle de son évolution antérieure. Il ne fit que changer de rêve, parce que c'était un rêveur, mais il eut un moment la conscience très nette de la fin d'un rêve.

Cet idéal nouveau, le patriotisme après l'humanitarisme, il lui a donné une forme si noble et si belle dans ces *Craintes dans la Solitude*, qu'on ne peut lui en vouloir pour les préjugés qu'il adoptait en même temps : « O Bretagne chérie, ô mon île maternelle, il faut bien que tu deviennes pour moi un nom chéri et sacré, pour moi qui suis fils et frère, ami, mari et père! moi qui révère tous les liens de l'Amour naturel et qui les trouve tous réunis, dans les limites de tes côtes rocheuses. O Bretagne natale, ô mon île maternelle, comment ne serais-tu pas chère et sainte pour moi, qui de tes lacs et de tes montagnes, de tes nuages et de tes vallons tranquilles, de tes rochers et de tes mers, ai bu profondément toute ma vie intellectuelle, toutes les douces sensations, toutes les pensées enno-

blissantes, toute l'adoration de Dieu dans la nature, toutes les choses charmantes et nobles, toute ce qui fait sentir à mon esprit mortel la joie et la grandeur de son existence future. Il n'y a pas une image, un sentiment vivant dans mon âme qui ne soit emprunté à mon pays! O île divine et belle, tu as été mon temple unique et très magnifique, dans lequel je marche avec une crainte religieuse et je chante mes chants solennels, aimant le Dieu qui m'a créé [1]! »

Malgré l'allure solennelle et religieuse de ce chant, on peut voir la distance qui nous sépare des déclamations qui correspondaient à un sentiment moins profond que celui-ci.

Ainsi sa poésie politique de l'année 1798 est bien en harmonie avec sa grande période poétique, c'est une synthèse de ses sentiments de nature, de famille, et de ses sentiments religieux. Il était d'accord avec lui-même, aucun obstacle intérieur ne semblait devoir arrêter le développement d'une magnifique carrière poétique, d'une vie d'homme pleinement conscient de sa force, et réalisant comme un Shakespeare ou un Gœthe tout ce qu'il y avait en lui.

Avant de montrer ce qui détourna Coleridge de sa voie à partir de 1798, il faut faire voir comment son évolution se trouvait d'accord avec celle du pays, sous la pression de laquelle elle se fit.

En 1795-96, il y avait encore en Angleterre un parti réformateur qui était pour la paix avec la France. La loi de suspension de l'*Habeas Corpus*, la persécution des Sociétés réformatrices n'avaient pu avoir un effet immédiat [2].

1. *Fears in Solitude*, v. 175 et suiv.
2. Comp. Godwin, *Thoughts*, p. 13. « Down to the year 1797.. the champions of the French Revolution in England appeared to retain their positions, and I remained unattacked. »

Mais en 1797, après deux ans de réaction gouvernementale et de guerre avec la France, après la propagande furieuse de Burke, nous n'entendons plus parler des partisans de la France et de la Révolution. En octobre 1795, au moment où Coleridge publiait ses *Conciones ad Populum*, il y avait eu une émeute à Londres en faveur de la paix. Le carrosse du roi, allant présider à l'ouverture du Parlement, avait été accueilli par les cris « A bas Pitt! Pas de guerre, donnez-nous du pain ! » Ce fut la dernière manifestation pacifiste, encore était-elle causée beaucoup plus par la famine et par la misère du peuple que par une conviction politique. On protestait contre la guerre, non pas contre la guerre avec la France.

Les derniers meetings libéraux eurent lieu en décembre 1795. En 1796, Thelwall, le dernier des réformateurs, dut cesser ses publications et ses conférences. Pendant sa tournée de propagande dans les provinces, il fut assailli quatre fois par les « défenseurs de l'ordre » avec la connivence des autorités locales [1]. Le terrorisme et la délation étaient organisés dans tout le pays, et quand Thelwall, qui avait cependant été acquitté par la justice de son pays de toute inculpation de trahison, fut invité par Coleridge à venir s'établir auprès de lui à Stowey, tous deux furent espionnés et on refusa de renouveler le bail de Wordsworth, parce qu'il s'était montré avec Thelwall et Coleridge [2].

Thelwall dut bientôt quitter le pays et fut persécuté pendant toute l'année 1797, quoiqu'il eût cessé sa campagne de propagande [3].

Si Coleridge lui-même, dans sa correspondance

1. Cestre, *John Thelwall*, p. 121 et suiv.
2. Legouis, p. 382 sq.
3. Cestre, *John Thelwall*, p. 148-9.

avec Thelwall, approuve encore sa réponse à Burke [1], en juin 1796, et l'appelle son chef-d'œuvre [2], il est rare, après cette date, qu'il lui parle politique, il essaie plutôt de le convertir à ses opinions littéraires et religieuses. Il veut croire encore qu'un aussi honnête homme n'est pas un athée, et quand il est question de sa visite, il lui parle d'avance de ses craintes de devenir suspect pour avoir réuni dans le même village Coleridge, Wordsworth et Thelwall. Il craint que « des émeutes, et des émeutes dangereuses, ne puissent en être la conséquence ». « La question de savoir si comme moralistes nous serions justifiés en hasardant le mal certain d'exciter les passions malignes pour le bien incertain qui pourrait résulter de notre vie dans le même voisinage, mérite d'être examinée », dit-il. En un mot Thelwall le compromet, et il y a longtemps qu'il ne partage plus ses opinions.

Quand il a surmonté ses craintes il écrit à un ami, pour le rassurer sur les conséquences de sa démarche, que, « si des jours de trouble et de tempête devaient venir, il est très probable que l'influence de Thelwall serait grande sur les classes inférieures ». On pourrait s'en servir au besoin, et « il ne serait pas d'une mince utilité pour la cause de la Vérité et de l'Humanité que Thelwall passât quelques années dans notre société, ce qui disciplinerait son impétuosité naturelle, lui apprendrait la patience et un salutaire scepticisme, et les lentes énergies d'un esprit *calculateur* [3] ».

Ainsi Coleridge ne songeait qu'à convertir le seul

1. *The Rights of Nature*, 1796.
2. *Letters*, p. 166.
3. Lettre de Coleridge à Chubb publiée par J. le B. Hammond dans *C.-J. Fox, a Political Study*, citée dans Cestre, J. T., p. 193.

démocrate qu'il connût encore. Pour lui, il avait cessé depuis longtemps de prêcher dans le désert ou, pis que cela, devant un auditoire hostile. Il n'avait pas assez d'énergie pour rester seul de son opinion. Comment le lui reprocher, alors que tous les autres firent de même, sauf peut-être Thelwall, que Wordsworth, Southey et tant d'autres finirent zélés partisans du trône et de l'autel. Nous avons voulu montrer au contraire que sa conversion à lui fut moins brusque qu'on n'a dit, et que bien avant l'*Ode sur la France* il s'était rallié à l'opinion commune anglaise sur la Révolution française et sur toutes les Révolutions.

Quant à ses sentiments envers la France, leur transformation est plus explicable encore, car il ne connaissait rien d'elle, elle n'était qu'un nom, ne correspondant à aucune idée précise, qui avait été l'objet de son enthousiasme, puis de sa haine. Et en cela Coleridge n'était ni plus ni moins qu'un Anglais de son temps.

Nous avons vu que, même avant la Révolution française; une partie notable de l'opinion anglaise, même la plus éclairée, était hostile à la France, comme par suite d'un antagonisme des deux nations dans tous les domaines, qui tenait surtout en réalité à une ignorance solidement établie. Naturellement cet état de l'opinion ne pouvait que se généraliser à la suite de la Révolution et de la guerre, quand la réaction politique fut triomphante dans l'Angleterre, ralliée aux cris d'alarme, puis de fureur, de Burke, dans ses écrits de 1790 à 1796 [1]. Chose curieuse, c'est après la chute de Robespierre et la fin de la Terreur, à partir

1. Voir plus haut chap. II, et sur la psychologie de la réaction anglaise, comparer Chevrillon, *Sydney Smith*, p. 142 et suiv. Sur Burke, voir Buckle, t. I, p. 467 sq. (éd. 1878).

de 1794, que la polémique fut le plus violente. Alors les *Letters on a Regicide Peace* de Burke ne parurent pas exagérées, pas plus que les caricatures de Gillray. Les brochures populaires contre la France se multiplièrent et toutes prêchaient, comme Burke, la guerre à outrance. La note comique apparaît assez souvent, sans que les auteurs l'aient voulu. « Un vieil Anglais » assure gravement que les Français, d'après Voltaire lui-même, sont une race mêlée de singes et de tigres, et se livre à un touchant parallèle entre la potence et la guillotine. « L'Anglais, dit-il, exécute sans verser le sang, pour ne pas faire souffrir, ni endurcir l'âme des spectateurs. »

Il ne faudrait pas, naturellement, donner trop d'importance à ces écrits. Mais même les esprits impartiaux et pacifiques se montraient irréconciliables et comme l'auteur que nous venons de citer, voyaient dans la guerre avec la France la seule sécurité possible pour l'Angleterre [1].

C'étaient au fond des intérêts et des craintes qui parlaient et non pas des sentiments chevaleresques, comme l'aurait voulu Burke, ou religieux et moraux, comme la majorité des Anglais aimait à se le figurer. Même le judicieux auteur anonyme de *Considérations sur l'état comparé de la France et de l'Angleterre au commencement de l'année 1796* [2], qui reconnaît tous les maux causés en Angleterre, aussi bien qu'en France, par la guerre, croit que l'Europe doit à l'Angleterre son salut, parce que l'Angleterre, sans s'engager dans les querelles d'une dynastie, et sans com-

1. *War with France the only Security of Britain, by an Old Englishman*, London, february 1794, p. 5, 13.
2. *A View of the relative State of Great Britain and France, at the commencement of the year 1796*, p. 90. London, february 1796.

battre pour la monarchie, a sauvé l'Europe du torrent de la démocratie, de l'immoralité et de l'anarchie.

Il est vrai qu'une voix s'éleva pour montrer les choses sous un autre jour. Thomas Erskine, dans un écrit qui fut tout au moins ardemment discuté, puisqu'il eut, dit-on, quarante-trois éditions pendant l'année 1797[1], s'efforça de montrer les véritables causes de la guerre et les ressorts de la politique du gouvernement, qu'on soutenait sans la comprendre. Il mit en évidence, entre autres choses, l'importance capitale de la question de la Belgique. Mais on lui fit cette réponse simple : intéressée ou non, cette politique est-elle nationale? Et il est si vrai qu'elle l'était et que le gouvernement de Pitt, sans se soucier des principes, était décidé à faire la guerre pour des intérêts nationaux immédiats, et à la continuer tant qu'ils ne seraient pas en sécurité, que les plus simples virent que la cause de la guerre, c'était la cause de la vieille Angleterre[2]. Posée ainsi, la question était résolue, car, s'il y avait encore beaucoup de réformateurs et de démocrates en Angleterre, il n'y avait presque plus de « citoyens du monde », humanitaires et pacifistes, quand les intérêts de la nation se trouvaient engagés.

A partir de 1798 environ et jusqu'à la paix d'Amiens, l'Angleterre est unanime dans sa haine de la France, sinon dans sa volonté de guerre, ce qui est tout autre chose. Coleridge aurait été héroïque, s'il n'avait pas abjuré un sentiment tout intellectuel qui ne tenait à rien de profond dans son être. Mais s'il abjura

1. *A View of the Causes and Consequences of the Present War with France*, London, 1797. Nous prenons le chiffre des éditions dans Babeau, *les Anglais en France après la paix d'Amiens*, Paris, 1898, p. 5 de l'Introduction.

2. *Plain Thoughts of a Plain Man* [William Combe], London, 1797, conclusion. Réponse à l'ouvrage d'Erskine.

publiquement et solennellement, ce n'est pas seulement par désir de montrer à tous un converti, rentrant au bercail de la patrie menacée, par besoin de se sentir en communion de sentiments avec ceux qui l'entouraient, et plus près de cette réalité terrestre qu'il essayait d'apprendre à aimer, c'est aussi parce que l'opinion contraire devenait non seulement suspecte, mais dangereuse. Pauvre, avec une famille qui allait s'accroître dans quelques mois d'un second enfant, il eut peur du nom terrible de Jacobin, qu'il sentait très sincèrement ne lui convenir en aucune façon. Nous verrons qu'il ne réussit pas à désarmer ses adversaires, et qu'il eut contre lui, toute sa vie, les Jacobins et les Anti-Jacobins.

Mais, pour le moment, le parti de ces derniers était de beaucoup le plus redoutable.

En avril 1798, après la publication de l'*Ode sur la France* et des *Craintes dans la Solitude*, Coleridge essaya, dans une longue lettre, de persuader son frère de son orthodoxie politique. De religion, il n'osait en parler, on savait qu'il prêchait publiquement dans les chapelles des unitaires et, nous l'avons dit, cela était presque pis que l'irréligion aux yeux d'un clergyman de l'église d'Angleterre. « Mais, dit-il, s'il connaît ses propres opinions, elles ne sont nullement empoisonnées de métaphysique française, de politique française, de morale française, de théologie française. »

Sur la Révolution française, il peut exprimer son opinion exactement, en citant la parole de l'Écriture : « Un vent fort et terrible a déchiré les montagnes et brisé en pièces les rocs devant le Seigneur, mais le Seigneur n'était pas dans cet orage, et après le vent vint un tremblement de terre, et après le tremblement de terre un incendie, mais le Seigneur n'était pas dans cet incendie ».

Et maintenant (croyant qu'aucune calamité n'est permise que comme moyen d'arriver à un bien) je m'enveloppe la face de mon manteau et j'attends, avec des pensées humbles et patientes, j'écoute « la petite voix » qui vient de Dieu [1].

En un mot, il désire être un homme vertueux et un chrétien et il n'est ni whig, ni réformateur, ni républicain et c'est seulement parce que la conduite du gouvernement lui paraît par sa folie propre à augmenter le nombre des « esprits enflammés et indisciplinés qui sont en embuscade contre la tranquillité publique » qu'il est l'ennemi du ministère! Coleridge ne lui reproche plus rien, que d'être un gouvernement, qui a « la lèpre héréditaire de tous les gouvernements, la vanité et l'aveuglement ».

Mais c'est surtout qu'il a « renoncé entièrement à la considération des causes immédiates des choses, qui sont infiniment complexes et incertaines, pour réfléchir aux causes fondamentales et générales, *causæ causarum* ». Tout cela n'a plus de signification pour lui, il repart pour un autre monde, celui de la métaphysique et de la poésie.

Mais il fallait vivre. Coleridge était entré presque officiellement dans la secte unitaire et songeait depuis quelque temps déjà à remplir les fonctions de pasteur, « moindre mal que mourir de faim [2] », écrivait-il à Cottle, quand on lui proposa de venir prêcher devant une congrégation unitaire à Shrewsbury, avec l'espoir d'être choisi en cas de vacance prochaine. Nous avons de ce sermon un compte rendu incomparable, par un des ennemis futurs de Coleridge, un jeune homme de vingt ans, William Hazlitt, ce fils d'un

1. *Letters*, p. 240, 241.
2. *Id.*, p. 228.

pasteur unitaire qui devait devenir un grand critique, et un grand critique de Coleridge en particulier.

Quand j'arrivai là, écrit-il vingt ans plus tard,... Mr. Coleridge se leva et récita son texte : « Et il s'en alla dans les montagnes pour prier, *Lui, seul* ». Comme il récitait ce texte, sa voix « monta comme la fumée de parfums aux riches essences » et quand il arriva aux deux derniers mots, qu'il prononça d'une voix forte, profonde et distincte, il me sembla à moi, qui étais jeune alors, que ces sons étaient un écho venant du plus profond du cœur humain, et que cette prière aurait pu flotter dans un silence solennel à travers l'univers entier.... Le sermon était sur la paix et la guerre, sur l'Église et l'État — non pas sur leur alliance, mais sur leur séparation — sur l'esprit du monde et sur l'esprit du christianisme, non considérés comme identiques, mais comme opposés l'un à l'autre [1].

Le jeune homme étudiait jusqu'au visage de l'apôtre.

Son teint était alors très pur et même éclatant. Son front était large et haut, clair comme s'il avait été fait d'ivoire, avec de grands sourcils proéminents et ses yeux roulaient au-dessous d'eux comme une mer, avec un éclat assombri.... Sa bouche était vulgaire, voluptueuse, entr'ouverte, éloquente, son menton bon enfant, rond, mais son nez, le gouvernail de la figure, l'index de la volonté, était petit, insignifiant, n'était rien, comme ce qu'il a fait.

Le critique qui rapporte ainsi ses souvenirs est sévère, mais ne nous dissimule pas que le jeune homme se crut transporté au ciel en entendant Coleridge. C'est un des plus curieux témoignages sur la puissance de son charme. Il semblait être en posses-

1. Allusions aux changements d'opinion de Coleridge. Se rappeler que Hazlitt était son ennemi déclaré quand il nota ses souvenirs dans ce passage.

sion de mille trésors, dont il daignait par moments laisser entrevoir quelques splendeurs dans des éclairs. Il était l'Étranger, qui aurait révélé des mystères, si on avait compris son langage. « Il allait habiter la colline du Parnasse, il allait être berger sur la Montagne des délices. Hélas, je n'en connaissais pas le chemin[1] ! »

Coleridge fut très aimable pour le jeune homme, l'invita à Stowey et lui permit de l'accompagner à pied une partie du chemin. Hazlitt observa, comme plus tard Carlyle à Highgate, « qu'il traversait continuellement la route, passant d'un côté à l'autre. Il semblait incapable de tenir la ligne droite ». On peut dire que ce fut le défaut de toute sa vie. Mais « les bornes du chemin avaient des oreilles, et les collines se penchaient avec tous leurs pins pour écouter un poète ».

On voit d'ici les yeux brillants du jeune Hazlitt, qui toute sa vie rêva lui aussi d'être un grand homme et « ne fit rien », comme il le reproche cruellement à Coleridge, ne fit rien d'autre que de prodiguer son imagination en essais brillants. Il y a beaucoup d'amère déception dans la haine vivace dont il poursuivit plus tard Coleridge, qui lui semblait avoir trahi non seulement son parti, mais ses espérances personnelles. Mais comme on sent bien qu'en cet âge romantique les poètes rencontraient des admirations qui les soutenaient effectivement dans la vie.

Quand Coleridge quitta Hazlitt, il venait de recevoir une bonne nouvelle. Les frères Thomas et Josiah Wedgwood, fils du potier célèbre, qui avait fait une fortune avec ses imitations de céramique antique,

1. Hazlitt, *My First Acquaintance with Poets* dans *The Liberal* (1823). En partie déjà dans l'*Examiner* (1817). Cf. Douady, *William Hazlitt*, chap. II, Chez les poètes.

lui proposaient une pension viagère de 150 livres (3 750 fr.) par an, sans condition, pour qu'il pût cultiver la littérature et la philosophie sans avoir besoin d'entrer dans les ordres. Sa liberté devait rester entière, et les donateurs ne prévoyaient pas d'autre cause possible au retrait de la pension que leur ruine éventuelle.

Coleridge accepta, en croyant rêver. En même temps arrivait une lettre de Daniel Stuart, directeur du *Morning Post*, qui lui proposait de l'imprimer, prose ou vers, et qui devait l'aider généreusement pendant des années en le gardant toujours comme collaborateur malgré les interruptions causées par les mille hasards de sa vie. L'horizon semblait se rasséréner tout à fait. Coleridge renonça aussitôt à toute prétention à la chaire de pasteur dans laquelle il venait de prêcher. C'est dès le mois de mars qu'il semble avoir formé avec les Wordsworth le projet d'aller « passer deux ans en Allemagne pour apprendre la langue allemande et acquérir en même temps une quantité suffisante de connaissances dans les sciences de la nature[1] ».

Ce projet ne devait se réaliser (à moitié) qu'en septembre de la même année, et dans les mois qui suivirent, Coleridge eut à passer par des épreuves assez pénibles, qui sans doute contribuèrent à l'engager à partir.

Charles Lloyd, le pauvre épileptique dont nous avons parlé déjà à propos du malheureux essai d'éducation tenté sur lui par Coleridge, venait encore le voir assez souvent, et semble avoir été poussé par une impulsion de son mal à le brouiller avec Charles Lamb dont il était devenu l'ami intime. Il montra,

1. Campbell, p. XL et n.

dit-on, à Lamb une lettre de Coleridge, où Lamb aurait été désigné comme type de l'homme de talent tandis que Coleridge était l'homme de génie. Cela, croyons-nous, aurait surtout fait rire Lamb. Mais il est certain que Lloyd réussit par quelque moyen à faire croire à Lamb que Coleridge parlait mal de lui, tout en l'accablant de protestations d'amitié et en restant en correspondance constante avec lui [1]. Lloyd faisait plus, il publiait un roman où, sous le nom d'*Edmund Oliver*, était décrite d'une manière assez reconnaissable pour les initiés la fugue de Coleridge au régiment, son désespoir d'amour, et sa malheureuse habitude d'avoir recours à l'opium (et à l'alcool, ajoutait le roman) pour oublier ses chagrins. Et le roman était dédié à Lamb, et publié par Cottle!

Dans une lettre très noble et très sensée, qui est le meilleur témoignage sur l'équilibre de ses facultés à cette époque, Coleridge assura Lamb qu'il ne lui en voulait pas, parce qu'il était sûr qu'il avait été trompé par Lloyd et que ses intentions étaient pures. Il réclamait une entrevue avec Lloyd pour se justifier et faisait très exactement la psychologie de leurs rapports communs :

« Tous deux (Lamb et Lloyd) vous m'avez connu dans un moment où vos âmes étaient loin d'être dans un état calme et naturel, et vous avez vêtu l'image que vous vous faisiez de moi, d'idées et de sentiments qui ne pouvaient être ceux d'un être humain. Vous êtes revenu, vous (Lamb), à un état relativement sain et vous vous demandez seulement ce qu'est devenu le Coleridge dont vous vous étiez si passionnément épris; quant à Charles Lloyd, son esprit n'a fait que changer de maladie, et il est en train de

1. Voir Allsop, *Letters*, p. 141; Campbell, p. XLIII et n.

revêtir son ci-devant Ange d'un San Benito de flammes — d'un habit couleur de soufre tout garni de petits diables noirs. Hélas, Lamb, même en riant, mon cœur est triste[1]. » Coleridge savait bien que Lamb lui reviendrait, mais il ne revint pas tout de suite, et quand il apprit que Coleridge partait pour l'Allemagne, il lui envoya dans une lettre des *Theses quædam Theologicæ* « à soutenir ou à attaquer (ou les deux à la fois) à Leipsick ou à Göttingue » qui sont d'une ironie assez amère[2] :

I. Si Dieu aime mieux un Ange menteur qu'un homme sincère.

II. Si l'archange Uriel pourrait affirmer une chose fausse et si, le pouvant, il le voudrait.

III. Si l'honnêteté est une vertu angélique, ou ne doit pas être comptée plutôt parmi ces qualités que les scolastiques appellent *Virtutes minus splendidæ*, et cætera.

Une des choses qui paraissent avoir le plus blessé Lamb c'est que Coleridge aurait dit en parlant de lui : « Pauvre Lamb, s'il a besoin de *connaissances* qu'il s'adresse à moi ». Mais ceci ne pouvait être qu'une invention de Lloyd. Coleridge n'était pas un Pic de la Mirandole et, il savait bien qu'il avait eu souvent à apprendre de Lamb, en particulier sur la vieille littérature anglaise.

Mais Lloyd n'était qu'un pauvre malade irresponsable. Quand Cottle lui demanda des explications, il répondit « qu'il ne pouvait s'imaginer avoir agi avec passion contre Coleridge... qu'il l'aimait toujours, et pouvait oublier tout ce qui était arrivé[3] ». Ce qui

1. *Letters*, p. 253, à Lamb, mai 1798.
2. *Lamb's Letters*, t. I, p. 88 et 321, et dans Cottle, *Reminiscences*, 168-9.
3. Lloyd à Cottle, *Reminiscences*, p. 170.

explique la douleur de Coleridge, qui fut réelle et profonde[1], ce n'est pas seulement la crainte de perdre l'amitié de Lamb, c'est qu'il savait qu'il avait des ennemis et qu'une révélation comme celle du roman de Lloyd, s'il était reconnu, pouvait lui faire beaucoup de tort.

Les attaques vinrent, dans un des journaux les plus spirituels et les plus méchants du temps, l'*Anti-Jacobin*, où écrivait, entre autres, le futur ministre Canning, alors tout jeune homme. Canning et ses amis, tous furieusement réactionnaires, attaquaient en prose et en vers tout ce qui leur paraissait suspect de jacobinisme, c'est-à-dire de complicité avec les idées françaises, ou simplement avec les idées de réformes, depuis le plus vague libéralisme jusqu'à la « haute trahison ». La bonne foi leur importait peu, ils ne connaissaient pas leurs victimes, et frappaient au hasard. En juillet 1798, ils publièrent une pièce des vers, intitulée *Nouvelle Morale*, où l'on voyait les cinq poètes errants qui vivent « dans un doux accord d'harmonie et d'amour ».

C-dge and S-they, L-d, and L-be, and Co

prosterné aux pieds de Lepaux, c'est-à-dire de Lareveillère-Lépaux, l'inventeur de la Théophilanthropie. Or les cinq bardes étaient alors tous plus ou moins brouillés, et n'avaient peut-être jamais entendu parler de la théophilanthropie, ni songé à l'admirer! Mais l'accusation était perfide. Accuser ces poètes encore peu connus d'imiter la France païenne du Directoire, c'était assez pour les perdre en Angleterre, car c'était les accuser à la fois de trahison et d'immoralité.

Coleridge dut sentir le danger d'être mis ainsi en

1. *Estlin Letters*, XIV, p. 73 (14 mai 1798).

compagnie avec ce que l'*Anti-Jacobin* appelait complaisamment « toutes les créatures rampantes, venimeuses et basses, Paine, W-ll.-ms, G-dw-n, H-l-cr-ft[1] », mais surtout il dut être vexé de voir que sa solennelle abjuration de tous les principes de la Révolution et de toute partialité pour la France ne lui était comptée pour rien. N'était pas « patriote » qui voulait, à cette époque, et pour bien des années encore le souvenir du « jacobinisme » de Coleridge allait s'attacher à lui.

Au mois d'août suivant, il eut le plaisir de se voir représenté aux côtés de Southey par le caricaturiste à la mode, Gillray, avec une tête d'âne, et des « vers dactyliques » à la main, dans une vaste planche en couleurs, donnée en supplément par l'*Anti-Jacobin Magazine*[2]. Heureusement le terrible journal rendit compte du roman de Lloyd, *Edmund Oliver*, sans se douter qu'il était quelque peu l'histoire de Coleridge[3]. L'auteur en fut flétri comme un jacobin plus ou moins déguisé, mais comme le journaliste réactionnaire aurait triomphé, s'il avait su qu'un poète « jacobin » prenait de l'opium[4] !

Il en prenait d'ailleurs rarement, et, nous l'avons dit, c'est une impression de santé et de force intellectuelle qu'il donne à la fin de cette année 1797-1798 qui a produit presque tous ses chefs-d'œuvre de poésie. Même cette épreuve de la brouille avec Lamb,

1. C'est-à-dire Thomas Paine, Williams (un pauvre « Barde » gallois qui s'était fourvoyé avec les révolutionnaires), Godwin, Holcroft. *Anti-Jacobin*, 9 juillet 1798, II, p. 636.
2. *Anti-Jacobin Magazine*, 1er août 1798.
3. Voir Campbell, *Coleridge and the Anti-Jacobin* (Athenæum, 31 mai 1890).
4. *Anti-Jacobin Review*, t. I, p. 176, par le Dr Bisset, d'après une note manuscrite sur l'exemplaire du *British Museum* (P.P. 3596).

qui l'aurait bouleversé à un autre moment de sa vie, paraît l'avoir laissé calme et sûr de lui-même. Comment sa vie, si bien entrée apparemment dans sa voie, va-t-elle dévier après le voyage d'Allemagne dans des régions lointaines, se perdre dans des déserts, où la voix du poète ne sera plus entendue de personne, parce qu'il ne parlera plus la langue qu'il s'est faite, celle de la poésie, mais celle de la philosophie, qui lui restera toujours étrangère?

Dans une vie comme celle de Coleridge, qui se développe du dedans, il faut s'attendre à des répétitions, à des retours de rêves qui montrent la continuité de l'âme sous la diversité apparente des événements. Coleridge n'a encore que vingt-six ans, il n'est pas si loin de son adolescence. En allant à l'Allemagne, il reprend une idée, celle d'une éducation encyclopédique. A côté de son rêve poétique, ce rêve a subsisté, souvent caché, mais toujours présent, d'être un grand philosophe qui découvrirait le mystère du monde, un théologien qui exprimerait de quelque manière le mystère de Dieu.

Rappelons-nous les *Méditations Religieuses*, les *Visions de Jeanne d'Arc*, les discussions théologiques à tout propos, avec des inconnus même. Or l'Allemagne est la terre de la Science, Coleridge le sait déjà. Commençant l'étude de sa langue dans la *Luise* de Voss en 1796, il a voulu lire aussi « le noble Mendelssohn, qui enseigne que le Divin n'a jamais été crucifié ». Il a même jeté les yeux sur le « très inintelligible Emmanuel Kant, que l'Allemagne considère comme son plus profond métaphysicien avec Mendelssohn[1]. »

Il n'avait pas cessé d'étudier la philosophie ancienne

1. *Letters*, p. 203-4, n.

et en 1796 encore, nous le voyons charger Thelwall de lui procurer plusieurs auteurs, Alexandrins et autres, de ceux qu'il affectionnait parce qu'ils n'étaient connus alors de personne [1]. Nous l'avons vu « curieux de tous les phénomènes étranges, et des écrits de tous les rêveurs ». Dans ses carnets de notes se trouvent des extraits de Jacob Boehme à côté de recettes de cuisine. Il veut « former un système régulier des rêveries swedenborgiennes [2] ». En même temps, il songe à faire des études de chimie, et trouve que « toutes les expériences que Priestley a faites en chimie donnent des ailes à ses plus sublimes écrits théologiques » [3]. Tout avait sa place dans cet esprit qui, curieux de correspondances et d'analogies comme tous les mystiques, aurait voulu faire une vaste synthèse du savoir. L'œuvre qu'il a rêvée toute sa vie, une apologie du christianisme fondée sur la science universelle, aurait pu prendre, à cette époque, la forme poétique, car il n'aurait pas tenté d'en faire un système, mais une suite de visions comme celles de Swedenborg ou de Blake.

Ce qui était l'âme de la pensée de Coleridge ne pouvait s'exprimer dans un système et cependant, sous l'influence de la pensée allemande c'est un système qu'il a cherché toute sa vie à construire, vainement. En Allemagne il ne prit pas une méthode de pensée, il se laissa aller à un courant d'idées dont il ignorait la source.

Une notion essentielle lui faisait défaut, c'était celle de la constitution de la science moderne comme fait, qui avait été le point de départ de Kant. Pour

1. *Letters*, p. 181-2.
2. *Gutch Mem. Book*, 22 a, 24 b.
3. *Estlin Letters*, XIII, p. 69. — Cf. Cottle, *Reminiscences*, p. 168, et le programme d'éducation de Lloyd.

Coleridge la science était seulement un ensemble de recherches curieuses dont la philosophie pouvait tirer des illustrations. Il ne songeait pas à y voir un ordre de connaissances d'une nature spéciale. Il allait en Allemagne curieux de science, de philosophie et de littérature, mais distinguant mal les diverses branches de l'*Ars Magna* qu'il voulait étudier. Comme tous les romantiques, il comprenait la science universelle comme une sorte de magie intuitive où ni l'induction ni l'expérimentation n'avaient le rôle principal.

Il n'est pas étonnant que l'Allemagne l'ait attiré, dans cet état d'esprit. En 1794, il avait lu avec un enthousiasme délirant les *Brigands* de Schiller. « Je suis resté, écrivait-il à Southey, jusqu'à minuit pour lire les *Brigands* de Schiller.... Mon Dieu, Southey, qui est ce Schiller qui convulse le cœur? A-t-il écrit sa tragédie au milieu des hurlements des démons? Je n'aimerais pas me sentir capable de décrire de tels caractères. Je tremble comme la feuille. Sur mon âme, je vous écris parce que j'ai peur [1]. »

En 1796, la ballade de *Lenore*, de Bürger, avait eu un tel succès en Angleterre qu'on en avait publié jusqu'à cinq traductions différentes dans l'année [2], et Lamb avait signalé cette ballade à Coleridge. Vers la même époque celui-ci rêvait déjà d'aller étudier en Allemagne « la chimie et l'anatomie, et de rapporter tous les ouvrages de Semler et de Michaelis, les

1. *Letters*, p. 96-97. Cf. *Sonnet to the Author of the Robbers* (1794), P. W. 34.

2. J.-T. Stanley, avec gravures de William Blake; W.-R. Spencer, avec gravures de lady Diana Beauclerc; Henry James Pye; anonyme (par William Taylor de Norwich); Walter Scott (Voir Herzfeld, *W. Taylor*, p. 20-21; Robberds, *Memoir of W. T.*, t. I, p. 94, et Brandl, *Lenore in England*, dans Erich Schmidt, *Charakteristiken*.

théologiens allemands, et de Kant, le grand métaphysicien [1] ».

On peut dire que la littérature allemande était populaire en Angleterre au moment où Coleridge songea à l'étudier de plus près. Des œuvres de Gessner, Wieland, Schiller, Lessing étaient traduites ainsi que Klopstock et le *Werther* de Gœthe. Depuis 1790, William Taylor, de Norwich, qui avait étudié à Gœttingen et à Weimar, traduisait tous les chefs-d'œuvre de la littérature allemande, il était l'ami et le correspondant de Southey, de sorte que Coleridge ne pouvait l'ignorer [2]. Les classiques étaient connus de Coleridge aussi bien que les œuvres du *Sturm und Drang* et quand il voulut s'exercer à faire une traduction, ce fut l'*Oberon* de Wieland qu'il choisit [3].

Quant à la philosophie, Coleridge aurait pu connaître outre Boehme et les *Fragments* de Lessing [4], la logique de Wolf et le livre de Willich sur Kant, qu'il eut dans sa bibliothèque, mais il est probable qu'il ne connaissait Kant que de nom en arrivant en Allemagne. Quant à une influence exercée sur lui, elle est toute superficielle, avant le voyage d'Allemagne. Sa poésie fantastique ne doit rien, semble-t-il, à l'Allemagne, sauf dans sa pièce d'*Osorio*. Sa curiosité était éveillée surtout au point de vue des idées. Il n'allait pas chercher des modèles littéraires, mais

1. Haney, *The German Influence on S. T. C.*, p. 5.
2. Sur toutes ces traductions, voir Herzfeld, *William Taylor of N.* et Haney dans *Americana Germanica*, vol. IV, n° 2; Sur l'influence de la littérature allemande, le passage du *Monthly Magazine* (1799), cité par Herzfeld, p. 34, et cf. Leslie Stephen, *The Importation of German*, dans *Essays and Studies of a Biographer*, t. III.
3. *Cottle's Reminiscences*, p. 160.
4. Il avait lu cet ouvrage, ou du moins avait essayé de le lire en avril 1796 (*Biographia Literaria*, Suppl. II, p. 359-60).

des sources d'inspiration philosophique et mystique.

L'Allemagne était connue comme le pays de l'illuminisme sous toutes ses formes, en réaction contre la philosophie rationaliste française, détestée comme fondement du jacobinisme. Ce que Coleridge appelle quelque part « *un philosophe* [en français] au sens continental du mot[1] » c'est un déiste à la manière de Thomas Paine. Si soucieux maintenant d'éviter tout soupçon d'influence française, Coleridge n'emploiera pas pendant quelque temps le mot de philosophie mais c'est bien la chose qu'il va chercher en Allemagne, et cela signifie pour lui la science universelle, dont l'âme est la théologie. Pour se faire l'introducteur de la littérature allemande dans son pays, il est trop tard, elle est déjà à la mode. Mais la philosophie et la théologie allemandes sont encore de mystérieuses forêts vierges. Sans doute il y trouvera à la fois la gloire et la fortune, avec les secrets qu'il cherche.

Wordsworth se faisait de la science de la nature la même idée mystique que Coleridge, mais il ne songeait pas à la théologie. Réaliste en religion comme en poésie, il ne cherchait pas un Dieu intelligible, le Christ de la tradition lui suffisait, et le divin lui apparaissait surtout dans la nature. Coleridge le déplorait secrètement : il ne le trouvait pas assez chrétien. Quant à lui, tous ses doutes ont disparu, mais « quoique le christianisme soit sa passion, cette passion est trop intellectuelle ». Il se plaint de ne pouvoir prier aussi souvent qu'il le voudrait car « son esprit est absent, faute d'habitude[2] ».

1. *Satyrane's Letters*, I (*Biographia Literaria*, t. II, p. 196, 2d ed.).
2. *Letters*, p. 246, 247.

Mais il n'y a pas de doute, dès à présent, que le système qu'il cherche à se faire sera chrétien, que sa philosophie sera chrétienne. Cela exclut beaucoup d'influences, qui auraient pu agir en Allemagne, mais qui glisseront sur lui, car son âme est déjà formée organiquement, de sorte qu'elle ne peut plus changer tout à fait.

Nous ne pouvons adopter entièrement l'opinion souvent exprimée, que le voyage d'Allemagne fut le moment décisif de la vie de Coleridge[1]. Il est inexact de dire qu'il y alla poète et qu'il revint critique et philosophe. Si nous avons réussi à donner une idée même imparfaite de la complexité de son esprit, tel qu'il s'est développé devant nous jusqu'ici, on aura vu que le spéculatif vivait en lui à côté du poète, dès le collège, et peut-être n'étaient-ce là que deux formes de la même faculté. Le philosophe en tout cas ne sut jamais chez lui se libérer de l'influence du poète[2]. Il n'était pas si différent du poète qu'il avait été, quand il essayait, d'une autre manière, d'exprimer l'inexprimable et le divin, qu'il avait toujours si profondément sentis. La continuité de sa vie mentale nous apparaît parfaite. L'influence de l'Allemagne n'y est qu'un épisode. Il aurait trouvé son Allemagne ailleurs, et il était si incapable de subir une influence profonde

1. Voir Haney, *German Influence on S. T. C.*, p. 39, et les opinions rapportées par lui. Noter que ceci paraît en contradiction avec le fait très justement reconnu par M. Haney, que la connaissance et la compréhension de la littérature allemande de Coleridge furent toujours très imparfaites (p. 36, 40). Comparer Lane Cooper dans *Journal of English and Germanic Philology*. octobre 1906 (compte rendu de l'ouvrage de M. Haney) qui montre que le secret de la vie de Coleridge doit être cherché dans sa psychologie, plutôt que dans des influences étrangères.

2. Comparer Hutchison Sterling, *Jerrold, Tennyson and Other Essays*, p. 220, ou *Fortnightly Review* (octobre 1867).

du dehors, que tout ce qu'il a emprunté est modifié chez lui au point d'être défiguré.

Est-ce donc De Quincey qui a raison dans son explication de la carrière de Coleridge, est-ce « l'opium qui l'a tué comme poète » et qui peut-être l'a rendu métaphysicien? Mais le principe de son esclavage à l'opium était dans une faiblesse de la volonté qui apparaît chez lui bien avant l'usage de l'opium, qui en est peut-être effet autant que cause, et qui n'a fait que l'exagérer.

Cette sensibilité anormale qui se révèle à chaque moment de sa vie et qui le faisait reculer devant l'effort, c'est l'essence même de sa poésie, de son être, et c'est en même temps ce qui l'a empêché de le réaliser. Il n'a pas été plus maître de sa pensée comme métaphysicien que comme poète. Dans tout ce qu'il a fait il y a des lueurs de génie et des défaillances inexplicables. Ce qu'il a réalisé n'est qu'une image imparfaite et obscure d'une âme qui ne se connaissait pas elle-même. Ce qu'il y avait de plus profond en lui, c'était l'instinct religieux, qui ne lui était pas venu du dehors. C'est autour de cet instinct que nous verrons se reconstruire la vie qui sembla tomber en ruines après quelques années d'espoir, dans un abattement qui parut un moment définitif comme la mort.

Mais, nous le répétons, la religion de Coleridge est quelque chose de personnel à lui-même, qui peut s'appeler aussi la poésie ou la philosophie de Coleridge. C'est la sensation et le besoin constant de la sensation du surnaturel, dans un esprit qui s'y meut comme en son élément. C'est le trait commun à l'écolier philosophe, à l'étudiant révolutionnaire, au poète fantastique, au théologien des dernières années, que de ne connaître que des idées, sans la notion exacte

de leur correspondance avec la réalité, sans même la notion d'une réalité qui serait extérieure à l'esprit. Forme intellectuelle qui est celle de tous les poètes visionnaires, mais qui ne peut guère s'expliquer par le milieu et les influences, puisqu'elle suppose une insensibilité au milieu. Un Coleridge peut voyager, s'instruire, il ne sort jamais de lui-même.

CHAPITRE VII

(1799-1802)

Coleridge en Allemagne. — Le préjugé national. — Visite à Klopstock. — Ratzeburg. — Études à Gœttingue. — L'Allemagne reste étrangère à Coleridge. — Retour en Angleterre. — Traduction du *Wallenstein* de Schiller. — Articles politiques dans le *Morning Post*. — Coleridge va rejoindre Wordsworth au Pays des Lacs. — Premières atteintes de sa maladie morale et physique. — Premiers essais philosophiques. — Crise de désespoir. — L'*Ode à l'Abattement.*

Coleridge partit de Yarmouth pour Hambourg le 16 septembre 1798. Il était accompagné des Wordsworth, et aussi d'un jeune homme, John Chester, disciple qu'il avait recruté on ne sait où, mais qui devait le suivre pendant toute l'année qu'il passa en Allemagne « comme un chien fidèle », a écrit Hazlitt, qui dans ce temps-là aurait donné beaucoup pour prendre sa place. Quant à sa femme et à ses deux enfants (le second, Berkeley, âgé seulement de quelques mois), Coleridge ne semble même pas avoir eu la pensée de les emmener avec lui.

L'annuité que lui donnaient les Wedgwood suffisait sans doute à lui tenir l'esprit en repos sur leur sort. Les très intéressantes lettres que Coleridge écrivit à sa femme pendant son voyage prouvent que l'entente était parfaite entre eux, et aussi qu'il l'esti-

mait capable de s'intéresser à tout ce qu'il voyait en Allemagne[1]. Il n'avait pas encore lassé la patience de la pauvre femme par ses perpétuels changements. Elle ne voyait peut-être pas sans plaisir son mari à la recherche d'une occupation nouvelle, puisque les Poèmes ne se vendaient pas, que les *Ballades Lyriques*, qui venaient de paraître en un volume anonyme, « n'étaient au goût de personne » et qu'enfin il fallait vivre, et ne pas compter uniquement sur les autres. Tout ce qu'on a écrit plus tard sur l'incompatibilité naturelle entre Coleridge et sa femme est de fantaisie, et peut-être n'avait-elle pas d'autre défaut que d'être la femme de Coleridge.

Les lettres qu'il lui écrivit d'Allemagne nous le montrent dans une attitude d'esprit nouvelle, mais qu'il n'est pas très difficile de comprendre. Il arrivait plein d'enthousiasme, d'idées préconçues et aussi de préjugés. Il cherchait une Allemagne idéale, peuplée de poètes et de philosophes. La réalité l'amusa plutôt qu'elle ne l'enthousiasma. Ce qui explique la verve caricaturale qui remplit souvent ses lettres c'est qu'il avait rêvé autre chose, et après un effort très réel de quelques mois pour voir, et s'intéresser à ce qu'il voyait, il repartit dans le rêve.

Ce qui l'empêcha de voir l'Allemagne, ce fut aussi la réaction très vive du préjugé national qui se fit en lui, au contact de l'étranger. Il n'y a rien de plus humiliant pour l'esprit humain que la lecture des récits de voyages, car la plupart d'entre eux ont

1. Elles forment la première ébauche des *Satyrane's Letters* qui, publiées d'abord dans *The Friend* (1809), puis dans la *Biographia Literaria* (1817), sont le principal document à consulter sur le voyage en Allemagne des deux poètes. — Voir aussi Haney, *German Influence*, p. 9-12, et Brandl, *S. T. C.*, p. 242 et suiv.

l'air d'avoir été écrits uniquement avec des idées que le voyageur apporte avec lui toutes faites, et sur le thème « nous avons mieux chez nous ». Coleridge ne fait pas exception, et dès la traversée on sent à ses jugements sur ses compagnons de bord que son opinion est faite sur tout ce qui n'est pas anglais. Quand il ne rêve pas, il voit assez juste, mais il est de ces esprits chez lesquels l'expérience particulière ne peut *modifier* une idée, mais seulement en suggérer de nouvelles. Il y en aurait de curieux exemples à citer. Sur le bateau, Coleridge rencontre un vieux gentilhomme français, un émigrant dont il ne donne pas le nom, « ami intime du célèbre abbé De Lisle » (Delille).

« Ses manières, dit Coleridge, montraient en lui la minutieuse philanthropie d'un Français cultivé tempérée par la sobriété du caractère anglais, sans sa réserve habituelle. »

Cette simple impression lui suffit à bâtir une théorie des bonnes manières qui l'amène à conclure que le type du gentleman est fréquent en Angleterre, rare en France, où, lorsqu'il se rencontre, il n'existe que dans la vieillesse ou la dernière période de la maturité, et presque inconnu en Allemagne, tandis que l'antipode d'un gentleman doit être cherché parmi les démocrates Anglo-Américains [1] !

Rappelons-nous que Coleridge n'avait encore jamais connu d'Allemands, ni d'Américains, ni de Français ! Mais la bonne impression produite par celui-ci ne suffit pas à lui faire modifier son jugement sur la France. Il pouvait y avoir des exceptions, mais les émigrants valaient aussi peu que les révolution-

1. *Satyrane's Letters*, t. II, dans *Biographia Literaria*, t. II, p. 206.

naires : ils étaient tous Français. « Oh, ne comparons pas nos guerres civiles sous Charles Ier, avec la Révolution française! Dans notre Révolution, ce qui fit déborder le calice c'est une exagération de principes, dans l'autre, ce fut la fermentation de la lie! La première était une guerre civile entre les vertus, et les préjugés vertueux des deux partis, l'autre, une guerre civile entre leurs vices. La monarchie française, ce verre de Venise, frémit et se brisa sous l'action d'un double poison [1]. »

De même, quand Coleridge se vit pour la première fois en présence d'un Allemand illustre, le bon vieux Klopstock, qu'il alla voir à Hambourg, une désillusion profonde perce dans tout ce qu'il rapporte de leur conversation [2], désillusion amusante et naïve, qui nous apprend beaucoup sur Coleridge, sinon sur Klopstock.

« Il n'y a pas, dit-il, de *compréhension* dans le front de Klopstock, pas d'autorité dans ses sourcils, pas d'expression originale, morale ou intellectuelle, dans ses yeux, pas d'autorité dans sa contenance générale. Il est plutôt au-dessous de la taille moyenne. » Il avait les jambes horriblement enflées et n'avait plus de dents à la mâchoire supérieure. Comment le poète chrétien de la *Messiade*, pouvait-il avoir si pauvre apparence, et ne pas même ressembler au buste de lui que Coleridge avait vu?

« Cependant, quoique ni Wordsworth ni moi n'ayons pu découvrir la moindre trace de sublimité

1. *Satyrane's Letters*, p. 206, 212-3.
2. Toujours en français, par l'intermédiaire de Wordsworth. Coleridge a même rapporté des conversations auxquelles il n'a pas assisté lui-même, et sur lesquelles on peut consulter les notes originales de Wordsworth (dans Knight, *Life of W.*, t. I, p. 171-77). Mais on peut considérer qu'il en adopte les conclusions.

ou d'enthousiasme dans sa physionomie, nous fûmes tous deux favorablement impressionnés par sa vivacité et son aimable et facile courtoisie. » C'est la désillusion intellectuelle qui fut la plus profonde. Klopstock savait très peu de chose sur l'histoire de la poésie allemande et les vieux poètes allemands. « Ce sujet n'avait pas particulièrement excité sa curiosité » et il renvoya Coleridge à un professeur allemand. Ce n'était pas un érudit, ce n'était pas non plus un homme de goût. Il connaissait très peu Milton et nos poètes en général. Il ne s'anima que pour se plaindre de la traduction anglaise de la *Messiade*.

Je le regardais avec beaucoup d'émotion. — Je le considérais comme le père vénérable de la poésie allemande. — Comme un honnête homme, un chrétien, âgé de soixante-quatorze ans, avec des jambes horriblement enflées et cependant actif, vif, joyeux et communicatif. Mes yeux sentirent une larme se former....

Coleridge ne versa qu'une seule larme. Il avait été voir la vieille Allemagne, et l'avait jugée d'un coup d'œil, misérablement inférieure à son rêve. Mais c'était la faute de son rêve.

Plus tard, Coleridge et Wordsworth durent comprendre qu'ils s'étaient trompés et qu'en allant voir le patriarche de l'école classique, ils ne pouvaient s'attendre à le voir pénétré de leurs propres idées romantiques, ni même favorable aux idées nouvelles en Allemagne. Seulement, pourquoi Coleridge dit-il, quand un pasteur lui assura gravement que Klopstock était le Milton allemand, que c'était en effet un Milton bien allemand! Que venait-il chercher en Allemagne, s'il avait au fond la persuasion de la supériorité de l'Angleterre? Il venait chercher non la poésie, mais la

science. Klopstock, qu'il avait vu avec sa perruque à toupet, frisée et poudrée, la perruque de Lessing, l'empêcha toujours de croire à un Schiller, à un Gœthe. Dans ses jugements sur la nouvelle Allemagne, il fut toujours gêné par le souvenir de sa désillusion. L'Allemagne était une nation de penseurs et de savants, mais « une race sans charme[1] ».

Pour le moment, Coleridge s'étant bien convaincu que l'Allemagne idéale n'était pas à Hambourg, s'amusa beaucoup quelques jours de la ville, alors bien plus pittoresque qu'aujourd'hui. Il s'étonna de tout, des costumes, des rues étroites, de l'abondance des fenêtres, de la foule bariolée, des pipes et des bottes, « ces caractéristiques universelles du Hambourgeois mâle ». Quand Coleridge ne pensait pas à autre chose, il voyait en peintre impressionniste, et, pour les personnes, en caricaturiste. Mais il se fatigua bientôt de regarder, et voulant apprendre la langue, il résolut de se séparer des Wordsworth et de se retirer dans une petite ville voisine de Lübeck, Ratzeburg.

Elle est bâtie dans une île du lac de ce nom, et ne communique avec la terre que par une étroite chaussée. Tout entourée de forêts superbes et baignée, surtout à l'automne, dans une atmosphère d'une pureté idéale, où tous les détails du paysage ont une précision extrême, c'est un des plus jolis coins du Mecklembourg, et peut-être de l'Allemagne du Nord, avec quelque chose d'étrange et de reposant à la fois. Plusieurs des paysages esquissés dans les lettres de Coleridge rendent bien le caractère du pays.

Il alla aussi à Lübeck, la « vieille ville fantastique »,

1. *Satyrane's Letters* (*Biographia Literaria*, t. II, p. 233-240). Cf. Brandl, p. 245.

mais ne trouva que de l'amusement dans ses églises si pleines d'œuvres d'art et de souvenirs historiques. « Chaque peinture, chaque légende sculptée en bois doré, était une histoire des mœurs et des sentiments des siècles où ces œuvres *furent admirées* et exécutées[1]. »

Mais, bien reçu partout, et s'émerveillant même de la popularité des Anglais en Allemagne, il n'arriva pas à sympathiser avec les Allemands. « L'amour est l'air vital nécessaire à mon génie, et je n'ai pas vu un seul être humain en Allemagne qu'il me paraisse possible d'aimer, non, pas un seul. A mon jugement, c'est une race sans charme que ces Allemands[2]. »

La grossièreté de cette Allemagne, les beuveries jusqu'à ce que l'ivresse vienne, les fumeries jusqu'à ce que la chandelle s'éteigne, tout cela choquait sa sensibilité de poète. Il resta toujours avec le mal du pays, rêvant à sa femme et à ses deux petits enfants, et attendant avec impatience les nouvelles d'Angleterre.

A Ratzeburg, il apprit du moins l'allemand avec énergie et méthode. Logé chez le pasteur de l'endroit, il faisait corriger sa prononciation par les cinq enfants de la maison, se faisant conduire de la cave au grenier pour apprendre les mots usuels en désignant les objets, lisant les affiches, les recueils de bons mots, etc. Deux mois après son arrivée, en janvier 1799, il écrit à Poole qu'il comprend à peu près tout ce qui s'adresse à lui, et une bonne partie du reste, « qu'il peut parler passablement — comme ci, comme ça — sur les sujets tout à fait ordinaires ou sur les sujets métaphysiques », mais que « dans le genre de conver-

1. *Letters*, p. 275-77.
2. *Id.*, p. 278.

sation qui est intermédiaire entre les deux » il fait les erreurs les plus ridicules.

Mais il se rattrape ailleurs « car son activité l'a mis en état de lire le vieil allemand et même le vieux bas-allemand mieux que la plupart des Allemands instruits ». Il projette alors d'écrire une vie de Lessing. Mais, pour commencer, il lui faut aller s'établir à Gœttingen pour profiter des avantages qu'offre une ville d'université[1]. « Il connaît, dit-il, la maladie de son esprit, compréhensif dans ses conceptions, et s'épuisant dans la contemplation de toutes les choses qu'il pourrait faire. » D'ailleurs il ajoute que le voyage en Allemagne lui a certainement fait du bien, que ses habitudes sont moins irrégulières et qu'il se domine mieux. Ces constatations faites, il ne résiste pas à la tentation de spéculer s'il vaudrait mieux pour lui suivre en Angleterre Wordsworth, qui hésite encore entre Stowey et le Nord, ou faire des séjours annuels à Cambridge pour ses travaux et consacrer « à la chère poésie, à la poésie *indépendante*, le reste du temps[2] ».

On voit que le désordre et l'indécision étaient dans son esprit avant les ravages de l'opium, dont nous ne croyons pas qu'il ait subi l'influence en Allemagne.

Comme en Angleterre, il continuait de vivre au hasard, toujours inquiet et incapable de se tenir à un plan déterminé. La *Vie de Lessing* aurait pu être une grande chose, le point de départ était bien choisi, mais pourquoi alors ces savantes études sur les dialectes allemands anciens qui ne pouvaient lui être d'aucun secours, sinon parce qu'une étrange curio-

1. *Letters*, p. 262-268, *Biographia Literaria*, chap. x.
2. *Id.*, p. 270.

sité, une soif de savoir le poussait à tout apprendre à la fois, l'empêchait de renoncer à rien?

A Gœttingen, où il arriva au mois de février, il se répandit ainsi dans les multiples demeures de la science allemande, étudiant l'histoire naturelle et la physiologie avec Blumenbach, le gothique et le vieux haut-allemand (qu'il appelle Theotiscan) avec Tychsen, dans *Ulfilas* et *Otfrid*, et le moyen haut-allemand « en lisant avec un soin tout particulier les Minnesinger et les romans en vers, et en peinant sur les Meistersinger, leurs successeurs dégénérés[1] » jusqu'à Hans Sachs. Il connut aussi les cours d'Eichhorn sur le Nouveau Testament et peut-être ceux de Heyne sur la littérature grecque, mais on n'a pas prouvé qu'il ait alors suivi les cours de Bouterwek sur la philosophie de Kant, ni même qu'il se soit occupé de philosophie. Il n'en est pas question dans ses lettres, et les registres de la bibliothèque montrent qu'il empruntait surtout des livres de littérature et de philologie. Il est vrai qu'il dit avoir acheté beaucoup de livres de métaphysique « en vue de l'ouvrage auquel je pense consacrer en silence le meilleur de ma vie[2] ». Mais nous croyons qu'il s'agit surtout de philosophie religieuse[3] et puis, il ne dit pas qu'il les a lus, ces livres.

C'est bien la *Vie de Lessing* et l'histoire des controverses religieuses qui y sont impliquées, qui paraît avoir occupé la plus grande partie de son temps à Gœttingen. Il écrit à Poole, à Wedgwood qu'il lit et fait des extraits du matin au soir[4], qu'il n'a jamais autant travaillé et qu'il espère ne jamais avoir à travailler autant, « ce travail de copie sans fin étant un

1. *Biographia Literaria*, t. I, p. 213-14. *Letters*, p. 298-99.
2. Lettre à Wedgwood. Dans *Cottle's Reminiscences*, p. 428.
3. Brandl, p. 256-7; Haney, *German Influence*, p. 11.
4. *Letters*, p. 295; *Cottle's Reminiscences*, p. 428.

purgatoire pour le corps et pour l'âme ». Sa nostalgie et sa hâte de revenir n'avaient fait qu'augmenter quand il avait appris que le petit Berkeley, son second fils, était mort à l'âge de neuf mois. Les lettres qu'il écrivit alors sont touchantes et étranges.

Il adorait cet enfant qu'il avait à peine vu, mais ne se rappelant pas la belle pensée qu'il avait notée un jour : « Nos opinions métaphysiques subtiles, dans une heure d'angoisse, sont comme des jouets près du lit d'un enfant qui va mourir »[1], il envoya à sa femme une longue lettre pleine de dissertations religieuses, qui durent être une pauvre consolation. L'enfant n'avait pas été baptisé, probablement par scrupule religieux, et Coleridge écrivit pour lui l'Épitaphe sur un enfant qui mourut avant d'être baptisé[2]. La lettre qui la renferme est curieuse pour l'histoire des idées religieuses de Coleridge et les montre sans aucun mélange apparent de philosophie. « Que Dieu agisse seulement par l'effet de lois générales, dit-il, ce sont pour moi des mots dépourvus de sens, et pis que cela, car c'est seulement l'ignorance, la limitation et la faiblesse qui peuvent souhaiter en termes généraux. Que sont donc et qui sont ces horribles ombres, la nécessité et la loi générale, auxquelles Dieu lui-même doit offrir des sacrifices, des hécatombes de sacrifices[3]? » En même temps il paraît se détacher toujours davantage de l'unitarianisme, parce que Priestley « nie la vie future pour les enfants, ou en doute » tandis que Jésus a dit que *tous* ceux qui sont dans le tombeau ressusciteront et « Si vous ne devenez comme un de ces enfants.... »

1. *Anima Poetae*, p. 3.
2. Voir lettre à Godwin (1800), dans Kegan Paul, *William Godwin*, t. II, p. 10-11.
3. L'abstraction réalisée poétiquement est très remarquable dans ce passage. *Letters*, p. 286.

On ne peut pas croire qu'il ait travaillé en Allemagne tout à fait autant qu'il le dit, quand on sait qu'il recherchait souvent la société de ses compatriotes à Gœttingen, et les amusait tous par sa vivacité excentrique. C'étaient les deux frères Parry, de Cambridge, et un peu plus tard Clément Carlyon, qui nous a laissé des souvenirs[1] montrant, de même qu'un pastel dessiné en Allemagne, un Coleridge beaucoup moins mélancolique que ne le feraient croire ses lettres[2]. Il fit deux fois le voyage classique du Harz avec des amis[3] et quoiqu'il laissât des pièces de vers nostalgiques dans les auberges, il paraît s'être beaucoup amusé, mais voyant tout superficiellement et ne songeant qu'au retour; ses discussions philosphiques étonnaient tout le monde. « On aime beaucoup Coleridge, écrit un de ses camarades, en dépit de bien des particularités (?). Il est très libéral envers toutes les doctrines et toutes les opinions, et on n'arrive pas à le faire sortir de son calme. Le grand défaut dont se plaignent ses amis c'est la variété des sujets qu'il adopte, et la nature trop abstruse de ses spéculations ordinaires, *extra homines positas* ». On dit qu'il « effrayait » le professeur Eichhorn (un théologien allemand!) par son attitude et ses arguments. Il y avait sans doute là-dedans pas mal d'ironie à l'adresse de ces Germains qu'il ne considérait pas encore comme ses maîtres.

Mais la variété des sujets qui l'intéresse, nous ne la connaissons que trop. Il se moquait lui-même, vers la fin de son séjour en Allemagne, des connaissances encyclopédiques qu'il allait rapporter en Angleterre, avec toute une bibliothèque d'auteurs

1. *Early Years and Late Recollections.*
2. Reproduit dans *Letters*, p. 262.
3. *New Monthly Magazine*, 1835 (1er voyage). *Gillmann's Life of C.*, p. 152-28 (2e voyage).

philosophiques. « Je trouve qu'être érudit (*learned*) est une chose bien facile, en comparaison de toute autre étude. Mon Dieu! ce sera un misérable poète et un pauvre métaphysicien que celui qui n'aura pas formé son esprit avec plus de peine et de réflexion que n'en a coûté toute l'érudition de Tooke, Porson et Parr réunis. Quand on a l'avantage d'une grande bibliothèque, l'érudition n'est rien, à ce qu'il me semble, qu'une pauvre excuse pour la paresse.... Par conséquent, dans deux ou trois ans, si Dieu me prête vie, attendez vous à voir paraître quelque livre horriblement savant, plein de citations d'auteurs patagons ou lapons, peut-être sur la ressemblance frappante des langues svéogothique et sanscrite, et ainsi de suite[1]! »

Coleridge, dans les trois ou quatre mois de travail sérieux auquel il se livra en Allemagne ne put acquérir que des bribes d'érudition sans méthode, qui enflèrent son esprit sans l'enrichir beaucoup. Malheureusement il prit aussi le ton *génial* de l'école romantique, de la nouvelle école dont se plaignaient si amèrement les esprits comme Kant, qui ne se flattaient pas de pouvoir résoudre toutes les questions par l'intuition. Si l'érudition n'est pas seulement paresse d'esprit comme il le dit, il est certain que sa paresse à lui fit très bon ménage avec son érudition. Mais de ceci il ne peut pas être question encore. Coleridge, en Allemagne, n'ébauche pas un système, il essaye, très raisonnablement, de connaître l'Allemagne.

Y a-t-il réussi? Il nous paraît bien difficile de répondre affirmativement, comme l'a fait un savant allemand[2]. Assurément, à la fin de son séjour, Coleridge parlait couramment l'allemand (avec un accent exécrable, ce-

1. *Letters*, p. 299.
2. Brandl, p. 261.

qui est toujours signe d'une compréhension insuffisante de la nation étrangère)[1]. Il avait acquis une connaissance superficielle de l'ancienne littérature allemande, mais il paraît n'avoir rien compris à la révolution qui était en train de se faire dans les esprits et d'où devait sortir l'Allemagne nouvelle. Sa curiosité ne paraît même pas avoir été éveillée.

Songeons à ce qu'était l'Allemagne vers 1800! Gœthe et Schiller, les Schlegel, Kant, Fichte, Schelling, ce sont des noms qui ne se rencontrent pas dans la correspondance de Coleridge. Parmi tous les Allemands qu'il a rencontrés, Coleridge n'a trouvé qu'un mot de louange pour Blumenbach. En somme l'Allemagne lui parut une grandeur passée, dont l'astre avait été Leibniz, le seul Allemand qui lui inspire alors quelque enthousiasme[2].

Revenu en Angleterre, il ne fit aucun effort pour rester en contact avec l'Allemagne. Deux ans seulement après son retour, il écrit à un ami qui lui demandait des renseignements, qu'il ne connaît plus personne et que des lettres d'introduction venant de lui seraient inutiles[3]. Il a dit de Schiller : « Me faire connaître de Schiller c'est une pensée qui m'a passé une fois par la tête et qui a disparu. Je ne voudrais pas me détourner de vingt yards de mon chemin pour le rencontrer[4]. »

1. Carlyon dans Campbell, XLVIII; Coleridge à Wedgwood dans Cottle, *Reminiscences*, p. 427. T. L. Beddoes (*Letters*, ed. Garnett, p. 105) a rapporté, d'après le bibliothécaire de l'Université, Benecke, que Coleridge n'aurait eu qu'une connaissance superficielle de l'allemand, mais sa mauvaise prononciation était peut-être seule incriminée.

2. *Letters*, p. 280.

3. Lettre à Wade (mars 1801), dans Cottle, *Reminiscences* p. 255.

4. *Letters from the Lake Poets* (to Daniel Stuart), oct. 1800, p. 15.

Ce qui nous donne exactement la mesure de la connaissance qu'il avait de l'Allemagne c'est le choix des poésies qu'il traduisit à son retour en Angleterre et publia en divers journaux [1]. Ce sont souvent des imitations plutôt que des traductions, ou des expériences de versification qui ne prouvent pas un bien grand amour de la littérature allemande pour elle-même. Le seul fragment qui conserve une trace des études de Coleridge sur le Moyen Age allemand est la traduction d'un passage d'*Otfrid* [2]. Tout cela n'a donc qu'assez peu d'importance. Ces traductions de poètes de second ordre comme Stolberg, ou d'épigrammes sans valeur, ne sauraient démontrer qu'il est allé bien avant dans la connaissance de l'Allemagne.

Restent deux œuvres de longue haleine, la *Vie de Lessing* projetée en Allemagne, et la traduction du *Wallenstein* de Schiller, exécutée en Angleterre au retour d'Allemagne pendant l'année 1799-1800.

Or la première n'a jamais été menée à bien et on a même des raisons de penser que Coleridge ne dépassa jamais la période de préparation.

Quant à la traduction de *Wallenstein*, c'est sûrement une œuvre de grand mérite, mais qui ne prouve pas qu'il ait admiré Schiller. Entreprise par hasard, à la sollicitation d'un libraire qui avait acheté un manuscrit de Schiller et le droit de traduction en Angleterre, à faire paraître en même temps que l'original serait publié en Allemagne, l'œuvre ne fut pas du choix de Coleridge. Il la trouvait « ennuyeuse » et parlait du « dégoût profond et indicible » qu'il avait éprouvé à faire la traduction du « maudit *Wallenstein* [3] ».

1. Voir Haney, *German Influence*, p. 13 et suiv.
2. Edit. Piper, 1884, t. I, p. 36 (liv. I, chap. XI, v. 37-39).
3. *Cottle's Reminiscences*, p. 437, 439 (Coleridge à Wedgwood, 1800).

Avant même d'avoir terminé il écrivit à l'éditeur que l'œuvre n'aurait jamais aucun succès, que ce serait autant de papier perdu et que l'ennui en serait charitablement mis à son compte, à lui Coleridge. Et c'était bien l'œuvre qu'il incriminait[1], car il était très satisfait de sa traduction qu'il donna plus tard comme exemple de « sa tentative la plus heureuse, dans la première jeunesse de sa virilité intellectuelle, avant qu'il eut été maltraité par l'adversité et persécuté par la fatalité[2] ».

Cette traduction est plus étonnante par sa valeur poétique que par son exactitude. Coleridge a su se faire, pour traduire Schiller, un style dramatique supérieur à celui de ses propres pièces et il a admirablement rendu l'œuvre de Schiller, dans ce qu'elle a de lyrique et de pittoresque. Mais la pensée profonde et vraiment philosophique paraît lui avoir échappé. Nulle part il n'a fait allusion à l'influence manifeste de Kant sur la conception générale de la pièce et sur le caractère moral de l'œuvre. On peut même ajouter que, s'il l'eût comprise, il n'aurait pas ajouté tant d'ornements au texte de Schiller. Il comprit la pièce comme un drame shakespéarien, alors qu'elle est tout le contraire, étant bâtie sur des idées plutôt que sur des caractères.

On ne comprend pas non plus comment il put se dispenser de traduire le *Camp de Wallenstein*[3], ce

1. *Letters*, p. 403.
2. *Allsop's Letters*, etc., p. 51. Comparer P. Machule, *Coleridges Wallenstein-Uebersetzung* dans *Englische Studien*, Bd XXXI (182-239). Ce qui rend l'étude difficile, c'est qu'on ne sait pas toujours, quoi qu'en ait dit l'auteur de cet excellent article, quel texte a suivi Coleridge.
3. Sur l'importance et la valeur littéraire du *Camp de Wallenstein*, voir A. Chuquet, *Études de littérature allemande*, 1re série, Paris, 1900.

prologue indispensable à l'œuvre qui en fait bien partie intégrante, quoi qu'en ait dit Coleridge, puisque Schiller écrit de Wallenstein :

Sein Lager nur erkläret sein Verbrechen.

Les raisons qu'il a données de cette abstention sont pitoyables et on ne peut s'empêcher de croire qu'il voulut simplement par là abréger une tâche odieuse.

Les erreurs de détail sont sans importance. Ce qui est intéressant, ce sont les additions qui tendent toutes à faire de l'œuvre austère de Schiller quelque chose de plus romantique et de plus grandiloquent, de plus semblable à l'idée qu'on se faisait alors en Angleterre de la littérature allemande. Schiller était devenu trop sage, trop classique depuis les *Brigands*, il fallait, en dépit de lui-même, le ramener un peu à la manière de Kotzebue, la fureur du moment en Angleterre. Il n'y a pas de preuve plus frappante du défaut de compréhension de l'œuvre que cette transcription continuelle du style de Schiller en un style étranger.

Plus tard, sans doute, Coleridge comprit mieux Schiller, il l'accusa même de « ventriloquisme poétique [1] », c'est-à-dire d'avoir fait exprimer par ses personnages des idées qui ne sont pas naturelles dans leur situation, qui sont seulement les idées du poète. Mais ce qu'une étude approfondie de la traduction prouverait, croyons-nous, c'est qu'au moment où il écrivit la plus réussie de ses adaptations de la pensée et de la poésie allemandes, Coleridge restait étranger à cette pensée et à cette poésie, donnait autre chose, un produit de son propre esprit pour l'œuvre d'un autre. On a souvent dit en Angleterre que la traduc-

1. H. C. Robinson, *Diary*, t. I, p. 206 (1812).

tion de Coleridge était supérieure à l'original [1]. Nous nous récusons pour en juger, mais cette sentence n'implique-t-elle pas du moins que cette traduction n'en est pas une?

Quoi qu'il en soit, elle n'eut aucun succès et Coleridge déclina publiquement toute responsabilité : pour l'avoir mise à la portée du public anglais, il n'était pas nécessairement admirateur de cette pièce, écrivit-il, encore moins partisan du théâtre en général [2].

C'est un excellent exemple de l'état d'esprit de Coleridge vis-à-vis de l'Allemagne. Il en parla toute sa vie en se défendant de l'admirer.

La vie de Coleridge pendant les deux années qui suivirent son retour en Angleterre n'est qu'une série de vains efforts pour trouver sa voie, compliquée par une foule de déplacements. En arrivant il s'était rendu à Stowey, où il avait retrouvé sa femme et l'enfant qui lui restait, il s'était réconcilié avec Southey par l'entremise de Poole et il avait été voir ses parents à Ottery Saint-Mary. Mais là il avait trouvé qu'il n'avait plus avec ses frères « ni goûts ni sentiments communs ». Sa vieille mère était devenue sourde et les voyant discuter sans les entendre, prenait cependant toujours parti contre Samuel en s'écriant : « Si son pauvre père était vivant il l'aurait bientôt convaincu [3]! »

Revenu à Londres, il acceptait de collaborer au *Morning Post*, plutôt que de mener à bien ses grands projets d'Allemagne. Bientôt la besogne du journal

1. Voir Haney, p. 22, et Campbell, n. dans P. W., 647, pour l'opinion de Walter Scott.
2. Note rectificative écrite au *Monthly Review*, dans Campbell, P. W., n., p. 647.
3. *Letters*, p. 303-306. Campbell, Introd., p. XLIX.

le harassait, et il songeait à la quitter [1] pour aller s'établir en Italie ou dans le Midi de la France. On pourrait dire alors de lui ce qu'il avait dit de Lloyd avant son départ pour l'Allemagne, chaque heure le crée à nouveau.

Politiquement, la situation était difficile. Toutes les nouvelles qui arrivaient du continent étaient mauvaises. C'étaient les victoires de Napoléon en Italie, celle de Masséna à Zurich, la Constitution de l'an VIII. Comme Southey à cette époque, Coleridge aurait voulu un roi en France « pour pendre Siéyès et Bonaparte, car la guillotine est une mort trop républicaine pour des reptiles de cette espèce ». Il projette encore avec Southey une histoire du principe égalitaire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, il se rapproche de Godwin et lui demande de présider au baptême d'un nouvel enfant qui lui arrive en 1800. Godwin, l'austère jacobin, refuse, et Coleridge semble n'avoir pas su ce qu'il voulait en lui demandant ce service, car, nous l'avons vu, il tenait fort peu lui-même au baptême des enfants [2].

De même, il commençait à se débattre dans les contradictions politiques dans lesquelles il devait passer toute sa vie. Il ne voulait pas abandonner ses amis, même compromettants comme Godwin, quand, après tout, il les jugeait honnêtes gens, et il refusait obstinément de se rallier à ses ennemis quand cela aurait été utile. Il dut souvent être embarrassé dans sa tâche de journaliste, par exemple quand il dut rendre compte du discours de Pitt sur la politique

1. *Letters from the Lake Poets*, p. 6.

2. *Letters*, p. 323, 329-30. Kegan Paul, *William Godwin*, t. II, p. 8-9. Plus tard l'enfant fut baptisé « pour faire plaisir aux bonnes gens », et on lui donna le nom de Derwent, parce qu'il était né sur les bords du lac de ce nom (*Letters*, p. 338-9).

extérieure, car le ton des journaux avait bien changé depuis que Coleridge publiait ses sonnets en 1794 dans le *Morning Chronicle*. Du reste, il refit du Pitt comme il avait refait du Schiller, et Canning dit que son compte rendu « faisait plus d'honneur à son intelligence qu'à sa mémoire ». Cependant il avait assisté au discours et il suit assez fidèlement le compte rendu du *Times*. Il exagérait peut-être sa part de collaboration quand il écrivait à Southey : « M. Pitt est bien mon obligé. Par le Ciel, il n'a jamais parlé avec moitié autant d'éloquence, dans toute sa vie. C'est un stupide et insipide charlatan que ce Pitt[1]. » Il sut bientôt s'en venger en publiant un portrait qui eut un grand succès et qui ne manque pas de vérité psychologique. Coleridge y montre, en excellent polémiste, et non sans perfidie, tout ce qu'avait d'étrange cette figure du second Pitt, élevé pour être premier ministre, « qui fut fondu plutôt qu'il ne poussa », comme il écrit avec énergie. Mais cela ne l'empêchait pas d'être un grand patriote, et on est toujours surpris que Coleridge ait pu le méconnaître à ce point.

C'est qu'il n'était pas de ceux qui pensaient que l'Angleterre avait intérêt à continuer la guerre. Il croyait avoir reconnu que « les principes français, quelque détestables qu'ils puissent être, ont assurément perdu toute leur séduction auprès du peuple et conséquemment ne peuvent être ni objet d'alarme, ni raison d'hostilité[2] ». Après la lettre de Talleyrand à lord Grenville, il attaqua décidément la résolution prise par le gouvernement.

1. *Essays on his Own Times*, t. II, p. 293-329, et note de Sara Coleridge, t. III, p. 1010 sq., qui reproduit le compte rendu du *Times*; *Letters*, p. 327.

2. *Own Times*, p. 199.

Il pensait maintenant que la guerre était favorable à la Révolution et que si c'était la Révolution qu'on voulait combattre, et non la France, on avait intérêt à la paix. Aussi critiqua-t-il amèrement les réponses faites par lord Grenville aux lettres de Talleyrand et de Bonaparte en janvier 1800, déclarant la note « digne des ministres, mais non de leur pays ». Il allait jusqu'à admettre que la restauration du commerce en France était un bienfait et un stimulant pour le commerce de l'Angleterre, il commençait à croire que la restauration de l'ancienne monarchie en France n'était ni possible ni désirable[1].

Sa position était donc assez défendable. Il ne se ralliait pas à la France, mais à la paix, avec toute l'Angleterre, excédée de la guerre, qui accueillit la paix d'Amiens avec transport, et Napoléon, pendant quelque temps, comme un héros. Il n'est pas absolument certain que l'article paru dans le *Morning Post*, « Bonaparte dans sa relation avec la France », soit de Coleridge, il reflète bien en tout cas l'état de l'opinion à cette époque.

Il montre d'abord comment Napoléon n'est pas un accident dans l'histoire, comment son usurpation était préparée par l'état de l'opinion et surtout par le désir de voir légitimer la révolution sociale partielle, c'est-à-dire le transfert de propriété, qui avait été un des résultats de la révolution politique. D'autre part, en laissant faire Bonaparte, « la majorité de la nation a mis sur le trône un homme aux talents variés, d'un génie dominateur, aux exploits splendides, dont les pacifiques sectateurs de l'ancienne religion peuvent espérer la tolérance, enfin un homme dont le bonheur ininterrompu a fait pour la multitude un objet de

1. *Own Times*, p. 271-2.

superstition et d'enthousiasme. » Enfin l'avènement du premier consul était le seul moyen possible de rétablir l'unité en France, tandis qu'une restauration monarchique aurait laissé une minorité irréconciliable. Il est donc vrai que Bonaparte a agi par intérêt personnel, mais son intérêt se trouve identique à celui de son pays, et de l'Europe. Son caractère personnel est austère, trop confiant dans sa fortune pour être soupçonneux et cruel, trop ambitieux d'une grandeur nouvelle pour l'ambition ordinaire du despotisme. « En un mot, par son usurpation, Bonaparte a porté le coup mortel à son honnêteté. Elle est morte chez lui, nous admettons qu'elle est morte, mais le mausolée où elle est enterrée est une des merveilles du monde [1]. »

Nous l'avons dit, les opinions politiques de Coleridge n'étaient que la répercussion en lui des grands mouvements de l'opinion publique de son pays. Il y eut en Angleterre, vers 1800, une détente dans la réaction, un grand désir de paix, même au prix d'une réconciliation avec la France. Les articles du *Morning Post* ne sont qu'une expression de ce sentiment, et s'ils sont de Coleridge, il faut avouer qu'il avait au moins le don essentiel du journaliste, l'art de saisir le ton du moment et l'opinion populaire. Mais il y a d'autres mérites dans les articles qui sont sûrement de lui, et que des journalistes de profession ont admirés [2], la clarté, l'aisance et la force du raisonnement, sans aucune trace de cette insupportable prolixité qui gâtera plus tard sa prose. Ces articles, comme la traduction de *Wallenstein*, sont un frappant

1. *Own Times*, t. II, p. 313-39. Cf. un jugement analogue, t. II, p. 406, et sur la probabilité que l'article est de Coleridge, t. III, p. 1019.
2. Cf. H. D. Traill, *Coleridge*, p. 79-86.

témoignage de la merveilleuse facilité de Coleridge, avant l'opium et le désespoir, du côté *talent* dans son génie. Ils donnent aussi une heureuse idée de son activité, puisqu'on peut lui en attribuer plus de quarante, de décembre 1799 à avril 1800, sur les sujets les plus variés, comptes rendus des séances du Parlement, nouvelles politiques et diplomatiques, portraits d'hommes d'État. Tout en commençant à gémir sur sa santé compromise par le travail, il était enchanté de sa propre activité, et écrivait modestement à Southey, qui collaborait au même journal : « Tout ce qui vaut quelque chose dans le journal, et n'est pas de vous, est de moi [1]. »

Le journalisme, à cette époque, n'avait rien de fiévreux, et les articles que l'on demandait à Coleridge tenaient beaucoup plus de l'essai littéraire composé à loisir. On recevait une fois par jour, tout au plus, les nouvelles de l'étranger.

Le tirage du *Morning Post* était, en 1795, de 350 exemplaires. Il devait passer à 3000 en 1802, se mettant ainsi au premier rang des journaux anglais, y compris le *Times* [2] !

Coleridge était payé généreusement par le directeur Daniel Stuart, qui l'estimait à sa valeur et qui devait lui rester fidèle toute sa vie. Coleridge a même écrit que Stuart lui avait proposé de devenir propriétaire par moitié de ses deux journaux, le *Morning Post* et le *Courier*, s'il voulait s'y consacrer entièrement avec lui, mais il paraît avoir pris un de ses rêves pour la réalité [3]. Sans avoir fait la fortune du journal à lui

1. *Letters*, p. 320.
2. *Essays on His Own Times*, Introduction par Sara Coleridge, t. I, p. xc (renseignements fournis par le directeur, Daniel Stuart).
3. Campbell, Introd., LI-LII.

seul, comme il le crut un moment, il est certain qu'il fut un collaborateur assidu et apprécié et que Stuart ne demandait pas mieux que de se l'attacher.

Pourquoi alors, lui si anxieux toujours de se faire une position fixe, répondit-il à Stuart, « qu'il ne renoncerait pas à la campagne, et à lire paresseusement les vieux in-folios, pour deux mille fois deux mille livres (sterling) par an et qu'en un mot avoir plus de deux cent cinquante livres par an lui paraissait être un véritable malheur? » Pourquoi, sinon parce que, pour un rêveur comme lui, une vie l'obligeant à discipliner sa pensée pour un objet défini, sur des tâches qui devaient être accomplies dans un temps déterminé, c'était un supplice, comme tout travail régulier. En février 1800, il abandonne à peu près le journal pour la traduction de *Wallenstein*, qui le rebute et qu'il fait à contre cœur, car « ce n'est pas de la poésie, c'est-à-dire de la poésie originale ».

On voit qu'à cette époque, après le séjour en Allemagne qui passe pour avoir tué chez lui la faculté poétique, il ne pouvait se passer de poésie, pas plus que de rêves, et d'amis autour de lui.

A Londres il avait retrouvé Lamb avec lequel il paraît s'être réconcilié presque sans explications, car celui-ci écrit : « Je vis dans une fête continuelle, Coleridge est avec moi depuis près de trois semaines et plus je le vois dans le déshabillé de tous les jours plus je trouve de raisons de l'aimer et de le considérer comme un très honnête homme, et toutes ces folles imaginations s'envolent comme les rêves du matin. Il est occupé à des traductions qui le retiendront encore ici un mois, j'espère [1]. »

Il n'arrivait pas à les satisfaire tous. Poole était à

1. *Lamb's Letters*, t. I, p. 114, à Manning, mars 1800.

Stowey, et Wordsworth à Grasmere, à l'autre bout de l'Angleterre. Il fallut se décider et Coleridge choisit le Nord, ou plutôt Wordsworth, et Poole jaloux l'accusa de « se mettre à genoux ». C'est du cottage de Wordsworth à Grasmere qu'il envoya la dernière feuille de ce travail qui lui « exténuait l'âme », la traduction de Schiller. Il trouva une maison à Keswick, sur les bords du lac de Derwent, dans une position telle, que si, écrivait-il à Godwin, « les impressions constituent notre être, comme vous le soutenez avec Hume, j'aurai une tendance à devenir un Dieu, tellement la série de mes impressions visuelles sera sublime et belle ». Cette maison était Greta Hall, où il alla s'établir en juillet, et où devait s'accomplir la crise décisive de sa vie.

La vue de la maison était vraiment splendide, embrassant le lac de Derwent et celui de Bassenthwaite, le Skiddaw et les montagnes fantastiques de Borrowdale. Mais le climat ne convenait nullement à Coleridge, qui n'était pas, comme Wordsworth, homme du Nord par tout son tempérament. Ce rhumatisant allait s'établir avec enthousiasme « dans une péninsule », la maison étant presque entourée par la rivière Greta, qui bordait le jardin et dont le « rugissement » s'entendait de la maison, rappelant au poète étymologiste le Cocyte des Grecs [1].

Mais si la résolution n'avait pas été dénuée de toute prudence elle n'aurait pas été digne de Coleridge, qui détestait les villes [2]. Il fut séduit par un beau paysage et par le voisinage de Wordsworth qu'il allait souvent voir à pied, à près de vingt kilomètres de là, à Grasmere.

1. Descriptions dans *Letters*, p. 335; *Cottle's Reminiscences*, p. 436-440; Kegan Paul, *W. Godwin*, t. II, p. 6-8. Photographie de la maison dans *Letters*, p. 336.

2. *Letters*, p. 359.

C'est dans ce paysage éthéré, dans toute la flamme de sa beauté (*in all its blaze of beauty*), que Coleridge écrivit à l'automne de 1800 la seconde partie de *Christabel.* Le sens de la nature qu'il avait, malgré toute son inattention de rêveur, gagna sûrement encore au voisinage de ce « désert de montagnes, touché de lumière et d'ombres, et passant de la lumière à l'ombre à chaque instant ». Mais le germe de la maladie morale et physique était en lui dès ce moment.

Christabel ne fut pas fini. Il avait cru d'abord que le « dégoût profond et indicible », qu'il avait éprouvé à traduire le maudit *Wallenstein*, l'avait frappé de stérilité intellectuelle. Mais depuis n'avait-il pas écrit deux poèmes pour Mrs. Robinson, l'actrice autrefois célèbre sous le nom de Perdita, qui allait mourir au pays des Lacs, après avoir passionné tout Londres par l'histoire de sa liaison avec le misérable prince de Galles [1]? Non, ce qui était devenu impossible, comme par enchantement, dès que l'excitation intellectuelle de Londres eut disparu, c'était l'effort suivi.

Les premiers symptômes de cet abattement, de ce que nous appellerions aujourd'hui la neurasthénie de Coleridge, datent du moment où il s'aperçut qu'il ne pouvait achever *Christabel*, « avec un désespoir trop grand, pour que je me soucie de me le rappeler. Le vent qui soufflait du Skiddaw et de Borrowdale était aussi bruyant que le vent a le droit de l'être et j'ai fait plus d'une promenade dans les montagnes

1. Voir ses *Mémoires posthumes* (1801) où furent publiées les pièces de vers de Coleridge. Il en existe une traduction française (Paris, an X), qui est un chef-d'œuvre de style ridicule, mais où ces poèmes ne se retrouvent pas. Mrs. Robinson fut le modèle de plusieurs admirables portraits de Reynods et surtout de Gainsborough (Wallace Coll.).

au milieu des nuages [1], mais rien n'y fit, jusqu'au jour où je fus invité à dîner chez un clergyman et amené de quelque façon à boire tant de vin que j'eus besoin de quelque effort et de quelque dextérité pour me maintenir dans les limites de la sobriété. Le lendemain, la faculté de faire des vers me revint et je travaillai avec succès, si bien, que mon poème devint si long, et à l'opinion de Wordsworth, si fascinant, qu'il résolut de l'exclure du livre [la deuxième édition des *Ballades Lyriques*, 1800] comme disproportionné à la fois comme longueur et comme mérite et n'étant pas en harmonie avec le caractère du reste [2]. »

Nous avons ici comme en résumé tous les symptômes de la maladie de Coleridge, le désespoir de ne pouvoir créer, le recours à un excitant artificiel (aujourd'hui l'alcool, demain l'opium) et enfin l'illusion ou la demi-illusion sur ce qu'il a fait. Car la suite de *Christabel* que nous avons est bien plus courte qu'il ne dit, et se termine brusquement par un petit poème, écrit sans doute sur son fils Hartley et qui n'a aucun rapport avec le reste du récit. Est-il vraisemblable qu'il eût publié ainsi le poème, s'il avait composé une suite qui aurait inspiré tant d'enthousiasme à Wordsworth? Nous aurons constamment à compter maintenant avec les légendes mises en circulation par Coleridge lui même, racontant ses rêves et ses désirs comme la réalité.

Les lettres de ces deux années 1801 et 1802 laissent une profonde et pénible impression. Chez Coleridge le sentiment est inséparable de l'expression. Il a tout

1. L'expression est vague, mais nous croyons qu'elle signifie « dans ces montagnes que forment les nuages ». Cf. *Fancy in Nubibus*, sonnet.

2. Voir tout ceci répété et même précisé dans une lettre à Sir Humphry Davy, *Letters*, p. 337, et la note de Campbell à P. W., 601-7.

dit sur lui-même, nous avons là tout ce qu'on peut savoir d'un homme, et c'est beaucoup trop. Ce qui rachète et ennoblit ces faiblesses et ces plaintes c'est l'effort constant qu'on y sent, pour remonter sur les pentes de l'abîme où il se sent glisser. Il y a quelque chose d'étrange dans les confessions de ce Lazare qui a passé par ce qu'il appelait la Mort dans la Vie, qui est pire que la mort, car elle dure. Si on ne savait que la vie de Coleridge a fini dignement, il y aurait sacrilège à révéler les secrets de cette crise. Mais nous n'y regardons pas la décadence morale, mais le relèvement.

Dès les premiers mois de l'hiver de 1800, il « entra en tremblant dans des sables mouvants et des marécages », de souffrances mal définies, mais qu'il attribua toujours à l'humidité du climat. Ses yeux enflammés lui rendaient la lecture et l'écriture impossibles. « Même la composition en vers, quand j'étais au lit, les affectait perceptiblement, et mes idées volontaires [1] passaient devant moi à chaque minute plus ou moins transformées en hallucination. »

Plus tard il parle de fièvre rhumatismale, de goutte, et d'autres maladies encore. Il est certain qu'il passa au lit presque tout l'hiver 1800-1801, et que cette maladie acheva de l'abattre moralement. Son enfant chéri, Hartley, qu'il adorait voir autour de lui, développant son intelligence précoce et singulière, fut aussi gravement malade, ce qui ne contribua pas à tranquilliser son esprit. Il cherchait de tous côtés un secours, un espoir. Parfois il croyait le trouver en dehors de ce monde où il ne voyait plus que souffrance. « Parmi tous ces changements, ces humilia-

1. C'est-à-dire « images évoquées volontairement ». Coleridge ne possède pas encore le vocabulaire psychologique moderne. (*Letters*, p. 341).

tions, ces craintes, le sens de l'Éternel reste en moi et conserve invaincue ma foi joyeuse, que tout ce que j'endure est plein de bénédictions! Parfois, en vérité, je voudrais bien me voir quelque utilité plus tangible que celle que j'ai, mais je suppose qu'il en est de même pour nous tous; tantôt on est joyeux, ardent, on ne sent rien dans la résistance, qu'une joie et un stimulant, tantôt on est somnolent, défiant de soi-même, disposé au repos, dégoûté des promesses qu'on se faisait à soi-même, on flétrit ses propres espérances — nos espérances, qui sont la vitalité et la cohésion de notre être[1]! »

Mais c'était la première phase, où il y a encore des alternatives de joie et de tristesse, et finalement il sentait toujours qu'il descendait la pente. La poésie était morte en lui, croyait-il. Du moins la prose de sa souffrance, qu'il devait transcrire un jour en magnifique poésie, n'éveillait-elle chez lui aucune idée poétique. Son espérance religieuse était encore trop peu définie pour l'aider. Il devait fatalement arriver à chercher l'abstraction et l'oubli. C'est à ce moment qu'il commença à prendre régulièrement de l'opium, et à se plonger dans la philosophie. Le rapprochement peut sembler singulier, mais comme la philosophie ne fut jamais chez lui, quoi qu'il en ait pensé d'ailleurs, qu'une forme du rêve, beaucoup plus qu'une discipline de la pensée, il est permis de rapprocher, comme l'ont fait De Quincey et bien d'autres, ces deux vices de sa sensibilité.

La philosophie de Coleridge n'a jamais été et ne sera probablement jamais publiée. A moins que les manuscrits de logique, l'Organon resté inédit ne nous révèlent un Coleridge absolument différent de celui

1. *Letters*, p. 342.

que nous connaissons, on peut dire qu'il n'existe pas d'exposé systématique de la pensée philosophique de Coleridge par Coleridge lui-même. Mais ceci ne serait qu'un détail d'intérêt surtout biographique, s'il était possible de reconstituer un système avec les fragments qu'il a laissés, comme on l'a fait plusieurs fois pour Leibniz, qui lui aussi n'a pas laissé d'exposé complet de sa doctrine. Mais on ne peut pas exposer le système de Coleridge parce que Coleridge n'a pas de système, il n'a que des opinions. Ses opinions critiques, il est permis d'en faire bon marché, car il n'a jamais pris la peine, si on en juge par les résultats, de faire une étude approfondie d'aucun système. Ses opinions personnelles, ce sont plutôt comme il l'a dit lui-même, *cogitabilia*, des pensées proposées, des thèmes de rêverie que des affirmations ou des hypothèses précises, *cogitata* [1]. Il faut les prendre pour leur valeur littéraire et poétique, qui n'est pas à proprement parler une valeur intellectuelle. Mais ce qui rendait douloureuse chez lui la recherche philosophique, c'est qu'elle n'était pas consciemment ce qu'elle était réellement, la poursuite comme en un rêve du dessin d'une arabesque sans commencement ni fin.

Coleridge se proposait un but, celui de fournir une doctrine intellectuelle au christianisme anglican, ou, comme on l'a dit, réconcilier la religion et la philosophie. Mais dès 1801 il était si profondément imprégné d'une pensée toute théologique qu'il ne réussit jamais à s'en défaire, si seulement il l'a tenté. Il cherchait des arguments pour la religion dans la philosophie plutôt qu'il ne philosophait. Pour lui comme pour un Philon, ce qui était donné, c'était

1. *Anima Poetae*, Préface (par E. H. Coleridge), p. XIII.

les dogmes d'une religion, qu'on pouvait ensuite essayer de transformer pour les faire entrer dans le cadre d'une pensée étrangère, car le rationalisme resta toujours pour lui quelque chose d'étranger. Il y avait chez lui, depuis le collège, un germe de philosophie orientale, allégorique et mystique, qui n'a pu se développer en visions comme dans Blake ou Swedenborg, mais qui a vicié toutes ses tentatives d'être rationnel [1]. Au fond la raison lui paraissait peu sérieuse auprès de la foi, c'est la différence essentielle qui le sépare des philosophes chrétiens Leibniz ou Kant.

Amusement et tourment à la fois, si la philosophie apparaît dans la vie de Coleridge en même temps que l'opium, c'est donc qu'elle représente aussi pour lui une sorte de déchéance, quelque extraordinaire que cela puisse paraître à beaucoup d'entre nous. Il appellerait volontiers la philosophie, comme le romantique allemand Hölderlin, « un hôpital pour les poètes qui ont eu des malheurs [2] ».

Quant à l'influence de l'opium, on n'en a que trop parlé déjà et nous n'ajouterons pas notre hypothèse aux autres. La seule étude qu'il serait possible d'en faire serait une étude médicale, et nous regrettons qu'elle n'ait pas été faite. Il suffira de dire que, chez Coleridge comme chez De Quincey, l'opium trouva sans doute un terrain prédisposé à subir son influence. Avant l'opium, Coleridge était déjà un nerveux, d'une sensibilité physique et morale extrêmement délicate, et un indécis présentant de remar-

1. Plus tard, je crois qu'il a lu les Kabbalistes, et que la conclusion théologique de la *Biographia Literaria*, par exemple, doit quelque chose aux textes du *Zohar*.

2. Haym, *Die Romantische Schule*, p. 311, « ein Hospital für verunglückte Poeten ».

quables symptômes d'instabilité mentale. Chez lui l'opium n'a rien créé, pas même une maladie mentale caractérisée; et il est impossible de dire si Coleridge, sans l'opium, aurait été un autre Coleridge. Sans doute, certains symptômes présentent une analogie remarquable avec ceux qu'on rencontre chez De Quincey, par exemple, et la comparaison serait précieuse pour qui voudrait considérer Coleridge comme « un cas ». Mais, nous le répétons, ce qui nous intéresse au point de vue littéraire et moral c'est le développement individuel de la pensée et de la vie d'un homme, et là-dessus la pathologie pas plus que la psychologie n'a pas grand'chose à nous apprendre, car il n'y a pas de science de l'individuel.

On peut seulement, à l'occasion, montrer comment le caractère individuel se rapporte à un type déjà connu. C'est ce que nous essaierons de faire, mais sans aucune prétention à établir, soit le diagnostic rétrospectif de la vie mentale de Coleridge, soit un jugement moral sur sa responsabilité. Personne n'est qualifié aujourd'hui pour porter des jugements, ni même pour faire des hypothèses sur des faits dont la réalité est impossible à saisir. Il y a une vie secrète qui échappe non seulement à la connaissance, mais à l'appréciation approximative. Un des effets les moins contestables de l'usage de l'opium, à partir de 1801 environ, cela paraît avoir été de lui révéler à lui-même sa faiblesse morale, de la rendre consciente, tandis que jusque-là il avait surtout accusé la fortune.

C'était à la fois une aggravation et une possibilité de relèvement, une vie nouvelle plus douloureuse et plus désabusée qui commençait. Elle s'exprime merveilleusement dans l'*Ode à l'Abattement*, écrite en 1802 pour Wordsworth, et publiée le jour même de

son mariage, un prénom supposé remplaçant celui de William.

La crise morale de 1801 avait eu pour symptôme un sentiment très marqué d'impuissance poétique, d'humiliation volontaire vis-à-vis de Wordsworth qui, dans sa sérénité féconde et sérieuse, apparaît à Coleridge comme le poète qu'il aurait voulu être. C'est alors qu'il écrit à Godwin : « Si je meurs, et supposé que les libraires veuillent bien vous donner quelque chose pour écrire ma vie ne manquez pas de dire : Wordsworth descendit sur lui comme du ciel le Γνῶθι σεαυτόν et en lui montrant ce qu'est la vraie poésie, lui fit connaître que lui-même n'était pas un poète[1] ».

Sentiment passager, explication provisoire qu'il se donne à lui-même, car il devait revenir à une plus juste appréciation de la poésie de Wordsworth et esquisser le type d'une autre poésie peut-être supérieure, la sienne, la poésie à la fois sensuelle, imaginative et intellectuelle, tandis que celle de Wordsworth manque trop souvent du sens esthétique. Et la doctrine morale de Wordsworth, Coleridge lui-même montrait ce qu'elle a encore de superficiel dans son optimisme, dans ces vers admirables.

***

« Un chagrin sans déchirement, vide, sombre et désolé, une douleur étouffée, languissante et sans passion, qui ne trouve pas d'issue naturelle, qui ne trouve pas de soulagement dans les mots, dans les soupirs ou les larmes. Oh, William, épuisé, écœuré

1. V. plus haut, p. 137.

comme je suis, vainement invité à d'autres pensées par la grive du bois là-bas, toute cette soirée, cette soirée parfumée et sereine, je l'ai passée à contempler le ciel au couchant, et sa teinte particulière d'un jaune vert, et je contemple toujours, mais mon œil perçoit et ne *sent* pas. Et ces nuages légers qui planent au-dessus, ces nuages en flocons et en bandes, qui semblent prêter leur mouvement aux étoiles, ces étoiles qui glissent entre eux, derrière eux, tantôt scintillantes et tantôt obscurcies, mais toujours visibles. Et là-bas, le croissant de la lune aussi fixe que si elle grandissait, croissant dans son lac bleu sans nuages et sans étoiles, je les vois, je les vois sublimement belles, mais je les *vois* seulement, je ne sens pas combien elles sont belles.

« La joie manque à mon âme, et que peut faire ce spectacle, que peut-il faire pour soulager mon cœur du poids qui l'étouffe? L'entreprise serait vaine, quand je contemplerais éternellement cette verte lumière qui s'attarde au couchant, je ne puis espérer trouver, dans ces apparences extérieures, la passion et la vie dont les sources sont en nous.

« Oh William, tout ce que nous recevons, nous l'avons donné, et dans notre vie seulement la nature est vivante. Son vêtement de noces est à nous et à nous son linceul, et si nous désirons davantage, quelque chose de plus précieux que ce monde, froid et inanimé, laissé à la pauvre multitude toujours anxieuse et sans amour; ah! c'est de l'âme elle même qu'elle sortira, la lumière, la gloire, le beau nuage lumineux enveloppant la terre. Et c'est de l'âme elle-même qu'elle sortira, la voix douce et puissante et née d'elle-même, vie et élément de tous les sons qui nous charment.

« O cœur pur, tu n'as pas à apprendre de moi ce que

peut être cette puissante musique de l'âme, ce qu'elle est, et où elle réside, cette lumière, cette gloire, ce brouillard lumineux, cette puissance belle et qui crée la beauté. C'est la joie, vertueux William, c'est la joie qui jamais ne fut donnée qu'aux cœurs purs, et dans leurs moments les plus purs. La Vie et l'effluence de la vie, nuage et pluie à la fois, la Joie, William, est l'espoir et la puissance que la nature même nous donne en cadeau de noces. Terre nouvelle, ciel nouveau dont jamais ne rêvent les sensuels et les orgueilleux, la joie est la voix douce et le nuage lumineux. Nous trouvons la Joie en nous-mêmes et d'elle se répand tout ce qui charme l'oreille ou la vue, toute mélodie est l'écho de cette voix, et toute couleur une transparence de cette lumière.

« Il fut un temps où, quoique mon sentier fût rude, cette joie intérieure trompait en moi la détresse, où toutes les infortunes n'étaient que la trame sur laquelle l'imagination faisait des rêves de bonheur, car l'espérance poussait autour de moi comme la vigne enlacée, ses fruits et son feuillage étranger semblaient à moi. Maintenant l'affliction m'a courbé jusqu'à terre, et je me soucie peu qu'elle m'ait volé ma gaieté. Mais chaque crise, oh, chacune d'elles suspend l'effet du don que la nature me fit à ma naissance, mon esprit, mon imagination créatrice. Ne pas penser à ce que je suis contraint de sentir, rester tranquille et patient, c'est tout ce que je puis faire. Et peut-être, dans mes recherches abstruses, faire perdre à ma propre nature tout ce qu'elle avait de naturel. C'était ma seule ressource, mon seul plan, tant qu'enfin le remède partiel a envahi tout mon être, est devenu maintenant presque la forme habituelle de mon âme [1]. »

1. P. W. 159-60, texte de l'édition définitive.

CHAPITRE VIII

(1802-1806)

Instabilité mentale de Coleridge. — Les tortures de l'opium : *Douleurs du sommeil.* — Coleridge part pour Malte pour refaire sa santé. — Impressions de voyage et paysages. — Études philosophiques. — Maladie de son esprit et misère morale. — Retour par l'Italie.

L'*Ode* est une vaste symphonie dont les motifs sont les sentiments et les rêves qui ont agité Coleridge pendant la première période de sa crise morale. Seulement, tandis que dans sa poésie ils sont harmonisés, fondus en un tout qui se développe en conservant l'unité, sa correspondance les présente dans le désordre même de la vie, avec des alternatives apparemment inexplicables de joie et de désespoir, dans toute l'incohérence d'une âme qui souffre sans connaître son mal et qui ne peut trouver de remède.

Ses lettres expriment naïvement sa croyance à la pierre philosophale de la métaphysique, dont la valeur pour lui était double : il y cherchait à la fois l'oubli de ses souffrances dans l'effort intellectuel, et une *organisation* du sentiment religieux dans son âme. En février 1801 il écrit : « J'ai *pensé* avec vigueur pendant ma maladie, de sorte que je ne puis pas dire

que mes longues, longues nuits sans sommeil aient été perdues pour moi. Le sujet de mes méditations a été la relation entre la pensée et les choses, ou, dans la langue de Hume, entre les idées et les impressions. On peut dire de moi avec vérité ce qu'a dit Descartes de lui-même, j'ai été *res cogitans, id est dubitans, affirmans, negans, pauca intelligens, multa ignorans, volens, nollens, imaginans etiam et sentiens*[1]. » Ceci date très exactement ses premières recherches philosophiques, faites uniquement sur les données de la philosophie de Descartes et de l'école anglaise, car il n'est pas question alors de Kant ni de Schelling. Sir Leslie Stephen, qui a vu les lettres inédites alors adressées aux Wedgwood, dit que si Coleridge y cite à l'occasion le nom de Kant, il ne l'a pas encore lu, et ne tient pas compte des résultats de la Critique. Que le but poursuivi fût finalement théologique, on ne peut en douter d'après le passage suivant. En juillet 1801, il a été chercher les ouvrages du scolastique Duns Scot à Durham, dans la bibliothèque du chapitre de la cathédrale, et il écrit à Southey :

« Je veux remettre le pauvre vieux monsieur sur ses jambes et pour le réveiller de sa léthargie présente, je suis en train de brûler Locke, Hume et Hobbes sous son nez. Ils puent plus horriblement que la plume brûlée ou l'assa-fætida[2]. »

Coleridge parlait souvent de ses recherches métaphysiques avec cet humour singulier. Il y avait sûrement beaucoup de curiosité, un goût de l'oublié, du méconnu et de l'incompris, dans cette prédilection pour la métaphysique scolastique en particulier, et la philosophie en général. Il sentait lui-même qu'il

1. *Letters*, p. 347.
2. *Id.*, p. 358.

n'était pas fait pour la recherche abstraite. Au moment où il composait l'*Ode*, dont cette idée constitue un des thèmes principaux, il écrit à Sotheby, le traducteur, qu'il a voulu se forcer à traduire un poème de Gessner, « sujet bien peu intéressant pour mon cœur et mon intelligence », parce qu'il voulait se contraindre à quitter les recherches métaphysiques.... « Pour en finir avec la prose poétique (qui n'est qu'une mauvaise *olla podrida*) la maladie et d'autres afflictions pires encore me jetèrent pour la première fois complètement dans la métaphysique. Car je crois que par ma nature j'ai plus du poète en moi[1]. »

Il faut prendre cette explication (c'est aussi celle qui est donnée dans l'*Ode* et dans la *Biographia Literaria*) pour ce qu'elle vaut. La métaphysique, dans ce qu'elle a d'imaginatif, comme invitation à la méditation sur le mystère, avait toujours plu à Coleridge. D'autre part, il ne réussit jamais complètement à tuer en lui le poète. Il nous faut retenir cet aveu, qu'il s'est imposé la métaphysique comme une tâche. Mais c'était le ressort moral qui était atteint en lui, plus que la faculté poétique, l'*Ode* elle-même le prouve surabondamment.

Cette disparition presque complète de la volonté, qui n'avait jamais été énergique chez lui, se traduit par une instabilité plus grande encore que d'habitude, et qui n'excluait pas même des moments de joie. Un de ses poèmes les plus charmants et les moins connus, le *Tableau*, contient un aveu du désir de mort qui le poursuivait alors, mais dissimulé par les descriptions de nature les plus fraîches, les plus aériennes qu'il ait jamais su tracer, un paysage de bords de ruisseau

1. *Letters*, p. 378 (juillet 1802).

dans le Cumberland, une peinture de reflets à la manière de Shelley, comme vue dans l'eau. Ceci correspond aux moments où il arrivait à sortir de lui-même, l'homme usé de chagrin, « dont l'âme faible et fatiguée de porter ce cœur humain toujours mouvant adore l'esprit de la vie inconsciente »,

Dans l'arbre et dans la fleur sauvage. Pauvre fou inoffensif.
S'il pouvait ainsi ne pas cesser d'être entièrement.
Il aimerait bien mieux n'être pas, qu'être ce qu'il est.
Il voudrait être quelque chose qu'il ne sait pas.
Parmi les bois, les eaux et les rochers[1].

Il a vécu, pendant ces années 1800-1803, une existence qu'on pourrait appeler *phénoménale*, entendant par là que le sentiment de la personnalité passant au second plan de la conscience, sous l'obsession des rêves du jour et de la nuit, il était tout à l'impression du moment, sans la sensation de continuité de la vie mentale, ne se souvenant pas, ou à peine, de ses douleurs dans ses moments d'exaltation, ni de ses moments de joie dans la dépression toujours plus habituelle. C'est un état dont on pourrait citer bien des exemples dans la psychologie pathologique, sans qu'on puisse l'appeler à proprement parler un trouble mental.

Coleridge était toujours en relations suivies avec les Wordsworth, qui s'affligeaient beaucoup de son état sans pouvoir lui porter secours. Ses dispositions variaient tellement suivant les moments qu'on aurait souvent risqué de tomber à faux, en lui offrant des consolations quand il était plein d'espoir, ou des encouragements quand il était amoureux de sa propre

1. C'est ainsi que Coleridge refait et explique un passage du poème dans une lettre à Cottle, imprimée par Campbell, P. W., 629.

tristesse. L'excitation de la société, peut-être aussi l'influence de l'opium dans sa première phase, le transfiguraient par moments. Davy, le grand physicien, plus tard Sir Humphrey Davy, l'analysait ainsi avec la perspicacité du savant : « ... Dans les grandes réunions, il est la puissance et l'activité même. Son éloquence n'est diminuée en rien, peut-être même devenue plus séduisante et plus forte. Sa volonté est probablement plus disproportionnée que jamais avec ses facultés. De brillantes images de grandeur flottent sur son esprit, agité par toutes les brises et modifié par tous les arcs-en-ciel. En une heure il parla de commencer trois ouvrages, et récita le poème de *Christabel*, inachevé, tel que je l'avais déjà entendu[1]. »

Une de ses plus curieuses pages en prose date aussi de ce temps, c'est la description d'une promenade dans la montagne, et du sentiment d'exaltation dans la solitude qu'il éprouvait encore quelquefois, espérant malgré tout sortir de l'abîme de désespoir dont il voyait les murs autour de lui :

Vous me demandez pourquoi, au nom du ciel, je ne suis pas revenu quand j'ai vu l'état du temps ? La vraie raison est simple, quoiqu'elle puisse paraître assez étrange. C'est que la pensée ne m'en est pas venue un seul instant. La cause, c'est que jamais, de ma vie (du moins autant que je puisse me le rappeler), je ne suis revenu sur mes pas par crainte du mauvais temps. La prudence est une plante dont je possède sans doute des spécimens précieux, mais je les laisse toujours dans ma serre, ils sont toujours sous verre et ne supporteraient pas surtout le climat des montagnes. Sérieusement et simplement, je ne me trouve jamais seul, enserré par les rocs et les collines, et voyageant sur une route alpestre, sans que mon esprit ne s'emporte à la dérive, et ne tour-

1. Paris, *Life of Davy*, dans Campbell, P. W., XLIII.

billonne comme une feuille en automne. Une folle activité de pensées, d'imaginations, de sentiments et d'impulsions au mouvement se lève en moi, une sorte de tempête de fond, qui ne souffle vers aucun point de la boussole, vient je ne sais d'où, mais m'agite tout entier. Mon être entier est rempli de vagues qui roulent et s'écroulent l'une ici, l'autre là, comme les choses qui n'ont pas de maître commun. Je crois que mon âme doit avoir préexisté dans le corps d'un chasseur de chamois. L'image de l'ancien but de mes efforts a été oblitérée, mais les sentiments, les habitudes impulsives et les commencements d'action sont en moi, et le paysage vu autrefois les fait revivre.

Plus je monte au-dessus de la nature animée, des hommes, des troupeaux et des oiseaux familiers des bois et des champs, plus grandit en moi l'intensité du sentiment de la vie. La vie me semble alors un esprit universel qui n'a pas, et ne peut pas avoir de contraire. Dieu est partout, me suis-je écrié, il agit partout, et où trouver une place pour la mort? Dans ces moments-là, j'ai vécu dans la croyance que la mort existe seulement parce que les idées existent, que la vie est la sensation sans limite, que la mort est l'enfant des sens organisés et en particulier de la vue, que les sentiments meurent en coulant dans le moule de l'intelligence, en devenant des idées, et que les idées passant dans l'action reprennent leurs droits dans le monde de la vie. Et je crois vraiment que la vérité est là, dans ces généralisations approximatives. Je ne crois pas possible qu'aucune douleur physique puisse consumer l'amour de la joie, qui est une partie essentielle de moi-même, l'amour des collines, des rochers et des eaux. Et j'ai passé par quelque expérience [1].

Cette page mystique, si obscure par endroits qu'elle paraît altérée, nous offre un exemple de ce sentiment étrange d'une dissolution véritable de la personna-

1. A Wedgwood, 14 janvier 1803, dans Cottle, *Reminiscences*, p. 454-6.

lité, qu'il osait exprimer à ses amis, et de la philosophie aussi étrange dans laquelle il se plaisait. On y aura remarqué une contradiction expresse du thème principal de l'Ode, que le sentiment de la joie n'est pas immortel comme la nature, et qu'il ne vient pas de la nature, mais c'est seulement une des contradictions innombrables entre lesquelles se débattait alors sa pensée.

Il est presque impossible de raconter sa vie extérieure à cette époque. Ce ne sont que projets, déplacements, nouveaux projets et nouveaux plans de vie qui ne font qu'apparaître et disparaître. La vie de famille était devenue naturellement impossible et il avait même songé à se séparer de sa femme. « Nos vertus et nos défauts, écrivait-il, sont des antithèses exactes. » Et il voulait se démontrer à lui-même que, si elle ne le comprenait pas, c'est qu'elle était comme prédestinée par le ciel à ne pas le comprendre. En réalité la pauvre femme le fatiguait par ses plaintes trop justifiées [1]. La seule idée de se séparer les rapprocha, comme il arrive, mais pour un temps seulement, et Coleridge songeait toujours à fuir pour éviter la torture de faire souffrir ceux qu'il aimait du spectacle de son désespoir. C'est parce qu'il « l'estimait et l'honorait grandement » qu'il ne pouvait se résoudre à vivre avec sa femme, étant devenu ce qu'il était, et qu'il devait souffrir de la séparation tout en la jugeant nécessaire.

Le jour de Noël 1802, une petite fille était venue, qui fut appelée Sara comme sa mère. Ce fut le dernier enfant de Coleridge. Mais quoique Coleridge adorât ses enfants, qu'il appelait un jour « les trois livres qui m'ont le plus appris, avec la Bible, Shake-

1. *Letters*, p. 389-90.

speare et Milton, et les choses les plus importantes, avec les grandes joies[1] », ils ne donnaient pas la paix à son esprit inquiet. Il sentait qu'il aurait dû travailler pour eux et il n'en avait pas le courage, sa force s'épuisait en projets.

En 1801 1802, il pensait déjà à passer un hiver dans les Açores pour rétablir sa santé, puis il crut qu'un voyage fait dans le pays de Galles avec les Wedgwood avait suffi à le remettre. En 1803 il alla voir à Londres Charles et Mary Lamb, écrivit quelques articles dans le *Morning Post* sur Fox et son voyage en France, puis revint dans le Nord, après avoir ébloui ses amis de Londres de ses projets métaphysiques, sans avoir rien fait de plus. Au mois de juillet de la même année il écrit à Southey qu'il veut apprendre le gallois et l'irlandais pour écrire une « histoire complète de tous les livres gallois, saxons et irlandais qui ne sont pas des traductions, mais la production naturelle de la Grande-Bretagne ». Si la neutralité espagnole se maintient, il ira en octobre ou novembre en Biscaye pour élucider la langue basque. Il projette en même temps deux autres volumes, une histoire de la poésie anglaise et une histoire de la prose anglaise. Il n'est plus question de métaphysique théorique, mais deux autres volumes encore pourraient fort bien contenir l'histoire de la métaphysique, de la théologie, de la médecine, du droit canon et de l'alchimie, depuis Alfred jusqu'à Henri VII, et l'histoire de la philosophie et de la morale depuis cette époque jusqu'à nos jours. En un mot il s'agit d'écrire une encyclopédie, « avec cet immense avantage que chaque volume isolément aurait sa valeur, que l'apparition de chaque volume exciterait un nouvel intérêt, etc.[2]

1. *Letters*, p. 442-443.
2. *Id.*, p. 425-27, à Southey, juillet, 1803.

L'ouvrage en resta là et le mois suivant Coleridge se contenta d'accompagner les Wordsworth en Écosse. Il se plaignait alors de sentir son esprit « étrangement fermé depuis cinq mois », il trouva Wordsworth aussi « hypocondriaque et préoccupé ».

Les préoccupations de Wordsworth avaient probablement Coleridge pour objet. Celui ci se rendit insupportable à ses amis par ses excentricités. Jamais il ne fut aussi près de la folie. Il faisait des centaines de kilomètres à pied pour forcer sa maladie, ce rhumatisme peut-être imaginaire, à se porter aux extrémités, et redoutait « les horreurs du sommeil » à tel point qu'il s'efforçait de se tenir éveillé trois nuits sur quatre [1].

Il n'y a malheureusement pas de doute sur la véritable cause de sa maladie.

En janvier 1803, Coleridge mentionne qu'il n'a pris « ni laudanum ni opium », pour se remettre d'une indisposition causée par le froid, mais « seulement de l'éther, avec un résultat merveilleux ». En septembre, il répète, dans une lettre à sa femme, qu'il ne prend plus de préparations à l'opium, et qu'il n'est plus tenté de le faire, maintenant que son indisposition « a pris le caractère d'un asthme, état dans lequel l'opium ne produit que des effets désagréables! » L'habitude de prendre de l'opium à tout propos était donc établie chez lui, puisqu'il mentionnait ces cas comme des exceptions. Ses amis se doutaient de ce qui se passait. Les Wordsworth, un jour, le voyaient arriver « à moitié stupéfié ». Southey écrivait : « Coleridge se drogue, pour des malaises qui énerveraient n'importe qui au point de le pousser à se droguer ». Après l'opium et l'éther, le malheureux cher-

1. Campbell, Introd., p. LXIV.

chait à se procurer du bang, la poudre de chanvre des Hindous, pour « l'essayer consciencieusement », car c'est le Népenthès d'Homère[1] !

Coleridge écrivait cela à son ami Wedgwood qui était lui-même un adepte, Wedgwood « dont l'état de santé et l'état d'esprit n'ont peut-être pas été sans avoir quelque influence sur le très misérable état de ma propre santé », insinuait-il mystérieusement à d'autres amis[2].

Il n'y a donc pas de doute, sans qu'il soit nécessaire de revenir sur ce triste sujet, que Coleridge fut amené à l'opium à la fois par la souffrance et par le plaisir ou plutôt par la curiosité de sensations nouvelles. « Mon seul désir était de ne pas souffrir, » a-t-il écrit, mais cela doit être mis au rang des légendes sans nombre qui ont circulé sur ce sujet.

Un des premiers résultats de l'opium, ce furent les cauchemars horribles qu'il a décrits dans les *Douleurs du Sommeil*, poème écrit en septembre 1803. Il faut bien les attribuer à l'opium, puisque De Quincey, aussi un fidèle de l'opium, et dont la maladie était toute différente de celle de Coleridge, a décrit les mêmes sensations presque dans les mêmes termes. Mais De Quincey, avec plus d'inconscience que Coleridge, en fit prétexte à littérature[3], tandis que le poème de Coleridge, qui n'était peut-être pas destiné à la publicité à l'origine, est une amère et sincère confession et n'a peut-être pas été mis sans intention en pendant avec *Kubla Khan*, lors de sa première publication.

1. *Letters*, p. 420, 435-6; *Cottle's Reminiscences*, p. 463-4, 459.
2. *Coleorton Memorials*, t. I, p. 38 (janvier 1804).
3. Voir le témoignage de Quincey dans Arvède Barine, *Névrosés*, p. 103-4, d'après Japp, *De Quincey's Life and Writings*, p. 146, et Notes aux *Confessions of an English Opium Eater*, ed. Garnett, p. 263-4.

Quand sur mon lit j'étends mon corps — je ne prie pas, d'habitude, — en remuant les lèvres et en pliant les genoux — mais silencieusement, par degrés, lentement — je prépare mon âme à l'amour divin.

Humblement confiant, je ferme les paupières — avec une résignation respectueuse. Pas de désir exprimé, pas de pensée conçue, seulement un sentiment de supplication — un sentiment, imprimé sur toute mon âme — que je suis faible, mais non sans secours de la grâce — puisqu'autour de moi, en moi, partout — sont la Force éternelle et la Bonté !

Mais la nuit dernière, je priai tout haut — je priai dans l'angoisse et l'agonie — tentant d'échapper à la foule démoniaque — de formes et de pensées qui me torturaient. — Désirs étrangement mêlés de dégoût — fixés sur des objets horribles ou absurdes — sentiments de vengeance et volonté impuissante — toujours repoussée et toujours brûlante — Sentiment d'une injustice intolérable — les hommes que je méprise sont devenus puissants !

Vaines menaces, vantardises indignes d'un homme. — Hommes méchants raillant mes vanteries et mes furies. — Rage, passion sensuelle, querelles affolantes — honte et terreur dominant tout cela — je connais des actions qui devraient être cachées, qui ne l'ont pas été — et dans cette confusion je ne puis savoir — si je les ai commises ou supportées. — Car tout était horreur, péché et malheur — pour moi comme pour les autres — terreur qui tue la vie, honte qui tue l'âme.

Ainsi se passèrent deux nuits : le trouble de la nuit — attrista et frappa de stupeur le jour, passé à craindre. Et la troisième nuit, quand mon propre cri perçant — m'eût délivré du rêve démoniaque — vaincu par la souffrance noire et désordonnée — je pleurai comme un enfant. — Et puis, ayant ainsi réduit par les larmes — mon angoisse à une forme plus supportable — je pensai que des punitions pareilles n'étaient dues qu'aux âmes les plus atteintes par le péché. — Remuer toujours, remuer — l'Enfer par soi-même créé — pour voir l'horreur des crimes. — Connaître et détester, et désirer

encore. — Que les démons se moquent de ceci — Mais moi... oh! pourquoi cela m'arrive-t-il à moi, *à moi*? — Frêle est mon âme, c'est vrai, sans force aucune, — inégale, inquiète, mélancolique. — Mais exempte de haine et de folie sensuelle. — Vivre aimé est tout ce qu'il me faut. — Et ceux que j'aime je les aime vraiment[1].

Ce poème terrifiant, Coleridge l'a copié pour Southey « le cœur malade et la tête toute brouillée ». « Que faire, je me le demande, ajoute-t-il, car il est dur d'être ainsi flétri, quand on a les facultés que j'ai, et qu'on a fait ce que j'ai fait.

« Changement, changement, changement. O Dieu d'éternité, quand serons-nous dans le repos, en toi? »

A un autre correspondant il écrit : « Les horreurs de mon sommeil et mes cris nocturnes semblent transporter la souffrance au delà du corps, imitant, pour ainsi dire, les tortures du remords, et ce qu'on nous dit des punitions dans le monde des esprits ». « Mes rêves, dit-il encore, devinrent la substance de ma vie[2]. » Qu'il n'ait pas compris la véritable cause de ses tortures, ou qu'il n'ait pas réussi à l'écarter, c'est le mystère de ces états d'âme où la perception de la réalité est complètement faussée. Coleridge, qui se remettait en 1804 aux recherches philosophiques, était alors pour toute la conduite de sa vie comme un enfant soumis à toutes les impulsions de sa sensibilité. Que l'homme mort ait pu revivre, c'est le miracle auquel nous assisterons dans la dernière partie de sa vie.

On ne s'étonnera pas qu'il ait voulu fuir l'Angleterre, sa famille et tous ceux qui le connaissaient.

1. Traduit sur la première version, dans la lettre à Southey, *Letters*, p. 435-437.
2. *Letters*, p. 437, 440-1, 447. Campbell, note à P. W., 631.

L'espérance visionnaire qu'il a chantée n'avait pas cessé d'apparaître de temps en temps. Il était précisément dans l'état d'âme du malade qui espère encore guérir, mais ailleurs, dans quelque lieu qui ne lui rappelle pas sa souffrance. Il ne voulait même plus penser à ce qu'il était : « C'est assez de dire que j'ai été très malade et que je n'ai aucune chance de voir une succession de jours de santé un peu prolongée tant que je reste dans ce climat. Je persiste donc à aller en Sicile, où j'espère trouver ces trois choses (*mens aequa, aer aequus, et aequa diaeta*). J'ai été durement traité de l'enfance à l'adolescence, et très cruellement traité de l'adolescence à la jeunesse, et cependant la joie intérieure qui est ma vie, qui est moi-même, était en train de me créer de nouveau, pour que je pusse remplir le but primordial de la nature, quand une autre misère, et plus profonde, survint, que beaucoup ont devinée mais que Wordsworth seul connaît dans toute son étendue, et cependant, cela aussi j'en viendrai à bout, s'il plaît au Tout-Puissant de conserver en moi les pensées qui ont été mes guides mes gardiennes et mes consolatrices depuis cinq mois [1]. »

Cette expérience, ses amis voulurent bien lui donner encore les moyens de la tenter. Avec l'aide de Wordsworth et de Sir George Beaumont, il put partir pour la Sicile en avril 1804. Il laissait à sa femme la pension que lui faisaient toujours les frères Wedgwood et pouvait ainsi l'abandonner sans inquiétude.

Sans doute les « secousses, bouleversements et cruels balancements » du navire qui le mena en quarante jours jusqu'à Malte (y compris dix jours passés à Gibraltar) le dégoûtèrent d'aller plus loin,

1. *Coleorton Memorials*, t. I, p. 44 (janvier 1804).

car il s'arrêta là. Il avait des lettres d'introduction auprès du gouverneur de l'île (appelé commissaire civil), sir Alexander Ball. C'était à cet officier de marine, l'un des capitaines sous les ordres de Nelson, que l'Angleterre avait confié Malte, qu'elle retenait depuis 1800.

En 1800, Nelson avait agi au nom du souverain légitime de l'île, l'ordre de Malte, pour la reprendre aux Français. Plus tard, l'Ordre s'étant dispersé et n'ayant pas été reconstitué, le capitaine Ball avait agi au nom de l'État suzerain, Sa Majesté sicilienne. Enfin, depuis la paix d'Amiens, qui avait stipulé l'évacuation de l'île dans les trois mois qui suivraient la ratification, son indépendance sous le gouvernement de l'Ordre reconstitué, et la neutralité de l'Ordre, l'Angleterre avait refusé de s'exécuter et ce refus avait été finalement une des causes déterminantes de la rupture de la paix d'Amiens. Le philosophe Coleridge débarquait dans la politique, sans scrupules des deux côtés, qui avait rouvert la guerre entre la France et l'Angleterre [1].

Mais dans tout ce qui a été publié sur son séjour à Malte et plus tard en Italie nous retrouvons cette curieuse indifférence au monde extérieur qui lui avait tant nui en Allemagne.

Plus tard il fit l'apologie de la conduite et de la personne de sir Alexander Ball; plus tard il essaya parfois de rassembler ses souvenirs et ses visions des pays de la Méditerranée, mais sur le moment il paraît à peine s'être intéressé à ce qu'il voyait, beaucoup moins en tout cas qu'aux rêves qu'il faisait à propos de ce qu'il voyait. Il ne faut pas lui demander

1. Voir toutes ces négociations dans Ch. Auriol, *La France, l'Angleterre et Naples de 1803 à 1806*, t. I, p. 58-62, 78-9, 102-112, 184, 258.

une sympathie morale avec les événements, les pays ou les peuples. Et cependant il ne s'agit plus des Français. Voyez ses lettres et les extraits de son journal à Gibraltar. Il y a bien l'étonnement ravi de l'homme du Nord sous un chaud soleil en avril, l'amusement de la foule bariolée, mais jamais ce qu'il y avait de profondément anglais, d'insulaire, dans Coleridge, ne s'est ainsi exprimé. A Gibraltar, il aima se sentir comme dans une île anglaise. « D'un côté les Espagnols, race dégradée qui déshonore la chrétienté, de l'autre des Maures de nations diverses, misérables qui déshonorent la nature humaine. » Il ne faut jamais porter de ces jugements. Quelques années plus tard, Coleridge admirait les Espagnols dans leur résistance à Napoléon[1] ! D'ailleurs ses méditations à Gibraltar sont nobles et grandes. « Quelle multitude, quelle complexité presque discordante d'associations d'idées ! Les Piliers d'Hercule, Calpé et Abyla, les royaumes de Massinissa, Jugurtha et Syphax, l'Espagne, Gibraltar, le dey d'Alger, les Maures bronzés et les Africains noirs, et les autres. Spectacle reposant pour la vue et pour le cœur, qui entrent comme en extase dans la vision présente et ne voient plus rien, ne connaissent plus rien que les êtres permanents de la nature, grands, calmes, majestueux et qui ne forment qu'un seul être. » Ce passage très intéressant montre comment le voyage poussait son esprit à l'abstraction, tout au rebours de l'effet ordinaire. Il quittait encore plus souvent qu'autrefois la contemplation du détail vivant, pour s'absorber dans celle de l'unité, ici unité du visible, ailleurs unité de l'intelligible.

1. *Letters*, p. 475-478. Comparer les lettres sur les Espagnols dans le *Courier*, 1809 (*Essays on his Own Times*, t. II).

Une autre note écrite à Gibraltar est encore plus frappante[1].

Ceci est l'Espagne, ceci est l'Afrique. J'ai donc vu maintenant l'Afrique, etc. Oh, la puissance des noms pour donner de l'intérêt aux choses ! Lorsque je m'assis, ayant pour la première fois l'Europe à ma gauche et l'Afrique à ma droite, je sentis comme une accélération dans le cours de mon sang, mais je ne sentis guère qu'un plaisir d'amusement, plutôt que de pensée ou d'élévation morale. En même temps, gagnant silencieusement sur les autres, les formes silencieuses et anonymes de la nature travaillaient en moi, comme une pensée tendre dans un homme qui est salué joyeusement par son ami au milieu de son travail et qui répond sur le même ton. Ceci est l'Afrique, ceci est l'Europe ! Là nous voyons une division, une limite exacte, un changement abrupt, et qu'est-ce que cela dans la nature ? Deux rivages montagneux qui font de la mer une noble rivière coulant entre eux, n'existant pas, n'agissant pas séparément, mais en même temps, ne faisant qu'un, pas de division, pas de changement, pas d'antithèse ! De tous les hommes que j'ai connus, sans en excepter même Wordsworth, c'est moi qui prends le moins de plaisir dans les choses contingentes et transitoires.

Ceci n'est peut-être pas suffisamment expliqué.

Ce n'est pas tant le contingent et le transitoire qui n'intéressent pas Coleridge que ce qui est humain, ce qui a un caractère historique à quelque degré que ce soit. Un effet de lumière retiendra plus longtemps son regard qu'un monument, dont la signification garde toujours quelque chose de limité, de précis, qui ne peut jamais suggérer l'infini par l'indéfini[2]. Il

1. *Anima Poetae*, p. 70-71.

2. Par exemple : « Oh, ces cercles toujours tordus et changeants que la lumière de la lune fait dans la mer, quand elle n'est pas tout à fait calme, et que cependant elle n'a pas de vagues. » (*La Quarantaine*, Malte, 10 novembre 1804, *Anima Poetae*, p. 87.)

vivait littéralement en dehors de l'espace et du temps, c'est lui-même qui l'a dit.

Mon cher ami Walter Scott et moi, nous avons toujours été les deux antithèses exactes et parfaites en ceci : toute vieille ruine, colline, rivière ou arbre suscitait dans son esprit une foule d'associations d'idées historiques ou biographiques, tandis que moi, je crois que je me promènerais dans la plaine de Marathon sans m'y intéresser plus qu'à une autre plaine quelconque, qui aurait le même aspect. Cependant j'éprouve autant de plaisir que n'importe qui à lire le récit de la bataille dans Hérodote. Charles Lamb a écrit un essai sur un homme qui vivait dans le passé, j'ai songé à en ajouter un autre sur quelqu'un qui ne vivait absolument pas dans le temps, passé, présent ou futur, mais à côté, parallèlement [1].

Pour l'étude de cet état d'esprit, les admirables notes publiées sous le titre d'*Anima Poetae* sont notre document principal.

Citons encore une de ces esquisses où le paysage, transfiguré par la rêverie, s'étend à l'infini, sans perdre tout à fait l'apparence du réel.

Une forte brise, l'écume qui peuplait la mer vivante, combinée d'une façon très intéressante avec la foule des mouettes blanches qui, à plusieurs reprises, ont semblé comme des jets d'écume qui auraient pris vie et ailes, se seraient envolés — les oiseaux blancs, précisément de la même couleur, planaient si près du sommet des vagues, fait d'écume blanche toujours en dissolution, que l'œil ne pouvait prendre sur le fait l'illusion dans laquelle l'esprit se complaisait avec délices. Oh! ce ciel, cette arche molle, bleue, puissante, reposant sur la montagne ou sur la plaine solide étendue comme une mer, quelle universalité sublime dans l'unité! Je ne connais pas d'autre exemple d'une union aussi parfaite du sublime avec le beau, de sorte qu'ils doivent être sentis, à la même minute, par

1. *Table Talk*, 4 août 1833, p. 242.

des facultés différentes et cependant chacune d'elles prédisposée par elle-même à recevoir les modifications spécifiques de l'autre. Pour l'œil (le ciel) est une coupe renversée, l'intérieur d'un bassin de saphir, la beauté parfaite de la forme et de la couleur. Pour l'esprit, c'est l'immensité. Mais l'œil même se sent pour ainsi dire capable de voir au travers, sentant vaguement qu'il n'y a pas là de résistance — ce n'est pas exactement la sensation donnée à l'organe par les objets solides et limités — l'œil sent que la limitation est dans son propre pouvoir et non dans l'objet[1].

Il dit ailleurs admirablement :

La vue du ciel profond est de toutes les impressions visuelles celle qui est la plus rapprochée d'un sentiment. C'est plutôt un sentiment qu'une sensation visuelle, ou plutôt c'est la fusion définitive, l'union entière du sentiment et de la vue.

Mais insister trop longtemps sur ces rêveries dans les nuages nous laisserait une idée fausse de la vie de Coleridge à Malte. Il y resta plus d'un an et demi, d'avril 1804 à septembre 1805, avec une interruption de trois mois pour un voyage en Sicile, entre août et novembre 1804. Il avait trouvé une situation officielle auprès du gouverneur, remplissant les fonctions de secrétaire public par intérim, et aussi de juge. Il dut apprendre l'italien, qui resta la langue officielle même pour les tribunaux suprêmes, jusqu'en 1823[2]. Mais la besogne quotidienne ne paraît pas avoir été importante, ni intéressante, et lui laissait des loisirs pour les recherches métaphysiques où il se plaisait de plus en plus. Il est assez difficile d'apprécier la nature et l'étendue de ses spéculations, puisqu'il n'en est

1. *Anima Poetae*, p. 100-101, 125. Voir encore p. 136, ou Gillmann, p. 311, sur l'interprétation symbolique de la nature.
2. Reclus, *Géographie universelle*, t. I, p. 579.

presque rien resté. Coleridge prit l'habitude d'écrire une foule de notes sur ses carnets et en marge des volumes qu'il lisait. Nous avons ainsi quelques témoignages sur les études faites à Malte. Nous avons vu qu'en 1802-3, à Keswick, il ne semblait pas encore connaître Kant. Ses notes manuscrites sur un exemplaire du livre de Tetens (1777) : *Philosophische Versuche über die menschliche Natur*, font maintenant allusion à la doctrine de l'esthétique transcendentale que le malheureux Tetens, Brandl le fait observer avec raison [1], n'aurait pu connaître dix ans avant la publication de la *Critique*, comme Coleridge semble le lui reprocher. Du reste cette mauvaise humeur vis-à-vis des auteurs allemands est fréquente chez Coleridge. Les notes mises le 19 décembre 1804 à la *Kalligone* de Herder sont un réquisitoire qui va jusqu'à l'extravagance.

(Herder) piétine et se traîne dans le ruisseau d'une philosophie boueuse... et rêve qu'il nage dans un océan de transparence et de profondeur. Je n'ai jamais lu un livre qui m'ait plus dégoûté, sauf la *Metakritik* du même auteur. Même dans l'étude de ses meilleurs ouvrages, les *Vermischte Blätter*, les *Briefe das Studium der Theologie betreffend* et les *Ideen zur Geschichte der Menschheit* je n'ai vu en lui qu'un brouillard coloré, sans contours — mais ceci n'est que, etc., etc. [2].

C'est aussi de ce temps que date cette note caractéristique.

Dans la préface de mes œuvres métaphysiques, je devrais dire une fois pour toutes, lisez Kant, Fichte, etc.,

1. British Museum (C. 43 a. 31). Cf. Brandl, p. 306-308.
2. On lira si l'on veut la suite du passage dans *Blackwood's Magazine* (1882), p. 107-132, où Miss Helen Zimmern l'a publié avec beaucoup d'autres notes manuscrites trouvées dans les volumes déposés au British Museum.

et alors vous serez sur ma trace, ou, si vous voulez me poursuivre, sur ma piste. Pourquoi alors ne pas reconnaître à chaque pas une obligation ? Parce que je ne pourrais faire cela, pour une foule de ressemblances frappantes entre nos idées, sans mentir, car ces idées avaient été à moi, parfaitement formées avant que j'eusse seulement entendu parler de ces écrivains, parce que déterminer les cas particuliers dans lesquels j'ai véritablement dû quelque chose à ces écrivains aurait été difficile, sinon impossible, pour moi qui étudie afin d'arriver à la vérité et à me satisfaire moi-même, et non pour faire un livre, et qui ai toujours été heureux, exultant, quand j'ai trouvé mes propres idées bien exprimées par d'autres et enfin, disons-le, parce que (je suis orgueilleux peut-être mais...) il me semble être sûr que beaucoup du fond reste à moi, que l'âme de ces idées est à moi. Je ne crains pas le critique qui peut confondre un penseur avec un compilateur [1].

Coleridge semble donc avoir prévu l'accusation de manque d'originalité, et même de plagiat. Que devons-nous croire ? Est-il possible que Coleridge ait véritablement anticipé Kant, Fichte et Schelling sans avoir rien exprimé de ses idées dans ses œuvres, ni même dans ses lettres, où il confie toutes ses pensées ?

Si Coleridge avait eu un système d'idées philosophiques, il l'aurait mis partout. Si nous ne le rencontrons nulle part c'est qu'il n'en a pas eu. A-t-il voulu nous tromper ? Il est difficile de le croire, et sa psychologie est plus subtile. Il a toujours aimé la spéculation philosophique purement intuitive, il a senti vaguement ce qui manquait à la philosophie empiriste du XVIIIe siècle, il a donné une forme poétique à toutes ces aspirations personnelles, voilà ce qui le justifiait à ses propres yeux. Il avait conscience d'être

1. *Anima Poetae*, p. 106. Coleridge a répété ces affirmations dans ses lettres. *Letters*, p. 683, 735.

une âme d'une autre nature que la plupart de celles qu'il connaissait. En vrai poète, il mettait sur le même plan la forme et le fond des idées. Quand il a lu Kant, et qu'il s'est enthousiasmé pour la forme très simplifiée que ses idées ont prises dans son esprit à lui, il crut les avoir découvertes, parce qu'il les avait refaites dans le moule de son esprit. Cette forme avait-elle encore quelque chose de commun avec la pensée de l'auteur, c'est une question qui reste à résoudre.

Impressions de nature, petits faits d'observation psychologique, réflexions sur son propre caractère, voilà ce que nous trouvons surtout dans ces notes de Malte, qui devraient contenir la première ébauche de sa philosophie.

Quand on peut démêler une idée vraiment philosophique, comme dans le passage suivant, où il anticipe d'une façon très intéressante sur ce qu'on a dit de nos jours de la continuité de la vie psychologique par opposition au phénoménisme, la pensée est courte et se perd bientôt dans l'image qu'elle suscite : « Combien il est contraire à l'expérience et à la nature de parler du « moment unique » de Hume, de notre être entier comme d'un agrégat de sensations séparées et successives! Qui a jamais éprouvé une sensation séparée? Chacun de nous n'est-il pas conscient au moment où elle existe, de mille autres (sensations) d'une nuance plus claire ou plus sombre; comme lorsque je fixe mon attention sur une maison blanche, ou une colline grise et dénudée, ou une crête assez longue qui échappe à la vue aux deux extrémités (combien je regrette souvent l'allemand *unuebersehbar* [qu'on ne peut embrasser par la vue[1]] ».

1. L'éditeur d'*Anima Poetae* a lu apparemment *unuebersetzbar*

« La prétendue sensation visuelle, est-ce autre chose que le *point de vue* dans un tableau naturel ou dans celui d'un bon peintre, qui se retrouve encore subordonné dans chaque partie composante de la peinture, et qu'est-ce qu'un moment? Une succession avec des espaces intermédiaires? Absurdité! Il est évident que ce n'est que le *point de vue* dans la durée indivisible et indivisée. »

Nous avons ici tout ce que Coleridge pouvait donner d'original en philosophie. Sûrement ceci ne vient pas de Kant ni d'aucun autre philosophe, c'est une intuition de Coleridge. Mais si sa philosophie peut faire penser ou rêver, elle n'a et n'aura jamais rien de systématique. Qui dit système logique dit exclusion et l'esprit de Coleridge ne peut rien exclure, c'est sa grandeur et sa maladie. C'est à Malte que s'établit comme une habitude de tout l'être cette instabilité qui aurait pu n'être que le résultat de crises passagères de dépression. A mesure que le mal pénètre plus profondément, l'esprit plus atteint par l'illusion est plus porté à croire que ce n'est pas un mal, que c'est en tout cas un mal nécessaire contre lequel il n'y a pas à lutter, il se résigne pour ne pas se désespérer. Quand Coleridge se fut aperçu que ni l'activité matérielle de sa fonction officielle, ni la philosophie, ni le changement de milieu ne faisait disparaître son découragement, il fut tenté de l'admettre, pour n'avoir pas à le combattre, comme une partie essentielle de lui-même.

Au point de vue intellectuel, la maladie de la volonté prend naturellement la forme d'une maladie de l'attention. De là cette prolixité et cette complexité de l'esprit qui, dans la plus courte note, affaiblit la

(intraduisible), mais c'est sûrement *unuebersehbar* que Coleridge a voulu dire. (*Anima Poetae*, 102).

portée de la pensée par la répétition, par la chasse à l'analogie qui ne sait exclure aucun point de vue, aucune illustration, parmi toutes celles qui se présentent à un esprit d'une fécondité merveilleuse. Ce qu'il y a de plus dangereux dans cette maladie de l'esprit, c'est justement qu'elle donne l'impression d'une richesse infinie, qui n'a besoin que de se régler.

Mais l'intelligence elle-même étant une règle, une intelligence sans règle n'est pas à proprement parler une intelligence, c'est une imagination qui s'exerce sur les objets de l'intelligence. Et il n'y a pas de pédantisme à le remarquer : peu importerait que Coleridge n'ait été qu'un poète et un visionnaire aux pensées désordonnées, mais suggestives. Mais précisément il a voulu s'astreindre à des tâches étrangères à sa nature, où il a gâté sa sensibilité et son imagination sans discipliner son intelligence. Il en avait eu un sentiment passager, nous l'avons vu, au début de ses études philosophiques, ce sentiment lui revint à Malte sous une forme un peu différente, mais tout aussi significative, parce qu'elle n'exprime pas autre chose que l'impuissance de l'attention :

L'âme dans le corps, puis-je en quelque manière comparer cela au reflet du feu, vu à travers ma fenêtre sur le mur, semblant naturellement dans le mur, aussi loin à l'intérieur du mur que la distance du feu au mur. Je crois bien ne pouvoir rien tirer de là ; mais pourquoi me presser toujours de laisser une pensée intéressante pour faire quelque autre chose qui n'est pas intéressant. Par exemple, quand cette idée me vint, j'en détournai mon attention subitement et j'allai chercher cet exemplaire de Wolff dont j'avais besoin.

Est-ce la peur du sentiment intense même quand il est agréable? Est-ce la paresse ou quelque chose d'autre,

encore moins apparent? Cela a-t-il quelque rapport avec mes embarras épistolaires[1]?

C'est la même raison qui explique l'irrégularité de toute la vie de Coleridge et ses habitudes de conversation décousue, de correspondance irrégulière, allant jusqu'à ne pas lire pendant des mois les lettres qu'il recevait, ses projets multiples et jusqu'à cette habitude de perdre sa pensée en une poussière de notes, qui devait lui être si funeste. Ce qui rendait cette anarchie mentale angoissante, c'est qu'elle était consciente. Rien de plus subtil que ces notes prises sur lui-même, auxquelles il faut toujours revenir pour le connaître.

Ce soir, et en fait, toute cette journée, j'aurais dû être occupé à lire Malthus et à en remplir les pages de notes. J'avais commencé et je l'avais trouvé agréable. Pourquoi l'ai-je négligé? Parce que je n'aurais pas dû le négliger. La même chose, je pourrais la dire de la lecture et de l'écriture des lettres, des articles, etc. Sûrement cela vaut la peine d'être analysé sérieusement, de manière qu'en le comprenant, je puisse le guérir. Car c'est une maladie profonde et étendue à la fois de ma nature morale, qui a à la fois des racines de chêne et d'orme. Est-ce l'amour de la liberté, de la spontanéité ou quoi? Tout cela exprime mais n'explique pas le fait.

Mais cela l'explique pour nous et on ne peut malheureusement pas douter, quand on rapproche le cas de Coleridge de cas analogues, que cette instabilité ne tendît à la désagrégation mentale. C'est une maladie assez fréquente de l'esprit romantique, mais, avec les symptômes que présentait Coleridge, on pourrait dire que c'est une véritable indication de maladie mentale, si la conscience et l'effort pour se corriger n'étaient toujours là. Une note sur les

1. *Anima Poetae*, 54 (vers 1803).

deux espèces de bavards précise la physionomie de Coleridge à cette époque [1].

« Il y a, dit-il, ceux qui emploient cinq cents mots de plus qu'ils n'en faut pour exprimer une idée (ce n'est pas mon cas) et ceux qui emploient cinq cents fois plus d'idées, d'images et raisons qu'il n'en faut pour arriver à leur objet, si bien que le seul résultat qui soit finalement atteint c'est que l'auditeur est ébloui par des couleurs qui se succèdent si rapidement qu'elles ne laissent qu'une vague impression, l'impression qu'il y a eu un vaste déploiement de couleurs à propos de quelque chose. Ceci est mon cas, et c'est un grave défaut. Mes exemples noient ma thèse. Je suis avec trop d'intensité la présence de tout dans chaque partie, parlant comme Platon, ou parlant psychologiquement, les fibres de mon cerveau... ont une affinité trop générale avec toutes choses, et quoiqu'elles perçoivent les différences entre les choses, recherchent éternellement les ressemblances ou plutôt ce qui est commun entre elles.... A Malte, cependant on ne peut pas me reprocher tout cela. Je me suis universellement fait la réputation d'être un homme tranquille, plutôt banal en vérité, et qui croirait qu'il a jamais été un poète, cet homme! » Il écrivait cependant ailleurs :

Il y a des moments où mes pensées — comme elles sont une musique! Oh si ces moments pouvaient revenir

1. Voir ce qu'a signalé M. Spenlé, dans son *Novalis* (p. 137 et pass.), « faiblesse irritable de l'attention, qui rejette tout effort vers l'unité intellectuelle ». Les mêmes termes pourraient s'appliquer exactement à Coleridge.

Pour les analogies avec de Quincey, et par là la probabilité de l'influence de l'opium, voir Arvède Barine, *Névrosés*, p. 111 sq., 120; Japp, *De Quincey*, p. 340, fac-simile d'épreuves corrigées par Quincey, avec vingt lignes d'explication pour la correction d'un signe de ponctuation.

plus souvent! Mais comment cela serait-il, quand je suis si désespéré et que pendant des mois j'ai été incessamment employé à des besognes officielles, des signatures, des examens, des serments à faire prêter, des vérifications de comptes et ainsi de suite [1].

Il avait donc conscience de l'inutilité de sa vie. Il n'avait que trop conscience de l'inutilité de sa pensée. A la fin d'une note philosophique il a écrit :

Mon cher ami, n'aie jamais honte de faire des projets. Il n'y a pas plus de trois cents volumes à écrire sur ce sujet, et comme tu en écris un tous les dix ans, tu as amplement le temps. Tu ne peux pas espérer vivre moins de quatre mille ans, et cela suffirait presque à tes projets actuels. Sûrement, s'ils continuent à augmenter dans la même proportion, une légère difficulté se présente, mais ne fais pas attention, regarde toujours le bon côté des choses, et meurs dans un rêve! Oh [2]!

C'est ainsi qu'il faut se figurer son existence à Malte, occupée tout le jour à des besognes ingrates, se retrouvant la nuit dans le silence et dans la solitude, dans l'agitation de la recherche, avec la manie presque maladive de prendre des notes sur tout, sur un paysage, sur l'aspect du ciel ou sur celui de son feu, sur une hallucination qu'il a eue, sur un rêve qui l'a fait souffrir. Il n'y a guère que la réalité qui l'entoure qui ne l'intéresse pas ou peu. S'il admire le ciel, la mer, et les fleurs, tout le reste semble lui répugner, surtout les cérémonies et le caractère extérieur et pittoresque de la religion catholique. A peine s'il arrive dans ses pensées intimes un écho de la guerre au milieu de laquelle il vivait, si ce n'est peut-être dans son antipathie toujours croissante

1. *Anima Poetae*, p. 103-104, 139.
2. *Id.*, p. 105.

pour la France ou plutôt pour l'idée qu'il se fait de la France.

Il en est arrivé à trouver que ce qu'on est obligé d'admirer en France n'est pas français et il en suit nécessairement que tout ce qui est français est odieux. Dans une note où il indique les auteurs qui lui semblent exprimer l'essence morale des principales nations de l'Europe, il ajoute :

Oh, si je pouvais trouver une France à aimer ! Mais, en dépit de Pascal, de Mme Guyon et de Molière, la France est pour moi Babylone, la mère des prostitutions en morale, en philosophie et dans le goût. Les Français eux-mêmes sentent que ces écrivains sont étrangers chez eux. Comment en vérité serait-il possible d'*aimer* à la fois Pascal et Voltaire [1] ?

Ces curieuses limitations d'esprit ne l'empêchaient pas d'avoir une lecture extraordinairement variée. A Malte il lut, pour la première fois probablement, Kant, Herder et beaucoup d'autres Allemands, les écrivains français qu'il vient de citer, en y joignant Fénelon, la littérature italienne de la Renaissance, et Dante, qu'il devait plus tard contribuer à populariser en Angleterre dans la traduction de Cary.

Il ne restait pas absolument étranger à la politique. Il est probable que ce fut avec une mission qu'il alla en Sicile en 1804. Le 24 août, sir Alexander Ball écrivait au représentant de l'Angleterre à Syracuse : « Vous avez admirablement décrit les traits principaux de mon ami Coleridge, dont la compagnie sera un festin délicieux pour votre esprit. Il faut que nous le forcions à rédiger un mémoire politique sur les revenus et les ressources de la Sicile, montrant le

1. *Anima Poetae*, p. 132.

peu d'avantage qu'en tire Sa Majesté sicilienne, et le danger où elle est de la voir prendre par les Français. Nous proposerions alors à S. M. de la céder à la Grande-Bretagne à condition que celle-ci paierait annuellement le montant du revenu actuel[1] ».

En d'autres termes, après avoir pris Malte, l'Angleterre songeait à prendre la Sicile, et Coleridge était chargé de dorer la pilule pour Sa Majesté sicilienne. Il est probable qu'il fit ce travail, car on rencontre dans ses lettres et dans les publications des craintes exprimées au sujet d'un empire africain (ou plutôt méditerranéen) français qu'il faudrait empêcher de se constituer et il est probable que ce sont les arguments du mémoire qui reparaissent là. « Je n'ai pas le cœur à la politique, écrit-il, sans cela je pourrais vous dire comment j'ai passé les neuf derniers mois à travailler à des mémoires concernant l'Égypte, la Sicile et la côte d'Afrique. Si la France pouvait jamais posséder ces pays, elle deviendrait dans un sens encore plus imposant que le romain, un Empire du Monde. Et qu'est-ce qui resterait alors à l'Angleterre? L'Angleterre, et ce que nos misérables diplomates affectent maintenant tantôt de mépriser, tantôt de considérer comme un mal, l'existence de notre langue et de nos institutions en Amérique. La France est privilégiée de la nature, car, en possédant l'Afrique, elle aurait un splendide débouché pour sa population aussi près de ses côtes que l'Irlande des nôtres (?). Ce serait pour elle une Amérique qui ferait toujours partie intégrante de la métropole. L'Égypte attend la France avec impatience, mais elle attend l'Angleterre avec encore beaucoup plus d'impatience.

1. Campbell, Introd., p. LXVII.

Le cri universel là-bas est : Les Anglais, les Anglais, si nous pouvons les avoir, mais les *chapeaux* en tout cas (chapeaux veut dire ici Européens par opposition à turbans)[1]. »

Le mélange de perspicacité et de distraction est ici tout à fait coleridgien. Par exemple, il oublie dans l'Empire anglais les Indes, le Canada et l'Australie! Il est plaisant de penser que ce rêveur tenait un fil, si mince fût-il, de la politique réaliste de l'Angleterre.

Mais de sa vie extérieure nous ne savons presque rien. Ses lettres de Malte et d'Italie sont peu nombreuses, et une partie des carnets, en particulier les pages sur Syracuse, sont encore inédites[2]. Il paraît aussi que plusieurs courriers à destination d'Angleterre se perdirent et Coleridge se lamente plus d'une fois sur la perte de cette correspondance, qui était peut-être le plus clair de son travail écrit.

Sur sa santé, à Malte, nous avons des nouvelles si contradictoires, ou plutôt le bien et le mal se succèdent à si courts intervalles qu'il n'y a guère qu'une conclusion possible c'est que, sous l'influence de l'opium, des crises de souffrance alternaient avec des périodes de calme[3]. Il fut très éprouvé en apprenant subitement la mort d'un frère de Wordsworth qu'il aimait beaucoup, le capitaine John Wordsworth, noyé à Portland en février 1805. Dans une lettre à sa femme il décrit ainsi qu'il suit l'effet de cette nouvelle. « Apprenant subitement de lady Ball, la mort de John W., je fis une tentative pour me traîner hors de la salle (le grand salon du Palais, où se trou-

1. *Letters*, p. 492 (février 1805).
2. Voir *Letters*, p. 485, quelques extraits de son journal en Sicile.
3. *Letters*, p. 493, 494, 496.

vaient cinquante personnes) et, avant d'avoir pu atteindre la porte, je tombai par terre dans un accès convulsif d'hystérie. Je suis resté au lit quinze jours. » Mais dans la lettre écrite le lendemain par lady Ball, il y a seulement : « Vos sentiments sont trop forts pour votre santé. J'espère que vous retrouverez bientôt vos esprits[1] ». Coleridge n'a-t-il pas exagéré l'effet *physique*? Mais il est certain qu'il n'en fallait pas tant pour bouleverser son pauvre corps, comme le prévoyait Wordsworth. C'est quelques jours après qu'il dut écrire dans un volume de métaphysique allemande cette note que nous avons retrouvée, d'une écriture tremblante et raturée.

« Malte. Les reverrai-je jamais ? et ne serait-il pas mieux que je ne les revoie jamais? Mon corps, mes habitudes et l'état d'esprit causé par cet état du corps sont-ils tels, que je puisse me promettre d'être autre chose qu'un nouveau chagrin? Oh, cher John, je voudrais avoir été à ta place » ; et, sous la signature, il a écrit encore : DOROTHY WORDSWORTH. WILLIAM WORDSWORTH[2].

Quand la nostalgie et l'accablement étaient moins pesants, il essayait de se gouverner par un impératif catégorique, se disant comme John Wordsworth mort à son poste : Faisons notre devoir.

« Faisons notre devoir, tout le reste est un rêve, la vie et la mort également sont un rêve. Cette courte

1. Comparer *Letters*, p. 494 et 497, et la note p. 494-5.

2. J.-N. Tetens, *Philosophische Versuche über die menschliche Natur* (B. M., C. 43 a 31), t. I, en face du titre :

Malta. Shall I ever see them again? And will it not be better that I should not? Is my body, and the habits and state of mind induced by it, such as to promise that I shall be other as a new sorrow. Oh dear John! Would I had been thy substitute! S.-T. Coleridge [et au-dessous] Dorothy, (?) Ottery, Wordsworth, William Wordsworth.

phrase comprendrait, je crois, la somme de toute profonde philosophie, de l'éthique et de la métaphysique conjointement depuis Platon jusqu'à Fichte! »[1] Dans sa religion aussi il essaye de mettre de plus en plus dans la notion abstraite de son Dieu quelque chose de l'amour humain et par là, nécessairement, il sera amené à se rattacher plus ou moins à une orthodoxie, à une religion positive[2].

« La nostalgie n'est pas un tourment d'enfant, » a écrit Coleridge qui en souffrit cruellement à Malte, sans nouvelles des siens pendant des mois entiers, toujours retenu par sir Alexander Ball, en attendant le fonctionnaire qui devait le remplacer auprès de lui. Il partit enfin le 21 septembre 1805, pour Syracuse et Naples, où il était encore le 15 décembre.

La situation du royaume de Naples était faite pour intéresser un observateur de la nature humaine. Les souverains, depuis trois ans ballottés entre la France et l'Angleterre, avaient fini par se laisser imposer par Napoléon un traité de neutralité le 22 septembre.

Quinze jours après, on fêtait à Naples la fausse nouvelle de la prise de Murat, en novembre, on violait le traité de neutralité en permettant le débarquement des troupes russes, en décembre ce fut la nouvelle d'Austerlitz, puis la fin de la coalition et le traité de Presbourg. Sa maladresse avait coûté la vie à la pauvre monarchie, qui au dernier moment avait choisi le mauvais côté, et Joseph Bonaparte allait remplacer Sa Majesté sicilienne[3].

Mais nous ne savons presque rien de ce que Coleridge fit à Naples, qu'il dut quitter précipitamment

1. *Anima Poetae*, p. 132-3. Note sur John Wordsworth, avril 1805.
2. *Anima Poetae*, p. 133.
3. Voir Ch. Auriol, ouvrage cité, t. II, p. 638, 644 et suiv.

puisqu'il y laissa, dit-il, tous ses papiers. Mais ces papiers de Malte ont été perdus tant de fois et de tant de manières différentes qu'on finit par ne plus croire à leur existence. Des impressions de Coleridge à Naples il ne nous est resté que ce paysage superbement esquissé en quelques lignes : « Naples, vue du Vésuve, le nuage de grêle, Torre del Greco brillant dans les ténèbres, et les neiges des montagnes au-dessus jetant des éclairs çà et là, mais le Vésuve ne donnait pas cette impression de transparence que j'aie eue à Keswick, mais avait l'air de ne faire qu'un avec le rideau de nuages lourds, il apparaissait comme une montagne en bas-relief sur le mur interminable de quelque Panthéon[1] ». Il passa les cinq derniers mois de son séjour en Italie à Rome et à Livourne.

De Rome, il écrit à Daniel Stuart qu'il a acquis plus de lumières sur les beaux arts en trois mois qu'il n'aurait pu faire en Angleterre en vingt ans, par son commerce avec les artistes de la plus haute réputation[2]. Quels pouvaient être ces artistes vivant à Rome en 1806? Probablement Angelica Kauffman et Thorwaldsen, que Coleridge a pu rencontrer chez l'ambassadeur de Prusse, Wilhelm von Humboldt, et le peintre américain Washington Allston, qui fit alors son portrait. Ces noms éveillent aujourd'hui peu d'intérêt, c'était le grand goût classique du temps dont Coleridge devait s'inspirer là. Des beautés de Rome il parlait, dit-on, avec enthousiasme, mais presque rien n'en a passé dans son œuvre. Il a quelque part une note curieuse sur l'indifférence de Milton pour la peinture. Aujourd'hui que tout homme de lettres veut être un critique d'art, nous nous étonnons

1. Dans Gillmann, p. 179 (15 décembre 1805).
2. *Letters from the Lake Poets*, p. 60.

que Coleridge ait pu voir l'Italie sans nous donner des impressions d'art. C'est encore un trait de la physionomie morale du temps, qui laissait aux artistes l'appréciation des œuvres d'art, et admirait de confiance. Coleridge ne fut pas un Ruskin, pour montrer que l'art appartient à tous, il faut le regretter sans trop s'en étonner.

Il est probable que son état d'esprit ne lui permettait pas, du reste, de recevoir de l'extérieur des impressions profondes. Il était parti désespéré, il revenait plus désespéré encore, et l'idée du suicide lui vint. La pensée de ses enfants le retint seule, dit-il. Ils lui ont sauvé la vie plusieurs fois, ce sont eux qui ont « arraché les plumes aux ailes de son âme qui voudrait s'envoler et tenter sa chance ».

Viens, ô viens, vent glacé de décembre.
Et arrache de l'arbre les feuilles qui sont mortes.
O mort, traverse-moi de ton éclair, comme une pensée d'amour
Et prends une vie dont je suis las[1] !

L'ami auquel il adresse ces confidences, c'est le peintre Allston, le héros du moment, qu'il compare à Wordsworth, pour la place qu'il occupe dans son cœur. Mais il n'ose espérer que des épaves comme ce cœur et cette tête vaillent la peine qu'il les accepte. Il est revenu à ce sentiment maladif qui le porte à s'abaisser, à s'humilier devant ceux qu'il aime.

A côté de cela, on ne peut s'empêcher de noter comme une singularité qu'il se soit cru spécialement persécuté par Napoléon. Pour des articles du *Morning Post*, d'ailleurs anonymes, Napoléon aurait résolu de faire arrêter, à Rome, Coleridge, qui n'aurait dû sa liberté qu'à la fuite, prévenu au dernier moment par

1. *Letters*, p. 499 et note (17 juin 1806, à Allston).

Humboldt, disent les uns, par le pape ou le cardinal Fesch d'après les autres, ou encore par Jérôme Bonaparte[1]. Pourquoi tous ces grands personnages se seraient intéressés à Coleridge, comment Coleridge aurait pu passer encore plus d'un mois en Italie, alors qu'il ne pouvait pas, dit-on, passer un jour de plus à Rome, personne n'a pu l'expliquer, et peut-être tout cela n'est-il qu'un chapitre de la légende toujours si curieusement mêlée à l'histoire de sa vie. Il y a aussi probablement un peu du désir de se montrer persécuté par l'Antechrist qu'il abhorrait, Empereur, après l'avoir admiré Premier Consul.

Enfin, poursuivi ou non, Coleridge parti de Rome le 18 mai, ne s'embarqua à Livourne qu'après le 22 juin, après avoir vu encore Florence et Pise.

La traversée fut longue et pénible. Coleridge souffrait de plusieurs maladies nouvelles, de « paralysie partielle », de « fièvres locales et partielles », et surtout de l'inquiétude pour l'avenir et du regret de revenir aussi pauvre qu'avant d'argent et d'espérances. Au mois d'août 1806, il débarquait en Angleterre pour reprendre une vie de souffrances que pendant des années l'amitié seule put lui faire supporter. Mais il avait laissé des amis en Italie, il avait trouvé des amis sur le navire qui le ramenait, il allait retrouver ses amis d'Angleterre. On allait l'obliger de vivre, jusqu'au jour où peu à peu les « sources de la vie » allaient reparaître en lui.

1. Voir *Biographia Literaria*, chap. x (t. I, p. 222-23); *Letters*, p. 498, note; *Cottle's Reminiscences*, p. 312-3; Gillmann, p. 180-4. *Diary of Caroline Fox* dans Brandl.

CHAPITRE IX

(1806-1810)

Évolution religieuse de Coleridge. — Ses embarras d'argent. — Il fait la connaissance de Thomas de Quincey. — Projet d'une Revue philosophique et morale, l'*Ami* (1809-10). — Sa doctrine politique. — Coleridge en abandonne la publication. — Brouille avec Wordsworth.

A Malte, Coleridge avait essayé de se guérir par la solitude, et l'effet avait été déplorable. Le pauvre voyageur ne rapportait rien que le désespoir. Le problème était de se refaire une vie, de reprendre des relations avec ceux qu'il avait quittés depuis deux ans, et que le hasard ou la négligence avaient plus ou moins privés de nouvelles pendant ce temps. A Londres, où il s'arrêta d'abord, il retrouva le fidèle Lamb et Daniel Stuart, toujours prêt à l'employer quand il voudrait collaborer régulièrement à son nouveau journal, le *Courier*. Mais il n'osait pas aller retrouver sa famille, ces enfants dont la pensée l'avait sauvé du suicide, plein de remords et de regrets, mais si convaincu qu'il ne pourrait jamais vivre avec sa femme qu'il songea alors à une séparation définitive, et s'imagina pouvoir la faire accepter[1].

1. *Knight's Life of Wordsworth*, t. II, p. 74, 113-114, 123.

Les Wordsworth s'efforcèrent de l'attirer dans le Nord, pour qu'il vécut au moins près d'eux. Ils se retrouvèrent à Coleorton dans une ferme de sir George Beaumont, leur ami commun. Coleridge y amena son petit Hartley, alors âgé de dix ans, l'enfant précoce dans lequel il se retrouvait tout entier, avec son ardeur et sa fantaisie, et un don d'analyse extraordinaire et presque inquiétant. C'est à Coleorton que Wordsworth lut à Coleridge l'œuvre admirable qu'il venait d'achever, l'histoire de sa vie morale, le *Prélude*. Les sentiments qu'éprouva Coleridge, nous les trouvons dans les *Vers à un ami* qu'il adressa à Wordsworth et qu'il faut lire tels qu'ils furent écrits alors, avec les passages que Coleridge considéra comme trop intimes pour être publiés.

Comme l'*Ode* de 1803, c'est une plainte, avec l'accent nouveau que pouvaient lui donner deux ans de souffrance solitaire et de désespoir :

Ami, tu connais trop les tristes années dont le long silence
[a stupéfié mon âme.
Si bien que, telle que la vie revenant au noyé
La joie non familière suscita une foule de douleurs,
Cruels accès d'amour s'éveillant comme des enfants
Turbulents, avec des cris dans le cœur,
Craintes opiniâtres qui évitent les yeux de l'espérance,
Espérance qui se distingue à peine de la crainte
Sentiment de la jeunesse perdue et de la maturité venue
Du génie reçu, du savoir acquis en vain [en vain
Et tout ce que j'avais recueilli dans mes libres prome-
[nades dans les bois
Et tout ce qu'un travail patient avait produit,
Avait fait éclore en communauté avec toi, ce n'était que
[des fleurs
Jetées sur mon corps et portées sur mon cercueil,
Portées dans le même cercueil, au même tombeau !

1. *Lines to a Friend*, P. W., 525.

Il est vrai que Coleridge se reproche un peu plus loin de s'égarer en revenant sur cette route malsaine « cueillant le fruit empoisonné du mal qu'on se fait à soi-même ». Mais quand on relit après ces vers passionnés, d'une éloquence si désespérée, les pages où Wordsworth a exprimé l'optimisme inébranlable de celui qui a trouvé en lui-même la source du bonheur, on comprend assez que l'ami, adoré encore comme un Dieu, ne pouvait plus être d'un grand secours à cette âme blessée profondément.

Sans doute, dans cette espèce d'apologie qu'est au fond et en toute innocence de cœur le *Prélude*, Wordsworth ne se donnait pas en *exemple* à Coleridge. Mais Coleridge ne pouvait s'empêcher sans doute de sentir le spectacle de ce bonheur, comme un reproche à ses plaintes.

Coleridge dut se trouver plus seul, après avoir mis Wordsworth si haut, trop haut pour qu'il pût lui porter un secours qu'il lui aurait enseigné d'ailleurs à n'attendre que de lui-même.

La dernière note du poème de Coleridge est religieuse, et ce n'est pas Wordsworth qui l'a inspirée. L'appel à la prière n'a pas de sens dans l'âme de Wordsworth, qui attend, plutôt qu'elle ne cherche, la Divinité. Mais la prière peut venir avant la foi dans une âme malade et solitaire, car c'est une émotion avant d'être une idée.

Psychologiquement, cette élévation de l'âme, qu'elle soit d'ailleurs poétique, religieuse ou philosophique dans sa forme, vers un idéal, est un signe et un auxiliaire de la guérison.

A défaut d'un cœur à qui parler, on a trouvé ainsi le moyen de rompre le silence qui prépare et cause beaucoup de troubles mentaux, quand on a appris à se procurer ces moments d'exaltation qu'on appellera si l'on veut des prières.

Mais, d'ailleurs, nous savons que dès cette époque Coleridge était arrivé à des idées mystiques plus définies que celles de Wordsworth, et plus profondes que le sentiment qui l'avait amené lui-même à se séparer de l'unitarianisme. Dans une longue lettre à Cottle, véritable confession théologique, écrite en 1807, nous avons le résumé et le résultat de ses méditations religieuses à Malte, où il n'était pas encore arrivé jusqu'à l'orthodoxie[1]. Depuis, il a découvert un des théologiens qui devaient avoir le plus d'influence sur lui, jusqu'à la fin de sa vie, l'archevêque Leighton. Pour lui, dès à présent, Jésus ne peut pas être seulement un homme. Quant au dogme de la Trinité, il déclare avec Leighton qu'il est l'objet de la foi et non de la démonstration, ou du moins seulement d'une démonstration morale, qui s'appuie sur la foi en la Révélation. On n'en peut donner que des illustrations tirées du monde sensible, non des explications.

Il y a donc dès à présent dans la philosophie de Coleridge un élément mystique et irrationnel, quoiqu'il ne se l'avoue pas à lui-même, puisqu'il déclare que si on doute de la Révélation, on doit douter de tout et arriver au scepticisme universel, tant l'authenticité et la cohérence de la tradition lui paraissent indiscutables! La profondeur de ses recherches philosophiques peut être mesurée d'ailleurs à l'assertion suivante, telle, qu'on se demande si on a affaire à un texte authentique.

Malgré les arguments *de Spinoza et de Descartes* et des autres défenseurs de la philosophie matérialiste ou, pour parler plus correctement, de la philosophie athée, il est

1. *Cottle's Reminiscences*, p. 314 sq., ou Gillmann, p. 225 sq.; Cf. note de 1805 dans Gillmann, p. 160.

admis par tous les hommes sans préjugés et sans parti pris sceptique que l'esprit est distinct de la matière [1].

Mais le peu de souci qu'il y a là de la philosophie et de l'histoire de la philosophie ne s'accorde-t-il pas avec le besoin de religion qu'éprouvait Coleridge à cette époque? Il commençait à se refaire une foi et ne voulait pas voir trop d'obstacles sur la route. On a voulu faire de lui un philosophe, mais il est bien plutôt un apologiste qui a lu les philosophies. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cet esprit essentiellement théologique ne pouvait concevoir sa religion qu'en termes abstraits, alors qu'on l'aurait cru plus porté à la religion du sentiment. Le mysticisme était chez lui surtout dans son intelligence, avide d'infini. Si la philosophie est la recherche désintéressée du vrai, Coleridge ne fut jamais philosophe, car il ne cherchait pas tant la vérité que la paix, et il aimait le mystère pour lui-même, et sans grand espoir de le réduire à l'intelligible. C'est un état d'esprit dont il y a beaucoup d'exemples, mais plutôt parmi les poètes que parmi les philosophes.

Ce qui a pu faire illusion sur la nature de ce seul principe d'unité dans la pensée de Coleridge, le mysticisme chrétien, c'est la variété infinie des formes dont il a voulu le revêtir, des doctrines qu'il a voulu y incorporer. Comme il le dit quelque part, ses explications noient sa thèse, et ses illustrations font perdre de vue le texte. Coleridge avait trop le sens

1. Cottle, p. 320. Cottle a souvent altéré le texte des lettres de Coleridge qu'il a publiées, mais plus ordinairement par suppression que par addition. Le passage est reproduit sans commentaires par Gillmann, p. 233.—D'ailleurs, en ce qui concerne Spinoza, Coleridge n'a jamais pu se mettre d'accord avec lui-même; voir H. C. Robinson's, *Diary*, t. I, p. 208-9 (1812), et les notes manuscrites de Coleridge à Spinoza (Ex. de Robinson à Manchester College, Oxford), dans l'*Athenaeum*, 1897, p. 680.

de la complexité, et trop peu le sens de l'exclusion logique des idées les unes par les autres, pour s'interdire rien de ce qui lui paraissait pouvoir entrer dans un système, qui n'existait plus, à force d'être compréhensif.

De même que, dans la conversation, il perdait de vue le sujet initial à force de digressions, il a souvent laissé caché son but apologétique à force d'éclectisme. Mais, au point de vue sentimental, le mysticisme chrétien était la seule source de vie qu'il connût, la seule doctrine qui lui inspirât foi et amour, et toutes ses autres pensées n'étaient que les esclaves de celle-là.

Mais quoi qu'il y eût dès lors en lui un principe dominateur qui devait peu à peu s'annexer toutes les parties de son intelligence, le plus grand désordre allait régner encore pendant près de dix ans dans sa vie extérieure et visible. Le corps était trop faible pour agir comme aurait voulu l'esprit, ou, pour parler plus exactement, la volonté n'existait plus. A Malte, nous avons vu s'indiquer les premières atteintes à la fonction volontaire de l'intelligence, l'attention. Tandis que ces symptômes ne firent que s'accentuer, le caractère même fut modifié, pendant quelques-unes de ces années de 1806 à 1816, au point de faire croire parfois à ses amis qu'ils ne reverraient plus jamais le Coleridge qu'ils avaient connu. Nous sommes obligés de reconnaître que c'est autour d'une idée religieuse que se fit la reconstruction de cet esprit et que probablement aucune autre idée n'aurait pu l'opérer.

Vers la fin de 1807, nous trouvons Coleridge en meilleure santé qu'à son retour de Malte, après un séjour à Stowey chez Poole, où il était venu passer une quinzaine, et où il resta plusieurs mois. Mais il a toujours autant de peine à travailler, il ne peut se résigner à apporter sa contribution à un volume

consacré à la mémoire de son bienfaiteur Wedgwood, mort pendant son séjour à Malte. Il donne des réponses évasives à sir Humphrey Davy qui dès 1806 lui avait proposé de donner à Londres des conférences publiques, manière nouvelle pour lui de s'exprimer, et où il devait se montrer d'une façon si caractéristique. C'étaient alors « les principes de la poésie » qui devaient être le sujet. Shakespeare, Spencer, Chaucer, Milton, Dryden et Pope devaient fournir les illustrations. A ce moment il est déterminé à « ne pas donner une seule conférence avant d'avoir mis au net par écrit au moins la moitié de la série entière ». On voit qu'il se défiait de lui-même, et avec raison. Il s'engagerait volontiers à commencer la préparation immédiatement, s'il n'était « entouré d'embarras ». La promesse finale ne pourra être donnée « avant la fin du mois »[1].

Ces embarras étaient surtout des embarras d'argent. Mais à ce moment apparut dans sa vie comme une providence généreuse un homme qui devait y jouer un rôle étrange, et devenir son mauvais génie après sa mort, après avoir été son bienfaiteur pendant sa vie, un des esprits les plus énigmatiques de l'Angleterre de ce temps, le Mangeur d'opium, Thomas de Quincey, qui n'était encore qu'un jeune homme de vingt-deux ans. Il manquerait quelque chose à la vie de Coleridge si de Quincey ne l'avait pas connu, il lui manquerait une partie de sa légende. Il y aurait une énigme de moins à résoudre dans l'histoire de cette vie, si de Quincey ne nous avait donné sur lui des impressions, des souvenirs, et des appréciations pleines de cet esprit pénétrant, mais perversement ennemi de la

1. Campbell, Introd., p. LXXII; *Letters*, p. 515. Le projet datait de 1804 (*Memorials of Coleorton*, t. I, p. 46).

vérité qui était le sien, tel qu'il était devenu, déformé par l'opium. L'histoire d'un esclave de l'opium, par un autre esclave de l'opium, voilà le document, passionnant et décevant, que nous avons à utiliser dans ces articles de Quincey sur Coleridge, où on trouve presque tout, sauf de la vérité, du moins de la vérité de fait, car la vérité morale y est souvent. Mais les illusions de Quincey sont un composé trop complexe pour qu'on puisse toujours faire la part du vrai et du faux [1].

De Quincey venait de quitter Oxford, où, comme Coleridge à Cambridge, il avait passé trois ans occupé des études les plus diverses mais sans prendre de grade, arrêté au dernier moment par une hésitation incompréhensible, alors qu'il avait déjà passé avec succès la moitié de l'examen [2]. Les rêves de son enfance, les misères noires de son adolescence, ses aventures à Londres et dans le pays de Galles, le Mangeur d'Opium les a racontées dans une autobiographie trop célèbre pour qu'on puisse faire autre chose que d'y renvoyer le lecteur [3].

Dès 1799, après la publication des *Ballades Lyriques*, auxquelles il attribua le développement de son propre esprit, le jeune homme s'était senti attiré vers Coleridge par une sympathie extraordinaire. Plus tard, en 1804 ou 1805, nous dit-il, il avait appris que Coleridge s'était absorbé tout entier dans la métaphy-

1. Voir *De Quincey* par Alexander Japp; l'admirable chapitre d'Arvède Barine, dans *Névrosés*; *Confessions of an English Opium Eater* (première édition, réimprimée avec notes par Richard Garnett); *Complete Works*, ed. David Masson, 14 vol.

2. Japp, p. 81; *Confessions*, ed. Garnett, p. 226, sq.

3. Les *Confessions d'un mangeur d'opium* ont été traduites en français par Alfred de Musset en 1823 (réimpr. 1878) et par V. Descreux (sur les dernières éditions), l'Autobiographie et les *Suspiria de Profundis*, par A. Savine.

sique. Nouvelle séduction pour le rêveur dont c'était l'étude favorite, et qui lui aussi avait voulu apprendre l'allemand pour lire Kant et trouver une solution à l'énigme du monde. Il avait appris que Coleridge était à Malte et songeait presque à faire le voyage, uniquement pour le connaître. Comme Hazlitt en 1799, mais sans même avoir vu Coleridge, il était fasciné par ce qu'il entendait raconter plutôt que par ce qu'il lisait, car les poèmes de Coleridge, sauf le *Vieux Marin*, l'avaient déçu. A dix-neuf ans il avait commencé à prendre de l'opium, comme Coleridge, pour éviter la souffrance! On sait comment presque toute sa vie il devait lutter contre cette habitude, s'y complaisant en même temps infiniment plus que Coleridge, s'en faisant presque gloire, et adoptant comme un titre le nom de l'Anglais mangeur d'opium quand il publia, en 1821, ses *Confessions*.

Ce sont les souvenirs écrits trente ou quarante ans après les événements par un homme déjà déséquilibré quand il connut Coleridge, qui ont créé la légende de ce dernier. Les illusions et les mensonges involontaires se rencontrent à chaque page écrite par cet humoriste démoniaque. Mais certains de ces souvenirs ont un accent indicible de vie et de vérité. Le passage où de Quincey décrit sa première entrevue avec Coleridge est suggestif [1] :

On m'avait indiqué le chemin de la maison où Coleridge était alors en visite et passant à cheval dans une des rues principales de Bridgewater, je remarquai une porte correspondant à la description qu'on m'avait faite. Appuyé à cette porte se tenait debout, regardant devant lui, l'homme que je vais décrire. Sa taille semblait être de cinq pieds huit pouces (il avait en réalité un pouce et

1. *Samuel Taylor Coleridge*, p. 150 sq. (*Works*, t. II.)

demi de plus, mais sa stature était de celles qui font paraître moins grand qu'on n'est), sa personne était solide et massive, et tendait même à la corpulence, son teint était clair... mais ses cheveux noirs. Ses yeux grands avaient une expression douce, et c'est à leur apparence particulière, au brouillard de rêverie qui se mêlait à leur éclat, que je reconnus celui que je cherchais. C'était Coleridge. Je le regardai fixement pendant une minute ou davantage et je fus frappé de voir qu'il ne m'apercevait pas, ni moi, ni rien autre chose dans la rue. Il était dans une rêverie profonde. Ce fut le son de ma voix, annonçant mon nom, qui le réveilla. Il eut un sursaut et pendant un moment ne sembla comprendre ni ce que je voulais, ni sa propre situation, car il répéta rapidement des paroles qui n'avaient aucun rapport avec l'un ou l'autre de nous. Il n'y avait aucune *mauvaise honte* dans son attitude, mais simplement de la perplexité, et une difficulté apparente à reprendre sa situation parmi les réalités du grand jour. Cette petite scène finie, il me reçut avec une amabilité si marquée qu'on aurait pu l'appeler de la grâce.

Avons-nous là une scène imaginée ou vraie, il est impossible de le dire, mais c'est bien ainsi que nous nous figurons Coleridge dans ses moments de rêverie. Tout au plus pourrait-on noter une disposition à exagérer son apparence visionnaire. C'est la note constante des souvenirs de Quincey sur Coleridge. Mangeur d'opium il était, et mangeur d'opium il devait rester. Tout en le proclamant un génie, un génie supérieur, et *qui durera plus que Gœthe*[1], il voulut toujours montrer en lui, et plus absolue encore qu'elle n'était, l'impuissance où se trouvait Coleridge comme Quincey lui-même, de réaliser ses rêves en œuvres. Coleridge a cependant une œuvre, une œuvre poétique et aussi une œuvre morale qui commençait à s'ébaucher

1. Même article, p. 225.

dans *l'Ami* quand Quincey le connut. Si on l'en croyait, il n'aurait été qu'un causeur de génie. Quincey prête à Coleridge beaucoup de sa propre personnalité et c'est ce qui rend illusoire la recherche de ce qu'il y a de vérité exacte dans son portrait.

Coleridge, dit Quincey, lui fit dès la première entrevue la confession de son esclavage. Quelle invraisemblance manifeste, alors que les meilleurs amis de Coleridge ignoraient encore son malheur, qu'il fît cette confidence à un jeune homme qui ne lui avait pas avoué qu'il connaissait, lui aussi, la « maudite drogue »[1].

Nous retrouverons les histoires de Quincey quand nous aurons à parler de ce qu'on a appelé les plagiats de Coleridge. C'est son humble admirateur de Quincey qui a porté un des premiers cette accusation, excusant le fait comme il excusait tout, par l'habitude de l'opium. A mesure qu'il a vieilli, Quincey est devenu plus extravagant sur le sujet de Coleridge, inventant sans doute à mesure qu'il oubliait. L'article sur Coleridge et l'opium, publié dix ans après la mort de Coleridge, est un tissu de fantaisies plus extraordinaires encore que celui dont nous venons de parler[2]. C'est un compte rendu de la Vie de Coleridge, par son médecin et ami Gillmann. Quincey y attaque sans aucune raison la véracité de cet honnête homme, nous apprend que Coleridge l'a converti à l'opium, alors qu'il était venu chez lui pour s'en guérir. « Ceci est curieux, dit-il, et nous fait rire horriblement. » Nous apprenons encore que Coleridge avait des antipathies de maniaque (comme Quincey) et des prédilections absurdes, par exemple pour « l'infernal »

1. *Samuel Taylor Coleridge*, p. 150, 162 (*Works*, t. II).
2. *Coleridge and Opium Eating* (*Works*, t. V, p. 179 sq.).

Boyer (que Quincey n'avait pas connu). Quincey sait encore, que sir Alexander Ball, dont Coleridge ne se lassait pas de faire l'éloge, « a gouverné Malte comme Sancho l'île de Barataria ». Tout est perpétuellement ramené à cette habitude de l'opium dont nous n'arrivons pas à savoir si pour Quincey il a été le bon ou le mauvais génie de Coleridge, car s'il l'a « tué comme poète », c'est à lui qu'il devait « toute son animation dans la conversation [1] ».

Tel était l'étrange ami que Coleridge se fit dans l'année 1807. Il manquerait un trait à son caractère si l'on n'ajoutait pas que le Mangeur d'Opium fut toujours le plus doux, le meilleur et le plus généreux des hommes. Ayant appris que Coleridge était sans ressources, il lui fit offrir trois cent livres (7.500 fr.) par l'intermédiaire de son libraire Cottle et sans se faire connaître. Il voulait d'abord lui en donner cinq cents et c'est Cottle qui, connaissant le désordre de Coleridge, le dissuada de lui en offrir autant [2]. Coleridge accepta, comme il accepta toute sa vie les services de ses amis, avec l'espoir de rendre, et comme il aurait donné. Mais l'heure du succès ne vint jamais, et si Coleridge sut plus tard d'où lui était venu le secours, il n'eut jamais l'occasion de se libérer de sa dette. Mais Quincey n'attendait rien, espérait seulement tirer d'embarras un grand homme, misérablement accablé par les nécessités de tous les jours. Il n'était pas si riche que sa générosité ne fût pour lui un sacrifice, et cette impulsive magnificence est bien de lui.

Il ne put sauver Coleridge de lui-même, du désordre et de l'incohérence de son esprit. Le projet du moment,

1. *Coleridge and Opium Eating*, p. 195-199, 206-9.

2. *Cottle's Reminiscences*, p. 343 et suiv.; Japp, p. 97 et suiv.; *De Quincey Memorials*, t, I, p. 126 et suiv.

c'étaient toujours les conférences de la Royal Institution, qui finirent par être faites au commencement de l'année 1808. On jugera de l'état mental de Coleridge d'après ce petit fait : il renonça à parler d'art, comme il s'y croyait préparé par son voyage en Italie, parce qu'il ne pouvait « compter sur assez d'énergie pour se mettre à la recherche des livres de gravures italiennes [1] ».

Nous ne connaissons les conférences de 1808 que par quelques lettres, et des notes prises par un futur ami de Coleridge, H. C. Robinson. Coleridge paraît avoir donné généreusement tout ce qui lui venait à l'esprit, tous les résultats des années de lecture et de rêverie qu'il venait de passer. Les notes prises à la deuxième leçon, sur Shakespeare, laissent une impression troublante. Il semble que le malheureux auditeur n'ait pu saisir que des phrases détachées et sans connexion. Il y fut question de la mythologie grecque, des origines de la tragédie, du polythéisme grec et du mahométanisme, de l'essence de la poésie, qui est l'universalité, et à la fin Coleridge dit un mot du caractère d'Hamlet [2].

Ces conférences ne paraissent avoir été qu'une adaptation pour le public anglais, qui l'ignorait totalement, de la critique allemande de Herder, de Lessing et peut-être de Schlegel, dont Coleridge avait pu lire au moins les écrits de jeunesse. Il ne prit pas sa tâche au sérieux et fit cependant beaucoup d'impression. Un essai d'interprétation philosophique des œuvres littéraires était quelque chose de si nouveau qu'on vit une œuvre de génie dans cette traduction de la

1. *Letters*, p. 515.
2. H.-C. Robinson, *Diary*, t. I, p. 140; Brandl, p. 314; *Notes and Lectures on Shakespeare*, 1849.

pensée allemande. Lui n'y voyait qu'un moyen de gagner quelque argent pour réaliser un nouveau rêve qui était en train de se préciser dans son esprit, celui d'une Revue philosophique qui devait donner des principes moraux et religieux au peuple anglais. Mais il était si malade qu'il espérait à peine vivre assez longtemps pour accomplir son projet[1].

En même temps, il s'occupait de politique dans le *Courier*, aidait avec de Quincey à la revision de l'ouvrage de Wordsworth sur la convention de Cintra, insistait auprès de Jeffrey, le tout puissant rédacteur en chef de l'*Edinburgh Review*, pour obtenir un compte rendu favorable du livre de son ami Clarkson sur l'abolition de l'esclavage. Ceci est digne de remarque, car la *Revue d'Edimbourg*, qui venait d'apprécier sévèrement les Poèmes de Wordsworth, allait devenir pour Coleridge une de ces calamités publiques sur lesquelles il devait gémir pendant le reste de sa vie. Il s'humilia presque, parla de son grand respect pour le talent de Jeffrey, obtint de faire lui-même le compte rendu du livre de Clarkson, sur ce sujet de l'esclavage qui le préoccupait depuis sa jeunesse[2]. L'article fut modifié, Jeffrey fit dire à Coleridge le contraire de ce qu'il avait écrit sur Pitt et il n'osa protester, il soumit même à Jeffrey le prospectus de cette Revue qui allait entreprendre de réformer le monde, l'*Ami*, annoncé pour paraître en 1809[3].

La mode en Angleterre était aux Revues nouvelles.

1. *Memorials of Coleorton*, t. II, p. 35-36, 44 (lettre de Coleridge), 48 (lettre de Wordsworth).

2. Il est amusant de constater que dans ses conversations avec des tiers, Coleridge assurait que Jeffrey avait peur de lui. (H.-C. Robinson, *Diary*, t. I, p. 159.)

3. Juillet 1808 (non réimprimé); *Letters*, p. 527-30, 536-37. *Letters from the Lake Poets*, p. 180.

L'*Edinburgh Review*, fondée en 1802, avait pris une grande influence, et Coleridge était obligé de compter avec son directeur. Elle n'était pas, à ses débuts, l'organe d'un parti et Walter Scott y écrivait à côté de Sydney Smith et de Jeffrey. Au moment même où Coleridge présentait son Ami, paraissait le premier numéro de la *Quarterly Review*, qui devait être le grand organe conservateur [1].

Mais combien son entreprise était différente ! Au lieu de se servir de la forme du compte rendu des ouvrages nouveaux pour attaquer des adversaires, il se proposait de « donner des principes ». C'est le mot qui revient constamment dans ses lettres et il n'en est pas de plus caractéristique. C'est un idéologue qui va parler au peuple. Le prospectus, écrit en décembre 1808, est un curieux morceau, le plus étrange peut-être qui ait jamais été soumis au public, même avec les changements que Coleridge y apporta sur le conseil de Jeffrey.

Le futur rédacteur en chef parle de sa « dépression d'esprit métaphysique » (*speculative gloom*), de ses longues absences, de la manie qu'il avait de prendre des notes sur tous les sujets et du désir de les utiliser. Il fait les plus belles promesses. En même temps que « les vrais et seuls principes de la moralité, leur origine et leur développement; l'influence des habitudes morales sur le goût, la nature du goût littéraire expliqué par l'exemple des grands auteurs », il expliquera l'affinité des Beaux-Arts entre eux : l'architecture, le jardinage, la danse, le costume, la musique et la poésie, la peinture, l'histoire et l'état présent des littératures suédoise, danoise, allemande,

1. *Letters from the Lake Poets*, p. 107; Haney, *Early Reviews*, p. XXVII.

et italienne et, « avec l'aide d'un ami », des littératures espagnole, portugaise et française [1].

Il y mettra encore « les personnages et anecdotes connus au cours de sa propre vie et de ses voyages, la théorie de l'éducation, au sens le plus large. Enfin des « sources de consolation aux affligés par le malheur, la maladie ou abattement d'esprit ».

Certaines parties de ce programme encyclopédique effrayèrent quelques amis de Coleridge. Un Quaker, consulté, fit des objections à la danse et à l'art du costume. Coleridge eut beau se défendre et dire qu'il ne voulait parler que de « la danse scientifique des Anciens Grecs », cet article dut disparaître du programme définitif [2].

Un scrupule plus comique encore, c'est celui d'exclure l'actualité, « ce qu'on cherche d'ordinaire dans une Revue », dit bravement Coleridge, les personnalités et les événements du jour.

Ce n'est pas un journal, ce n'est même pas un ouvrage destiné à attirer et à amuser la masse des lecteurs ordinaires, c'est un ouvrage destiné à développer des principes. Quoique je me propose d'y écrire avec autant d'éloquence et de splendeur que me le permettra la mesure du génie que je possède, je ne sacrifierai jamais le fond à l'*intérêt*, pour lequel je compte surtout sur l'art d'illustrer par des comparaisons, des faits et des anecdotes intéressants [3].

La *Revue* devait être hebdomadaire, peut-être à

1. *Letters*, p. 536-7. Le programme dans Gillmann, p. 182-6, *Lake Poets*, p. 84-93; *The Friend*, Bohn's Ed. Appendix.

2. *Letters*, p. 538-40. Le titre du *Friend* (l'Ami) était probablement emprunté aux Quakers. C'est celui qu'ils se donnent entre eux et Coleridge, sans être des leurs, avait beaucoup de sympathie pour leur doctrine. Cf. *Coleridge on Quaker principles*, par J.-D. Campbell, *Athenæum* (1893) II, 385.

3. *Lake Poets*, p. 106-7, 117.

cause du succès du *Weekly Political Register* du radical Cobbett, qui paraissait depuis 1802, répandant l'ivraie là où Coleridge voulait semer le bon grain. En 1808 venait de se fonder l'*Examiner* de John Hunt, qui devait devenir le journal de Leigh Hunt. Mais l'un était trop politique, l'autre trop littéraire pour correspondre au type rêvé par Coleridge.

Comme les revues piétistes allemandes du XVIIIe siècle et comme le *Spectator* d'Addison, il voulait faire œuvre moralisatrice, dans cette Angleterre que son zèle religieux trouvait atteinte de deux maux profonds, le « jacobinisme », c'est-à-dire la tendance démocratique, et la frivolité d'esprit, l'influence des « principes français [1] ».

On était au milieu des guerres de l'Empire, Napoléon l'Antechrist n'était pas encore abattu et la fortune n'avait même pas encore commencé de le trahir en Espagne. « A la consistance, à l'énergie et à l'unanimité dans la perversité nationale doivent s'opposer la constance et l'énergie sans relâche dans la vertu nationale, qui, pleinement déployées, font sortir des secrets de leur nature une plus grande constance et une plus grande énergie [2]. »

C'est une tâche de relèvement national qu'entreprit Coleridge, mais dans les conditions les moins favorables au succès. Il alla s'établir à Grasmere, pour être dans le voisinage de Wordsworth et de Southey, à vingt-huit milles de la petite ville la plus proche, Penrith. Il trouva un imprimeur à grand'peine et quand l'imprimeur fut trouvé il fallut lui acheter des caractères. Ensuite la distribution du prospectus

1. *A feeble frenchified public*, *Letters*, p. 559. Voir cette lettre où il explique à Poole comment l'*Ami* ne pouvait être cependant ce qu'avait été le *Spectator*.
2. *Memorials of Coleorton*, II, 67.



retarda l'entreprise pendant des mois. Enfin il réunit plusieurs centaines de souscripteurs et put commencer son œuvre. Détail amusant, il comptait beaucoup sur l'aide matérielle de Quincey, qu'il avait attiré à sa suite au Pays des Lacs et chez qui il avait cru reconnaître « un goût décidé pour les opérations manuelles et quelque chose de l'exactitude du vieux garçon, précis et régulier dans tout ce qu'il fait ». Bientôt il devait apprendre à mieux connaître le Mangeur d'opium, peut-être plus fantastiquement irrégulier et imprécis que Coleridge lui-même [1]. L'*Ami* avait été annoncé pour le 7 janvier 1809. A la fin du mois de février on n'avait pas encore d'imprimeur et Coleridge avouait déjà à Stuart qu'il se sentait plein de dégoût et de découragement à voir s'élever « Alpes sur Alpes d'obstacles et d'incertitudes [2] ».

Enfin le papier, les caractères et l'imprimeur furent trouvés à la fin de mai. Le premier numéro parut le 1er juin et le second huit jours après, mais la régularité devait s'arrêter là, le troisième numéro fut près de deux mois en retard. La publication fut continuée irrégulièrement jusqu'au 15 mars 1810 et cessa sans avertissement aux abonnés.

Matériellement ce fut donc l'insuccès complet et lamentable. Mais quand on reprend aujourd'hui la collection des vingt-sept numéros de l'*Ami* ou mieux encore la deuxième édition augmentée et mise en forme de traité systématique [3] (autant du moins que pouvait le faire Coleridge), on arrive à saisir l'inten-

1. Quelques semaines après Coleridge écrit : « J'ai trop appris à connaître son tour d'esprit anxieux, et cependant dilatoire, confus par excès de scrupule, de précision à la fois systématique et labyrintesque, pour ne pas comprendre quel fléau il peut être ». (*Letters from the Lake Poets*, p. 155.)
2. *Letters from the Lake Poets*, p. 93, 113, 121-125.
3. 1818, 3 vol. in-8°, ou Bohn's Edition, 1 vol. in-12°.

tion de ce « frontispice immense », de cette préface démesurée à un ouvrage que Coleridge n'écrivit jamais. On se rappelle que Coleridge avait rapporté d'Allemagne le rêve encyclopédique, le projet de condenser en un ouvrage qui serait l'abrégé de toutes les sciences, réunies dans la science véritable, la philosophie religieuse et morale. Elle devait succéder, selon lui, au règne éphémère de la philosophie scientifique et athée du XVIII[e] siècle, de la philosophie mécaniste qu'il faisait remonter à Descartes, enfin de la philosophie révolutionnaire et française.

Tel qu'il fut publié en 1818, l'ouvrage n'est pas de ceux qu'on peut lire d'un bout à l'autre. Mais il faudra toujours y revenir comme au plus grand arsenal de la philosophie contre-révolutionnaire en Angleterre. Coleridge voulut faire contre les idées la guerre que Burke avait déclarée aux hommes, méprisant simplement les idées, et Coleridge n'avait pas moins de haine contre les idées que Burke n'en avait contre les hommes. L'inspiration réactionnaire est la seule qui donne une unité à cette pesante armée d'arguments et d'invectives, et quelques passages font penser à Carlyle de façon si irrésistible, qu'on s'étonne que l'analogie et probablement l'influence exercée n'ait pas été signalée plus tôt. Seulement la foi au progrès, inconnue à Carlyle, s'unit ici à l'horreur de la Révolution. Pour croire au progrès, dit Coleridge,

Il faut oublier les premières années de la Révolution française et les millions d'hommes qui dans toute l'Europe attendaient en toute confiance les meilleurs et les plus précieux résultats que puissent atteindre la science et la vertu, à savoir la liberté et la paix universelle, des votes d'une assemblée tumultueuse, c'est-à-dire de l'agitation mécanique de l'air dans une vaste salle située à Paris, et cela chez la plus légère, la plus incapable de

pensée, la plus sensuelle et la plus débauchée des nations européennes, une nation dont le langage compose ses expressions de telle façon que les Français peuvent à peine parler sans mentir [1].

C'est le procédé caractéristique de Carlyle, la dérision de l'adversaire, et aussi son *intolérance*, dont Coleridge a fait, le premier, la théorie dans ce même essai, où il emprunte la formule de Jacobi, que « le seul esprit véritable de la tolérance est l'admission mutuelle de nos intolérances », ce qui veut dire apparemment que dans le domaine des idées on ne doit pas être tolérant et qu'on est obligé de l'être dans le domaine des faits. On peut dire que cette notion de l'intensité des convictions et des croyances qui croit se diminuer en comprenant les contraires est resté un élément durable dans l'esprit anglais et c'est Coleridge qui l'a développé le premier dans toutes ses conséquences.

Ce qui rend obscure la pensée de Coleridge dans l'*Ami*, c'est qu'il a voulu faire de la métaphysique tout en s'en défendant. La distinction de l'entendement et de la raison, qu'il emprunta à Kant, mais à laquelle il attribue une valeur mystique toute spéciale, comment la justifier et comment en démontrer les conséquences sans tomber dans ces discussions métaphysiques « où se plaisent les démons dans l'enfer de Milton », c'est-à-dire apparemment dans l'exercice de la raison sans faire appel à la révélation et au senti-

1. *Essay* 8, p. 33, Bohn's Ed. Il y a probablement dans la dernière phrase un souvenir des Discours à la Nation allemande de Fichte (1807). Cependant Coleridge déplorait déjà les progrès du français, « langue d'esclave », en Angleterre, dès 1802. (*Own Times*, t. II, p. 492.)

2. *Essay* 14, p. 56-58, p. 64-65. Cette théorie devait faire partie des préliminaires au grand traité philosophique de Coleridge. (*Letters from the Lake Poets*, 245.)

ment? Retrouver Kant dans saint Paul et dans les théologiens de la Réforme, voilà la tâche que s'est imposée Coleridge, pour se trouver des ancêtres, et n'avoir pas l'air de fonder toute sa théorie sur des idées modernes. C'est cette position toute particulière et presque incompréhensible pour qui ne s'est pas rendu compte des nécessités de l'époque, selon Coleridge (proscription de la philosophie révolutionnaire, justification de la Réforme) qui fait l'originalité de Coleridge et en même temps restreint la valeur de son œuvre à un intérêt national, plutôt que spéculatif. Et, dans le détail, les conséquences sont extraordinaires, car pour retrouver la distinction de l'entendement et de la raison chez tel théologien, comme Harrington par exemple, Coleridge est forcé de torturer le sens des mots qu'il emploie de telle façon, que c'est sa propre pensée qu'il substitue au texte. Ce n'est là qu'un exemple de cette méthode d'interprétation qui fait de lui, comme nous l'avons dit, un apologiste plutôt qu'un philosophe. Il n'y a pas moins de mysticisme dans sa conception de la raison et on aurait bien étonné Kant si on l'avait mis en présence des conclusions que Coleridge tire de sa philosophie. Comme il ne veut pas être rationaliste en politique, comme il est obligé de prendre une position hostile à la philosophie de la Révolution, il est tenu de rester dans une attitude douteuse vis-à-vis de la raison, jusqu'à ce qu'il l'ait définie comme la Religion. C'est ce qu'il ne peut faire avant d'avoir réfuté le rationalisme de Rousseau qui se ramène à faire chaque homme juge de la religion et de la politique, la raison étant commune à tous.

Montrer que si la raison est commune à tous, elle n'est pas égale chez tous, ne s'exerçant qu'en fonction de l'entendement, essentiellement individuel et

variable, ce sera la tâche préalable à la théorie politique qui forme le second livre de l'*Ami* [1].

Mais d'abord Coleridge s'efforcera, avec une clairvoyance qu'il faut reconnaître, de faire voir à ses compatriotes que la Révolution, quoique vaincue dans la personne de Napoléon, est loin d'être morte, et se développe dans les esprits en Angleterre même, malgré toute l'horreur qu'a inspiré Napoléon et quoique « le code français des principes révolutionnaires soit généralement rejeté en tant que système ».

Il ne s'agit donc pas d'une discussion du *Contrat social* de Rousseau du point de vue abstrait ni même du point de vue historique. C'est œuvre de polémique, de prophétisme moral que fait Coleridge, essayant d'arracher ses compatriotes à l'influence pernicieuse qui s'exerce toujours en Europe, et qui, affaiblie localement pour l'instant, se généralise. Il faut voir plus loin que n'a fait Burke, qui dans ses Réflexions, nous laisse sous l'impression que la Révolution date de 1789 et n'a été faite que par les révolutionnaires, tandis que, du point de vue de Coleridge, la royauté et la noblesse en France étaient aussi coupables que le peuple. C'est là, et là seulement qu'on retrouve l'ancien révolutionnaire dans ce réactionnaire, mais la différence est capitale. Pour lui, on voit que la France était perdue de toute manière, avant la Révolution, par sa déchéance morale, et qu'on pourrait dire qu'il n'y a pas eu de Révolution, en tous cas que la Révolution ne peut être terminée. Carlyle lui-même ne semble pas avoir vu cette conséquence logique de ses jugements : la Révolution éternelle en France! Mais Coleridge l'a vue et n'a qu'un souci, c'est que le mal ne gagne pas l'Angleterre. Ce n'est

1. *Essai* 5 de la 2e partie, p. 99.

pas un anti-Jacobin anglais comme les autres, il n'a pas passé au camp de ceux qui le poursuivaient autrefois, lui et ses amis. Il lui semble qu'ils justifiaient l'agitation révolutionnaire par leur haine et leur aveuglement [1]. Ils dénonçaient la Révolution française, mais tous, par leur conduite, préparaient une Révolution anglaise.

C'est ainsi que Coleridge peut soutenir que, dans son enthousiasme révolutionnaire, il soutenait au fond la même doctrine qu'aujourd'hui, une doctrine d'ordre et de stabilité, car c'étaient ses adversaires qui menaient l'Angleterre à la Révolution, et non pas lui. Il peut réimprimer une de ces conférences « révolutionnaires » faites à Bristol en 1795, on verra que la conclusion en est : « Allez prêcher l'Évangile aux pauvres [2] ».

Il y a bien autre chose dans l'*Ami* que cette apologie personnelle. On peut même dire qu'on y trouve l'ébauche de toute la philosophie politique et sociale de Coleridge. C'est une œuvre essentiellement anglaise, un essai de compromis. Coleridge voudrait éviter les excès de la réaction comme ceux de la Révolution. Il s'est trompé bien souvent sur la possibilité de telle ou telle réforme dans la politique intérieure, et en fait de politique extérieure il a toujours cru que son pays avait agi irréprochablement, même à Copenhague, même à Malte. Mais il n'a jamais fait l'apologie de la force et il n'a jamais cru, comme Carlyle, qu'elle crée le Droit. Il a cru à un droit moral, fondement des sociétés et des rapports entre les nations. Est-ce force ou faiblesse? En tous cas ce fut la caractéristique de sa doctrine, qui était

1. *Essai* 5 de la 2e partie, p. 134-135.
2. P. 140 et suiv., p. 213 et suiv.

chrétienne, que de penser que le christianisme ne peut se plier à tout et tout justifier [1].

Mais, dans la pratique, la forme de ses prédications, comme douloureusement arrachées à une âme dont la force morale était trop inférieure à la noblesse de ses idées, discontinues, contradictoires et obscures, n'était pas faite pour lui assurer une grande influence. Il n'arriva pas à se faire ce qui est plus important encore qu'une doctrine, une figure morale qui inspire. Carlyle, Ruskin furent tout de suite Carlyle et Ruskin. Coleridge se chercha toute sa vie, douloureusement, ne put s'arrêter à un type, quoiqu'un type moral fût réalisé en puissance dans ses idées, par opposition aux idées du jour. Ce n'est qu'après sa mort qu'on put dire qu'il avait fait que tout Anglais était Benthamite ou Coleridgien [2].

De son vivant, il fut toujours incompris et regardé avec étonnement, mais sans trop de respect. Ce fut la torture des années qui suivirent l'échec de la tentative faite dans l'*Ami*, que ce sentiment d'être incompris, de prêcher dans le désert. Si Coleridge renonça à continuer sa publication, ce fut découragement, plus encore que paresse. De tous côtés on se plaignait que la Revue n'était pas assez intéressante. Mais Coleridge, nous l'avons vu, n'avait pas voulu être *intéressant*. Dans les derniers numéros, il donna ses souvenirs d'Allemagne (*Satyrane's Letters*), puis ses souvenirs de Malte sur sir Alexander Ball, et sans doute le public ne fut pas plus satisfait. Vers la fin

1. On ne peut songer à donner ici une exposition complète du système exposé dans l'*Ami*, comparé aux autres œuvres morales de Coleridge. On la trouvera dans l'ouvrage de M. Cestre, p. 476 et suiv. Peut-être pourrait-on penser que M. C. fait Coleridge un peu plus libéral qu'il n'est.

2. Stuart Mill, *Dissertations and Discussions*, t. I, p. 397, article sur Coleridge (1840) dans la *Westminster Review*.

de 1810, après avoir cessé la publication, il ne se sentit plus le courage de vivre dans sa famille, auprès d'une femme qui ne « savait plus que faire ni que penser » en le voyant dans le désespoir et l'inaction depuis quatre ou cinq mois [1].

Un malheur plus intime encore, ce qu'il fallait, aurait-on pu croire, pour l'achever, était survenu. Il s'était brouillé avec Wordsworth qui avait averti, imprudemment peut-être, de l'état d'esprit dans lequel il se trouvait, Basil Montagu qui voulait bien recevoir Coleridge à Londres. Montagu avait répété à Coleridge, en les exagérant, les paroles de Wordsworth. Wordsworth aurait dit qu'il « n'avait plus d'espoir pour lui ». L'imagination malade de Coleridge, travaillant là-dessus, se représenta son Dieu le maudissant et le rejetant loin de lui. Les explications de Wordsworth, qui étaient presque des excuses, ne le satisfirent pas, il cessa de le voir pendant un an et demi, jusqu'au jour ou Crabb Robinson, leur ami commun, les réconcilia. Mais si « ce qui avait été ne pouvait être entièrement détruit », la confiance entière ne pouvait non plus revenir jamais, et c'est sans doute alors que Coleridge écrivit le plus désespéré de ses poèmes [2].

J'ai fait l'expérience
De ce que le monde peut m'infliger de pire
Le pire, ce qui peut rendre la Vie indifférente et encore
Troubler de son murmure chagrin la prière agonisante.
J'ai vu tout ce qui donnait à mon cœur un intérêt dans la vie
Arraché, enlevé à mes espérances et rien n'en est resté;
Pourquoi donc continuer de vivre ?

1. Campbell, Introd., p. LXXXI.
2. *Id.*, Introd., p. LXXX (179-80), *Letters*, p. 577 sq., 586-8, 598, 612; Knight, *Life of W.*, t. II, p. 163 sq.; Fragment 76 dans P. W., 462.

On trouverait cette plainte exagérée, si on ne se rappelait ce que l'âme de Coleridge dut toujours à la suggestion de ceux qui l'entouraient. Si on n'avait plus d'espoir pour lui, il n'avait plus d'espoir. Il avait pour ainsi dire placé en Wordsworth sa raison de vivre et sa consolation. Du moins il le croyait, mais c'était plutôt dans l'amitié de Wordsworth pour lui qu'il avait placé toute son espérance. Il y avait eu un premier réveil douloureux au retour de Malte, quand il avait vu Wordsworth heureux, parfaitement et implacablement heureux, sans lui, et sans que son bonheur le rendît, lui Coleridge, à l'espoir. A ce moment encore il avait pu se faire illusion. Mais maintenant Wordsworth l'abandonnait, croyait-il. Le perdant, il perdait aussi l'amitié de sa femme, de sa sœur, de Sarah Hutchinson, toutes ces amies dévouées qui l'entouraient à Grasmere, s'inquiétant de sa santé comme un malade aime qu'on s'en inquiète, copiant ses manuscrits ou plutôt écrivant sous sa dictée, car il ne pouvait plus écrire. N'oublions pas qu'il avait un cœur pour qui l'amour signifiait avant tout : être aimé. Il resta toujours ainsi, mais cette brouille avec Wordsworth, qui le fit cruellement souffrir, lui apporta une sorte de libération. Il cessa de s'humilier, même quand ils se furent réconciliés, et c'est à cette indépendance nouvelle que nous devons les admirables chapitres de la *Biographia Literaria* sur la poésie de Wordsworth.

Celui-ci n'en fut pas satisfait ; on aime à avoir un adorateur, fût-il unique, mais pour Coleridge était-ce avoir payé trop cher son expérience, s'il avait appris qu'il n'y a sur terre que des hommes?

CHAPITRE X

(1810-1817)

Projets de vie et pensées de mort. — Coleridge conférencier. — Ses *Lectures* (1808-1818), leur valeur et leur influence. — Idées nouvelles sur Shakespeare. — Conférences sur l'esthétique. — Portrait de Coleridge par Allston. — Ses conversations : nouvelle évolution dans le sens théologique. — Sermons laïques de 1816-1817 : théocratie biblique et protectionnisme moral. — Coleridge précurseur du christianisme social.

L'abandon du *Friend* avait bien des causes que nous avons vues; mais ce fut aussi un mystère de l'opium. A Malte, Coleridge en était arrivé à ne pouvoir s'en passer. Après son retour, à la fin de l'année 1808, il en avait fait la confession à un de ses amis de jeunesse, le Dr Beddoes, et avait cru remarquer une amélioration depuis qu'il s'était remis à ses soins. Il avait pris sans doute de bonnes résolutions quand il écrivait à ses amis :

« Commencez à dater ma vie, comme un de vos amis, du 1er janvier 1809, jugez-moi à partir du 1er janvier 1809[1]. » Mais, en décembre 1808, le Dr Beddoes était mort, et cette mort découragea Coleridge. L'exemple de Quincey, bien mal guéri de la même

1. *Letters*, p. 533, 543, n.

maladie, puisqu'il devait continuer de prendre de l'opium presque toute sa vie, contribua sans doute à le démoraliser[1]. Après la mort du Dr Beddoes, il s'adressa au Dr Abernethy qu'avait « guéri » Quincey, puis à un autre, et enfin se laissa aller et les quelques années qui suivirent, jusqu'en 1816, sont peut-être les plus tristes de sa vie, océans de projets, symphonies de lamentations, aveux répétés d'impuissance.

Il faut tenir compte de cet état d'esprit quand on juge la production de cette époque, et qu'on essaye en vain de suivre sa vie dans toutes ses incertitudes. Il faut se figurer un grand esprit vaincu chaque jour par un vice qui n'était que le résultat d'un défaut de volonté peut-être inné, humilié par la pitié, irrité par la raison, le bon sens, et l'optimisme des autres, dégradé à ses propres yeux par un sentiment d'impuissance continuelle, de vide intérieur, qui essayait de se donner le change dans de brillantes conversations[2].

A Malte, nous avons vu l'esprit surtout atteint maintenant il faudrait montrer le caractère même diminué pour faire comprendre d'où est remonté Coleridge, pour faire enfin figure d'homme dans les vingt dernières années de sa vie.

Ce sont des amis encore qui le sauvèrent au moment où il avait besoin d'être entouré, admiré, aimé enfin. Au moment où il abandonnait sa famille, désespérant de lui être utile, il retrouva un cercle d'amis également dévoués, qu'ils fussent anciens ou nouveaux.

1. Il faut dire, à la décharge de Quincey, qu'il souffrait de douleurs d'estomac intolérables, et que l'opium lui était réellement prescrit par les médecins comme spécifique. Voir *A Medical View of De Quincey's case*, par le Dr Eatwell, dans Japp, p. 491 et suiv.

2. *Letters*, p. 525-564. *Letters from the Lake Poets*, p. 213; *Estlin Letters*, p. 101-103.

A Londres, il avait Charles Lamb, vers qui allait toujours sa pensée dans les plus cruels moments d'angoisse, quelquefois en une note griffonnée sur un livre :

« O Charles, je suis très, *très* malade. Vixi (10 février 1808).

« Dieu vous bénisse, cher Charles Lamb. Je suis mourant. Je sens que je n'ai plus beaucoup de semaines à vivre. »

« Je ne serai pas longtemps sur cette terre, Charles. Moi parti, vous ne me reprocherez pas d'avoir gâté un livre pour laisser un souvenir. Octobre 1811. »

Lamb riait, pour n'en pas pleurer, de voir « l'archange » ainsi « endommagé », mais ses visites faisaient toujours du bien à Coleridge. Cet ami n'avait jamais désespéré de lui, il l'admirait, et lui amenait des admirateurs. C'est chez lui que Coleridge rencontra pour la première fois ce curieux infatigable qui s'appelait Henry Crabb Robinson, qui nous a laissé dans son *Journal*, encore incomplètement publié, une mine inépuisable de renseignements sur tous les grands hommes de son temps et en particulier sur Coleridge. Quand il le vit, Robinson était déjà l'ami de Charles et Mary Lamb, de Hazlitt et de Wordsworth. Il avait connu John Wesley, Holcroft, Hardy et Thelwall, le philanthrope Clarkson, les artistes Sharp et Flaxman. En Allemagne il avait vu Brentano, Winckelmann, Wieland, Gœthe, Herder, Schiller et Schelling et à peu près seul en Angleterre

1. N. B. I Will Shall [sic] not be long here, Charles. I gone, you will not mind my having spoiled a book to leave a Relic. S. T. C., oct. 1811. (Beaumont et Fletcher, f°, 1679, B M. C. 45 i. 7), 2e division, p. 8; à moins qu'il n'existe deux exemplaires, il y a donc erreur dans Hall Caine, p. 135. Voir W.-C. Hazlitt, *The Lambs*, etc., p. 222-61.

avec Coleridge, il avait quelque idée de la philosophie allemande contemporaine. Non conformiste par ses origines, il était aussi passionné de théologie. Il connaissait tout le monde, et s'intéressait à tout, comprenait chacun dans son individualité, avec une précision extrême. C'était un écouteur merveilleux, sachant probablement aiguiller d'un mot Coleridge sur les sujets qui l'intéressaient. Très admirateur et pas du tout dupe, c'est un témoin admirable. C'est grâce à ses notes que nous connaissons un peu le vrai Coleridge, celui qui n'est pas dans ses ouvrages, le Coleridge de l'improvisation et de la causerie, qui a fasciné toute une génération.

Enfin Coleridge trouva une famille chez son ami Morgan qui l'entoura de soins et d'affectueuse sollicitude, pendant ces années 1810-1816 qu'il passa presque entièrement chez lui, à Hammersmith, près de Londres, puis dans l'ouest de l'Angleterre. La femme et la belle-sœur de Morgan l'accueillirent comme un frère, il trouva là encore ces amitiés féminines qui lui étaient indispensables et qu'il savait toujours attirer à lui quand il voulait, en charmeur.

Ainsi sa profonde misère morale le poussa toujours davantage à fuir la solitude, et à se fuir, en se tournant au dehors dans un désir perpétuel de briller, de se prouver à lui même et de prouver aux autres qu'il était bien un homme de génie, quoiqu'il ne réalisât complètement aucune œuvre.

Toutes celles de cette époque, conférences, articles, la *Biographia Literaria* elle-même, ce ne sont que des échos très imparfaits de sa conversation, des improvisations qu'il n'a pu se résigner à remettre en œuvre. Nous avons dans les œuvres l'image exacte de la vie qu'il menait alors, c'est ce qui en fait l'étude à la fois attirante et décevante.

Il est difficile de donner une idée d'ensemble des conférences de Coleridge. Il n'en donna pas moins de trois séries en 1811-12 à Londres, principalement sur Shakespeare et Milton; trois séries en 1813-1814 (à Bristol) sur les principes de l'art et encore sur Shakespeare et Milton, trois séries en 1818, sur la littérature du Moyen Age et de la Renaissance, sur l'histoire de la philosophie, et sur Shakespeare.

Elles n'ont jamais été écrites[1] et ne nous ont été transmises qu'imparfaitement. Tantôt nous avons des notes de Coleridge, tantôt un compte rendu sténographique, parfois seulement un résumé fait à la hâte par un ami ou par un journaliste plus ou moins compétent, enfin quelques séries ont été complètement perdues. Ce qu'il y a de certain, c'est que la valeur en fut prodigieusement inégale et que les auditeurs entendirent tantôt « la meilleure critique littéraire qui ait été faite en langue anglaise[2] », tantôt de misérables rhapsodies, suivant l'état d'esprit et le degré de préparation de Coleridge, qui trop souvent ne pouvait même pas prendre sur lui de paraître au jour dit.

Après avoir parlé de la tendance à philosopher qui devait être toujours un obstacle à la popularité de Coleridge, H. C. Robinson ajoute[3] : « Outre cela il a certaines habitudes malheureuses qu'il ne veut pas (ou peut-être ne *peut* pas) corriger et qui lui nuisent beaucoup, je veux dire les défauts suivants : s'excuser, anticiper, se répéter. Nous avons eu quatre conférences (sur Shakespeare) et nous en sommes encore aux Prolégomènes au Drame shakespearien ». A

1. *Estlin Letters*, XXI p. 114. Voir cependant *Lectures*, ed. Ashe, p. 19.
2. Campbell, Introd. LXXXIV.
3. *Robinson's Diary*, to Mrs Clarkson, 5 déc. 1811 (I, 181).

propos de la VIe conférence de 1811, que nous avons conservée, il écrit encore : « Cette fois il s'est surpassé dans l'art de parler d'une façon très intéressante sans traiter du tout le sujet annoncé ».

« D'après le programme, il devait parler de Roméo et Juliette, des caractères de femmes dans Shakespeare. Au lieu de cela il entama une apologie du fouet dans les écoles, de préférence au système de punitions du Dr Lancaster, sans même essayer de montrer de rapport.

« Il fit ensuite des remarques sur le siècle d'Élisabeth et de Jacques Ier, comparé au temps de Charles Ier, fit une distinction assez obscure entre l'esprit et la fantaisie, compara les différentes langues de l'Europe, attaqua les idées à la mode sur la diction poétique, etc. ». Et c'est vrai, il y a tout cela dans la conférence sur Roméo et Juliette, et rien sur la pièce, dont l'examen est remis à la prochaine séance !

Nous avons là sous une forme plus grave la même impuissance de l'attention que nous avons notée dès le temps du séjour à Malte. En littérature comme en philosophie, la pensée de Coleridge n'avait souvent pour guide que les associations d'idées fortuites qui se présentaient. Si une idée ne peut s'exprimer en une phrase courte (car il a l'art d'en construire, avec des parenthèses à l'infini, où elle se perd) elle perd toute sa valeur dans un esprit comme celui de Coleridge.

Il est curieux de remarquer l'analogie avec Quincey [1], dont nous avons aussi des articles entiers où il est à peine question du sujet, et sans vouloir décider de la question, il y a présomption que c'est la même cause qui a produit le même état d'esprit chez les deux hommes. Robinson écrivait qu'il semblait que Cole-

1. Comparer Arvède Barine, *Névrosés*, p. 120 et suiv.

ridge fût « sous l'influence d'un charme, qu'un enchanteur le forçait à être ce qu'il est, tout en lui laissant le pouvoir de montrer ce qu'il pourrait être ». Nous croyons connaître aujourd'hui l'enchanteur. Dans l'intervalle de ses enchantements. Coleridge était merveilleux et « la pluplart du temps intelligible, quoique profond ». « Comme témoignage d'un splendide talent, d'une pensée originale, et de rares facultés d'expression, et d'imagination (ces conférences) sont tout ce que ses admirateurs peuvent désirer. Mais comme accomplissement de sa tâche et de son engagement vis-à-vis du public, elles causent beaucoup d'embarras à ses amis. » Le fond n'était pour ainsi dire pas traité, et la préparation souvent nulle [1]. On venait entendre causer Coleridge. Un moment ce fut une mode, et les conférences de 1812 se terminèrent avec éclat.

Ce fut en somme un grand succès [2]. Coleridge ne révéla pas sans doute Shakespeare à ses compatriotes. On pourrait même prouver que ses idées sur Shakespeare ne sont pas aussi originales qu'on l'a cru et qu'il le croyait lui-même.

Avant lui, on avait essayé de montrer la « structure organique » des caractères et des pièces de Shakespeare. A la fin du XVIII[e] siècle, en Angleterre même, un inconnu, Morgann, avait appliqué presque la même méthode psychologique que Coleridge au caractère de Falstaff et il avait expressément dit que les caractères de Shakespeare ne sont pas composés de l'extérieur, mais se développent comme des créations naturelles de son esprit, « des modifications

1. Robinson, t. I, p. 182-3. Note dans Campbell, Introd., p. LXXXIV.
2. *Byron's Letters*, 15 décembre 1812; Campbell, p. 216; Robinson, t. I, p. 194, 212.

différentes de la pensée de Shakespeare ». Il avait dit déjà que Shakespeare diffère essentiellement des autres écrivains, que nous sommes « possédés par lui, plutôt que nous ne le possédons », il avait appelé, comme Coleridge, son art une « magie ». Mais si l'on ne peut prouver que Coleridge l'ait connu, la seule conclusion qu'on puisse tirer de ces rapprochements c'est que la critique du XVIII[e] siècle était arrivée progressivement à une compréhension de Shakespeare analogue à celle de Coleridge, au point de vue psychologique.

Quant à l'interprétation proprement philosophique, on sait qu'elle fut inaugurée par la critique allemande, qui répondait si bien au tempérament de Coleridge qu'il avait essayé de l'introduire en Angleterre dès 1808, dans la première série de ses conférences et qu'on l'a même accusé d'avoir copié servilement Lessing, Schlegel et Jean Paul [2].

Sans vouloir essayer de faire l'histoire de la critique allemande sur Shakespeare, on peut rappeler que Lessing, tout particulièrement étudié par Coleridge en Allemagne, avait révélé Shakespeare à ses compatriotes dès 1759. Il appelait de ses vœux la traduction des œuvres de Shakespeare « bien plus tragique que Corneille, même si on les compare tous deux aux modèles anciens que Shakespeare ne connaissait presque pas et que Corneille connaissait très bien ». « Corneille, disait-il encore, se rapproche des anciens par la construction mécanique et Shake-

1. *Essay on the Dramatic Character of Sir John Falstaff*, 1777, réimprimé dans Nichol Smith, *Eighteenth Century Essays on Shakespeare* (Glasgow, 1903). Voir p. 224 et suiv., 246-47, 249-50, 252-53.

2. Voir, pour une plus juste appréciation, Brandl, p. 334 sq. Herford, *Age of Wordsworth*, p. 84-6.

speare par l'essentiel[1]. » C'est déjà le fond de la critique de Coleridge, mais on pourrait montrer que c'est aussi le résultat final de la critique anglaise du XVIIIe siècle : Shakespeare véritable classique et maître des maîtres, et non pas « sauvage de génie[2] » suivant la conception française. Plus tard, dans la *Dramaturgie de Hambourg*, Lessing était revenu souvent à Shakespeare, presque toujours pour l'opposer à la tragédie française[3].

Mais le point de vue même de Lessing était si différent de celui de Coleridge, qu'on ne voit pas comment il aurait pu avoir sur lui une grande influence. Cette question des règles et des unités était épuisée en Angleterre avant Coleridge, et il ne lui a pas fait beaucoup de place. Quand il parle des principes d'Aristote et de la tragédie en général, c'est sans doute d'après Lessing, mais ce n'est pas pour lui l'important. C'est l'étude de la personnalité de Shakespeare dans son œuvre qui est pour lui l'essentiel et là, Lessing ne pouvait l'inspirer beaucoup.

Mais on ne peut contester l'influence de Jean-Paul sur les premières conférences, et celle de Schlegel, après que Robinson lui eut fait connaître les *Lectures* sur la poésie dramatique. Dès la IXe lecture, où Coleridge annonce qu'un ami lui a apporté un ouvrage dont il n'a encore eu le temps de lire qu'une partie, il ajoute : « Mais ce que j'ai lu, je l'ai approuvé, et je serais disposé à applaudir encore plus ouvertement à l'ouvrage, n'était qu'en agissant ainsi je m'applaudirais moi-même en quelque manière, les sentiments et

1. Lessing (*Werke*, t. VII, ed. Boxberger). *Briefe die Neueste Literatur betreffend*, XV, p. 73; XVII, p. 193 sq.
2. Voir l'allusion à Voltaire dans *Lectures*, p. 230.
3. Lessing, *Dramaturgie* (même édit., t. X), XI, p. 53; XV, p. 71; LXXIII, p. 329; LXXIV et suiv.

les opinions coïncidant avec ceux que j'ai exprimés dans mes conférences (de 1808) à l'Institut Royal ». Coleridge continue en faisant l'éloge des étrangers, qui les premiers ont apprécié le puissant génie de Shakespeare à sa juste valeur. Mais s'il professe n'avoir lu qu'une petite partie du livre de Schlegel, il y a peut-être là une restriction mentale, car il a lu certainement le chapitre XII, sur Shakespeare, qui l'intéressait particulièrement pour ses conférences, et il a fait deux emprunts manifestes à Schlegel sans le citer. C'est bien à lui qu'il emprunte la comparaison du drame grec avec la sculpture et du drame Shakespearien avec la peinture, et c'est lui aussi sans doute qui a attiré son attention sur le poème anonyme qu'il attribue à Milton et qui se trouve imprimé dans le second folio de Shakespeare. Mais s'il ne cite pas Schlegel, nous croyons que c'est par négligence plutôt qu'avec l'intention de tromper [1].

Sur d'autres points de détail on ne penserait même pas que Coleridge a pu emprunter des idées à Schlegel, sans le citer, si on ne savait qu'il venait de le lire, et il avait raison de soutenir qu'il n'avait pas eu besoin de Schlegel pour connaître et comprendre Shakespeare. Son désir de se justifier l'a du reste entraîné trop loin, car il a été, dans son incertitude habituelle sur les dates de sa vie, jusqu'à affirmer qu'il avait exposé toutes les idées de Schlegel deux ans avant la publication de ses leçons de Vienne (1808), ce qui a fait croire à l'existence de conférences publiques de Coleridge, en 1806, qui n'ont jamais été faites [2].

1. Schlegel, *Lecture* XII, p. 144-147 (Coll. Kürschner); Coleridge, *Lectures*, ed. Ashe, p. 121, 127-9, 142 v.

2. Voir ed. Ashe, p. 30-32. Cf. note de Coleridge en tête des observations sur *Hamlet*, p. 342-3, et encore une autre théorie qui placerait ces lectures imaginaires en 1801-2, p. 127.

Mais nous savons qu'à Malte il était très préoccupé de Shakespeare, et qu'en 1804 il en avait commencé une étude approfondie, et avait déjà sa théorie sur le caractère d'Hamlet. Mais s'il paraît bien qu'il est arrivé à sa conception indépendamment de Schlegel, il peut avoir connu l'analyse de Gœthe dans *Wilhelm Meister* (1796), comme Robinson le remarquait déjà en 1810. Mais pour tout ce qui n'est pas question de fait, comment apprécier s'il y a eu influence ou rencontre des esprits? Du moment qu'on applique au caractère d'Hamlet une méthode d'analyse psychologique et morale, les résultats doivent nécessairement concorder en quelques points.

Et il était bien capable de trouver dans lui-même tout ce qu'il a dit d'*Hamlet*, et de le trouver dans son propre caractère[1].

D'ailleurs ces questions d'influence et d'imitation qu'on ne peut pas appeler du nom de plagiat, nous intéressent surtout au point de vue psychologique. Quel sentiment pouvait pousser Coleridge à se servir ainsi des travaux de ses prédécesseurs sans leur en attribuer suffisamment le mérite? Il y avait là à la fois de l'insouciance et de l'inconscience, et ce désir de se faire illusion à lui-même sur la richesse de son propre esprit, qui est au fond de son éclectisme philosophique. Avec ses habitudes d'improvisation il fallait souvent « boucher des trous », et Coleridge le faisait tantôt avec des répétitions, tantôt avec des digressions, tantôt avec des emprunts faits aux critiques allemands, qu'il aurait signalés peut-être s'il avait publié ses conférences, mais qui lui paraissaient de peu d'importance.

1. *Memorials of Coleorton*, t. I, p. 44-46 (janvier 1804); Robinson, *Diary*, t. I, p. 162; Ashe, p. 27-28, *Table Talk*, 15 juin 1827.

Ce sont les conférences sur Shakespeare qui nous ont été le plus exactement conservées, et ce sont aussi les plus originales, parce que c'était Shakespeare que Coleridge connaissait le mieux de tous les grands poètes, et qu'il pouvait en parler d'abondance. Et la subtilité shakespearienne, où l'on peut tout retrouver, convenait merveilleusement à son esprit.

Les conférences sur les autres grands dramaturges de la Renaissance, Beaumont et Fletcher, Ben Jonson, Massinger, qui sont de 1818, sont moins intéressantes. Coleridge les rabaisse devant Shakespeare d'une façon exagérée et bien souvent ne comprend pas bien leurs qualités particulières, surtout celles de Beaumont et Fletcher. Il y a du pédantisme dans son désir de trouver de la philosophie dans ces œuvres légères et faciles. L'infériorité de son appréciation des comédies de Shakespeare par rapport à ses tragédies se retrouve ici sous une autre forme. Il est impossible de ne pas sentir la supériorité de Charles Lamb, à la fois comme goût et comme connaissance de l'époque. S'il avait voulu se laisser guider par les *Spécimens des poètes dramatiques de l'âge d'Elizabeth*, publiés par Lamb en 1808, Coleridge aurait pu mieux saisir l'esprit du temps de Shakespeare qu'il ne l'a fait[1]. Ainsi il ne parle pas de Ford, de Webster, de Marlowe, de ceux qui nous paraissent aujourd'hui les plus grands. Nous trouvons quelque part cette singulière affirmation que de tous les contemporains de Shakespeare, Ben Jonson est « le seul qui n'ait pas été directement

1. Coleridge s'était cependant adressé à Lamb pour avoir communication de son travail même avant la publication. Voir sa lettre de février 1808, dans *De Quincey Memorials*, t. I, p. 138-9.

produit ou modifié par lui[1] ». Coleridge, dans toute cette époque, n'a vu que Shakespeare.

Dans sa critique de Chaucer, de Spenser et de Milton, Coleridge fut beaucoup plus remarquable. Après Tyrwhitt, Warton et Godwin on ne peut pas dire que Chaucer fût inconnu ou négligé, mais Coleridge l'a admirablement compris. Ce sont ces notes sur Chaucer qui pourraient faire croire qu'un malentendu seulement le séparait de tant d'esprits qu'il détestait. De Spenser, il n'y a pas grand'chose à dire, car Coleridge ne fit que suivre le mouvement qui avait ramené à lui tous les romantiques anglais. Mais il a noté avec précision l'immatérialité essentielle du grand poète de l'allégorie.

Les lectures sur Milton sont perdues, mais il est évident d'après toutes les notes conservées qu'elles furent des meilleures. Il y avait dans l'austérité et l'unité de la vie de Milton quelque chose qui séduisait particulièrement Coleridge, parce que c'était l'idéal qu'il aurait voulu réaliser. La simplicité et la largeur d'effets du poème, son langage « exquisement artificiel », la caractéristique de Milton, musicale et non pittoresque, tout l'essentiel a été dit par Coleridge et parfois avec un bonheur d'expression singulier. Parlant de la personnalité de Milton toujours présente dans son œuvre, il dit « l'égotisme d'un tel homme est une révélation de l'Esprit[2] ».

Mais l'auteur que Coleridge contribua le plus à faire connaître ce fut Dante, qu'il lisait souvent depuis son séjour à Malte[3]. En 1814 venait de paraître, après plusieurs traductions médiocres, celle de H. F. Cary,

1. *Lectures*, p. 396. Comparer *Table Talk*, p. 277.
2. Voir *Lectures*, Appendix, p. 517 sq., 538; *Table Talk*, p. 177, 250 et comparer 74.
3. *Anima Poetae*, p. 151, 229, 230, 293.

qui est restée classique. Mais c'est surtout aux encouragements et aux éloges publics de Coleridge dans ses lectures que Cary dut le succès [1].

A partir de ce moment Dante devait avoir une profonde influence sur la poésie anglaise et aussi sur la peinture des préraphaélites. Déjà des chercheurs mystiques comme Blake, des classiques comme Flaxman avaient entrepris de le faire connaître par leurs illustrations. Mais Coleridge, en faisant lire la traduction de Cary, en donnant la véritable signification de Dante comme « lien vivant entre la religion et la philosophie », c'est-à dire comme poète du Christianisme médiéval, eut plus de mérite. Naturellement (étant donnée son opinion du catholicisme), il préférait Milton à Dante, du moins dans la combinaison des doctrines avec la poésie, mais il osait trouver Dante supérieur dans le style. C'était une révolution dans le goût « insulaire » de l'Angleterre. Un autre exemple de cette large ouverture d'esprit, c'est l'admiration de Coleridge pour Cervantès et Rabelais, à propos desquels il essaya de préciser la distinction entre l'esprit et l'humour, qu'il ramenait à sa théorie de l'imagination et de la fantaisie [2]. *Don Quichotte* avait été populaire en Angleterre au XVIIIe siècle, Smollett l'avait traduit et Fielding l'avait imité, mais c'était surtout comme un amusant roman d'aventures qu'il était apprécié et c'est Coleridge qui, le premier,

1. Sur la traduction anglaise de Dante avant Cary, voir H.-A. Beers, *Romanticism in the XIXth Century*, p. 95 sq.; *Cary's Inferno*, 1805; *Commedia*, 1814. Voir *Letters*, p. 676 sq. et n., et *Coleridge on Cary's Dante*, Athenaeum, 7 janvier 1888. Coleridge ne parle que de l'Enfer, mais il est exagéré d'en conclure, comme l'a fait Lowell, qu'il n'avait pas été plus loin dans sa lecture.

2. *Miscellanies*, p. 111. Sur Rabelais, *ibid.*, p. 127, et *Table Talk*, 15 juin 1830. La conférence sur Rabelais est dans le *Tatler* de Leigh Hunt, t. II (non cité dans Haney).

croyons-nous, a cherché une signification à l'œuvre. Sûrement sa méthode d'interprétation philosophique est un peu lourde. Don Quichotte, est-ce bien « la raison sans l'entendement », et Sancho, « l'entendement sans la raison »?

Nous nous défions un peu de retrouver Kant en cette affaire, surtout quand nous apprenons encore que dans Rabelais, Pantagruel est la raison et Panurge l'entendement. Ce qui explique tout n'explique rien. Mais Coleridge a eu le grand mérite d'aimer ces deux exprits si différents du sien et d'être, entre tant d'autres choses, un humoriste. Il a seulement oublié de nous expliquer comment Rabelais pouvait être Français, en le classant parmi les plus grands esprits créateurs du monde, avec Shakespeare, Dante et Cervantès.

Nous ne pouvons donner ici qu'une idée superficielle des conférences de Coleridge. Ce n'est pas trop de dire que ce fut une révélation à l'Angleterre d'une grande partie de la littérature européenne, vue par un esprit singulièrement original et libre de préjugés, quoique trop entêté de philosophie et d'idées générales.

Plusieurs des contemporains de Coleridge connaissaient mieux que lui telle ou telle période, Lamb avait plus de goût et Hazlitt plus d'éclat. Coleridge est parfois au-dessous de son temps comme érudition, et notamment en ce qui concerne le Moyen Age, où il n'est pas à la hauteur d'un Hallam, par exemple. Si on le note ici, c'est seulement parce qu'on a voulu lui attribuer la science universelle.

Mais il n'y eut pas de son temps un esprit plus passionné de la littérature, plus ouvert à son véritable sens. A sa manière nonchalante, il ouvrait des horizons infinis, et si la littérature anglaise a profondément subi, au XIXe siècle, l'influence de la litté-

rature continentale, c'est en partie à Coleridge qu'on le doit. Il faut aussi attribuer une grande importance à ses notes sur le style des écrivains, ou plutôt sur la psychologie de leur style, car le côté technique, grammaire, versification, étymologie, échappait à sa critique purement subjective, qui pouvait seulement décider des questions de goût. Sa critique verbale est sans valeur, mais son interprétation des détails de style ou de versification est souvent excellente, et c'était une nouveauté en Angleterre que cette attention qu'il y portait.

Coleridge, plus que personne en Angleterre, devait contribuer à préciser cette idée du style et il commença dans ses *Lectures* l'œuvre de la *Biographia Literaria*.

Un autre sujet que Coleridge a été l'un des premiers à traiter dans ses *Lectures*, c'est l'esthétique proprement dite. Il attachait une extrême importance aux conférences sur les beaux-arts qu'il donna à Bristol en 1814. Malheureusement il en perdit le texte et négligea de les récrire, avec sa paresse habituelle, de sorte que nous n'en avons que des fragments ou plutôt des analyses, parues alors dans un journal de Bristol, assez décevantes, quoique les idées portent bien la marque de Coleridge.

Celle de l'unité de l'art est la plus importante, et vraisemblablement elle venait de l'Allemagne, probablement de Schelling, dont ces Essais semblent avoir subi l'influence. Ce que Coleridge appelle *poesy* c'est l'*art*, au sens où Racine et Shakespeare sont des artistes aussi bien que Michel-Ange ou Léonard de Vinci. La notion n'était pas anglaise.

Quoiqu'il y eût une idée claire de l'art dans la littérature, depuis la Renaissance, on ne songeait pas à le rapprocher des arts plastiques, et Coleridge lui même, après avoir établi cette identité fondamentale de la

faculté artistique dans ses divers moyens d'expression, ne voulut traiter que de la peinture et de la sculpture qui sont la *poésie* universelle, non confinée dans le domaine d'une langue[1].

Mais il n'y en avait pas moins là une idée nouvelle en Angleterre, que ni les *Discours* de Reynolds, ni l'*Essai sur le sublime et le beau* de Burke, qui constituaient à peu près toute la littérature esthétique de l'Angleterre, n'avaient précisée.

Quant à la définition du beau que donne Coleridge, la multiplicité dans l'unité, elle a la valeur qu'ont toutes les définitions de ce genre. C'est le commentaire par l'étude des œuvres qui serait important, et Coleridge ne l'a pas donné. Ce qui est intéressant pour l'étude de son esprit, c'est de voir que, quoique la définition soit empruntée à Schelling, Coleridge essaie de la rattacher aux néo-platoniciens, à ce Plotin qu'il avait tant admiré. La série des articles donnés à ce journal de province se termine par une citation de Plotin et annonce la suite, pour plus tard « dans un mode d'esprit plus élevé, sur un sujet plus noble, pour une audience plus appropriée, plus avertie intérieurement et extérieurement que c'est une profanation que de parler de ces mystères ».

N'est-ce pas un curieux exemple d'inadaptation à la vie? A ce moment Coleridge avait complètement oublié qu'il écrivait pour un journal, et que son but était de rendre service à son ami Allston, en prenant prétexte de son exposition de peinture à Bristol pour discourir sur les principes de l'art. Mais ce n'est pas la seule trace du trouble d'esprit où se trouvait alors Coleridge que renferment ces obscurs Essais. Il faut toujours en revenir là, ce ne sont que les ruines d'une

1. *Miscellanies*, p. 6-7, 20. Cf. Brandl, p. 357 sq.

pensée que nous trouvons dans tout ce qu'a fait Coleridge sous l'influence de l'opium.

L'honnête auditoire de Bristol, dont « l'attention ne se relâcha pas un instant », ne se doutait guère, sans doute, de ce qui se passait dans cette âme ardente, si abondamment prodiguée en paroles : « les grands yeux noirs de Coleridge et sa physionomie toute brillante d'intelligence, quand il était dans un état d'excitation, le prédisposaient en sa faveur ».

Mais son vieil ami Cottle en savait plus long. Coleridge lui avait fait une confession complète, qu'il crut devoir publier après sa mort, comme Coleridge en avait exprimé plusieurs fois le désir, pour que son exemple servît d'avertissement. Il faut se rappeler que le cas de Coleridge n'était pas exceptionnel. C'était un vice du temps que ce goût de l'opium. Les ouvriers même en prenaient, à ce que rapportent des témoins plus dignes de foi que Quincey. Après la première série de conférences à Bristol, le vertueux libraire et mauvais poète Cottle écrivait donc à Coleridge, « avec la conscience d'être animé des motifs les plus purs », un sermon en règle où il lui montrait comme un miroir implacable « ses yeux égarés, sa physionomie blême, sa démarche hésitante, sa main tremblante, et son corps en déroute ». Et Coleridge ne veut pas entendre parler de danger, ni se souvenir qu'il est chrétien, et qu'il a une famille, qui vit en partie aux dépens de son ami Southey. Jusque-là on pouvait penser que Coleridge vivait comme dans un rêve, sans avoir la notion bien claire du chemin parcouru. Mais, dans sa réponse à Cottle, il affirme qu'il a lutté pendant dix ans, avec une conscience claire de sa faute, un pareil aveu n'implique-t-il pas qu'il aurait eu la force de résister au début? Nous n'en savons rien. Il dit qu'il était poussé uniquement

par le désir d'éviter la souffrance et non pas de trouver une sensation agréable. Plus longtemps il s'abstenait d'opium et plus il était heureux et tranquille. Tout ce que nous voulons retenir de ces aveux, c'est que Coleridge n'a pas chanté comme Quincey « les plaisirs de l'opium [1] ».

Il faut lire, en même temps que cette lettre, celle que Southey écrivit alors à Cottle, et qui donne à peu près les seuls détails précis qu'on ait sur la quantité d'opium prise par Coleridge, variant, dit-il, de deux quarts par semaine à une pinte par jour. Southey ajoutait cruellement que, « pour la plus grande partie, infiniment la plus grande, ses habitudes étaient dues à l'inclination et à la sensualité ».

Il est difficile d'évaluer les responsabilités dans un cas de cette nature. Plus tard, c'est peut-être, comme le dit Southey, pour échapper au remords que Coleridge prenait du laudanum, avec remords.

C'est cette déchéance qui faisait « rire horriblement » ce démon de Quincey.

Après avoir fait son sermon, le brave Cottle essaya encore une fois de ramener Coleridge dans la bonne voie en proposant à Southey de faire appel à ses amis pour lui faire une pension, car les soucis d'argent étaient une des causes de sa faiblesse. Mais Southey répondit qu'on n'en était pas encore à cette humiliante extrémité, que d'ailleurs Coleridge avait eu l'avantage de cette pension pendant des années et n'avait rien fait. Il était l'homme juste, pour qui la faiblesse est incompréhensible. Mais si Coleridge exagérait sa propre faiblesse, Southey exagérait aussi la paresse et l'inactivité de Coleridge, qui ne cessa jamais de travailler.

1. *Cottle's Reminiscences*, 347, 354-5, 373-5.

Pour le moment il se réfugia, effarouché, chez un autre ami moins sévère, Josiah Wade, de Bristol, auquel il avait fait la même confession qu'à Cottle, en termes encore plus humbles, et qui avait recueilli le blessé en bon Samaritain. C'est chez lui qu'il écrivit les articles sur les Beaux-Arts dont nous avons parlé. C'est chez lui aussi que Washington Allston fit de lui un curieux portrait, qui entre bien dans son caractère à cette époque [1].

Le poète est assis, des papiers à la main, dans une église dont on aperçoit la fenêtre ogivale. C'est Coleridge prédicateur ou conférencier. Il y a la marque de la souffrance sur cette figure blême, à la bouche serrée. Les cheveux de cet homme de quarante-deux ans sont presque blancs. On peut y voir, si l'on veut, Coleridge dans l'ombre de l'église, où il allait passer le reste de sa vie et trouver une espèce de paix. C'est un portrait intime, où un peintre peu habile, mais qui connaissait Coleridge et qui l'aimait, a réussi à exprimer quelque chose de sa personnalité.

Les conférences des années 1811-1814 furent pour Coleridge une tâche pénible et qu'il s'imposait alors que sa pensée était souvent ailleurs. Pour la bien suivre il faut connaître ses conversations de la même époque, telles que les a rapportées Robinson [2].

Sans doute on y voit un esprit qui tend à se fermer, à se répéter, mais les tendances se précisent. Elles convergent presque toutes vers le mysticisme et toute la pensée prend une couleur religieuse.

Toute vérité est inspirée, est tenté de dire Coleridge, et parmi les inspirés il cite les Quakers, madame Guyon et sainte Thérèse. Spinoza, dit-il encore, a eu tort

1. *National Portrait Gallery* (Londres); reproduit en frontispice à la Bibliographie de Haney.
2. *Robinson's Diary*, t. I, p. 161-163.

de vouloir démontrer ce qui doit être un objet de foi.

La foi est un acte de la volonté plus encore que de l'entendement : « Pour devenir un croyant il faut aimer la doctrine et se sentir en harmonie avec elle, et non pas rester froidement à se demander si on doit croire ou non ».

Ceci anticipe tout à fait le Coleridge des dernières années, et si on veut encore l'appeler un philosophe, il est évident dès à présent qu'il est avant tout un philosophe de l'action, un moraliste, plutôt qu'un métaphysicien.

Dans une de ses conférences sur Shakespeare, Coleridge avait dit à propos d'Hamlet : « L'action est la grande fin de tout. Aucun intellect, quelque sublime qu'il soit, n'a de valeur s'il nous éloigne de l'action et nous mène à penser et penser tant et si bien que le temps de l'action est passé et que nous ne pouvons rien faire. »

Quelqu'un dit à Robinson : « Mais c'est sa propre critique qu'il fait là ». « Non, répondit-il, c'est une élégie sur lui-même[1]. »

En réalité c'était l'ébauche d'une philosophie nouvelle, car on pense bien que pour Coleridge l'action devait tout de même se déployer dans le domaine de la pensée, et n'entrer qu'exceptionnellement dans celui des faits. Il n'en eut pas moins un moment de véritable optimisme, qui amena, entre autres choses, sa réconciliation avec Wordsworth.

En 1812, encore, allant voir sa famille à Greta-Hall, il avait eu le courage de passer devant la maison de Wordsworth sans y entrer. Robinson amena la réconciliation, Coleridge protesta qu'il avait aimé

1. *Robinson's Diary*, t. I, p. 191.

Wordsworth et les siens trop longtemps et trop profondément pour que cette affection pût jamais cesser.

Il lui assura que depuis qu'il l'avait quitté, ses carnets de notes avait été ses seuls confidents, qu'il n'avait jamais douté un instant de sa parole, qu'il n'avait jamais cessé, dans son angoisse et son endurcissement de cœur contre lui, de l'honorer et de l'aimer.

Malgré tout il y avait quelque chose de nouveau, l'indépendance de Coleridge vis-à-vis de Wordsworth, et le sentiment que tous deux avaient, qu'ils n'étaient plus faits pour se comprendre [1].

Wordsworth, avec son calme olympien, résumait sa pensée devant Robinson en disant que personne ne l'avait complètement compris, sans excepter Coleridge. qui n'était pas assez heureux pour entrer dans ses sentiments. « Je suis moi-même, ajoutait-il, le plus heureux des hommes et aucun des hommes qui ne partagent pas ce bonheur, qui vivent dans un état de hâte continuelle, et dont le bonheur dépend des opinions d'autrui ne peut comprendre les meilleurs de mes poèmes [2]. »

En tous cas cette réconciliation rendit un moment le courage à Coleridge, et le succès vint le récompenser.

Après les conférences vint le théâtre. La tragédie romantique de 1797, *Osorio*, refaite, fut jouée à Drury Lane en janvier 1813, sous le titre de *Remorse*, sur la recommandation de lord Byron.

Ce fut un triomphe pour l'époque, vingt représentations et près de 400 livres (10 000 francs) pour l'auteur [3].

1. *Letters*, p. 595-7; *Thomas Poole and his Friends*, t. II, p. 244; Campbell, LXXXVI.
2. Robinson, t. I, p. 199.
3. *Letters*, p. 602, 608-8, 610-11; Brandl, p. 350.

Mais le succès dura peu et Coleridge retomba bientôt dans le découragement. La philosophie de l'action n'était pas encore prête. Il se répandait tout entier en conversations et trouvait que tout le monde lui empruntait ses idées.

Après avoir lu un brillant article de Hazlitt, qu'il rencontrait souvent chez Lamb, sur les causes de la décadence de la comédie, il écrit qu'il appellerait cet article un chef-d'œuvre, « s'il n'était gêné par un souvenir précis d'avoir *causé* chez Lamb tout cela ». Avant de lire le *Childe Harold* de Byron, « dont tout le monde parle », il sait que ce poème est fait exactement sur le plan que lui Coleridge avait conçu il y a six ans et consigné dans un de ses carnets. Il n'est pas jusqu'à ses articles de journal qu'on ne pille et qui ne deviennent « la matière de beaucoup de beaux discours à la Chambre des Communes[1] ».

Tout cela n'était naturellement qu'excuses à son inaction, dont nous soupçonnons la cause quand nous nous rappelons ses confessions de Bristol. Mais vers la fin de 1814 une nouvelle amélioration se produisit. Il put donner au *Courier* de Daniel Stuart une série d'articles sur l'émancipation des catholiques en Irlande, et retourna chez les Morgans dans le Wiltshire. S'il les avait quittés il semble bien que c'est surtout parce qu'ils avaient pris trop au sérieux la tâche de le guérir de l'opium. Comme il disait à Mrs. Morgan qu'il aimait mieux mourir que de continuer à supporter les souffrances que lui causait la privation de l'opium, celle-ci répondit fermement qu'il vaudrait mieux qu'il mourût que de continuer à vivre comme il vivait. Mais quand la résolution

1. *Letters*, p. 585, 615; *Letters from the Lake Poets*, p. 224, 219. Comp. Robinson, t. I, p. 272.

de se guérir fut venue de lui-même, il retourna à ses amis et vécut avec eux jusqu'au moment de sa retraite définitive, à Highgate, en 1816[1].

La production de ces deux années de travail suivi est importante. En 1815 et 1816, outre les deux *Sermons laïques* (publiés en 1816 et 1817), Coleridge écrivit la *Biographia Literaria* que nous avons déjà eu si souvent l'occasion de citer, œuvre étrange et confuse où il mit toutes ses idées, toutes les aspirations des années de souffrance qu'il passa depuis son retour de Malte jusqu'à sa retraite à Highgate.

De plus il prépara une nouvelle édition de ses Poèmes, parue en 1817 sous le titre de *Feuilles Sibyllines* et publia enfin le poème de *Christabel* qui circulait en manuscrit, qu'il récitait parfois lui-même dans le monde et qui était célèbre avant d'avoir été imprimé. Mais dans sa pensée c'était plutôt un adieu à la poésie qu'un retour à la poésie que cette publication. Quand il voulut essayer d'écrire une nouvelle tragédie, encouragé par le succès de *Remorse*, le résultat (*Zapolya*, 1817) fut si malheureux qu'il s'excusait lui-même de cette œuvre manquée, écrite sans inspiration et qui prouve seulement ses dons de versificateur. Il n'en recommandait que quelques passages, pour leur valeur poétique plutôt que dramatique[2]. L'inspiration du moment, c'est l'inspiration philosophique et sociale, telle qu'elle apparaît dans les *Sermons laïques*.

Mais il ne faut pas oublier le préambule, les articles de 1814 sur l'émancipation catholique en Irlande qui sont surtout un cri d'alarme contre le jacobinisme.

1. Lettre de Southey dans Cottle, *Reminiscences*, p. 373. Comparer *Estlin Letters*, XIX, p. 103.

2. Lettre à l'auteur de *Peter's Letters to his Kinsfolk*, dans l'édition des *Poems of S. T. Coleridge*, par R. Garnett, p. 316.

Si nous oublions que Coleridge est avant tout un ennemi de la France et de la Révolution française nous ne comprenons rien à son plan de régénération sociale de l'Angleterre par la religion. En 1809 Coleridge avait donné dans *l'Ami* une discussion abstraite des principes de la Révolution française, mais, depuis 1812, il était terrifié des progrès du jacobinisme, c'est-à-dire de la démocratie, en Angleterre même. Avec une pénétration rare, il voyait, en 1814, que rien n'était fini avec la chute de Napoléon [1]. Alors que l'Angleterre conservatrice allait s'endormir enivrée d'un optimisme universel, après Waterloo, Coleridge lui montrait le démon toujours en éveil, le jacobinisme vivant encore, alors que « l'enfant et le champion du jacobinisme » était vaincu [2].

Maintenant il dénonce la « religion d'iniquité » dont l'organisme visible a été écrasé, mais dont il faudrait faire disparaître le mauvais principe. Cet esprit de sédition, il règne en Angleterre comme en Irlande. Le peuple s'habitue dans une foule de sociétés au *gouvernement par le club* [3]. Même les tentatives d'éducation du peuple effrayent Coleridge, par exemple le système du Dr Bell, un des grands symptômes du

1. Une note inédite de Coleridge à une brochure de Godwin (1800), *Thoughts occasioned by the perusal of Dr Parr's Spital Sermon* (BM., C. 45, f. 18, p. 7) est probablement de cette époque. « Jacobinism, was then the weakest, when it excited the whole hallo-balloo of alarm, and sinking from men of letters to the labouring classes, it has increased in strength and danger in exact proportion as the alarm has decreased. It is with Jacobinism as with the French Empire; we made peace at the very time that war first became just and necessary. »

2. Comp. *Letters*, p. 597, où il rapporte des conversations entendues dans un cabaret (1812), et 642, sur l'état des esprits à Calne.

3. *Essays on his own Times*, t. III, p. 684 et suiv., 687.

mal, « la rage de l'innovation, le mépris et la haine de tout ce qui a été établi anciennement ».

Il n'y a pas jusqu'à la Société biblique britannique et étrangère qui n'excite ses soupçons!

L'esprit jacobin est partout dans l'air et ce n'est pas l'instant de parler au peuple de ses droits. Toutes les sociétés sont nuisibles, « non seulement les associations à but politique avoué, mais toutes les associations d'individus faites sous serment [1] ».

Mais, pour arriver à la question irlandaise, Coleridge rappelle que si l'action politique s'y exerce par deux sociétés rivales, si ces deux sociétés sont illégales et méritent le blâme prononcé par le juge Fletcher, auquel Coleridge adressait ses lettres, il en est une infiniment plus coupable que l'autre, c'est celle des Irlandais Unis, dont on se rappelle les exploits en 1791-92. Or ces excès ont été provoqués par les prétendus torts faits aux catholiques romains « qui étaient admis à tous les droits politiques dont ils ne s'excluaient pas eux-mêmes par le refus du Test act ». Ainsi les catholiques n'étaient pas persécutés, puisqu'il suffisait de renier le catholicisme pour n'être pas persécuté. La ligue protestante ne persécutait pas le catholicisme comme religion, ne prétendait la restreindre en rien excepté « en ce que les dogmes, l'influence et les rapports avec l'étranger de leur hiérarchie, l'état d'incivilisation et de bigoterie bien connu et les préjugés invétérés des paysans catholiques rendait nécessaire pour la sûreté publique ».

Plus loin, nous voyons que le sentiment patriotique irlandais n'est qu'une « transformation illusoire et pernicieuse de l'attachement local et de l'esprit de clan ». La conclusion c'est qu'il ne faut pas parler

1. *Essays on his own Times*, p. 700, 702, 708.

de « malheureux désordres, mais de désordres pervers, détestablement pervers, atrocement coupables, dont les auteurs sont maudits quels qu'ils soient[1] ».

On peut mesurer les progrès de l'autoritarisme dans l'esprit de Coleridge depuis quelques années en se reportant aux articles qu'il avait publiés en 1811 sur la pétition des catholiques irlandais[2]. Alors, quoique Coleridge signalât avec inquiétude l'esprit de rébellion parmi eux et leurs alliés protestants, il voulait bien reconnaître que les sujets de plainte des Irlandais en 1782 avaient été « nombreux et réels », que leurs plaintes étaient justes et raisonnables, et que « les vues qui empêchèrent l'Angleterre d'éviter les concessions forcées en offrant ce qu'on lui demandait spontanément, étaient aussi erronées qu'étroites et égoïstes ». Il écrivait alors que s'il se voyait obligé d'appeler les troubles de 1782 « rébellion contre la loi », il était peu disposé à les condamner au point de vue moral. Il ne repoussait l'émancipation des catholiques que parce qu'elle était présentée comme préliminaire à la dissolution de l'Union. Il protestait que, « pour la religion catholique, telle qu'elle est comprise et pratiquée par beaucoup, il a le plus grand respect mais que, dût-il se faire catholique demain, il aurait la même opinion ». Il disait enfin que « si des deux nations unies l'une a été depuis un siècle et demi la plus heureuse, la plus prospère et la plus rapidement progressive de la Chrétienté, et l'autre au dernier et plus bas rang du monde civilisé « la

1. *Essays on his own Times*, p. 712, 721, 723, 724, 732, 733. La série des articles est inachevée, Coleridge assure (*Letters from the Lake Poets*, p. 225) que la majorité d'entre eux est restée inédite, parce que Mr Street (le secrétaire de la rédaction du *Courier*) ne les aimait pas.

2. Ils ont été placés par erreur *après* ceux de 1814, dans les *Essays on his own Times*.

plus commune justice, non moins que la générosité, exige que le principal et plus lourd blâme en soit porté par la nation la plus heureuse et la plus éclairée [1] ».

Aujourd'hui il n'est plus question des souffrances de l'Irlande, ni de réformes pour l'Irlande. Mais c'est une évolution générale dans son esprit qui a produit ce changement d'opinion sur un point particulier.

Les deux *Sermons laïques*, le premier intitulé « le Manuel de l'Homme d'État », ou « la Bible est le meilleur maître de la sagesse et de la prévoyance politiques », adressé aux classes supérieures de la société, et le second, « Sermon laïque adressé aux classes supérieures et aux classes moyennes, sur la détresse et le mécontentement actuels », nous donnent la théorie et la pratique de ce qu'on pourrait appeler le protectionnisme moral et religieux de Coleridge [2].

Le premier montre dans l'étude et la compréhension de la Bible, qui est la révélation de la Raison, le remède à tous les maux qui dérivent de la Révolution française et aussi de la contre-révolution, « qui a été mal dirigée jusqu'à la guerre d'Espagne ».

La Bible seule peut fonder le droit divin et fonder la véritable théocratie. Prenons un exemple historique. Quelles sont les véritables causes de la Révolution française? « L'importance croissante de la classe commerçante et manufacturière et son incompatibilité avec les anciens privilèges féodaux, l'esprit de sensualité et d'ostentation qui de la cour s'était étendu à toutes les cités du royaume, la prédominance d'une philosophie présomptueuse et irréli-

1. *Essays on his own Times*, p. 773, 883 et suiv., 924, 892-93.
2. 2e ed. 1839 (à la suite de *Church and State*, 3e ed.), p. 234-35.

gieuse, l'importance extrêmement exagérée accordée au savoir et à la puissance donnés par les perfectionnements des arts et des sciences, spécialement de l'astronomie, de la mécanique, et d'une chimie qui semblait faire des miracles, etc., etc. »

Or tout cela a été prédit par la Bible, dit Coleridge, avant d'être devenu « une triste et irrévocable vérité historique » (Isaïe, XLVII, 7 et suiv.). Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que la prédiction ne s'adresse pas seulement à la France, elle menace aussi l'Angleterre. Il faut se garder de deux erreurs, celle qui prétendrait priver le peuple de toute connaissance, de tout espoir d'amélioration de son sort, et l'autre, qui consiste à croire que l'éducation nationale sera réalisée quand le peuple saura lire et écrire.

Cette instruction n'est qu'un moyen et non une fin. La fin c'est le développement des facultés et la formation des habitudes. Littéralement, il faut faire l'éducation du peuple, qui est un enfant et non un maître. La condition préliminaire de toute éducation c'est l'éducation des éducateurs, c'est-à-dire des classes supérieures. Mais la philosophie et la religion sont dans l'abandon, du moins la vraie philosophie, celle qu'on trouve par la religion. Le dernier des animalcules pour lesquels l'Océan est une goutte d'eau est en lui-même un problème infini dont Dieu omniprésent est la seule solution.

Ainsi dès cette époque la philosophie de Coleridge aboutit à l'apologie de l'Église établie : *Esto perpetua!* et recommande sa mainmise sur l'éducation, lorsqu'elle sera devenue vraiment la maîtresse de religion, c'est-à-dire de philosophie.

Il s'agit de réaliser les commandements de la religion dans les faits : première indication bien vague, mais que nous verrons se préciser dans le second

sermon laïque, qui passe à l'application de la théorie théocratique.

Le Sermon laïque, adressé aux classes supérieures et aux classes moyennes, sur la détresse et le mécontentement actuels, ne semble pas dans ses premières pages apporter un Évangile nouveau. C'est d'abord la glorification de l'Angleterre. Tout Anglais, dit Coleridge, a un avantage inestimable, étant Anglais, citoyen de l'« île privilégiée ». Les hommes aujourd'hui valent mieux que les principes. Mais il est facile de connaître les bons principes. On a la Bible, le meilleur manuel de l'homme d'État. Le moment est venu d'en appliquer les préceptes. « La splendeur de nos exploits pendant la dernière guerre est moins honorable pour nous que la magnanimité de nos vues et notre confiance généreuse dans la victoire de la bonne cause. Aussi, nous nous sommes faits une bonne réputation et les nations qui nous entourent ont montré des dispositions à suivre notre exemple et à imiter nos institutions. » Il faut soutenir cette bonne réputation. Il sera encore plus glorieux pour l'Angleterre et plus instructif pour ses voisins d'avoir trouvé un remède à ces misères sociales auxquelles toutes les nations sont sujettes, que d'avoir vaincu Napoléon. Il faut se réformer soi-même après avoir sauvé l'Europe.

Aimons-nous notre pays? Nous sommes alors des amis du peuple, car c'est, dit Coleridge, ce qui nous distingue du « démagogue factieux » qui n'est jamais un patriote. Et le Sermon commence par une longue et vague déclamation contre ces démagogues immoraux, trompeurs, incendiaires, tyrans, enfin hypocrites, que Coleridge ne désigne pas plus clairement[1].

1. P. 337.

La misère actuelle n'est pas due au chiffre des impôts, mais seulement à leur mauvaise répartition. On a cherché des responsabilités individuelles ou collectives, on a parlé comme toujours de pensions et de sinécures, de capitalistes et d'accapareurs.

Tout cela c'est la tactique habituelle des démagogues. La crise a eu des causes naturelles. La fin de la guerre a eu pour conséquence un immense développement de la population, des voies de communication et de l'industrie, et en même temps des effets démoralisateurs sur la société et les partis politiques. Mais personne encore n'a dénoncé le mal, que les démagogues, qui l'ont dénaturé dans leurs discours et n'en ont pas montré les causes véritables [1].

Une des causes profondes, c'est la prédominance de l'esprit commercial, qui n'a plus de contrepoids dans la noblesse et la religion. Si les titres et les privilèges sont plus recherchés que jamais, c'est précisément parce qu'ils sont moins respectés et que plus d'individus espèrent y atteindre. La superstition de la noblesse causait bien des maux, mais celle de la richesse s'y ajoute maintenant [2].

L'autorité de la pensée a également subi une éclipse. Il n'y a plus de philosophie, il n'y a plus qu'un empirisme physique et psychologique. Il y a des amateurs, des musiciens, des botanistes, des amateurs de fleurs, des minéralogistes, des archéologues. Si Platon revenait, on lui préférerait un « ouvrier de laboratoire » qui viendrait de « désoxyder une terre » comme le silex ou la chaux. Autrefois, pendant la Renaissance, les princes et les grands étaient familiers avec la philosophie, les plus grands poètes

1. P. 347, 353-57, 358.
2. P. 359-361.

étaient disciples de Platon, mais les vivants de l'âge présent laissent sagement les morts avec les morts[1] !

Ceci n'est-il pas tout à fait ruskinien déjà ? Si les peuples ont perdu la foi, le respect et le sens de la beauté, c'est la faute de la science, cette superstition[2] !

La plus importante des influences qui peuvent contrebalancer celle de l' « esprit commercial » c'est celle de la religion. Mais où se trouve maintenant la vraie religion ? Les Unitaires sont à peine des chrétiens. C'est la religion du sens commun. Si elle était logique, elle n'aurait que faire de l'Écriture. Il existe une minorité intéressante par la pureté de ses mœurs et sa familiarité avec l'Écriture, ce sont les Quakers. Mais leurs principes moraux sont presque ceux d'une morale laïque. Ils ont abandonné toute la partie spéculative de la religion. Et avec la religion s'en vont la philosophie et la poésie, dont elle renferme toute l'essence. Que la religion en général n'ait plus la même part qu'autrefois dans la vie, la violence même des passions politiques le prouve : la tolérance actuelle en fait de religion n'est qu'indifférence. Il n'y a plus de théologiens, plus de sermonnaires. Il y a des écoles où on prétend n'enseigner de la religion que ce qui est commun à toutes les reli-

1. P. 362, 364. *I pains me to remember with what applause a work that placed the inductions of modern chemistry in the same rank with the demonstrations of mathematical science, was received even in a mathematical University.* Il faut se rappeler que Priestley était unitaire et que Lavoisier était Français. Mais surtout Coleridge, qui essaya plus tard de se distinguer dans une physique et une chimie *a priori* (l'idée d'une métaphysique de la qualité fut une de ses conceptions favorites) ne paraît pas avoir jamais eu la notion de la nature vraie de l'expérience.

2. Comparer l'Introduction, p. 323-24, où une allégorie nous montre la superstition alliée à la science de la nature.

gions, et on veut répandre dans le peuple des Bibles sans notes et sans commentaires [1]!

Ainsi l'esprit commercial triomphe. Comment se manifeste-t-il? On dit que les crises périodiques du crédit ne sont qu'une tendance perpétuelle à l'équilibre. Mais n'est-ce pas là une définition de la tempête, dit spirituellement Coleridge, et l'équilibre lui-même nous ne le voyons jamais s'établir. Les personnes ne sont pas des choses et les personnes ne retrouvent pas leur équilibre social après les crises. Toutes les ruines ne sont pas réparables, l'insécurité à elle seule est démoralisante. Voyez, dit Coleridge, « les mœurs romaines sous le triumvirat, le règne de Charles II, et Paris en 1817 ». Il ne faut pas espérer que la révolution commerciale n'aura pas le même effet que les révolutions politiques.

La vie humaine s'est augmentée en quantité, mais examinons la qualité des articles. La vie humaine est un métal malléable, dont on peut faire le poignard de l'assassin aussi bien que l'outil de l'ouvrier. Coleridge a vu de grandes misères, un district d'Écosse dépeuplé. Et qu'on ne dise pas que la balance du bonheur humain total penche en faveur du nouvel état de choses : « Car j'ai passé par plus d'une ville manufacturière depuis lors, et j'ai vu plus d'un groupe de vieux et de jeunes, des hommes et des femmes, à l'aller et au retour de l'usine, mais je n'ai jamais pu me contraindre à cette opinion. Je crois toujours qu'il faut peser les hommes et non les compter, et que leur valeur intrinsèque doit rester le critérium final ».

Or les fluctuations des salaires ont amené l'imprévoyance dans la classe ouvrière, et avec elle le

1. P. 365, 381-91, 392, 394, 398.

mécontentement et un système d'association factieuse. A la campagne, les paysans tombent dans le paupérisme à mesure que les profits et le luxe des fermiers s'accroissent. Le prix de toutes choses a augmenté démesurément, et les propriétaires ne peuvent plus soutenir leur rang sans se laisser gagner par l'esprit commercial. Les rentiers ont été la dupe des spéculateurs. C'est l'excès de l'esprit commercial qui est au fond de toutes les calamités présentes.

Pas plus que l'industrie, l'agriculture ne doit être fondée sur les principes du commerce. Les fins dernières, les fins positives de l'État sont :

1° Rendre plus facile la subsistance des individus;

2° Leur procurer l'espérance d'améliorer leur condition;

3° Développer les facultés essentielles de l'humanité c'est-à-dire les facultés rationnelles et morales.

Ces principes s'appliquent également à l'administration des propriétés particulières. Mais on ne peut que faire appel à la conscience. « Il serait fou de proposer et plus fou de tenter une réforme ou une innovation quelconque qui ne serait pas obtenue d'un agent libre par la simple représentation de vues plus justes et d'intérêts plus nobles, et qui ne lui en laisserait pas le mérite. Des fous seuls pourraient rêver de miner et de faire sauter la fondation d'une maison pour employer les matériaux à réparer les murs. » Il s'agit seulement de savoir ce qu'est la propriété et on sait au moins ce qu'elle ne peut pas être, elle ne peut s'étendre à la propriété inaliénable et intransférable de l'État, la santé, la force, l'honnêteté et l'amour filial de ses enfants [1].

1. P. 413-15, 417-20.

Mais de pareils principes ne peuvent trouver place dans l'esprit commercial, qui n'a pas et ne peut pas avoir d'autre fin que lui-même. C'est lui qui a créé la loi des pauvres, ce fléau. C'est une loi *commerciale*, c'est l'aboutissement de l'esprit commercial sans influence compensatrice pour l'éclairer, sans l'esprit de l'État.

Coleridge croit que les sociétés anciennes l'avaient, cet esprit de l'État. Il oublie qu'elles avaient aussi l'esclavage. Quelle aurait été, se demande-t il, l'impression du Sénat romain ou de l'assemblée des Athéniens, si on était venu leur proposer « d'assembler par milliers dès leur enfance, des hommes, comme des parties d'un puissant système mécanique, sans que les employeurs aient pris aucun engagement de combattre ces conditions funestes par l'éducation, la discipline ou des règlements effectifs, si on leur avait dit qu'en cas d'insuccès de tout ou partie des entreprises, les auteurs se tireraient d'affaire comme ils pourraient, et laisseraient à la merci de la communauté et à la sollicitude de l'État, ou peut-être à la famine, à la violence, puis à la vengeance des lois, la multitude misérable et probablement turbulente qui serait alors sans emploi et sans utilisation possible[1] » ?

Coleridge paraît ici se contredire et faire appel à l'État, alors qu'il a protesté que la réforme devait venir des individus, mais il a très bien vu les phénomènes sociaux qu'il avait sous les yeux.

Les échelons intermédiaires, les plus importants de l'échelle sociale sont brisés, et l'espérance qui distingue l'homme libre de l'esclave est éteinte.... Les paysans s'empressent, pour que les enfants puissent ajouter quelque chose à leur maigre pitance, de les envoyer dans

1. P. 425.

les usines, et les jeunes gens font ce qu'ils peuvent pour s'échapper vers les villes.

Mais quel peut être enfin le remède à un mal qui s'est établi graduellement et auquel tout le monde a conspiré? C'est l'effort commun de tous. Si nous sommes une nation chrétienne, nous devons apprendre à agir, comme nation et comme individus. En conséquence. Coleridge propose l'abolition de la loterie, la réforme des lois fiscales, la réglementation de l'industrie, il prêche l'action sociale à la noblesse, qui doit faire l'éducation de ses « clients et dépendants naturels ». Elle doit regarder ses propriétés comme « mises à l'abri de toute immixtion humaine par tous les principes du droit et de la politique, mais constituant des postes de confiance, qui comportent des devoirs envers Dieu et envers le pays[1] ».

Devenons un peuple meilleur et la réforme de tous les maux publics réels ou supposés... suivra d'elle-même. En un mot que chacun mesure ses efforts à son pouvoir, à sa sphère d'action et fasse tout ce qu'il peut. Qu'il donne de l'argent quand il ne peut pas agir personnellement, mais qu'il agisse par lui-même, et dans le détail, aussi souvent qu'il lui sera possible. Adoucissons les maux que nous ne pouvons guérir, consolons ceux que nous ne pouvons secourir, et pour le reste comptons sur la promesse du Roi des Rois, par l'intermédiaire de son prophète :

« Bénis soient ceux qui sèment au bord de toutes les eaux. »

On voit assez que Coleridge, tout en prêchant, comme Ruskin, l'intervention de l'État, est encore plus conservateur que lui. On a exagéré la portée socialiste du deuxième Sermon, pour l'avoir considéré sans doute séparément. Mais le *Manuel de l'Homme d'État* en est la préface indispensable, et montre bien

1. P. 428-30.

en Coleridge un homme du passé plutôt qu'un précurseur. Son socialisme est, comme tout socialisme, un protectionnisme, mais, de plus, un gouvernement paternel et théocratique. Les deux Sermons laïques sont encore, comme l'*Ami*, une œuvre d'éducation, et Coleridge est convaincu que « la question sociale est une question morale ». Le remède qu'il propose se réduit en somme à l'application des principes du christianisme. Si on veut y voir du socialisme chrétien, c'est au sens où tout chrétien convaincu est « social », c'est-à-dire membre d'une société avant d'être individu. Toutes ces conceptions étaient singulièrement originales en 1817. Coleridge, presque en même temps que Wordsworth, fait le premier appel à l'« interventionnisme » social, quinze ans avant les premières réformes [1].

Il n'est pas difficile d'expliquer historiquement cette évolution. C'est à la fois la crainte de la démocratie et la pitié pour la misère du peuple qui ont inspiré Coleridge. Les années 1816-1817 marquèrent une crise dans l'histoire du peuple anglais [2]. Les écrits contemporains sont pleins d'allusions aux révoltes et à la répression, à la misère du peuple industriel apparaissant pour la première fois dans toute son étendue. D'autre part, Coleridge s'était convaincu des progrès du « jacobinisme » dans le peuple. Il pressait Southey d'écrire quelque chose « dans sa manière impressionnante » sur ce thème dont personne ne lui paraissait comprendre la « gigantesque grandeur » [3]. Il se faisait de plus en plus aristocrate, pour détester un démo-

1. V. Cazamian, *Le roman social*, p. 148.
2. Seignobos, *Histoire politique de l'Europe au XIXe siècle*, chap. II, p. 26 et suiv.
3. *Letters*, p. 597 (à Southey, 12 mai 1812). Voir plus haut, p. 306 n., et cf. *Anima Poetae*, p. 174; Gillmann, p. 223.

crate comme Burdett, qu'il avait entendu acclamer. Dans son désir d'action, il croyait être deux fois prophète, en dénonçant la démocratie et en réclamant une protection pour le peuple des usines. En tous cas il sut comprendre, presque seul parmi ses contemporains, la double révolution qui se faisait dans les esprits et sur le sol même de l'Angleterre, transformée de pays agricole, au régime patriarcal, en nation démocratique et industrielle.

Il ne se contenta pas de proclamer un principe, il fit au moins une tentative pour en obtenir l'application sur un point particulier, le travail des enfants dans les usines, « des enfants élevés dans le coton », comme il disait amèrement. A propos du Bill, proposé en 1818 par le père de sir Robert Peel, il fit imprimer et distribuer des circulaires et nous le voyons demander des renseignements sur la possibilité d'une législation ouvrière à son ami Robinson en termes significatifs[1].

Pouvez-vous me donner des exemples d'autres cas dans lesquels la législation est intervenue directement ou par conséquence immédiate dans ce qu'on appelle ironiquement la liberté du Travail (c'est-à-dire a *osé* prohiber le meurtre des âmes et l'infanticide du côté des riches, et le suicide du côté des pauvres), quelque décision de nos graves autorités sur le droit, depuis Fortescue jusqu'à Bacon, et de Bacon jusqu'à Kenyon et Eldon.... La seule objection qui puisse produire quelque hésitation à la Chambre des Lords sur le Bill de sir Robert Peel, qui vient de passer à la Chambre des Communes, viendra de ce lord plébéien écossais (Lauderdale) : le dangereux précédent de l'intervention législative, voulant dire par là que le présent Bill constituerait un premier précédent [2].

1. *Letters*, p. 688-89, n. (à J.-H. Green, 2 mai 1818). *Robinson's Diary*, t. I, p. 314 (Lettre de Coleridge, 3 mai 1818).

2. Il y avait un précédent, la loi de 1802, qui interdisait la

Le bill fut repoussé par la Chambre des Lords sur l'intervention de Lauderdale, comme Coleridge l'avait prévu. L'impression que ressentit Coleridge fut si profonde qu'elle alla jusqu'à ébranler ce robuste optimisme national que nous avons vu trôner encore dans la chaire du prédicateur laïque, la foi en la supériorité morale de l'Angleterre sur toutes les autres nations. Il écrivait dans un de ses carnets :

En songeant à mes efforts sans succès, mais non sans énergie, en faveur des pauvres petits esclaves blancs des manufactures de coton, je me demande à moi-même : « Mais cependant ne sommes-nous pas meilleurs que les autres nations chrétiennes? » Oui, peut-être. Je ne sais pas. Meilleurs que les Français, certainement, Mammon comparé à Moloch et Bélial. Mais la Suède, la Norvège, l'Allemagne, le Tyrol ? Non [1].

C'était le découragement qui lui venait toujours à la première tentative infructueuse. Il n'en fit plus guère dans ce sens et, remontant dans la spéculation théologique et morale, ne chercha plus à combattre le mal sur la terre. Mais il garda jusqu'à la fin la noblesse de n'être pas un satisfait, quoiqu'un fatalisme vague lui rendît la résignation plus facile.

Une conversation de 1820, si elle est exactement rapportée, nous le montre bien sceptique sur les effets de la législation humaine. L'individu, la société sont entraînés à tous les vents comme la graine du chardon, et toute loi est impropre à atteindre son but. Mais cette dernière évolution ne s'acheva jamais en

journée de plus de douze heures pour les enfants assistés. Les autres attendirent les réformes jusqu'en 1834-1844 (Seignobos, p. 55-56).

1. *Anima Poetae* (vers 1819), p. 284.

lui et pendant tout le reste de sa vie Coleridge, tout en abhorrant la démocratie, aurait voulu que les classes supérieures et le gouvernement remplissent le rôle de « protecteurs du peuple[1] ».

1. Allsop, *Letters, conversations*, p. 24.

CHAPITRE XI

(1817-1834)

La *Biographia Literaria* (1817). — Aveu d'impuissance philosophique. — Comment Coleridge est reçu par la critique contemporaine : un poète lapidé. — Coleridge se retire à Highgate chez le médecin Gillmann. — Rencontre de Keats. — Études nouvelles : la philosophie romantique de la nature. — Les mystiques allemands et anglais. — Coleridge arrive à l'orthodoxie. — Les *Secours à la Réflexion* (1825). — Visite de Carlyle et portrait de Coleridge par lui. — *L'Église et l'État* (1830).

Nous avons laissé Coleridge à Calne, chez les Morgans. Il y travailla toute l'année 1815 à la nouvelle édition de ses poèmes, pour laquelle il avait trouvé ce titre superbe, les *Feuilles Sybillines!* Mais à cette édition il fallait une introduction biographique. Ce fut la première idée de la *Biographia Literaria*, qui ne parut qu'en 1817.

Coleridge avait été repris de la tentation d'exposer enfin sa philosophie au public, de préciser sa croyance religieuse, enfin d'intervenir dans la controverse sur les poèmes de Wordsworth, où son nom avait été prononcé plus d'une fois. Tout cela nous a valu un des livres les plus étranges qui ait jamais été imprimés.

Ce n'est pas une biographie. Après le récit de sa

jeunesse, Coleridge commence une série de digressions philosophiques et morales qui remplissent presque tout le premier volume. Après un chapitre sur la « prétendue irritabilité des hommes de génie » vient une défense de Southey, puis une critique de la nouvelle préface des *Ballades Lyriques*, dans laquelle Wordsworth avait voulu faire la théorie de l'imagination poétique. C'est l'occasion d'une dissertation philosophique de deux cents pages, comprenant des digressions sans nombre, qui prépare, par une étude historique de la philosophie de l'association, depuis Aristote et saint Thomas jusqu'à Hartley, cette théorie de l'imagination, que Coleridge voulait donner et qu'il ne donne pas, car, à la fin du premier volume, il insère une lettre (imaginaire) d'un ami qui lui conseille charitablement de ne pas l'infliger encore aux lecteurs non préparés! Le second volume comprend trois parties distinctes, une étude critique de la poésie de Wordsworth[1], une réimpression des lettres d'Allemagne (*Satyrane's Letters*, déjà publiées en 1809-10 dans l'*Ami*), et une critique du drame romantique du Rév. Maturin, *Bertram*, qui venait d'être joué à Drury Lane à la place du *Zapolya* de Coleridge, qui paraît n'avoir pas voulu y faire les changements nécessaires pour la représentation. La *Biographia Literaria* se termine par une apologie et une profession de foi chrétienne.

1. Wordsworth était discuté surtout depuis la publication des *Poèmes* (1807). Ce qui prouve que Coleridge préparait depuis longtemps cette critique de Wordsworth, c'est qu'il ne parle pas dans la *Biographia Literaria* de l'*Excursion* parue en 1814. Il dut travailler à ces chapitres dès 1810 (Crabb Robinson, t. I, p. 159) et les refondre après la publication de la nouvelle édition des poèmes en 1815, mais en renonçant à l'idée qu'il avait eue d'écrire une critique spéciale de l'*Excursion* (*Letters*, p. 650).

Cette analyse ne suffit-elle pas à faire comprendre ce qu'est en réalité la *Biographia Literaria*, une tentative faite par Coleridge pour mettre dans une œuvre sans méthode toute la pensée de ses dernières années comme critique, philosophe et théologien, de s'imposer enfin comme un des hommes dignes de l'admiration de l'Angleterre de son temps. Mais jamais le pauvre grand homme n'a si mal réussi.

La partie philosophique de l'œuvre ne pouvait lui attirer que des risées. Quel aveu d'impuissance que cette épître imaginaire où Coleridge se faisait conseiller de ne pas publier encore ce qu'il représentait comme l'œuvre de sa vie et l'essence de sa pensée, parce que le lecteur n'était pas à même de le comprendre!

On ne comprendrait rien à ces aberrations si on ne savait dans quelles circonstances la *Biographia* a été composée.

Coleridge était plus que jamais sous la domination de l'opium. Les Morgans n'avaient pu le libérer, et il s'était décidé à les quitter. En avril 1816, il était venu à Londres. Le malheureux s'était logé dans la maison d'un pharmacien, pour se guérir! Autant aurait valu, assurait Lamb, enfermer quelqu'un qui aurait eu la fringale de la lecture, à la bibliothèque du Vatican. Il finit par où il aurait dû commencer, avoua tout à son médecin, qui lui conseilla de prendre pension chez le Dr Gillman, à Highgate. Il y vint avec la pensée d'y passer quelques mois, et il y resta dix-huit ans, jusqu'à sa mort, avec quelques courtes interruptions. Pendant cette même année, par exemple, il passa quelques mois au bord de la mer, à Muddiford, dans le Hampshire, mais aussitôt revenu à Highgate, il reprit sa cure d'abstention. En vérité, l'opium lui était devenu nécessaire et il en prit toute sa vie, mais

seulement sur l'ordonnance de son nouveau médecin et en quantité raisonnable.

Mais il est certain que toutes ces publications des années 1816 et 1817 ont été faites sous l'influence d'un état d'esprit déplorable. Si Coleridge a coupé court à l'exposition de sa philosophie dans la *Biographia*, c'est qu'il était incapable de la formuler, et les pages mêmes de son exposé historique sont faites d'emprunts qui n'étaient que le résultat de son incapacité de travail philosophique.

Et puis autre chose encore était survenu pour l'accabler, c'était la critique qui avait accueilli ses œuvres, dès qu'il avait voulu essayer de rentrer dans la vie après tant d'années d'inaction. Le premier Sermon laïque était annoncé depuis plusieurs mois quand il parut, et Hazlitt, le même Hazlitt qui avait considéré Coleridge comme un Dieu, pendant sa jeunesse, qui lui devait, disait-il, l'éveil de son intelligence, avait trouvé amusant de le démolir d'avance dans un article paru deux mois avant sa publication. Il y était revenu après, il avait donné le signal et dorénavant Coleridge devait être un de ceux dont on ne devait rien laisser passer sans l'accabler de mépris.

Il n'est pas sûr que les articles de l'*Edinburgh Review*, qui vinrent après ceux de Hazlitt dans l'*Examiner*, soient aussi de lui, mais il est certain que c'est Hazlitt qui a donné le ton de ces attaques. Il avait traité par le mépris les *Sermons laïques*, on accabla *Christabel*, et à plus forte raison la *Biographia Literaria*.

On n'a jamais bien expliqué la conduite d'Hazlitt. C'était un esprit viril et passionné, incapable de comprendre une âme comme celle de Coleridge, mais cela n'explique pas qu'il ait cru devoir l'attaquer, après l'avoir démesurément admiré. On a parlé de la

trahison politique de Coleridge. Mais elle était accomplie bien avant que Hazlitt ait commencé son rôle de vengeur. Coleridge avait publié dans l'*Ami*, en 1809, ses plus furieuses attaques contre le jacobinisme, et Hazlitt n'avait rien dit. Nous le voyons encore avec Coleridge chez Lamb en 1811 [1].

Mais, en 1816, tout était changé, pourquoi? La caractéristique de l'esprit de Hazlitt était l'exagération dramatique, il y avait de l'acteur en lui. C'est parce qu'il avait tout espéré de Coleridge et de Wordsworth qu'il voulait les accabler maintenant, non pas tant comme traîtres à leur parti, que parce qu'ils n'avaient pas rempli l'idéal que, lui, Hazlitt, s'était forgé. Et à cet instant même tout croulait autour de lui. Admirateur de la Révolution française, il avait ensuite adopté Napoléon avec une telle ardeur, que la nouvelle de Waterloo l'avait rendu malade, et presque déséquilibré. Comment concilier l'impérialisme et le culte de la liberté? Mais c'est que Hazlitt était avant tout un artiste, un homme de la Renaissance qui n'était pas à sa place dans son époque, un adorateur de la *virtù*. Il avait admiré les grands hommes de la Révolution comme types d'énergie, plutôt que comme révolutionnaires. Il n'était pas révolutionnaire lui-même, et il n'admirait pas en Napoléon l'empereur, mais l'homme, et le surhomme. Il lui semblait surtout que la nouvelle philosophie de Coleridge et de Wordsworth était un renoncement, un avilissement, une diminution de vie. Il se souciait peu, croyons-nous, du fond des choses, mais l'attitude patriotique et moralisante lui paraissait banale. Tout ce qu'il y avait d'insincère lui apparaissait avec un relief prodigieux, comme un crime, mais il ne

1. *Robinson's Diary*, t. I, p. 169.

voyait pas la sincérité chez les autres, il ne connaissait que la sienne. C'est pour cela que Lamb refusa de se brouiller avec lui pour ses attaques contre ses amis. « Hazlitt commet de mauvaises actions sans être un méchant homme, » disait-il [1].

Maintenant il avait cru bon de punir Coleridge, Wordsworth et Southey de leur défection ancienne, qu'il avait pu oublier pendant des années, mais que les événements de France lui avaient amèrement remise en mémoire. Il rappela les souvenirs de 1798, et c'est tout en accusant Coleridge d'inaction, de contradictions, et de bizarreries qui n'étaient pas nouvelles, qu'il fit de lui ce portrait de prophète, apparu en l'an 1798, « éblouissant de vérité et de poésie [2] ».

Mais il avait déchaîné la meute, et on aimerait à être sûr qu'il n'était pas un des anonymes qui dans l'*Edinburgh Review* allaient attaquer successivement tous les ouvrages de Coleridge, comme ils allaient poursuivre Keats, insulter Shelley, tandis que d'autres essayèrent de déshonorer Hazlitt lui-même. C'est un des traits curieux de l'époque que cette férocité de la critique anonyme. C'était une loi du genre, et tous les partis se déchiraient mutuellement. Il n'y avait même pas besoin d'être attaché à un parti politique pour mériter d'être exécuté. Aurait-on pu dire sérieusement à quel parti appartenait Keats? Il suffisait qu'on fût l'ami d'un ennemi du *reviewer*, ou que « votre tête déplût ».

On n'épargna aucun des rêves de Coleridge, son espoir de renverser la philosophie du XVIIIe siècle, qui

1. Douady, *Vie de W. H.*, p. 135 et suiv.; Comp. *Robinson's Diary*, t. I, p. 250, 287.
2. C'est le portrait de l'*Examiner* (12 janvier 1817) qui a été repris dans le *Liberal* de Leigh Hunt, n° III.

il ne faut pas l'oublier, était encore régnante dans tous les esprits qui se souciaient de philosophie, son admiration pour Kant « dont le système est l'absurdité la plus voulue, la plus monstrueuse qui ait jamais été inventée », dit bravement un de ses critiques. Coleridge n'est qu'un « rat de bibliothèque », on le laisse à l'adoration de son idole (Kant) « qui n'aura pas beaucoup d'autres fidèles dans ce pays[1] ».

Christabel est « absurde », la versification en est fausse, les *Douleurs du Sommeil* sont « une pure extravagance sans rien qui puisse nous toucher, une série de mots extravagants qui n'exprime que l'incohérence et l'incongruité ». Le volume dans son ensemble est « entièrement dénué de valeur, sans un rayon de génie[2] ». Le *Manuel de l'Homme d'État* est l'œuvre d'un somnambule qui « murmure tout ce qu'on peut imaginer d'inintelligible et d'insensé[3] ».

Et ce qu'il y avait de plus terrible, c'est que parfois la critique, moins brutale, se faisait plus pénétrante et touchait aux véritables défauts de l'esprit de Coleridge, ce qu'il avait de fragmentaire, et son impuissance à suivre ses propres idées.

« Ses idées, dit l'*Edinburgh Review*, sont aussi finement nuancées que le halo autour de la lune, mais se dissolvent aussi vite. Cette promptitude à prêter son imagination à toutes choses l'empêche de mesurer l'importance de chacune et de retenir dans son esprit les plus importantes. »

Mais le ton des premiers extraits est plus dans la

1. *Edinburgh Review*, août 1817, p. 488 sq. Kant n'était guère connu en Angleterre que par l'ouvrage de Charles de Villers, qui avait été très peu apprécié. C'est à lui que Coleridge fait allusion dans la *Biographia*, chap. IX, *those who have taken their opinion of Emanuel Kant from reviewers and Frenchmen.*
2. *Edinburgh Review*, septembre 1816, p. 59 sq.
3. *Ibid.*, décembre 1816, p. 444 sq.

note ordinaire. *Christabel*, que tout le monde avait admiré avant la publication, fut spécialement maltraité. On déclara le poème « bon pour les pensionnaires de Bedlam » et on assura qu'il n'y avait « pas d'exemple dans l'histoire de la littérature d'une aussi grave insulte au public que la publication de cette rhapsodie délirante [1] ».

On comprend ce que dut sentir le pauvre poète qui avait hésité si longtemps à faire connaître ses dernières œuvres. On tuait sa réputation et sa gloire avant qu'il eût seulement commencé sérieusement à l'établir et on semblait lui interdire toute tentative nouvelle, aussi bien en poésie qu'en philosophie. Ce qu'il y avait de remarquable et d'accablant c'était l'unanimité des critiques. A peine une défense de Coleridge parut-elle, anonyme comme l'attaque [2], et il est à remarquer que Southey, qui était très influent à l'importante *Quarterly Review*, ne dit pas et ne fit pas dire un mot en faveur de l'ami qui prenait sa défense dans la *Biographia Literaria* [3]. On n'épargnait pas la vie privée du poète, et une revue nouvellement fondée, le *Blackwood's Magazine*, qui devait poursuivre Hazlitt de ses calomnies et de ses injures pendant des années, renouvela l'accusation portée autrefois contre Coleridge par l'*Anti-Jacobin*, celle d'avoir abandonné sa femme et ses enfants. Ainsi les loups parlaient de morale. On savait bien cependant que Coleridge n'avait aucune fortune, et que ce n'était pas en le persécutant qu'on l'aiderait à soutenir sa famille. La conclusion de l'article de l'*Edinburgh Review* sur *Christabel*, c'est que les patrons de Coleridge auraient mieux fait de le pensionner que de

1. *Monthly Magazine* dans Haney, *Early Reviews*, n., p. 105.
2. *Literary Gazette*, 1817.
3. Hall Caine, p. 129.

faire chanter partout ses louanges! Coleridge, qui n'avait jamais reçu publiquement le moindre encouragement, dut sentir l'ironie, et on ne peut s'empêcher de trouver sa réponse, dans la *Biographia,* bien innocemment désespérée.

Il faisait appel à la bonne foi de Jeffrey qui l'avait autrefois couvert d'éloges, assure-t-il, qui en tous cas avait été son hôte et le faisait insulter aujourd'hui sans provocation [1].

Jeffrey répondit en faisant écrire, probablement par Hazlitt, un compte rendu de la *Biographia Literaria* encore plus méprisant que celui que sa revue avait consacré à *Christabel*, et en ajoutant une note où il se moquait de lui et de son hospitalité prétendue [2].

Là-dessus Coleridge se tut. Il avait songé à poursuivre le *Blackwood's Magazine* pour prouver en justice qu'il abandonnait sa pension à sa femme, « qu'il travaillait comme un esclave du matin au soir et qu'il recevait moins que le salaire d'un ouvrier [3] ». Ses amis le dissuadèrent de cette démarche naïve. Il n'y avait plus pour lui que le silence et la retraite. Sûrement il y a peu d'exemples d'une conspiration aussi bien menée contre la pensée d'un homme, et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elle était sans conviction. On avait marqué Coleridge pour être abattu, comme on essaya d'abattre Wordsworth, Shelley, Keats, Hazlitt, par jeu.

Les œuvres qu'on attaquait ainsi, nous savons ce qu'elles étaient. C'était toute la poésie de Coleridge, débarrassée dans les *Feuilles Sibyllines* des poèmes de jeunesse imparfaits, et à laquelle venait de s'ajouter

1. *Biographia Literaria* (1re éd.), t. I, p. 52.
2. *Edinburgh Review*, déc. 1817, p. 507-512.
3. Brandl, p. 389 et suiv. Lettre de Coleridge à Robinson.

ce volume, d'une inspiration sans analogue dans toute la littérature anglaise, qui contenait *Christabel*, *Kubla Khan* et les *Douleurs du sommeil*. Quand même les critiques auraient été assez désorientés par cette originalité pour ne pouvoir l'apprécier, comment ont-ils pu résister au charme de la forme, de l'invention dans le rythme et dans la langue?

Dans les *Sermons laïques*, si on ne pouvait entrer dans le rêve du théologien et du philosophe, comment a-t-on pu négliger les idées si importantes et les vues si justes sur la crise qui agitait en ce moment l'Angleterre? Il faut bien admettre avec Coleridge que la critique était de mauvaise foi, et décidée d'avance à ne rien laisser passer sans injures et sans mépris.

On dira peut-être que la *Biographia Literaria* méritait toute critique par son décousu, que ce n'est pas un livre, que la philosophie en est empruntée, et que la fameuse lettre où Coleridge nous dérobe encore la vue du Saint des Saints, parce que nous ne sommes pas prêts pour ces mystères, prêtait à la moquerie. Mais justement ces vrais et lamentables défauts du livre ne sont pas ceux qui ont été si cruellement relevés. La partie philosophique, si faible, on l'ignore, ou à peu près, et on accable les charmants et touchants chapitres d'autobiographie, et les merveilleux chapitres sur la poésie de Wordsworth, qui font de cette « misérable rhapsodie », malgré tout, un des livres les plus intéressants et les plus importants du commencement du XIXe siècle.

Même dans la partie philosophique, on peut apprécier un effort sincère pour élargir le point de vue étroit du public anglais de ce temps, non pas indifférent à la philosophie, mais ayant une philosophie comme il avait une Bible, et incapable de critique. Assurément il y a dans ses chapitres une foule

d'emprunts, pas toujours scrupuleusement indiqués, et les thèses même sont du Schelling presque pur [1], mais la tentative de faire connaître la philosophie allemande à l'Angleterre était intéressante, et on l'encouragea par le mépris. Coleridge n'était pas un philosophe, mais il avait raison de dire que la vie n'était pas facile en Angleterre pour un philosophe. Quelques-uns penseront que l'Angleterre n'avait que faire de philosophie, mais comme on en a toujours une, et qu'elle en avait une, il paraît bien qu'elle aurait dû écouter Coleridge, quand il essayait une réaction, d'ailleurs mal armée, contre la philosophie du XVIIIe siècle.

Mais c'est surtout dans la *Biographia Literaria* la critique de Wordsworth qui était précieuse, et qui finit par faire son œuvre. Il n'y a pas d'exemple peut-être de compréhension plus parfaite d'un esprit, dans ses qualités comme dans ses défauts. Coleridge était arrivé à l'indépendance, et il avait conservé une sympathie qui lui permettait de comprendre profondément. En même temps, il se plaça à un point de vue purement formel. Il n'essaya pas de refaire l'œuvre de Wordsworth, de commenter sa pensée, qui s'explique d'elle-même. Mais il voulut montrer ce qu'il y avait de nouveau, de vrai et de faux dans la théorie de Wordsworth, qui soutenait, en réaction contre l'école classique, qu'il n'y avait pas de langage spécial à la poésie, que la poésie devait parler le langage du peuple.

Coleridge démontra clairement que cette théorie

1. Voir les notes à la deuxième édition de la *Biographia Literaria* par Sara Coleridge (1847) et son Introduction, en particulier, en ce qui concerne Schelling, qui défendit lui-même Coleridge de l'accusation de plagiat portée contre lui par de Quincey et le professeur Ferrier.

n'était pas la conséquence obligée de la pratique de Wordsworth, qu'il ne l'avait même pas appliquée rigoureusement et qu'il n'avait pas été poète quand il l'avait appliquée. Cette question de théorie peut paraître secondaire, mais c'était toute la partie artificielle de la poésie de Wordsworth que Coleridge faisait tomber ainsi, la soi-disant simplicité, le culte du paysan, une foule d'idées fausses, héritage inconsciemment conservé de l'âge précédent, qui ne faisait pas partie essentielle du Wordsworth idéal, que Coleridge a si bien dégagé du moule défectueux. Wordsworth est un grand poète, prodigieusement inégal, telle est la vérité que Coleridge a contribué plus que personne à établir. Après lui, on ne pouvait plus négliger Wordsworth, ni l'adorer.

Ces pages merveilleuses de clair bon sens et de pénétration sont-elles bien l'œuvre du même penseur qui n'arrivait pas à se dégager des obscurités de la philosophie où il s'obstinait, incapable? On pourrait à peine le croire, si elles ne révélaient en même temps, ne serait-ce que par le choix même de ce qu'il admire, la soif mystique qui faisait son tourment. Assurément c'était dans la poésie, ou dans une critique de la poésie qui était encore une poésie, que Coleridge était dans son élément. Mais la poésie n'avait pas encore une valeur assez universelle pour lui, même celle de Wordsworth. L'*Excursion* l'a désappointé. Il réclame de Wordsworth l'accomplissement de sa tâche, le premier poème philosophique véritable[1]. Ainsi les deux Coleridge n'en font qu'un. Illusion ou réalité, cet effort vers l'absolu fut l'essence de toute sa vie. Aucune poésie ne le satisfait complètement, pas même

1. *Letters*, p. 643-650 (à William Wordsworth, 15 mai 1815); *Biographia Literaria*, chap. XXII, p. 183 2e édition).

la sienne, parce qu'il n'y voyait jamais assez de philosophie.

Une des intentions les plus marquées de la *Biographia Literaria*, c'est celle de détruire « cette fiction d'une nouvelle école de poésie », l'école des Lacs, dont Wordsworth, Coleridge et Southey auraient fait partie[1]. Coleridge se sentait maintenant bien loin de Wordsworth et presque étranger à Southey, malgré leur vieille amitié. Il croyait n'être attaqué que parce qu'il était leur ami, et sans les abandonner personnellement, puisqu'il entreprenait même de les défendre, il voulut se séparer intellectuellement. Mais il fallait pour cela se montrer indépendant, presque sévère. Coleridge le fut. A travers son éloge mesuré de Southey on sent que s'il l'estimait infiniment, il ne le jugeait presque pas poète, et dans son éloge de Wordsworth il y avait les restrictions qui auraient dû faire passer son jugement comme définitif.

Pour Coleridge, les défauts caractéristiques de Wordsworth sont l'inégalité du style, le caractère trop positif de la vision et de la narration, une exactitude exagérée qui tend à une précision impossible, et l'emphase morale, disproportion entre la pensée et l'occasion qui la fait naître. Ce sont donc à la fois des défauts d'art et des défauts, si l'on peut dire, de caractère poétique. Coleridge avait vu à la fois le prosaïsme (accidentel) de Wordsworth, et moralement cette simplicité excessive, plus proche d'ailleurs de la naïveté que de l'orgueil, qui faisait qu'il n'écoutait personne, et s'exposait au ridicule par son imperturbable confiance en lui-même. Très justement, Coleridge montra que sa présomption était surtout dans la théorie, où il était trop affirmatif par gaucherie, et que sa pratique était souvent supérieure.

1. Chap. IV, p. 66 (2e éd.).

Qui a mieux parlé que Coleridge des vrais mérites de Wordsworth, de la valeur et de la fraîcheur de ses idées qui ne viennent pas des livres, de l'austérité de sa pensée et du charme de son imagination? Mais Wordsworth, qui n'admettait pas la critique, fut mécontent[1]. Il ne tenait pas à être expliqué, ni même défendu ainsi, et sans doute Coleridge lui plaisait mieux en simple admirateur, qui ne voyait pas de défauts. Mais pour nous cette critique de Wordsworth par Coleridge est un chef-d'œuvre d'intelligence, et le premier chapitre de la critique moderne[2].

Mais pourquoi faut-il encore que Coleridge soit tombé dans le même défaut qu'il reprochait à ses critiques, en « exécutant » le *Bertram* du Rév. Maturin, C'était perdre son temps que de démontrer à grand renfort de psychologie que l'école « allemande » du drame fantastique n'avait pas de valeur et n'était pas même d'origine allemande authentique, que le *Bertram* du Rév. Maturin n'était qu'un drame à la mode du jour, qui ne passerait pas à la postérité. C'était ridicule, car on devait savoir que cette pièce avait été reçue à Drury Lane à la place de celle de Coleridge et c'était un peu odieux, parce que Coleridge s'efforçait de faire un drame « jacobin » du drame romantique et cherchait de la morale là où elle n'avait que faire, dans un genre irréel et fantastique comme celui-là. Ce fut cela surtout qui exaspéra Lord Byron, dont Maturin était le protégé, et quand nous lisons ses traits contre Coleridge dans son *Don Juan*, nous ne pouvons nous empêcher de

1. Knight, *Life of Wordsworth*, t. II, p. 288, d'après H. C. Robinson.
2. Voir un jugement plus autorisé dans Legouis, p. 457, note, et C. H. Herford, *The Age of Wordsworth*, p. 87-88.
3. Byron, *Don Juan*, chant I, 204; III, 93; XI, 59.

trouver qu'ils sont de bonne guerre [3]. Les autres attaques contre Coleridge étaient injustifiables, mais là, il s'était inconsciemment découvert et exposé aux coups.

Comme on l'a très bien dit, c'était seulement la subtilité de son romantisme qui s'opposait par là aux gros effets du genre à la mode [1], mais c'est justement cette subtilité qui le brouillait avec tout le monde. Intellectuellement, il paraissait n'avoir pas d'amis, on ne savait dans quel parti politique le ranger, et il ne trouvait personne pour le défendre.

Aussi, à partir de 1818, renonça-t-il de plus en plus à se produire en public, soit par des publications, soit par des conférences (les trois séries de 1818-1819 l'une sur l'histoire de la philosophie, les deux autres sur l'histoire de la littérature du Moyen Age et de la Renaissance, et en particulier sur Shakespeare, furent les dernières). C'est la retraite à Highgate qui commence, dans ce coin alors champêtre encore, dans cette maison amie des Gillmann où il avait trouvé encore une fois une complaisance et une patience inlassables, une amitié et une admiration qui devaient l'accompagner jusqu'à la mort et plus loin encore, dans un essai de biographie que nous avons souvent cité [2].

Parmi les anciens amis, Lamb, Robinson étaient ceux qui venaient le plus souvent, et Coleridge allait assez souvent aussi dîner et causer chez Lamb. Et les nouveaux amis, les nouveaux disciples affluaient. Il semble qu'il y avait autant de monde pour l'entendre causer qu'il en aurait fallu pour faire un public de lecteurs très acceptable.

1. Herford, *Age of Wordsworth*, p. 97.
2. Voir *The Gillmanns of Highgate*, par A. W. Gillmann, 1895; Gillmann, *Life of Coleridge*, t. I (seul paru).

Un jeune homme occupé dans la Cité, Thomas Allsop, qui avait été un des auditeurs de ses conférences, le vit d'une façon presque continue de 1818 à 1822, et nous a laissé des souvenirs de ses conversations. A partir de 1822 et jusqu'à sa mort son neveu Henry Nelson Coleridge, qui devait épouser sa fille, a pris aussi des notes sur ses conversations [1]. Enfin nous avons les notes manuscrites innombrables qu'il a mises sur ses livres, dont une bonne partie sont au British Museum. On peut ainsi le suivre presque jour par jour dans sa retraite, et se faire une idée d'une activité d'esprit dont les deux derniers livres qu'il publia, les *Secours à la Réflexion* (1825) et *l'Église et l'État* (1830) ne donneraient qu'une idée imparfaite. C'est Coleridge anglican orthodoxe qui a écrit ces livres, mais il n'est arrivé à cette opinion que par des phases qu'il faut suivre.

C'est en 1819 qu'il eut avec un autre grand poète aussi cruellement traité que lui, une entrevue singulière et rendue touchante par les circonstances. Il nous l'a raconté comme il suit :

« Un jeune homme mal vêtu et négligé nous rencontra un jour M. et moi dans une allée de Highgate. M. le connaissait et lui parla. C'était Keats. On me le présenta et il resta une minute ou deux. Après qu'il nous eut quittés et qu'il se fut un peu éloigné il revint et me dit : « Laissez-moi, Coleridge, le souvenir de vous avoir serré la main ». « On sent la mort dans cette main, dis-je à mon compagnon quand Keats fut parti, et cependant c'était, je crois, avant que la phtisie ne se fût déclarée [2]. »

1. Avec une interruption de 1827 à 1830, lors du mariage de H.-N. Coleridge avec Sara Coleridge.

2. *Table Talk,* Aug. 14, 1832, p. 180. Écrit par conséquent

Il est curieux de comparer le récit de Keats qui donne une idée très exacte sans doute de la conversation de Coleridge à cette époque, et qui fut écrit peu après l'entrevue.

« Dimanche dernier j'allai me promener du côté de Highgate et, dans l'allée qui contourne le bord de Mansfield Park, je rencontre M. Green [1], notre ancien professeur à Guy's Hospital, en conversation avec Coleridge. Je me joignis à eux après les avoir consultés du regard pour voir si cela leur convenait. Je marchai avec lui, de son pas d'alderman après dîner, près de deux milles, je suppose. Dans l'espace de ces deux milles, il toucha à mille sujets. Laissez-moi essayer de vous en donner uné idée : les rossignols, la poésie, les sensations poétiques, la métaphysique, les différents genres de rêves, le cauchemar, un rêve accompagné d'une sensation du toucher, le toucher simple et le toucher double, récit d'un rêve, la conscience primaire et la conscience secondaire, la différence entre la volonté et le vouloir, la multiplicité des métaphysiques vient de ce qu'on n'a pas découvert la conscience secondaire, les monstres, le Kraken, les Sirènes, Southey y croit, ses croyances sont trop vagues, histoire de revenant. Bonsoir. J'entendais sa voix quand il s'approcha de moi, je l'entendais quand il s'éloigna, je l'ai entendue pendant tout l'intervalle, si cela peut s'appeler ainsi. Il fut assez aimable pour me demander d'aller le voir à Highgate. »

On sent très bien là l'impression d'un auditeur

treize ans après la rencontre. La date est donnée par la lettre de Keats, dont le récit est évidemment plus exact.

1. Le Dr J. H. Green, disciple de Coleridge pendant les dernières années, devait publier après sa mort un ouvrage intitulé *Spiritual Philosophy*, où il essaya de systématiser sa philosophie. Keats avait fait des études de médecine.

évidemment sympathique à Coleridge, mais non habitué à lui. Le fil conducteur de ce « monologue » perpétuel, comme avait dit Mme de Staël, semblait être uniquement l'association fortuite des idées. Dans les mauvais jours, ce fil conducteur manquait absolument et les meilleurs amis de Coleridge, toujours charmés de l'entendre, ne pouvaient se flatter de le comprendre, et n'étaient même pas bien sûrs qu'il y eût quelque chose à comprendre.

« Je crois n'avoir jamais entendu Coleridge aussi éloquent qu'aujourd'hui, écrit un jour Robinson, et cependant je regrette de me trouver incapable de rien me rappeler de ce qui m'avait tant charmé, je veux dire, rien qui paraisse valoir la peine d'être noté. De sorte que je ne puis m'empêcher de suspecter quelque illusion produite par le ton impressionnant et le langage mystique de l'orateur. Il parla sans s'arrêter pendant plusieurs heures. Son sujet était celui qui revient toujours avec lui, la religion, mais si bien mêlée avec la mythologie, la métaphysique et la psychologie qu'il fallait beaucoup d'attention par moments pour démêler l'élément religieux.... Ses doctrines ont un air orthodoxe, mais pour moi elles sont inintelligibles. » Un autre jour, « Coleridge, comme d'habitude, très éloquent, mais comme d'habitude rien ne reste dans mon esprit, que je puisse me hasarder à noter ici. Je n'ai jamais pris une note sur la conversation de Coleridge qui ne fut un *caput mortuum*. Et cependant il y a un *esprit* et un esprit glorieux dans ce qu'il dit, toujours [2]. »

Il y avait donc dans la conversation de Coleridge quelque chose de douloureux sous les apparences

1. *Keat's Letters*, ed. Sidney Colvin, p. 244 (Campbell, CVII).
2. *Robinson's Diary*, t. II, p. 5 (1825); t. II, p. 22 (1826).

brillantes, on sentait l'âme blessée fuyant l'effort, fuyant avant tout la solitude. Dans un tel état d'esprit, la lecture même était difficile, et l'abondance des annotations à des livres qui datent de Highgate en est une preuve. Coleridge annote pour se dispenser de lire, exprime à tout propos la pensée qui lui vient, une critique, un éloge, un rapprochement, comme pour ne pas suivre la pensée du livre. Beaucoup de ces livres sont annotés seulement au commencement, ce qui semble prouver qu'il ne les a pas lus jusqu'à la fin, surtout ceux de philosophie. La manie d'annoter paraît correspondre exactement au monologue discontinu dans la conversation. Elle consiste en somme à ne pouvoir suivre la pensée d'un autre, ni sa propre pensée. Pour comprendre Coleridge dans ces moments-là, il faut songer que tout cela n'était que divertissement, au sens de Pascal, qu'il ne causait et ne travaillait que pour s'étourdir, du moins dans les premières années de Highgate, avant que sa vie n'eût pris une direction nouvelle et dernière [1].

En 1819, il était si pauvre qu'il ne pouvait réunir assez d'argent pour envoyer son second fils, Derwent, à Oxford. Un de ses éditeurs l'avait volé, et l'autre venait de faire faillite. Non seulement il n'avait rien reçu pour ses publications, mais il était obligé de les racheter. De nouveau, il était obligé d'emprunter....

En 1820 un malheur bien plus cruel lui était arrivé. Son fils aîné Hartley, en qui il avait mis toutes ses espérances, en qui il s'était plu à noter dès l'enfance des dispositions extraordinaires, qu'il avait élevé lui-même, autant qu'il le pouvait avec sa vie errante, lui avait donné toute satisfaction jusqu'à son entrée au collège à Oxford. A treize ans, il le trouvait « vrai-

1. Allsop (juin 1822), p. 197; Cf. *Work Without Hope*.

ment beau, autant qu'une physionomie aussi originale et intellectuelle peut être belle ». A quinze ans, ses maîtres et son frère l'admiraient comme un génie précoce et on disait à Coleridge que ses deux fils, l'un avec son intelligence subtile et l'autre avec sa tendresse de cœur, composaient ensemble un portrait accompli de lui-même. Et c'est ce bien-aimé Hartley qui fut renvoyé d'Oxford en 1820 pour ivrognerie habituelle! Malgré l'intervention de Coleridge, on ne put faire revenir les autorités sur leur décision et elle ne fut que trop justifiée dans la suite. C'était précisément ce qui pouvait blesser le plus profondément Coleridge, que de voir son fils atteint de la même infirmité de la volonté que lui-même. Naturellement il ne se doutait de rien, à peine avait-il désiré un peu plus de régularité dans la vie de son fils. Ce fut comme « un coup de tonnerre dans un ciel serein », écrivit-il, mais tout de suite il ne se fit pas d'illusion [1]. « C'était, dit-il, le défaut de sa nature, et il a été encouragé par mon indulgence coupable ou du moins par ma négligence [2]. » Ce qu'il y eut de plus lamentable c'est que la douleur paraît avoir fait retomber Coleridge sous la domination de l'opium. Toutes les misères de ses moments les plus noirs reparurent quelque temps dans ses lettres à Allsop. Ce sont des souffrances comme celles-là, qui l'amenèrent à une religion qu'il se fit lui-même, et où il cherchait avant tout la consolation et le pardon. Il ne faut pas chercher d'autre raison à sa foi que ses souffrances, qui finirent par avoir raison de toutes les objections de son intelligence. Dans la mesure où elle existe, sa philosophie est sentimentale, c'est une religion [3].

1. *Letters,* p. 509, 511 sq., 564, 576-7.
2. Allsop, p. 40, 42, 57 sq.
3. Voir déjà dans Allsop, p. 17-18 (1821) : la raison n'est pas

Il ne revint à une orthodoxie que par des chemins détournés. Il fallut d'abord qu'il se plongeât dans la philosophie romantique de la nature. Tieck, dont il reçut la visite en 1817, avait peut-être réveillé sa curiosité de littérature allemande. Il le recommanda à Southey comme le plus grand écrivain de l'Allemagne après Gœthe, mais il s'en défiait un peu comme catholique, et paraissait à peine le connaître comme poète [1]. Il n'appréciait pas non plus Novalis. D'une façon générale, on peut dire qu'il demandait à tous ces mystiques, Steffens, Schubert, Heinroth, comme autrefois à Herder, une construction d'idées logique, comme celle de Kant ou de Fichte. Sa vie intellectuelle était alors remuée par des tendances nettement contradictoires. Il réprouvait le mysticisme et ne pouvait s'en passer [2].

A côté du théologien rationaliste qui essaie une conciliation entre la religion anglicane et la philosophie de Kant, il y a l'esprit naturellement mystique, attiré par tout ce qui est étrange, et qui cherche dans la philosophie de la nature on ne sait quelle révélation du monde surnaturel. Il s'intéresse vivement à la philosophie de Swedenborg, que lui fait connaître un de ses nouveaux amis, Tulk, avec les poésies, encore presque inconnues, du visionnaire William Blake [3]. C'est le même instinct qui le portera

ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, les sentiments sont la meilleure partie de l'humanité.

1. *Robinson's Diary*, t. I, p. 287; t. II, p. 295-6; *Letters*, p. 670-2.

2. Notes Ms. à Herder, *Kalligone*, t. III, et à Heinroth, *Anthropologie*. Contre le mysticisme, voir encore *Anima Poetae*, p. 276.

3. Sur Swedenborg et sur Blake, voir lettres à Tulk (*Letters*, p. 684, 712, 1818-21), et sur Swedenborg encore, *Notes theological, political and Miscellaneous*, ed. D. Coleridge, et Brandl, p. 399.

à rechercher la compagnie d'un fondateur de secte, d'un sermonnaire apocalyptique comme Edward Irving, aussi bien que celle des orthodoxes comme Hare et Sterling. C'est toujours l'éclectisme qui craint, en excluant la moindre tendance, de se priver de quelque précieuse vérité. Coleridge se sentait rationaliste en lisant les mystiques, et mystique en fréquentant les rationalistes. De là vient que les notes dont il a commenté les œuvres des *Naturphilosophen* leur sont souvent hostiles, même au point de vue politique. Ainsi il finit par trouver Steffens trop réactionnaire, et, quant à sa philosophie de la nature, il déclare qu'il n'en comprend « pas plus de la moitié [1] ».

Voici comment il apprécie un autre ouvrage de la même école, les *Vues sur le côté nocturne de la Nature*, de Schubert.

> Choisir dans une vaste multitude de traditions, mythologies, etc., les quelques faits qu'on peut amener ou forcer à coïncider avec une croyance préconçue, raisonner d'après eux comme s'ils formaient le tout ou du moins une représentation fidèle du tout sans marquer la masse de non-sens incompatible avec (cette croyance)... ces conclusions dont les sauts auraient pu effrayer la modestie du Rhodien, ces conclusions avec un nuage de sable ténu par-dessus, contiennent la somme et la caractéristique de la Neueste Logik der Mythosophischen Teutschen Physiosophen....

Ces notes à Schubert sont caractéristiques du Coleridge de l'époque, avec un mélange de bon sens terre à terre et de crédulité. Comme tous les mystiques, il reste intraitable sur quelques points et il est impos-

1. Notes Ms. à Steffens, *Karikaturen*, t. I, p. 19, et t. II, p. 65 (BM., C. 43, b. 14), t. II, p. 30, t. I, p. 221. — *Ueber die Idee der Universitäten* (BM., C. 43, a. 14), p. 66, 116.

sible de savoir pourquoi il croit ceci et ne croit pas cela [1].

Mais qu'il lise Steffens ou Solger, Heinroth ou Schubert, la note qui revient le plus souvent dans ses commentaires, c'est que la philosophie allemande s'est perdue dans le mysticisme de la méthode analogique, et qu'il n'y avait de salut que dans la méthode logique, cette méthode logique suivant laquelle il aurait voulu critiquer Kant, Fichte et Schelling, s'il avait eu un public ! Peu à peu le courant théologique prit le dessus et même le christianisme de Kant lui parut « un athéisme modeste et moral [2] ». L'idée apparaît qu'il faut se servir de Kant et de ses pareils pour arriver à la vérité, mais que la vérité n'est pas là, qu'elle est dans la religion révélée. A certains points de vue c'est un besoin pour lui que de sortir d'une doctrine aussi formelle que celle de Kant [3]. Dès la fin de 1817, il rejetait sa morale, il trouvait dans sa *Religion dans les limites de la raison* des remarques sur la prière « vulgaires et superficielles comme psychologie, et de mauvais goût ». Maintenant il parlera de l'influence « rétrécissante » du Kantisme. Fichte n'est que la caricature de Kant; Schelling, Steffens, von Baader ne sont qu'à moitié sérieux; Jacobi est un rapsodiste, excellent pour faire des phrases toutes entières en capitales [4].

En un mot la désillusion est complète. Kant seul sera encore épargné quelque temps, Coleridge répétera

1. Notes Ms. à Schubert, *Karikaturen*, p. 237, 296, 360.

2. Note Ms. à Solger, *Philosophische Gespräche*, p. 320-21, Erste Sammlung, Berlin, 1817 (BM., C., 43, b. 16). Comparer *Robinson's Diary*, t. I, p. 407. Coleridge thinks German philosophy in a state of rapid deterioration (1824).

3. Note Ms. à Kant, *Vermischte Schriften*, t. III, à la fin (17 février 1824). Cf. Brandl, p. 400.

4. *Letters*, à Green, p. 682. En 1825, il tient à affirmer sa

encore qu'il le révère de tout son cœur et de toute son âme, qu'il est le seul philosophe, parmi tous les hommes qui ont le pouvoir de penser. Mais bientôt de ce grand et unique philosophe, il n'y aura plus à conserver que la méthode et non la philosophie, et enfin la méthode elle-même sera abandonnée et il ne restera rien. Le Kantisme, loin d'être une discipline qui éveille l'esprit, ne lui apparaîtra plus que comme un obstacle à l'intuition, une doctrine desséchante [1].

Comment s'est faite la transition à la doctrine de la « transcendance du moral sur l'intellectuel [2] », qui s'exprime dans la vie par la religion, qui succède à la philosophie ? C'est d'abord *comme philosophie* que la religion l'attire depuis longtemps. Et chez l'Anglais qu'il est, l'étude de la religion est inséparable de l'étude du Livre.

Dès 1818, il dit qu'il a exploré « ce département de la science qui comme un vaste palais contient en lui-même des demeures pour toutes les autres sortes de connaissance, qui approfondit et étend l'intérêt de chacune... dont l'étude est plus intéressante que toute autre et plus que toute autre tend à la fois à tranquilliser et à vivifier, à maintenir l'âme haute et ferme, à faire le cœur plus humble et plus tendre, c'est la théologie biblique, la philosophie de la religion et la religion de la philosophie ». Mais, pour cela, il faut en finir avec la superstition servile qui fait les Bibliolâtres, et leur cache la véritable excellence, la révélation continue et une des documents bibliques qu'ils idolâtrent. Les miracles sont superflus, la loi de Dieu

complète indépendance de toute philosophie allemande. (*Letters*, p. 735.)

1. Notes Ms. à Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. I et X (British Museum).

2. Allsop, p. 197.

et les grands principes de la religion auraient été les mêmes, si le Christ n'avait jamais revêtu l'humanité. « Si je n'étais chrétien, et cela, dans le sens seulement où je suis chrétien, je serais athée avec Spinoza[1]. » La religion de Coleridge sera une religion de l'esprit.

A ce moment, non encore arrivé à une complète orthodoxie (un esprit aussi indépendant s'y enfermera-t-il jamais?), il est surtout frappé, au point de vue des faits, du manque d'esprit religieux chez les plus religieux de ses contemporains, chez un Wordsworth, chez les ministres mêmes de la religion. Contre la religion vulgaire, les arguments d'un Byron portent terriblement. Il faut autre chose, une religion vivante[2].

Cette période critique, que nous connaissons surtout par ses conversations avec Allsop, est aussi celle où il connut Edward Irving[3], de l'église presbytérienne d'Écosse, qui tentait de faire de son côté ce que Coleridge voulait faire pour l'Église d'Angleterre, et qui n'aboutit qu'à fonder une secte nouvelle. C'était un apôtre, qui paraissait presque théâtral, tant il était violent dans ses sermons. On le comparait pour l'apparence extérieure à un bandit italien ou à saint Jean-Baptiste dans le désert. Il dénonçait la tiédeur et l'indifférence et prêchait la venue du Messie, avant quarante ans. On courait à ses sermons par curiosité, pour entendre un charlatan, et on était séduit par sa sincérité folle. Coleridge, qui tenait avant tout à se rattacher à une tradition, se sépara bientôt de lui[4]. Il ne s'agissait pas de joindre un nouveau Messia-

1. Allsop, p. 7, 31, 47.
2. *Id.*, p. 57-8, 47, 103.
3. Sur Irving et Coleridge, *Letters*, p. 744; *Table Talk*, p. 76, 249; *Robinson's Diary*, t. I, p. 396-8; t. II, p. 55.
4. Sur Edward Irving, voir le très intéressant article de M. Koszul dans la *Quinzaine* (1er octobre 1904) : l'Évolution d'une Secte.

nisme. Tout l'essentiel de la religion était dans les Écritures, telles que l'Église d'Angleterre les interprétait. Réveiller la vie religieuse sans toucher aux dogmes, tel devait être le but des *Secours à la Réflexion* (1825)[1].

Le point de départ de l'ouvrage fut l'admiration de Coleridge pour les œuvres de l'archevêque écossais Leighton, où il entendait « comme la dernière vibration qui reste dans l'air après que la dernière heure de l'Inspiration a sonné dans les Saintes Écritures ». Il y voyait encore « le plus sûr antidote contre le mysticisme, le fanatisme, et le calvinisme », c'est-à-dire contre la doctrine de la prédestination. C'est ce volume d'Extraits de Leighton, que Coleridge voulait faire, qui est devenu entre ses mains un traité de la religion chrétienne, sous le nom de *Secours à la Réflexion*. Il y entre beaucoup de Leighton et d'autres théologiens du XVII[e] siècle, Henry More, Jeremy Taylor; et Coleridge a su si bien se faire une âme de théologien poète, qu'on ne distingue pas son style du leur.

Si l'ouvrage est impersonnel dans la forme, il n'a pas non plus de prétention à l'originalité philosophique : c'est une exposition, par aphorismes et commentaires, de la religion telle que Coleridge la comprend. La réflexion c'est la vie intérieure dans la religion. L'éveiller dans l'âme par le travail de l'intelligence, c'est le but du livre. Montrer que la religion est identique à la raison dans son fond, ce sera sa doctrine. En effet, elle repose sur la distinction de l'entendement et de la raison, qui lui paraît une vérité admise.

Les postulats de la doctrine sont les suivants :

1. *Aids to Reflection*. Londres, 1848.

Que s'il y a quelque chose de spirituel dans l'homme c'est la volonté.

Que s'il existe une volonté il doit y avoir quelque chose de spirituel dans l'homme [1].

Et on pourrait résumer ainsi la doctrine elle-même :

La volonté et la raison sont d'ordre surnaturel.

Cette doctrine est celle du christianisme.

Donc le christianisme est conforme à la raison.

Coleridge a-t-il démontré avec Kant que la volonté et la raison sont d'ordre surnaturel; a-t-il démontré par lui-même que cette doctrine est celle du christianisme, nous ne le rechercherons pas, il nous suffit qu'il l'ait cru, pour expliquer sa position religieuse. Robinson appela son œuvre « la meilleure adaptation du kantisme au sentiment religieux anglais [2] ».

C'est celui de ses ouvrages qui a eu la plus grande influence de son vivant. Le retour à la tradition religieuse du XVIIe siècle, plus spirituelle et moins terre à terre que celle de l'Église anglicane du XVIIIe, devait plaire à tous ceux qui demandaient un esprit nouveau à l'Église d'Angleterre, sans vouloir pour cela l'abandonner. La démonstration que tenta Coleridge de l'accord de la religion et de la raison est bien fragile, mais, comme on l'a dit, l'émotion spirituelle arrive à se faire jour à travers toute cette spéculation [3].

Surtout, c'est comme manifeste d'un ralliement définitif à l'Église d'Angleterre que le livre est important. L'influence de l'enseignement de Coleridge contre le mouvement catholique qui suivit fut déci-

1. T. I, p. 101.
2. *Robinson's Diary*, t. II, p. 20.
3. C.-H. Herford, *Age of Wordsworth*, p. 32.

sive. L'école coleridgienne, sans qu'on en eût beaucoup approfondi les doctrines, représentait une Réforme nouvelle de l'Église anglicane par elle-même, un retour à la tradition de sa doctrine, à égale distance du catholicisme et des sectes nouvelles apparues dans le protestantisme anglais au cours du XVIII[e] siècle. C'était un livre purement anglican, qui apparaissait au moment où l'Église anglicane semblait n'avoir plus de doctrines, et tout le monde s'y rallia. On a pu dire que, sans Coleridge, il n'y aurait pas eu de « mouvement d'Oxford ». En tous cas, sans Coleridge, Newman aurait peut-être réussi[1].

C'est ce livre qui précisa l'influence de Coleridge sur Maurice, Sterling, Hare. Irving se déclarait presque converti. Depuis l'évêque de Londres jusqu'à Blanco White, le converti du catholicisme, qui allait bientôt devenir hérétique, tout le monde admirait[2].

C'est Carlyle qui a écrit :

« Coleridge, en ces années, était assis au sommet de Highgate Hill, regardant d'en haut Londres et son tumulte enfumé, comme un sage échappé à l'inanité de la bataille de la vie, attirant vers lui les pensées d'innombrables âmes vaillantes qui y étaient encore engagées[3] ». Mais c'est lui aussi qui, amené à Highgate par son ami Irving, fut si désappointé par la conversation de Coleridge qu'il traça de lui des caricatures célèbres, comme il en savait faire, avec tant de

1. Voir, contre le catholicisme, *Aids to Reflection*, p. 256, et Notes Ms. à Blanco White, *Practical and internal Evidence against Catholicism* (BM., C. 43, b. 19), 1825, imprimées dans Taylor, *Critical Annotations*, p. 20 sq. D'autre part, Coleridge se sépare dans les *Aids to Reflection* des mystiques comme William Law (t. I, p. 316, 317, 320 sq.), et blâme les Wesleyens dans *Church and State*, p. 153, n.

2. Campbell, CXIII.

3. Carlyle, *Life of Sterling*, chap. VIII.

vérité qu'il est impossible de ne pas en rire, mais avec tant de partialité qu'on en est stupéfait et qu'on se demande si, après tout, on doit prendre au sérieux le prophète.

« J'ai vu, dit-il, bien des curiosités et je ne compte pas comme la moindre Coleridge, le métaphysicien de l'école de Kant, ex-Poète des Lacs.... C'est une bonne âme, pleine de religion et d'affection, de poésie et de magnétisme animal.... Il a horreur de la peine et de la souffrance sous toutes ses formes. Son attitude même le montre.... Ses yeux ont une espèce d'anxiété impuissante.... Il n'y a pas de méthode dans ses discours.... Je l'ai trouvé sans profit pour moi, mais nous sommes partis très bons amis et j'ai promis de revenir.... Je l'estime un homme d'un grand génie, sans utilité, un homme étrange, pas du tout un grand homme. »

Quel est le sens de ce portrait célèbre? C'est surtout l'inintelligence d'une génération par une autre, et d'un caractère par un autre caractère. Carlyle cherchait un *héros* et Coleridge n'avait rien d'un héros, même du héros intellectuel, il était trop peu concentré, et trop soucieux d'un autre monde, pour faire figure en celui-ci. S'il n'était pas un homme fort, usé comme il était par les souffrances d'une vie passée presque tout entière hors des conditions normales, c'était un homme patient qui venait de rebâtir une fois de plus une demeure qui devait lui suffire à achever sa vie, et où beaucoup ont pu vivre après lui. Carlyle a dû voir Coleridge dans un de ses mauvais jours, s'il n'a pas senti le charme extraordinaire qui faisait taire les objections de ceux mêmes qui sentaient le plus vivement le manque de méthode et de suite dans sa pensée. N'oublions pas d'ailleurs que tout ce qui fait pour nous la valeur originale de cette pensée, et

la poésie même de Coleridge, aurait intéressé Carlyle à peu près autant que le magnétisme animal.

Plus tard, Carlyle rendit justice à Coleridge de bien des manières. Il reconnut l'influence de sa pensée religieuse sur son cher disciple Sterling. Mais il détestait trop les prêtres, les églises, et les prédicateurs (parce qu'il était prédicateur), pour jamais entrer tout à fait dans la pensée *cléricale*, professionnellement religieuse, du Coleridge des dernières années, et de ses disciples. En 1829, il lui rendit hommage comme précurseur de ses propres études allemandes, dans la préface de son *Essai sur Novalis*. On pourrait montrer que Coleridge lui ouvrit bien des voies intellectuelles. S'il doit uniquement à son énergie native, et un peu aussi aux circonstances le succès de son apostolat, c'est beaucoup aussi parce que Coleridge avait rendu possible la formation d'un public, que Carlyle en trouva un. Il ne faut pas voir dans ces lettres caricaturales autre chose qu'une preuve de la dureté d'âme volontaire et caractéristique de Carlyle, qui ne voulut jamais tenir compte de la souffrance des autres et des faiblesses qui pouvaient en résulter. Nous connaissons mieux aujourd'hui les causes de l' « indolence » de Coleridge, mais, à la mesure de Carlyle, qui de ses contemporains aurait été un *héros*?

La vraie réponse de Coleridge à Carlyle, c'est l'histoire de ses dernières années, passées dans une paix que Carlyle ne connut jamais, qu'il n'aurait pas souhaitée peut-être. Coleridge croyait avoir trouvé une vérité; incommunicable aux autres peut-être, mais qui lui suffisait. Il écrivait toujours, mais surtout pour lui-même. Il ne publia plus qu'un petit livre, l'*Église et l'État*, en 1830. C'est, au point de vue spéculatif, un essai de déduire, *a priori*, « de l'idée de

chacun », ce que doivent être dans leur relation l'Église et l'État en Angleterre. Pratiquement, c'était une démonstration amenée par le projet d'émancipation des catholiques, qui était revenu dans les préoccupations du moment. Montrer comment Coleridge justifie l'état de choses de son temps, l'Église nationale établie, et montrer dans l'Église catholique, soumise à un pouvoir étranger, l'Église de l'Antechrist qui ne pourra jamais être reconnue officiellement par les représentants du peuple d'Angleterre, n'aurait qu'un intérêt spéculatif. Au point de vue biographique il nous suffit de dire que Coleridge, maintenant fidèle serviteur de l'Église nationale (*Esto perpetua!*) en épouse toutes les querelles, et que, sur le terrain politique comme sur le terrain religieux, Coleridge a beaucoup fait pour elle, et contre le catholicisme, qu'il détestait plus que jamais. D'ailleurs il admettait, avec des réserves d'opportunité et de principes, l'émancipation civile des catholiques et leur entrée au Parlement, précisant ainsi la position de la conscience religieuse anglaise [1].

Quand John Stuart Mill a voulu apprécier l'influence de ce qu'il appelait l'École germano-coleridgienne, c'est *Church and State* qu'il a pris comme centre de son célèbre article, qui créa d'ailleurs une équivoque qui n'est pas encore disparue aujourd'hui, en exagérant l'influence allemande sur Coleridge. Mill crut reconnaître l'*historisme* allemand dans ce qui n'était que la continuation du conservatisme de Burke, et de toute la tradition anglaise jusqu'à l'école radicale. Coleridge introduisait, il est vrai, une idée d'évolution historique dans la notion d'organisme politique

1. Sur l'influence de *Church and State*, voir le témoignage de Maurice dans la préface de H. N. Coleridge (éd. 1839).

qu'avait donnée Burke. Mais cette notion était bien anglaise aussi, et il n'est même pas sûr que ce ne soit pas à l'Angleterre que les théoriciens allemands l'aient empruntée. On pourrait montrer Coleridge exaspéré par les conservateurs allemands, défendant presque contre eux la Révolution française, l'expliquant en tous cas [1]. De même, le parti conservateur anglais n'était pas son idéal. Mais il n'aurait pas pu dire, comme Wordsworth, qu'il y avait du chartiste en lui, l'esprit de réforme était empreint chez lui de cet idéalisme trop absolu qui fait repousser comme imparfaites et inopportunes toutes les réformes particulières, et finit par se confondre ainsi dans la pratique avec un conservatisme aveugle. Coleridge avait été obligé moralement d'accepter l'émancipation des catholiques, mais il désapprouvait la manière dont elle avait été faite « d'une manière violente, et, en réalité, sans principes ». C'est, dit-il agréablement, un crapaud de Surinam qui a apporté sur son dos le Reform Bill, l'admission des non-conformistes aux Universités et les attaques contre l'Église établie, comme sa progéniture.

Ce qu'il reprochait surtout aux réformateurs, c'était d'avoir agi sans principes, d'avoir réalisé leur objet poussés par leurs désirs, leurs craintes et leurs passions et non pas sous la direction d'une idée. C'était une nouvelle Révolution, faite par l'entendement sans le secours de la raison, et Coleridge la condamnait aussi sévèrement que la Révolution française [2]. L'extension du droit de suffrage n'est pas un mal, disait Coleridge, lui-même aurait voulu le voir grandement

1. Notes Ms. à Steffens, *Karikaturen der Heiligsten*, Leipzig, 1819 (BM., C. 43, b. 14).
2. *Table Talk*, p. 287 (juin 1834); p. 156 (avril 1832).

étendu, mais il n'aurait pas voulu l'étendre à des classes qui ne le méritent pas, à la classe commerçante qui a été, qui sera toujours la moins patriotique et la moins conservatrice. Singulières conceptions, où Coleridge n'apparaît pas à son avantage à côté de nos utopistes positivistes, les Comte et les Saint-Simon. On ne comprend pas comment on pouvait étendre le droit de suffrage sans diminuer l'influence des classes privilégiées, comme Coleridge s'en plaint. Les privilégiés perdaient la majorité, mais si on ne voulait pas s'en rapporter à la majorité, que signifiait alors le droit de suffrage et son extension? La confusion des idées est évidente dans ces dernières conversations de Coleridge, si elles ont été rapportées correctement [1]. Son opinion sur le *Reform Bill* ne se résumait-elle pas finalement ainsi :

« Je n'ai entendu que deux arguments qui aient de la force en faveur de ce Bill de réformes ; en substance :

« 1° Nous vous ferons sauter la cervelle si vous ne le votez pas.

« 2° Nous vous jetterons à la mare si vous ne le votez pas.

« Ces deux arguments ne manquent pas de force [2]. »

Ceci aurait pu plaire à Carlyle, car là Coleridge était sur le terrain solide de la réalité. Mais peut-on faire un reproche à Coleridge de n'avoir rien compris à la révolution pacifique qui se faisait en Angleterre? Ce n'était que la continuation de l'illusion qu'il s'était faite sur la véritable portée de la Révolution française, illusion du reste que Carlyle ne fit que propager dans sa célèbre histoire. Les Anglais étaient-ils devenus Français, jacobins, se demandait Coleridge avec effa-

1. *Table Talk*, p. 150 (février et mars 1832).
2. *Table Talk*, p. 151-2 (mars 1832). Comparer *Robinson's Diary*, t. II, p. 128 (avril 1832).

rement, et cela au moment où les Français voyaient leur Révolution échouer pour la seconde fois? Ou bien était-il donc possible que, sans être jacobins, les Anglais ne se contentassent plus de la Vieille Angleterre, et des libertés conquises en 1688, au delà desquelles Coleridge ne voyait rien? Il était si profondément sous l'influence des idées du passé qu'il mourut sans avoir rien compris à l'immense changement qui s'était accompli durant le cours de sa vie.

Il manquait de confiance : l'exemple de la France était là, il ne pouvait arriver à croire qu'une Révolution fût possible sans violence et sans réaction. Lui qui avait contribué à accomplir insensiblement une révolution telle dans le sentiment et la pensée, il ne croyait pas qu'on pût toucher aux institutions sans des ménagements infinis. A son idée de la vie, qu'il aurait voulu donner comme fondement à la politique aussi bien qu'à la religion et à la critique, manquait trop la notion d'évolution, et comme tous les grands artistes, il ne pouvait croire au progrès.

C'est du moins ainsi qu'on peut comprendre un esprit qui joignit tant d'éclectisme à tant d'incompréhension. Ce qu'il ne pouvait revivre, il l'estimait mort. Il n'avait jamais fait que se retrouver dans ce qu'il croyait recevoir du dehors, et maintenant que sa porte était fermée à toutes les idées nouvelles, toutes les voix ne lui parvenaient que comme des clameurs confuses. Emerson, qui avait alors trente ans, voulut le voir lors de son passage à Londres en 1832, mais il eut le malheur de prononcer le nom de Channing et d'avouer que lui aussi était unitaire. Dès lors il n'intéressa plus Coleridge [1]. Il ne songea pas à lui demander ce qu'était l'unitarisme en Amérique : il le connais-

1. Emerson, *English Traits.*

sait, c'était une hérésie. Coleridge payait maintenant la rançon de ses convictions, il n'en admettait plus d'autres.

Il avait cessé de lutter, il était arrivé à la paix, mais était-ce encore la peine de vivre?

ÉPILOGUE

En 1828 Coleridge put encore faire un voyage de près de deux mois sur le continent avec les Wordsworth. Ils allèrent ensemble en Belgique, en Hollande et sur le Rhin jusqu'à Bingen. Ceux qui les virent alors l'ont connu plein d'entrain et de bonne humeur.

A Bonn il eut une curieuse entrevue avec les *illuminati* de l'endroit, qui s'étaient empressés pour le voir, Niebuhr, Decker, August Wilhelm Schlegel et beaucoup d'autres. Mais l'allemand de Coleridge, qui avait toujours été mauvais, était devenu inintelligible et Schlegel seul, nous dit-on, comprenait l'anglais. Ce fut un épisode symbolique des relations de Coleridge avec l'Allemagne : il continuait de parler sa propre langue et n'était plus capable de comprendre. De ce voyage il ne rapporta rien que la conviction plus forte que jamais de l'influence néfaste du catholicisme, mais comme il ne dit pas un mot de l'expérience qui a pu fortifier cette conviction, il est permis de croire que c'est plutôt l'exaspération d'un sentiment que l'affermissement d'une idée [1].

Il était à l'âge où on n'aime pas à changer, et ce n'était pas au moment de le quitter qu'il allait ouvrir

1. *Church and State*, p. 147.

les yeux sur le monde et mieux en comprendre la complexité infinie. Comme l'esprit conservateur en politique, l'anticatholicisme et la gallophobie formaient comme des éléments de sa sérénité, il lui aurait fallu douter de trop de choses si celles-là ne s'étaient pas trouvées vraies. Et plus que jamais il croyait avoir trouvé la vérité. Maintenant il parle souvent de sa philosophie, de son système, comme de quelque chose de complet, au moins dans son esprit. Mais on voit de plus en plus que ce n'est pas tant un système d'idées qu'une manière de vivre qu'il recommande, moins une philosophie qu'une religion. Il y a encore un Coleridge inédit, celui qui dicta cette dernière philosophie pendant les années qui lui restaient à vivre, dans des souffrances presque continuelles. Mais nous croyons savoir que dans cette philosophie la raison n'est que la servante de la théologie, et cela veut dire qu'elle n'est pas proprement une philosophie.

Un fragment publié, une Théorie de la Vie [1] où l'on croit que son ami Gillmann a aussi mis la main, nous donne peut-être le secret de toutes les tentatives intellectuelles de Coleridge. Dans cet essai scientifique, on voit bien qu'il n'avait pas la notion de la science. C'est le dernier effort de la philosophie romantique. Il s'agit de créer la science de la vie, et de chercher à cette déduction, de temps en temps, quand on voudra, des illustrations tirées de l'expérience. C'est une œuvre d'imagination. On a dit que la philosophie avait tué Coleridge comme poète, mais on pourrait dire bien plus justement que c'est la poésie qui l'a empêché d'être philosophe. Il faut y joindre, historiquement, l'influence de l'école allemande, de la philosophie de la nature, représentée pour lui par Schel-

1. *Theory of Life* dans *Miscellanies*, éd. Ashe.

ling, Werner, Ritter, qui avaient ses sympathies par opposition aux savants véritables comme Priestley et Lavoisier, qui lui inspiraient de la défiance comme matérialistes. Coleridge n'a jamais su distinguer le point de vue scientifique du point de vue métaphysique, et on peut juger par là de la manière dont il a compris Kant.

C'est donc une métaphysique de la vie qu'il a essayée dans ce petit traité et peu importent les rêveries qu'il y a mis : c'est l'œuvre d'un alchimiste, en plein XIXe siècle. Au lieu de disserter sur le froid et le chaud, sur le sec et l'humide, Coleridge parle de magnétisme et d'électricité, parce que ce sont les découvertes de son temps, mais il en parle *a priori*.

Le magnétisme représente dans la vie la reproduction, l'électricité, l'irritabilité, etc. La vie est partout, car elle n'est pas une chose, un être, mais un acte, un processus. C'est le principe d'individuation, et la réalisation de la vie est la tendance à l'individuation.

On voit bien que Coleridge, même déguisé en savant et en philosophe n'est qu'un théologien. Mais il faudrait plutôt dire un poète et une âme religieuse, justement parce que c'est une idée de la vie, et non pas un dogme, qu'il a voulu appliquer dans toute sa philosophie religieuse, qui ne pouvait être réduite en système, car c'était un mysticisme.

Il est émouvant de voir, littéralement jusqu'à son dernier jour, ce pauvre grand esprit s'épuiser à une tâche impossible. Le jour de sa mort, écrit sa fille, il tint à répéter à son fidèle disciple J.-H. Green « une certaine partie de sa philosophie religieuse qu'il était particulièrement anxieux de voir conserver exactement[1] ». Cette formule n'a pas été conservée et on

1. *Memoir of Sara Coleridge*, t. I, p. 110.

peut dire d'une façon générale que la philosophie de Coleridge n'est nulle part ailleurs que dans sa vie. Elle n'est que la croyance à un idéal qu'il s'efforça toujours de ramener à la raison, mais qui lui avait été fourni par la religion. S'il avait négligé sa tâche d'apologiste, il aurait pu vivre plus heureux, mais comment lui reprocher d'avoir voulu prouver qu'il était dans le vrai, puis qu'il croyait au vrai? S'il s'était contenté d'une vie morale, d'un impératif catégorique, il n'aurait pas été Coleridge.

Mais on peut dire que ses dernières années rendent un témoignage éclatant, non seulement de la sincérité, mais de l'efficacité de sa croyance

Dans les longues souffrances de sa fin, de 1830 à 1834, il vécut heureux. Si les visiteurs d'un jour s'y trompèrent parfois, ceux qui étaient auprès de lui furent tous frappés de ce développement spirituel qui acheva sa vie.

Vous savez, écrit encore sa fille, comme il souffrit cruellement et longuement de sa mauvaise santé. Cependant, jusqu'à la fin, il semblait éprouver de telles jouissances intellectuelles que nous n'étions pas tentés de prier pour le voir délivré immédiatement de la vie, et, quoique ses infirmités eussent cruellement augmenté dans ces dernières années, la vie et la vigueur de son esprit étaient si grandes qu'elles ne faisaient guère songer à une mort prochaine. La fragile maison d'argile était si illuminée que son état de délabrement était moins perceptible.

Mrs. Gillmann, chez qui il vivait depuis dix-huit ans, parle encore de « l'influence de sa belle nature morale sur les gens de notre maison... de son esprit de pardon et de son soin de n'offenser personne, à moins que le devoir ne l'obligeât à dire la vérité sans ménagement, de son caractère doux et gai, et de tant

d'autres qualités morales plus ou moins précieuses mais toutes rehaussées par ses principes chrétiens ».

On pourrait sourire de quelques expressions « une lumière qui rendait la vie plus spirituelle, le ciel rendu en quelque manière plus sensible à notre appréhension », mais elles sont de la fille de Coleridge, elles font partie d'un langage spécial qu'il faut comprendre et traduire sans ironie.

Il ne faut pas d'ailleurs se représenter le Coleridge des dernières années comme un ascète uniquement préoccupé du surnaturel. Au contraire, il y eut vers la fin comme un réveil du sens de la beauté visible. Le théologien ne voit pas de mal à ce que le poète regrette la jeunesse et la force, et il ne croit pas, comme Pascal, que la maladie soit l'état naturel du chrétien, celui qui a écrit le *Jardin de Boccace* [1].

Cette nostalgie de jeunesse et de beauté, ce souvenir de l'Italie, de la Renaissance, de Boccace qui a retrouvé Homère et qui recommande l'étude du *grand poète* Ovide, « pour apprendre aux cœurs à s'embraser des feux sacrés de l'Amour », toute cette vision est une preuve du retour de l'imagination, qui se joue plus librement encore, alors que la volonté morte a renoncé au monde. La pensée constante de la mort et de la résurrection paraît avoir libéré l'âme de Coleridge au lieu de l'avoir assombri. La connaissance de soi-même, le perfectionnement de soi-même qui, réagissant contre le désespoir, utilise jusqu'aux dénonciations des ennemis pour se relever, telles sont les étapes de cet apaisement final, qui sont représentées chacune par quelque imagination poétique [2].

Enfin il a exprimé dans une Épitaphe faite et refaite

1. *The Garden of Boccacio*, 1828.
2. *Self Knowledge*, 1832; *Forbearance*, 1832.

jusqu'à ce qu'elle ait trouvé sa forme définitive, le sentiment qui lui restait de sa vie.

Arrête-toi, passant chrétien, fils de Dieu,
Lis à voix basse. Sous cette terre
Repose un poète, ou du moins son apparence d'un jour.
Oh, qu'une de tes pensées s'élève en prière pour S. T. C.
Prie pour que lui, qui bien des années dans l'angoisse
Trouva la Mort dans la Vie, puisse trouver la Vie dans la [Mort.
Pas de louange mais miséricorde, pas de gloire mais le [pardon,
C'est ce qu'il demande et espère au nom du Christ.
Et toi, fais de même. Amen.

Coleridge mourut le 25 juillet 1834, quelques mois après avoir composé ces vers. Cette mort eut des échos bien divers, parmi ceux qui l'avaient le mieux connu. On reconnut les affinités vraies et les différences profondes. Wordsworth parla seulement de la supériorité de l'esprit de Coleridge, de cette union du génie et du talent qui en faisaient, selon lui, la caractéristique. Mais il garda toujours un souvenir vivant de leurs années de jeunesse passées ensemble. Elles faisaient trop profondément partie de sa propre personnalité pour qu'il pût les renier [1].

Southey resta froid et presque cruel. Il avait toujours jugé la vie de Coleridge du point de vue de la morale puritaine qu'il s'imposait à lui-même, et il sembla lui reprocher les bienfaits réels qu'il avait rendus à sa famille.

Lamb, qui n'avait pas perdu de vue Coleridge dans ses dernières années, quoique la vie les eût un peu séparés, eut la sensation de voir disparaître un idéal autant qu'un homme. « Coleridge est mort, Coleridge

1. H. C. Robinson, *Diary*, t. II, p. 146.

est mort », se répétait-il continuellement, pendant les quelques mois qu'il lui survécut. Lui seul peut-être avait apprécié à sa vraie valeur la nature de la sensibilité de Coleridge, avait compris son caractère. Il était toujours resté pour lui le merveilleux esprit possédé de ses idées, plutôt qu'il ne les possédait, l' « archange » dépaysé dans ce monde, parfaitement incapable de le comprendre et de s'y faire une place.

W. S. Landor, Tieck et bien d'autres lui rendirent hommage et enfin le succès qu'il avait toujours si naïvement désiré vint, quand il fut mort. En 1834, le *Blackwood's Magazine*; en 1835, l'*Edinburgh Review*, ses anciens ennemis, lui rendaient justice. Il est vrai qu'en même temps le Mangeur d'Opium se réveillait pour insinuer, en le couvrant de fleurs, que le grand philosophe et le grand poète avait été un plagiaire qui, par une sorte d'aberration, avait pris chez les autres ce qu'il aurait été capable de faire bien mieux lui-même. Ces articles contribuèrent beaucoup à former la légende de Coleridge, qui n'est pas encore séparée de son histoire sur bien des points. Ils laissaient l'impression d'un génie extraordinaire, mais inutile et stérile. Ce n'est pas à cette conclusion que nous voudrions arriver.

Un esprit plus cohérent et plus fort que Quincey, John Stuart Mill, a mieux marqué la profonde influence intellectuelle de Coleridge. A travers toutes ses contradictions il n'en a pas moins restitué l'idéalisme dans la philosophie politique anglaise et on a pu voir en lui avec raison un précurseur des Carlyle et des Ruskin.

Comme poète, il reste toujours de premier ordre, et son influence dans ce domaine aussi a été grande. On pourrait la montrer clairement dans Keats, et après lui dans l'école poétique qui se rattache aux préraphaé-

lites. Mais c'est de nos jours qu'il a été le mieux compris. Les meilleurs connaisseurs en fait de poésie anglaise, Swinburne et Walter Pater, Richard Garnett et Stopford Brooke reconnaissent tous à sa poésie une qualité indéfinissable qui lui assure la vie. Coleridge a commencé en poète *sensible*, à l'école du XVIII[e] siècle, mais dans sa période de grande création il a ouvert à la poésie un domaine nouveau, celui où sont entrés après lui Edgar Poë et Baudelaire. Dans son époque, il était un isolé, c'est le secret de presque toutes ses souffrances et aussi la marque de son originalité.

Coleridge se survécut dans ses enfants d'une manière très curieuse. L'aîné Hartley fut un poète délicat, un écrivain de race avec toute la versatilité d'intelligence de son père et... un malheureux alcoolique. Comme à son père, rien ne lui manqua que la volonté.

Sa fille Sara le rappelle surtout par son don de poésie imaginative et musicale et son goût pour la spéculation philosophique et surtout théologique. Mais, élevée par Southey, elle mit dans l'érudition plus de méthode et de scolastique que son père. La tendance ascétique de ses écrits étonne, quand on sait par ses lettres que ce fut une des plus nobles et des plus vastes intelligences féminines qu'il y ait eu, et une femme dont la grâce et la beauté ont séduit tous ceux qui l'ont connue.

Enfin Derwent fut un digne et savant clergyman, un père de famille chéri des siens, et eut ainsi une partie du bonheur que Coleridge avait rêvé toute sa vie sans pouvoir l'atteindre, la paix de la famille. C'est de Derwent que descend la branche de la nombreuse famille des Coleridge qui représente actuellement le poète. Par sa piété pour son ancêtre et son excellent travail littéraire, M. Ernest Hartley Coleridge

le représente dignement et on ne peut que souhaiter qu'il puisse achever bientôt la biographie définitive du poète qu'il prépare depuis des années. Des centaines de lettres et de notes sont encore inédites et, de nouvelles publications, Coleridge sortira peut-être plus grand encore. Nous avons dû montrer trop souvent dans la critique, dans la philosophie et la théologie de Coleridge des monuments inachevés, et déjà en ruines, mais il faut ajouter pour être juste que tant qu'on fera des fouilles dans ces ruines mystérieuses, on y trouvera des trésors.

BIBLIOGRAPHIE

La liste qui suit a seulement pour but de donner quelques renseignements complémentaires sur les ouvrages cités dans nos notes, et d'en expliquer les abréviations. Pour lui laisser le caractère d'une bibliographie sommaire de Coleridge, nous n'y avons pas répété les titres d'ouvrages cités incidemment, et les indications d'articles dans les périodiques. Pour tout ce qui concerne la bibliographie de Coleridge nous renvoyons à l'excellent ouvrage de M. John Louis Haney (Philadelphie, 1903). A défaut de celle-ci, on peut consulter la bibliographie de J.-P. Anderson dans le *Coleridge* de M. Hall Caine (1887), ou celle de R. H. Shepherd et W. F. Prideaux (Londres, 1900).

ŒUVRES DE COLERIDGE

P. W. : *Poetical Works*, éd. J. D. Campbell, Londres, 1893, avec introduction biographique et notes.

B. L. : *Biographia Literaria*, 1re éd., 1817, ou 2e éd., 1847, avec préface, notes et supplément biographique, par Sara et H. N. Coleridge.

Letters : *Letters of Samuel Taylor Coleridge*, éd. E. H. Coleridge, 1895. Recueil admirablement édité, mais qui ne renferme qu'une partie de la Correspondance.

Anima Poetae, éd. E. H. Coleridge, 1895.

Marginalia, éd. W. F. Taylor, Harrow, 1889, sous le titre *Critical Annotations*.

Dans nos renvois à des notes manuscrites inédites, les cotes sont celles du *British Museum* (BM.).

Conciones ad Populum, Bristol, 1795.

Watchman, Bristol, 1796.

Gutch Memorandum Book, carnet des années 1795-1798, éd. Aloïs Brandl, dans *Herrigs Archiv* (1896).

Essays on his Own Times, éd. Sara Coleridge, 1850.

Friend, one vol., éd. Bohn, 1865.

Aids to Reflection, éd. H. N. Coleridge, 1848.

Lectures, éd. Ashe (Bohn, 1897).

Miscellanies, éd. Ashe (Bohn, 1892), avec *Theory of Life.*

Table Talk, éd. Ashe (Bohn, 1896).

Church and State, 3e éd., 1839, avec *Lay Sermons*, 2e éd.

The Poetry of S. T. C., éd. R. Garnett, 1898.

BIOGRAPHIE ET CRITIQUE

Allsop (Thomas), *Letters, Conversations and Recollections, of S. T. C.*, 3e éd., 1864.

Brandl (Prof. Aloïs), *S. T. C. und die Englische Romantik*, Berlin, 1886.

Campbell, Introd. v. Coleridge, *Poetical Works*. Cette introduction, qui est la biographie capitale de Coleridge, été aussi publiée à part (1894).

Cestre (Charles), *Les Poètes anglais et la Révolution française*, Paris, 1906.

— *John Thelwall*, Londres, 1906.

Cottle (Joseph), *Reminiscences of S. T. C. and Robert Southey*, 2e éd., 1848.

Estlin Letters, Lettres de S. T. C. au Rev. J. P. Estlin, éd. H. A. Bright (*Philobiblon Society*, 1884).

Gillmann, *Life of Coleridge*, t. I (seul paru), Londres, 1838.

Hall Caine, S. T. C. (*Great Writers*), 1887.

Haney (John Louis), *The German influence on S. T. C.*, Philadelphie, 1902.

Hazlitt (William), *Works*, éd. Waller-Glover, 1902.

Hazlitt (W. C.), *The Lambs, their Lives, their Friends and Correspondents*, 1897.

Herford (Prof. C. H.), *The Age of Wordsworth*, 1897.

Kegan Paul, *William Godwin* (avec lettres inédites de S T. C.), 1876.

Knight, *Life of Wordsworth*, Edimbourg, 1889.

Lamb (Charles), *Letters*, éd. Ainger (Eversley series, 1888).

Legouis (Emile), *La Jeunesse de William Wordsworth*, Étude sur le Prélude, Paris, 1896.

Lucas (E. V.), *Charles Lamb and the Lloyds*, 1898.

Memorials of Coleorton, éd. W. Knight (Lettres de Coleridge à Sir George et Lady Beaumont), Edimbourg, 1887.

Poets (Letters from the Lake), à Daniel Stuart, éd. E. H. Coleridge, 1889.

Quincey (De), *Works*, éd. D. Masson, Edimbourg, 1889-90.

Robinson (Henry Crabb), *Diary*, éd. Thomas Sadler, 1872.

Traill (H. D.), *Coleridge* (English Men of Letters), 1884.

Wordsworth (Christopher), *Memoirs of William Wordsworth*, 1851.

*
* *

Nous remercions ici M. Ernest Hartley Coleridge pour l'usage qu'il nous a permis de faire des lettres de Coleridge, qui sont sa propriété, et en particulier des *Letters from the Lake Poets, printed for private circulation.*

TABLE DES MATIÈRES

1028-07. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 10-07.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES
GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Beaucoup d'ouvrages, dont toutes ces raisons justifient du reste la publication, ont donc été consacrés aux grands écrivains français. Et cependant ces génies puissants et charmants ont-ils dans le monde la place qui leur est due? Nullement, et pas même en France.

Nous sommes habitués maintenant à ce que toute chose soit aisée; on a clarifié les grammaires et les sciences comme on a simplifié les voyages; l'impossible d'hier est devenu l'usuel d'aujourd'hui. C'est pourquoi, souvent, les anciens traités de littérature nous rebutent et les éditions complètes ne nous attirent point : ils conviennent pour les heures d'étude qui sont rares en dehors des occupations obligatoires, mais non pour les heures de repos qui sont plus fréquentes. Aussi, les œuvres des grands hommes complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement sur les hauts rayons des bibliothèques.

On les aime et on les néglige. Ces grands hommes

semblent trop lointains, trop différents, trop savants, trop inaccessibles. L'idée de l'édition en beaucoup de volumes, des notes qui détourneront le regard, l'appareil scientifique qui les entoure, peut-être le vague souvenir du collège, de l'étude classique, du devoir juvénile, oppriment l'esprit; et l'heure qui s'ouvrait vide s'est déjà enfuie; et l'on s'habitue ainsi à laisser à part nos vieux auteurs, majestés muettes, sans rechercher leur conversation familière.

L'objet de la présente collection est de ramener près du foyer ces grands hommes logés dans des temples qu'on ne visite pas assez, et de rétablir entre les descendants et les ancêtres l'union d'idées et de propos qui, seule, peut assurer, malgré les changements que le temps impose, l'intègre conservation du génie national. On trouvera dans les volumes en cours de publication des renseignements précis sur la vie, l'œuvre et l'influence de chacun des écrivains qui ont marqué dans la littérature universelle ou qui représentent un côté original de l'esprit français. Les livres sont courts, le prix en est faible; ils sont ainsi à la portée de tous. Ils sont conformes, pour le format, le papier et l'impression, au spécimen que le lecteur a sous les yeux. Ils donnent, sur les points douteux, le dernier état de la science, et par là ils peuvent être utiles même aux spécialistes. Enfin une reproduction exacte d'un portrait authentique permet aux lecteurs de faire, en quelque manière, la connaissance physique de nos grands écrivains.

En somme, rappeler leur rôle, aujourd'hui mieux

connu grâce aux recherches de l'érudition, fortifier leur action sur le temps présent, resserrer les liens et ranimer la tendresse qui nous unissent à notre passé littéraire; par là contemplation de ce passé, donner foi dans l'avenir et faire taire, s'il est possible, les dolentes voix des découragés : tel est notre objet principal. Nous croyons aussi que cette collection aura plusieurs autres avantages. Il est bon que chaque génération établisse le bilan des richesses qu'elle a trouvées dans l'héritage des ancêtres, elle apprend ainsi à en faire meilleur usage; de plus, elle se résume, se dévoile, se fait connaître elle-même par ses jugements. Utile pour la reconstitution du passé, cette collection le sera donc peut-être encore pour la connaissance du présent.

J. J. Jusserand.

TURGOT par M. Léon Say de l'Académie française.	**CHATEAUBRIAND** par M. de Lescure.
THIERS par M. P. de Rémusat sénateur, de l'Institut.	**FÉNELON** par M. Paul Janet. de l'Institut.
BERNARDIN DE St-PIERRE par M. Arvède Barine.	**SAINT-SIMON** par M. Gaston Boissier secrétaire perpétuel de l'Acad. française.
MADAME DE LAFAYETTE par M. le comte d'Haussonville de l'Académie française.	**RABELAIS** par M. René Millet.
MIRABEAU par M. Edmond Rousse de l'Académie française.	**J.-J. ROUSSEAU** par M. Arthur Chuquet professeur au Collège de France.
RUTEBEUF par M. Clédat professeur de Faculté.	**LESAGE** par M. Eugène Lintilhac.
STENDHAL par M. Édouard Rod.	**DESCARTES** par M. Alfred Fouillée membre de l'Institut.
ALFRED DE VIGNY par M. Maurice Paléologue.	**VICTOR HUGO** par M. Léopold Mabilleau professeur de Faculté.
BOILEAU par M. G. Lanson.	**ALFRED DE MUSSET** par M. Arvède Barine.

JOSEPH DE MAISTRE par M. George Cogordan.	**MALHERBE** par M. le duc de Broglie de l'Académie française.
FROISSART par Mme Mary Darmesteter.	**BEAUMARCHAIS** par M. André Hallays.
DIDEROT par M. Joseph Reinach.	**MARIVAUX** par M. Gaston Deschamps.
GUIZOT par M. A. Bardoux membre de l'Institut.	**RACINE** par M. Gustave Larroumet. membre de l'Institut.
MONTAIGNE par M. Paul Stapfer professeur de Faculté.	**MÉRIMÉE** par M. Augustin Filon.
LA ROCHEFOUCAULD par M. J. Bourdeau.	**CORNEILLE** par M. G. Lanson professeur de Faculté.
LACORDAIRE par M. le comte d'Haussonville de l'Académie française.	**FLAUBERT** par M. Émile Faguet de l'Académie française.
ROYER-COLLARD par M. E. Spuller.	**BOSSUET** par M. Alfred Rébelliau.
LA FONTAINE par M. G. Lafenestre membre de l'Institut.	**PASCAL** par M. É. Boutroux membre de l'Institut.

